
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7369


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE



TOME DIXIÈME

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

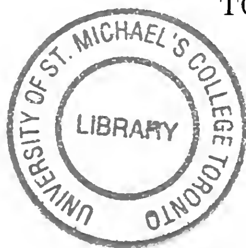
DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME DIXIÈME

MOIS D'OCTOBRE





BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1873

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR D'OCTOBRE

LA BIENHEUREUSE LOUISE DE SAVOIE

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1503. — Pape : Pie III. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Origine de la bienheureuse Louise. — Ses vertus précoces. — Mort de ses parents. — Elle épouse un seigneur français. — Sa vie dans l'état conjugal. — Son veuvage. — Elle entre dans un monastère de Filles du Tiers Ordre. — Sa mort et sa béatification.

Cette bienheureuse est la fille du bienheureux Amédée, duc de Savoie, qui éleva son enfant, dès son jeune âge, dans la pratique des vertus chrétiennes dont il donnait lui-même l'exemple. Née avec d'admirables dispositions, Louise n'eut pour ainsi dire qu'à laisser ses qualités naturelles se développer d'elles-mêmes pour atteindre à la perfection. Au milieu des splendeurs d'une cour brillante, elle n'aima que la simplicité et la retraite, la prière et la contemplation.

Après la mort de ses parents, qu'elle perdit d'assez bonne heure, Louise songea à se consacrer au Seigneur et à s'enfermer dans un monastère ; mais par reconnaissance pour son oncle qui l'avait prise auprès de lui, elle se résigna sur sa demande à se marier, et

elle épousa un jeune seigneur de Châlon-sur-Saône. Femme d'un prince puissant, la pieuse servante du Très-Haut ne trouva dans sa nouvelle position qu'une occasion de montrer plus au jour les vertus qui avaient orné son adolescence ; elle profita de l'affection que lui témoignait son mari pour l'entretenir souvent des affaires de sa conscience, et de son autorité sur ses serviteurs pour leur faire accomplir leurs devoirs religieux.

A l'âge de vingt-sept ans, Louise demeura veuve et, dès ce moment, elle ne songea plus qu'à bien servir Dieu. Séduite par les austérités de la Règle de Saint-François, elle revêtit l'habit des Tertiaires et s'astreignit à leurs pratiques : nourriture plus que frugale, prières fréquentes, veilles prolongées, méditations, contemplations, mortifications, œuvres pies. Son immense fortune s'en alla peu à peu et morceau par morceau chez les pauvres et chez les malades, qu'elle visitait chaque jour, et à qui elle portait avec le pain du corps la nourriture de l'âme, des consolations et des espérances.

Devenue alors plus pauvre que ceux qu'elle secourait, Louise se retira à Orbe, au monastère des Filles du Tiers Ordre de Saint-François, où on la reçut à bras ouverts. C'est là qu'elle termina sa vie ; c'est là qu'elle atteignit ces hauts sommets de la vertu, où si peu de personnes, soutenues par la grâce de Dieu, ont pu parvenir. Son bonheur consistait à être humiliée et bafouée; son occupation presque constante était la méditation des souffrances de Notre-Seigneur.

Louise mourut à quarante-deux ans, après avoir

reçu pieusement les derniers sacrements, le 24 juillet 1503. Elle avait prédit depuis longtemps déjà, qu'elle recevrait ce jour-là la récompense de ses vertus.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau firent éclater sa sainteté ; transféré du monastère d'Orbe à Nozeroy, son corps y est encore aujourd'hui visité par les âmes pieuses.

En 1839, le pape Grégoire XVI, sur l'avis du Sacré Collége, prononça la béatification de sœur Louise de Savoie, et autorisa l'Ordre Séraphique à célébrer sa mémoire.

(*Bréviaire Séraphique.*)

JEAN, ROI D'ARMÉNIE

FRÈRE MINEUR

1310. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Grandeur et puissance du roi d'Arménie. — Sa douceur et ses bienfaits envers ses sujets. — Comment il est payé d'ingratitude. — Révolte de son frère Sébath. — Défaite du roi Jean. — Dieu lui rend miraculeusement la vue et le trône. — Seconde partie de sa vie. — Il se fait Frère Mineur. — Invasion des Sarrasins. — Il prend les armes contre eux et les repousse. — Sa mort.

Il a été donné au grand saint François d'Assise de compter parmi ses disciples beaucoup de têtes couronnées, et d'inspirer à de puissants princes un tel mépris des choses de ce monde, qu'ils s'humiliaient d'eux-mêmes et se faisaient les serviteurs des petits et des pauvres, pour mériter le royaume des cieux en oubliant leur royaume terrestre.

Au nombre de ces augustes Frères Mineurs se place

au premier rang le roi Hayton d'Arménie, nommé dans l'Ordre frère Jean, et dont nous trouvons le souvenir, dans les chroniques de l'Ordre, à la date du 1er octobre. Souverain d'un immense pays, vainqueur de vingt rois, Hayton n'usa de son autorité et de sa force que pour protéger ou étendre la religion catholique ; il fit de ses armées les armées du Dieu vivant, et se battit au nom du Seigneur contre les Tartares et les Perses, les sultans d'Egypte ou de Babylone, serviteurs des idoles et ennemis de la foi. Il fut assez heureux pour triompher de tous les côtés, et en particulier pour conquérir à la religion catholique le grand Khan des Tartares, à qui il donna sa fille en mariage.

Cependant l'humilité de ce glorieux roi déplut à ses sujets ; il ne voulait pas porter d'insignes ni se montrer le maître de son peuple autrement qu'en le comblant de bienfaits ; et, chose étonnante, qui témoigne de la perversité humaine, ce peuple fut ingrat jusqu'à la rébellion, et pendant un voyage que fit le roi à Constantinople, où l'appelaient les fiançailles de sa fille avec le fils aîné de l'empereur d'Orient, son frère Sébath se mit à la tête d'une partie de la nation pour lui ravir la couronne.

Jean se trouvait ainsi dans l'impossibilité de rentrer dans son royaume autrement que les armes à la main ; il alla demander des secours en Chypre, et il se proposait aussi de conclure une alliance avec les Tartares ; mais son frère le prévint en épousant une princesse mongole ; et après avoir déployé la plus grande valeur, Jean fut vaincu et fait prisonnier avec un de ses

frères. Le rebelle lui fit crever les yeux et jeter au fond d'un cachot.

La confiance inaltérable que Jean avait en Dieu le sauva. Par un miracle inouï, dont on ne retrouverait pas un autre exemple dans l'histoire, il recouvra à la fois la vue, la liberté et le trône : son troisième frère Constant fut l'instrument dont le Seigneur se servit pour accomplir ce prodige.

Dès lors la pitié du pieux roi et sa dévotion à saint François allèrent toujours croissant. Ce fut une époque de paix et de bonheur pour les Frères Mineurs envoyés en mission dans ces contrées, et chargés par le souverain Pontife de combattre et d'anéantir les schismes et les hérésies qui s'étaient développés en Orient. Quelques écrivains racontent que le roi portait ostensiblement l'habit franciscain et qu'il se faisait appeler « frère Jean » ; mais, selon d'autres, après la défaite du rebelle Sébath, il aurait remis le trône et la couronne à son neveu, le prince Léon, pour entrer dans un couvent de l'Ordre et pratiquer la Règle comme un simple religieux.

Ce qu'il y a de certain au milieu de ces témoignages contradictoires, c'est le mépris du pieux monarque pour les grandeurs et les vanités du monde, et son désir d'imiter, dans la mesure de ses forces, les vertus de saint François. Il s'éleva presque au désintéressement du grand fondateur de l'Ordre, s'il est vrai qu'il a renoncé volontairement à un empire dont vingt-cinq rois étaient les vassaux.

Malheureusement des temps d'épreuve étaient venus pour l'Arménie. Les Sarrasins, comme une nuée de

sauterelles, s'étaient abattus sur cette contrée, et leurs armées innombrables mettaient tout à feu et à sang. C'est à cette occasion que le pape Clément V écrivit au roi Léon, à Grégoire, patriarche de l'Eglise d'Arménie, au frère Jean, Franciscain, et aux deux oncles du roi, des lettres de consolation et d'espoir ; il leur promettait en même temps de leur envoyer des secours; mais il ne put tenir parole aussitôt qu'il l'aurait voulu, et malgré d'énergiques efforts, le jeune roi fut battu dans plusieurs rencontres. Alors le vieux Jean, enflammé d'une pieuse ardeur, se souvint de ses exploits d'autrefois, et pour la sainteté de la cause, oubliant qu'il avait promis de ne plus verser le sang, il prit les armes, courut à la victoire, écrasa les ennemis et les chassa du royaume ; mais il fut tué en poursuivant les fuyards, vers l'an 1310.

Les anciennes chroniques de l'Ordre racontent que des miracles se sont accomplis sur son tombeau.

(WADDING.)

HENRI, ROI DE CHYPRE

FRÈRE MINEUR

1316. — Pape : Clément V. — Roi de France : Louis X.

SOMMAIRE : Origine du roi Henri. — Ses vertus. — Epreuves auxquelles Dieu le soumet. — Révolte de son frère et mauvais traitements dont il est l'objet. — Intervention du pape Clément V. — Dernières années et mort du roi.

La vie de Henri, roi de Chypre, fut pour ainsi dire un long caprice de la fortune, une succession bizarre

de bonheurs et d'adversités. Il était fils du roi Hugues III, de la famille française des Lusignan; il monta sur le trône par suite de la mort du prince Jean, son frère aîné. C'était un prince vertueux et craignant Dieu, ennemi de la frivolité et dédaigneux des plaisirs. Il épousa Louise, fille de Théobald, comte de Bari ; mais cette union ne fut que l'union de deux âmes ; les deux époux conservèrent intact le trésor de leur virginité, donnant ainsi au monde le plus admirable exemple de chasteté chrétienne.

Pour relever l'éclat de tant de vertus par des épreuves, Dieu permit que des malheurs vinssent frapper le roi Henri. Son frère Alméric, mettant en œuvre la calomnie et profitant du mécontentement de quelques seigneurs, forma un complot contre lui ; et pendant que le pieux roi se rendait avec son armée sous les murs de Ptolémaïs qui venait d'être prise par les Turcs, le rebelle s'emparait du trône et proclamait la déchéance de Henri, sous prétexte que des maladies le rendaient incapable de régner.

Le pieux souverain supporta ce coup terrible avec une admirable résignation ; il se contenta de rappeler à son frère qu'il s'était exposé pour une couronne au courroux et à la justice du Roi des rois, et vécut au fond de son palais dans le silence et la retraite.

On ne l'y laissa pas en repos; après l'avoir persécuté et couvert d'opprobres, on vint le chercher jusque dans son asile, on le chargea de chaînes et on l'envoya dans cet état au roi d'Arménie, dont la fille avait épousé le cruel Alméric. Ce prince, abusant de la malheureuse situation de Henri, essaya de se

montrer plus dur et plus barbare que son gendre; mais il ne réussit pas plus que lui à troubler l'âme sereine du pieux monarque. Henri considérait ces épreuves comme des avertissements célestes qui lui rappelaient que, bien que roi, il n'était pas au-dessus des misères humaines, et qu'il devait songer à mériter le ciel à force de souffrances et de vertus comme les autres hommes.

Cependant les souverains de l'Europe chrétienne voyaient avec douleur le misérable état où le saint roi de Chypre se trouvait réduit. Le pape Clément V, sentant bien que les troubles qui agitaient les Etats de Henri constituaient un danger permanent et semblaient inviter les Sarrasins à envahir cette belle île, songea à intervenir; il envoya avec le titre de légats pontificaux le Père Pierre Casan, frère mineur et évêque de Rhodes, et le patriarche de Jérusalem, au roi d'Arménie, pour le prier de rétablir sur son trône le roi de Chypre.

L'affaire traînait en longueur, quand le prince Alméric fut assassiné, ce qui ne fit qu'augmenter encore les difficultés, car on accusa le roi Henri d'avoir soudoyé le meurtrier. Cependant le langage ferme et sévère des légats du Pape impressionnèrent vivement le roi d'Arménie, et Henri, enfin rendu à la liberté, put rentrer dans ses Etats en 1310.

Après avoir pourvu au bien-être de ses peuples, le pieux monarque, pris de dégoût pour les vanités de ce monde, résolut de se débarrasser de sa couronne et de ne plus vivre que pour Dieu. Il remit ses pouvoirs et son titre à son frère Hugues, et vint demander à un

provincial de l'Ordre de Saint-François l'habit de frère mineur, et une cellule où il pût finir ses jours dans la paix et la retraite. Henri avait été un bon roi, il fut un religieux modèle. Il semble que, pendant les quelques années qu'il passa dans l'Ordre, il ait voulu effacer à force d'humilité le souvenir même de son ancienne condition. Entre tous les Frères du couvent, il était le plus austère, le plus pauvre, le plus soumis à la Règle, le plus avide d'épreuves et de mortifications. Dieu le récompensa de toutes ses vertus en lui accordant le don de l'extase.

Il mourut en 1316 dans un âge très-avancé, avec un grand renom de sainteté. Ses funérailles eurent lieu avec pompe au couvent de l'île Nixos ; et les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau prouvèrent au monde que la vie de ce roi devenu moine avait été agréable au Seigneur. Aussi la piété des peuples orna-t-elle son sépulcre d'ex-voto, jusqu'au jour où l'île et le royaume de Chypre tombèrent entre les mains des Turcs.

(Wadding.)

DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE P. BONAVENTURE DE PALAZZUOLO

1657. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PRE R.

SOMMAIRE : Origine illustre du Père Bonaventure. — Son enfance. — Vertus éclatantes qu'il montre dès le bas-âge. — Il conçoit le projet de se faire religieux. — Sa visite à l'abbaye du mont Increa. — Il entre chez les Frères Mineurs Conventuels, puis passe aux Récollets. — Miracle de la rivière Doro. — Vie austère du Père Bonaventure. — Ses luttes victorieuses contre le démon. — Comment il supporte les épreuves que lui imposent ses supérieurs. — Les extases du Père Bonaventure.

Ce grand serviteur de Dieu, à qui son ardente charité fit passer presque toute sa vie au milieu des hérétiques et des Turcs, pour arracher quelques âmes au démon au prix de fatigues et de dangers inouïs, naquit au village de Palazzuolo, près de Turin, en Italie. Ses parents descendaient en droite ligne des anciens rois d'Irlande, comme l'a prouvé clairement le Père Archange de Salto, directeur spirituel du duc de Savoie, qui a écrit le premier sa vie.

Bonaventure commença par être un enfant modèle : doué d'une intelligence facile, il avança rapidement dans les études latines et grecques ; en même temps, développant heureusement les belles qualités qu'il avait reçues de Dieu, il s'apprenait à supporter les épreuves et les veilles ; il se privait des plaisirs de son

âge, pour passer son temps dans les églises et offrir au Seigneur les prémices d'un cœur pur.

Il était tout jeune encore quand il manifesta pour la première fois le désir de se faire religieux; et cette aspiration, vague d'abord et incertaine, ne tarda pas à se fortifier et à devenir une résolution bien arrêtée. Dans ce but, il se rendit à l'abbaye des chanoines réguliers du mont Increa, où se trouvait une statue miraculeuse de la très-sainte Vierge; mais l'abbé, comprenant au seul aspect de son visage qu'il était appelé à une vie plus austère, lui conseilla de se présenter dans un couvent de Frères Mineurs. Bonaventure vit dans ce conseil un ordre du ciel, et s'en fut aussitôt à Casal demander l'habit aux Frères Mineurs Conventuels de cette ville.

Son année de noviciat terminée à Gênes, il se retira dans un asile solitaire, perdu sur une montagne, loin du bruit du monde et du contact des hommes; et bientôt après, avide d'une existence plus austère, il se rangea parmi les Mineurs Réformés, qui s'étaient astreints à une Règle plus dure. La sainteté de sa vie attira sur lui les regards du pape Urbain VIII. Ce pontife, peu favorable à la réforme des Conventuels, lui conseilla d'entrer dans un couvent de Capucins; Bonaventure lui demanda la permission d'attendre que Dieu lui révélât sa volonté, et il l'obtint.

Un jour qu'il célébrait le saint Sacrifice, le pieux serviteur du Très-Haut aperçut tout à coup au-dessus de l'autel, après la consécration, deux sandales couleur bleu de ciel, suspendues au milieu d'une lueur éblouissante : on y lisait, écrit en lettres de feu, le très-

saint Nom de Jésus. En même temps une voix retentit, qui lui ordonnait d'embrasser la réforme des Récollets. Troublé jusqu'au fond de l'âme, le Père Bonaventure se retira dans sa cellule, et comme il en franchissait le seuil, il entendit la même voix répéter les mêmes paroles. Il n'y avait pas à hésiter : c'était l'ordre d'en haut ; le saint homme s'y conforma et partit pour Turin, centre de la nouvelle province des Récollets.

Il fit route avec un habitant du pays, qui se dirigeait aussi vers la capitale du Piémont, et qu'étonnait grandement son inaltérable confiance en Dieu. Il s'aperçut bientôt que cette confiance n'était pas vaine. Les deux voyageurs se trouvèrent arrêtés par une rivière, le Doro, et dans tout le voisinage, ils n'aperçurent pas une barque sur laquelle ils pussent passer. Le Père Bonaventure prit son compagnon sur ses épaules et le porta de l'autre côté ; puis il songea à aller chercher ses bas, ses souliers et sa besace, toutes choses qu'il portait encore en qualité de Conventuel, et qu'il avait laissées sur l'autre rive. Mais quel ne fut pas son étonnement, et surtout celui de son compagnon, quand ils virent qu'il n'y avait plus rien ; un ange du ciel, sans doute, avait tout enlevé : « Je vois bien », dit alors le voyageur, « que vos voix ne vous avaient pas trompé, « et que Dieu veut que vous entriez dans un couvent « de Récollets ».

A partir de ce moment commença pour le saint religieux une vie nouvelle, toute d'austérités, de privations, de contemplations. Il ne dormait que quatre heures par jour, et consacrait à la prière le reste de son temps. D'abord il eut fort affaire contre le démon,

dont les attaques devenaient plus vives et plus pressantes à mesure que Bonaventure luttait avec plus d'énergie. Satan lui présentait des images mondaines au moment où il n'eût voulu songer qu'à Dieu ; il détournait le cours de ses pensées vers des objets impurs ; il entr'ouvrait un précipice sous chacun de ses pas. Mais le saint religieux opposa à l'esprit du mal les mortifications et les veilles ; il se déchira le corps à coups de discipline, vécut de pain et d'eau, passa ses nuits dans les veilles ; et l'ennemi, lassé et vaincu, se retira, laissant enfin la paix à cette âme vigoureuse qu'il n'avait pu ébranler un seul instant.

Si Bonaventure, pour triompher, avait eu besoin d'autre secours que du secours de Dieu, il l'aurait trouvé dans les épreuves que lui imposaient ses supérieurs pour affermir sa vertu. Le gardien lui infligeait, en présence de tous ses frères, des blâmes immérités, et il ne cherchait pas à se justifier ; on l'appelait hypocrite et faux saint, et son visage prenait une expression joyeuse, comme si on lui eût adressé les plus magnifiques éloges. Quoi qu'on pût lui commander, il obéissait sans hésitation ; quelque punition, même injuste, qu'on lui donnât, il s'y soumettait sans murmure ; exemple vivant d'humilité, qui forçait l'admiration des impies comme des serviteurs de Dieu.

Tant de vertu méritait une récompense éclatante dès ce monde ; elle ne manqua pas à Bonaventure, à qui le Seigneur accorda le don d'extase. Un jour qu'il s'entretenait au réfectoire avec Albert Bally, secrétaire du duc de Savoie, il le quitta brusquement et courut à sa cellule ; un quart d'heure se passe, puis un autre, puis

un autre encore ; on s'inquiète, on heurte à sa porte ; elle reste close, on ne sait que penser, on le croit mort ; on dresse une échelle contre sa fenêtre, et on regarde en tremblant dans l'intérieur de sa cellule : Bonaventure était debout, les bras étendus, la figure rayonnante d'une joie divine et les yeux levés vers le ciel. Albert Bally, qui atteste ce fait et d'autres analogues, ne parlait jamais du saint religieux qu'avec le plus profond respect, et plus tard, devenu évêque, il s'honorait de connaître et d'aimer le pauvre religieux Récollet.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Déoordement du protestantisme en Suisse. — Dieu inspire à Bonaventure l'idée de le combattre. — Organisation de la mission de Pignerol, avec le concours du duc de Savoie. — Bienfaits apportés par les missionnaires. — Conduite admirable du Père Bonaventure pendant une famine. — Miracles qu'il opère. — Voyage à Rome et fondation des missions d'Albanie et de Servie. Difficultés énormes qu'il faut surmonter. — Arrivée en Albanie. — Vie sur la montagne. — Dangers que courent les missionnaires. — Ils jouissent pendant quelque temps d'une paix relative. — Retour du Père Bonaventure en Italie.

Cependant Dieu, dans sa sagesse infinie, n'avait pas réservé le Père Bonaventure aux austères voluptés de la vie cénobitique ; il le destinait au travail, à la prédication, au combat. L'invasion du protestantisme continuait ; comme un torrent qui a rompu ses digues, il débordait avec fureur, et trouvait trop souvent dans la faiblesse ou l'erreur des princes un auxiliaire puissant. Dans certains pays, l'Allemagne du Nord par exemple, et quelques cantons de la Suisse, les catholiques étaient honnis, conspués, bannis. Les prêtres et les missionnaires se retiraient avec désespoir, forcés d'abandonner les fidèles qui leur avaient été confiés ; les Jésuites venaient d'être chassés du canton de

Lucerne : l'hérésie triomphait ; la vraie foi semblait perdue.

Alors le Père Bonaventure se sentit pris d'un immense désir de conversion ; sans considérer les dangers auxquels il allait s'exposer, il se dit que l'heure était venue de travailler à la vigne du Seigneur, qu'il ne fallait pas désespérer de la Providence, et que ce serait un crime abominable de laisser au milieu du péril des croyants jusque-là demeurés fermes dans la tourmente, et de ne pas essayer de reprendre au démon les âmes plus faibles qui avaient été vaincues. Il communiqua son projet à quelques religieux qui l'approuvèrent, et, avec l'autorisation du pape, il se mit aussitôt en route. Inspiré sans doute par l'Esprit-Saint, le pieux duc de Savoie ne voulut pas abandonner à eux-mêmes les courageux missionnaires ; il les fit accompagner par les comtes Righino et Piozasco, avec quelques troupes, qui les défendraient et leur prêteraient main-forte en cas de besoin.

C'est en 1628 que le Père Bonaventure partit de Pignerol ; il se rendit d'abord à Villano et à Bobbio, où l'on rouvrit les églises et les chapelles. Avec quelle joie les catholiques de ce pays assistèrent au saint sacrifice de la Messe, qui n'avait pas été célébré chez eux depuis dix-sept ans ! En vain les protestants essayèrent de résister et d'occuper tous les lieux où les ministres du vrai Dieu restauraient son culte ; ils furent forcés de céder devant les ordres du duc de Savoie, représenté par le comte Righino, qui menaça d'une amende de mille ducats d'or quiconque troublerait le service divin.

Les Pères purent donc s'acquitter de leur mission ; bientôt d'ailleurs ils n'eurent plus besoin du secours de la loi ; leur dévouement infatigable et leur ardente charité leur avait concilié l'estime des Huguenots eux-mêmes. Leurs écoles se remplissaient aussi d'enfants qu'ils élevaient dans la foi catholique, préparant ainsi pour l'avenir une abondante moisson de fidèles, que le souffle d'aucun orage ne pourrait courber ni briser.

Cependant les villages et les hameaux avaient aussi leur part des bienfaits apportés par les religieux ; à Rorata et dans beaucoup d'autres endroits s'étaient installés des frères mineurs, et des églises avaient été élevées. De Pignerol, où il demeura trois ans, le Père Bonaventure dirigeait les missions et veillait à ce que l'œuvre de régénération avançât rapidement. Lui-même ne se dérobait pas aux fatigues ; il prêcha pendant toute une année à Campiglione. La première fois qu'il pénétra dans cette bourgade, le tiers des habitants avait passé à l'hérésie ; quand il en sortit, tous étaient rentrés pour jamais dans le giron de l'Eglise. Son dévouement à son prochain et l'exemple de sa vie prodiguée pour ses frères ne contribuaient pas moins que son éloquence à obtenir ce beau résultat. L'année était mauvaise, une famine affreuse enlevait beaucoup de monde ; sur les chemins on rencontrait des figures hâves et décharnées, des misérables en haillons traînant à grand'peine un triste reste de vie : quelquefois, la faim faisait commettre des crimes. Le Père Bonaventure courut à Turin, et y recueillit quelques aumônes ; puis il s'adressa au duc de Savoie et à son frère, le prince Maurice, et il en obtint du blé en quan-

tité suffisante pour nourrir toute la vallée de Lucerne. Les pasteurs et les missionnaires furent chargés de distribuer ce pain du corps aux ouailles à qui ils donnaient déjà le pain de l'âme; après le sermon on passait à la sacristie, et chacun à son tour recevait de quoi nourrir sa famille pendant plusieurs jours.

Ainsi cette famine, ce terrible fléau, fut en quelque sorte un bienfait pour le pays; elle contraignit les protestants à assister aux sermons des religieux et à entendre la condamnation de leurs erreurs. Un grand nombre d'entre eux se convertirent, notamment à Campiglione, à Bricherasio et à Torre.

Le Père Bonaventure se signala entre tous par son ardeur; par la neige et la glace, il parcourait les campagnes, portant partout avec des aumônes l'enseignement de la vérité, consolant les affligés, réconfortant les faibles, également bon aux hérétiques et aux fidèles. Comme on lui recommandait de ménager ses forces, il répondait avec un sourire que son travail ne le fatiguait pas, et que l'inaction l'épuiserait bien davantage. Plusieurs fois, des ministres protestants fanatiques attentèrent à ses jours; il passait tranquille au milieu de leurs piéges, sûr que Dieu ne l'abandonnerait pas, et leurs cris de rage ne l'émouvaient pas plus que le bruit du canon ne fait trembler un vieux soldat qui a assisté à vingt batailles.

Pour le récompenser de son zèle, Dieu lui accorda le don des miracles. Il bénissait un malade, ou lui donnait à baiser une médaille de la sainte Vierge, et le malade se trouvait guéri. Un ouvrier, étant tombé avec un échafaudage, ceux qui le relevèrent meur-

tri et sanglant le crurent mort ; mais le Père Bonaventure invoqua la Mère de Dieu, et, deux jours après, le blessé, guéri d'une manière inespérée, se remit à l'ouvrage.

En 1630, une peste terrible éclata en Savoie, et la ville de Pignerol, entre autres, fut tellement éprouvée par le fléau que les prêtres avaient peine à suffire, pour administrer aux mourants les derniers sacrements. Le Père Bonaventure se prodigua, comme on pouvait s'y attendre ; mais il fut lui-même atteint du fléau. Couché sur son lit de souffrances, il suppliait un praticien de l'opérer d'une tumeur qui s'était formée sur sa cuisse ; mais l'homme de l'art, dans la crainte d'avancer la mort du religieux, s'y refusa avec énergie. Alors Bonaventure fit vœu, s'il guérissait, de réciter mille fois son rosaire en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie. Ayant pris lui-même un rasoir, il coupa la tumeur qui le faisait souffrir. Mais comme il était inexpérimenté, il s'ouvrit une veine. Aussitôt le sang jaillit avec abondance, sans qu'il fût possible de l'arrêter ; on le crut perdu ; lui, tranquille, s'endormit d'un profond sommeil ; quand il s'éveilla, il était guéri, et, le jour même, il recommençait à visiter et à consoler les malades.

Cependant la peste avait fait de nombreuses victimes, surtout parmi les religieux ; le Père Bonaventure, avec l'autorisation du duc de Savoie, se rendit à Rome pour obtenir du Pape l'envoi des missions formées dans les autres provinces. Le souverain Pontife l'accueillit avec faveur, entra pleinement dans ses vues, et ordonna en effet aux supérieurs de l'Ordre de pourvoir à ce que le

canton de Lucerne fût desservi par des religieux franciscains.

Ce voyage à Rome décida du départ du Père Bonaventure pour la Turquie, où les chrétiens souffraient beaucoup des persécutions des Mahométans. Georges Bianchi, évêque de Sapa, en Albanie, qui se trouvait alors dans la ville sainte, entendit parler des vertus du vénérable religieux, et fondant sur lui de magnifiques espérances, il le supplia de prendre en pitié les malheureux chrétiens d'Albanie, qui, faute de prêtres, mouraient sans recevoir les derniers sacrements. Il y avait là de quoi tenter l'ardente charité du saint religieux ; il se déclara sur-le-champ prêt à suivre l'évêque de Sapa, et il en parla au secrétaire du Sacré Collége. Les cardinaux louèrent fort son pieux zèle, et après avoir, sur son avis, nommé le Père Théodore de Belvedère préfet des missions du Piémont, ils lui permirent d'accomplir son nouveau projet. Ils le prièrent toutefois de retourner en Savoie pour mettre ordre aux affaires religieuses de ces contrées ; il obéit, et au bout de six mois, il revint à Rome, où le pape Urbain VIII organisa sur-le-champ la mission d'Albanie et de Servie. On voulait lui en confier la direction ; mais à sa demande, on désigna à sa place le Père Jean-Marie Scribonius, savant religieux, très-versé dans la connaissance du grec et de l'hébreu, qui avait déjà publié un certain nombre d'ouvrages de théologie et des commentaires sur les Evangiles.

Le Père Bonaventure et ses compagnons arrivèrent à Raguse au mois d'octobre 1634. Là on leur fit sur la cruauté des Turcs des récits capables d'ébranler les

courages les mieux affermis. Ils s'exposaient, disait-on, à une mort certaine, et cela sans profit pour les fidèles, que la crainte des supplices empêcherait toujours de pratiquer leur culte ; on ajoutait que les habitants de l'Albanie eux-mêmes, dans la pensée que la venue des missionnaires attirerait sur eux la fureur des Turcs, leur feraient peut-être un mauvais parti, et ne consentiraient certainement pas à les recevoir parmi eux. Les missionnaires effrayés eurent recours à Dieu, et se mirent en prières pour qu'il daignât leur révéler sa volonté. Le Tout-Puissant, par des prodiges manifestes, leur ordonna de partir.

Mais tout n'était pas fini encore ; de nouvelles difficultés surgirent tout à coup. C'était l'évêque d'Alessio qui déclarait ne pouvoir être d'aucun secours aux missionnaires, attendu que lui-même pouvait à peine se dérober à la fureur des Mahométans ; c'était l'évêque de Sapa, à la demande de qui ils s'étaient mis en route, qui ne voulait en recevoir que deux, et encore ne se faisait-il pas fort de les protéger d'une manière efficace. Alors le découragement s'empara des religieux ; pendant quelque temps ils eurent l'idée de retourner à Rome, et ils écrivirent au Pape que la mission était impossible. Mais un Père Jésuite, qui se trouvait en ce moment à Raguse, releva leur courage, et des lettres de la cour de Rome ordonnèrent à Bonaventure de continuer sa route sans tenir compte des dangers qu'il pouvait courir.

Alors le saint religieux n'hésita plus : il emmena avec lui le Père Chérubin de Trente, et, grâce aux aumônes d'une dame riche, les deux intrépides confesseurs pri-

rent place sur un vaisseau qui les mena rapidement au but de leur voyage. La veille de la fête de l'Immaculée Conception, ils arrivèrent à Pastrovich. Ils n'y restèrent que deux jours et s'embarquèrent de nouveau ; le 13 décembre, ils abordèrent au port de Saint-Jean de Medua. Les habitants de cette ville les prirent pour des anges descendus du ciel ; peut-être leur joie trop bruyante eût-elle attiré l'attention des infidèles, si l'un d'eux ne les eût conduits en secret chez lui, et quelques jours après chez l'évêque de Sapa. Ils célébrèrent avec ce prélat les fêtes de Noël et de l'Epiphanie ; puis ils se retirèrent sur une montagne à peu près déserte, où les Turcs ne s'étaient pas encore aventurés, dans une pauvre hutte ouverte à tous les vents du ciel. Ils y entrèrent avec autant de joie que si c'eût été un palais splendide ; ils étaient arrivés au but ; ils se trouvaient au centre de l'Albanie.

Ce que les courageux missionnaires eurent à souffrir dans cette affreuse solitude dépasse l'imagination. Tout conspirait contre eux, les éléments et les hommes. Ils n'osaient sortir que la nuit, dans la crainte de rencontrer les Turcs, et les quelques aumônes qu'ils recueillaient leur suffisaient à peine pour soutenir une vie misérable. Quand la faim ne leur déchirait pas les entrailles, un froid glacial les clouait dans leur masure, qu'ils disputaient en vain à la neige et à la bise. Leur nourriture consistait en pain et en légumes, leur boisson en neige fondue. Ils passaient leur temps à prier, et ajoutaient encore des austérités volontaires aux épreuves que Dieu leur imposait.

Cependant, ils n'avaient pu longtemps dissimuler

leur présence ; le bruit s'était répandu que sur une montagne déserte vivaient deux ermites, loin du monde, pauvres et sans autres ressources que leur confiance en Dieu, dédaigneux des biens de la terre, et prêts à offrir leur sang pour le salut du prochain. Et comme leurs vertus sublimes commandaient l'admiration, non-seulement les chrétiens, mais encore les schismatiques et les Turcs leur témoignèrent une profonde vénération ; on leur amenait des malades qu'ils guérissaient, des possédés qu'ils délivraient, et pendant quelque temps ils purent s'occuper de leur mission sans crainte et sans danger.

Mais cette sécurité fut troublée par de fréquentes alertes : à plusieurs reprises, le sultan donna l'ordre d'arrêter les deux religieux, et il fallut en quelque sorte, pour les sauver, un miracle continuel. Un jour même une véritable armée d'infidèles entoura tout à coup la montagne sur laquelle les chrétiens des environs et l'évêque de Sapa avaient cherché un refuge ; on crut que tout était fini ; déjà les Turcs gravissaient les premières pentes, quand le Père Bonaventure apparut, portant dans ses mains le Saint-Sacrement et marchant droit aux ennemis, qui, frappés de stupeur, retournèrent sur leurs pas et se contentèrent de piller quelques maisons.

Cependant le Père Bonaventure que la crainte des Turcs retenait trop, à son gré, sur la montagne, et qui ne pouvait descendre dans la plaine qu'à de rares intervalles, trouvait son action limitée et ne rendait pas à la religion et aux fidèles les services qu'il avait espéré. Il communiqua ses desseins à l'évêque, et

obtint de lui la permission de se rendre à Trossano. Il y avait bâti une hutte et se promettait merveilles pour l'avenir, quand des misérables mirent le feu à sa retraite. Le Père Chérubin, qui dormait en ce moment, eut à peine le temps de s'enfuir pour échapper à la mort ; tous les livres des Pères furent brûlés, ainsi que les quelques ornements qui leur étaient indispensables pour l'exercice du culte.

Il fallut recommencer : leur patience et leur courage furent à la hauteur de leurs épreuves. Ils reconstruisirent une cabane, élevèrent un autel de bois, creusèrent des coupes en bois pour remplacer les calices et servir de veilleuse, et purent ainsi continuer leur pieux ministère. En présence de tant de vertus, la haine des schismatiques et des Turcs se calma, des pécheurs se convertirent, les aumônes affluèrent, et les deux saints religieux purent enfin édifier une petite chapelle qu'ils placèrent sous l'invocation de la Sainte Vierge, et un humble couvent où ils vécurent en paix.

En 1635, le Père Bonaventure, concevant des espérances plus grandes, se rendit à Rome et demanda au Pape l'autorisation de fonder une nouvelle mission. Les gouverneurs d'Alessio et de Zadrima lui avaient promis de ne pas s'opposer à l'installation de quelques religieux. Le Sacré Collége se montra favorable à son projet et le nomma préfet des futurs missionnaires. Il se rendit avec eux au village de Pedana, sur les confins de la Macédoine, où les chrétiens étaient encore en grand nombre, et où il fut reçu avec joie. Le gouverneur turc de l'endroit, bien disposé à l'égard des mis-

sionnaires, l'accueillit avec aménité ; il lui permit d'installer dans le village deux Pères et un Frère, pour assister les pauvres malades qui mouraient souvent sans secours ; il s'engagea à construire un petit couvent et à donner chaque année aux religieux dix sacs de grains et dix tonnelets de vin. Mais le Père Bonaventure lui exposa que les Règles de l'Ordre lui défendaient d'accepter de tels bienfaits ; il lui témoigna sa reconnaissance et lui promit d'avoir recours à lui, quand besoin serait.

Les Pères trouvèrent encore un protecteur plus puissant dans le pacha de Bosnie, qui menaça des peines les plus sévères ceux de ses subordonnés dont la conduite à l'égard des missionnaires ne serait pas exempte de tout reproche.

C'est ainsi que, grâce à l'appui du Seigneur, le Père Bonaventure put exercer en sécurité son ministère dans des contrées où les chrétiens avaient eu jusqu'alors tant à souffrir. Il mit à profit la paix qu'on lui laissait, pour faire autour de lui le plus de bien possible. D'un dévouement infatigable, ne prenant de repos ni jour ni nuit, il parcourait la contrée par tous les temps, franchissant les rivières sans ponts et les montagnes sans chemins, toujours prêchant, toujours confessant et baptisant ; pas un chrétien ne mourait sans recevoir les consolations de la religion, pas un malade ne souffrait sans voir accourir à son chevet le saint religieux dont la vue seule apportait la santé et la joie.

Vers cette époque, il eut la douleur de voir son fidèle et vieux compagnon, le Père Chérubin, tomber

gravement malade. Toutefois cette peine ne fut pas sans mélange de félicité ; l'amour des chrétiens pour les religieux se manifesta au grand jour ; on accourut au chevet du malade, on pria pour sa santé, on fit des processions et des neuvaines ; Bonaventure célébra le saint sacrifice pour obtenir sa guérison ; et Dieu, jetant sur ce petit coin de terre où on le servait si bien un regard favorable, rendit la santé au Père Chérubin.

Une maladie morale assez étrange envahit en ce moment les esprits de tous les habitants de l'Albanie, même de ceux d'entre eux qui étaient chrétiens. On s'imagina que les morts sortaient de leurs tombeaux, et qu'à la faveur des ténèbres ils visitaient les vivants endormis pour leur jeter de mauvais sorts et les entraîner avec eux dans la nuit du sépulcre. On en vint à violer les cercueils et à jeter aux vents les cadavres blanchis ; on coupait en morceaux ceux qui mouraient, et on leur brûlait le cœur. Il fallut toute l'énergie et toute l'éloquence du Père Bonaventure pour faire cesser cette absurde superstition et mettre fin aux pratiques sacriléges qui en étaient la conséquence ; il y parvint, non sans peine, et le succès qu'il obtint dans cette circonstance difficile prouve assez l'influence qu'il avait acquise sur les habitants de l'Albanie.

Ce qui fait le plus d'honneur au Père Bonaventure, c'est la conversion de trois jeunes Turcs ; malheureusement le pacha, à cette nouvelle, entra dans une violente fureur ; il donna ordre d'arrêter le saint religieux, qui n'échappa à la mort que par une fuite précipitée de vingt-quatre heures. Mais comme il avait dû marcher

pieds nus dans une boue vaseuse, il fut atteint d'une pleurésie qui le contraignit à renoncer à sa mission et à retourner en Italie. Il quitta en gémissant un pays où il y avait encore tant de bien à faire, et s'embarqua en laissant derrière lui des regrets éternels. Longtemps après, on parlait encore en Albanie du saint religieux franciscain. D'ailleurs, il n'oublia pas ses fidèles : dès son arrivée à Bologne, il fonda un collége pour les jeunes gens venus des pays conquis par les Turcs, et il organisa pour l'Albanie, la Bosnie et la Bulgarie, des missions, dont on le nomma procureur-général.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Joie provoquée à Turin par l'arrivée du Père Bonaventure. — La piété renaît à Turin. — Honneurs témoignés au religieux. — Il se retire au couvent d'Areo. — Ses souffrances. — Son activité infatigable. — Des seigneurs et des princes recherchent son amitié. — Il a le don de prophétie et de guérison. — Sa dévotion à la Vierge. — Miracles qu'il accomplit. — Les médailles bénites du Père Bonaventure. — Ses derniers moments. — Sa mort. — Ses funérailles.

L'arrivée du Père Bonaventure en Piémont produisit une explosion de joie ; dès qu'on apprit qu'il allait prêcher à Turin, on accourut de tout le pays voisin pour le voir et pour l'entendre. L'église était remplie de monde quand c'était lui qui disait la Messe ; hommes et femmes, assis ou debout, se pressaient jusque dans le chœur. Après le saint sacrifice, on lui amenait des malades qu'il bénissait en faisant sur eux le signe de la croix avec les reliques de quelque grand saint, et presque toujours ils se relevaient guéris.

Mais tant d'honneurs et un respect si bruyant et si manifeste effrayaient le digne religieux, plutôt qu'ils

ne lui plaisaient; il craignit de ne pouvoir consacrer assez de temps à la méditation et à la prière, et il se retira au couvent d'Arco, où il passa quelques mois dans la solitude. Puis, désireux de reprendre sa vie active d'autrefois, malgré les rhumatismes contractés à la suite de tant de fatigues, il se faisait porter de ville en ville et de couvent en couvent pour prêcher, confesser et convertir.

Partout où il se rendait, les hommages qu'il fuyait en vain, venaient à lui. Des princes et des seigneurs de Turin allèrent lui faire visite jusqu'au couvent de Saint-Georges, sans être arrêtés par la longueur de la route. L'évêque d'Ivrée se plaisait à s'entretenir avec lui; les ducs de Savoie et les seigneurs de la cour, la duchesse Christine de France, les prélats romains et les cardinaux, le pape Urbain VIII lui-même s'honoraient d'être en rapport avec lui.

Dieu manifestait assez, d'ailleurs, par des miracles éclatants, qu'il avait mis en lui toutes ses complaisances. Au village de Leyni, de nombreux malades se pressaient autour de lui et lui demandaient sa bénédiction; il se fit apporter un vase plein d'eau, et après s'être mis en prières, il en aspergea la foule : tous ceux qui souffraient furent guéris.

Il avait aussi le don de prophétie ; il annonça longtemps à l'avance la terrible peste de 1630, qui sévit avec fureur dans tout le pays de Turin; il prédit aussi la guerre qui éclata à la même époque entre les Français et les Impériaux.

C'est surtout au nom de la bienheureuse Vierge Marie que le saint religieux opérait des miracles.

Il avait pour elle une extrême vénération, et plaçait sous son invocation toutes les chapelles et les églises qu'il fondait dans ses missions. Il portait toujours sur lui des médailles représentant la Reine du ciel, et il les distribuait aux affligés et aux malheureux, en leur promettant au nom de Marie la consolation et la joie. Longue serait la liste des bénédictions attirées ainsi sur les hommes; nous rapporterons seulement les faits les plus saillants.

Bernard Garibaldo, noble seigneur de Gênes, chassé de sa patrie injustement, s'était caché dans un palais situé près de la ville; c'était un homme pieux et plein d'une tendre dévotion à la sainte Vierge; il possédait un rosaire que lui avait donné le Père Bonaventure, et sur lequel il récitait tous les jours les litanies de Marie. On dénonça sa retraite, et des soldats envahirent brusquement sa maison à l'heure de midi : à leur aspect, le malheureux, plus mort que vif, tomba sur le parquet, et se crut perdu; mais quoique la salle fût éclairée par un soleil radieux, les soldats ne l'aperçurent pas et se retirèrent sans lui avoir fait aucun mal.

Le cardinal Armand de Richelieu avait toujours sur lui des médailles du Père Bonaventure. Un jour on lui servit des mets empoisonnés ; deux seigneurs de la cour qui en mangèrent avec lui moururent peu de temps après; mais lui-même n'eut aucun mal; la sainte Vierge dont il portait l'image lui avait sauvé la vie.

Un serviteur de la grande famille romaine des Colonna avait reçu une blessure mortelle; on posa une médaille bénite sur la plaie, qui se ferma sur-le-champ.

A Turin, deux gentilshommes s'étaient pris de querelle dans la rue et, l'épée à la main, respirant la fureur et la mort, ils cherchaient à s'arracher la vie, quand tout à coup la femme de l'un d'eux se précipita entre les combattants, et s'écria en baisant pieusement une médaille : « Vierge sainte, sauvez mon époux ». Aussitôt les épées brisées tombent à terre; les deux ennemis qui ne tiennent plus que la poignée de leurs armes se regardent avec stupeur, puis reconnaissant l'intervention divine, ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et se jurent une éternelle amitié.

Il faut s'arrêter dans cette énumération : les miracles que nous avons rapportés suffisent d'ailleurs à établir clairement les mérites du Père Bonaventure et aussi la faveur dont il jouissait dans le ciel. Toute l'Europe voulut avoir des médailles miraculeuses; le pape Urbain VIII, Louis XIII, roi de France, le roi et la reine de Pologne, les ducs de Savoie Charles-Emmanuel et Victor-Amédée, l'archiduc d'Autriche Léopold, les cardinaux, les évêques, les princes et les grands seigneurs en demandèrent au Père Bonaventure, les portèrent avec vénération et méritèrent ainsi de recevoir de Dieu des grâces nombreuses.

Les dernières années du saint religieux furent éprouvées par de cruelles souffrances; il les supporta avec patience et résignation. Il connut d'avance le jour de sa mort, et la vit venir sans effroi. Après avoir reçu les derniers sacrements, il tomba dans une extase profonde, d'où il ne sortit que pour dire : « Mon Dieu, je « remets mon âme entre vos mains », et quelques instants après, il expirait doucement. C'était au cou-

vent de Turin, le 2 octobre 1657. Il fallut laisser pendant plusieurs jours son corps exposé à la vénération des fidèles ; on accourut de toute l'Italie, et ceux qui ne purent baiser ses précieux restes, prièrent du moins avec ferveur sur son tombeau.

(*Ex vita impressa Venetiis*. 1676.)

TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE

TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINTE CLAIRE

1260. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

C'est le 3 octobre 1260 qu'eut lieu à Assise, en présence des plus grands personnages du clergé et du siècle, la translation des restes de sainte Claire. Comme nous l'avons déjà relatée dans le *Palmier séraphique*, à la suite de la vie glorieuse de la Sainte, au douzième jour d'août, nous y renvoyons nos lecteurs.

QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, CONFESSEUR

FONDATEUR DE L'ORDRE SÉRAPHIQUE

1226. — Pape : Honorius III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric II.

Saint François naquit à Assise, petite ville de l'Ombrie, en Italie, située dans les montagnes des Apennins, à égale distance de Rome et de Lorette, l'an de grâce 1182, sous le pontificat de Lucius III et le règne de Frédéric Barberousse. Son père, nommé Pierre Bernardone, était un riche marchand de la même ville, qui avait un commerce étendu, surtout en France : ce que les nobles faisaient en Italie, sans perdre pour cela leur titre de noblesse. Sa mère, nommée Picca, était une dame d'une grande vertu, bonne et pieuse, qui méritait d'être la mère d'un Saint. Lorsqu'elle fut près de mettre ce fils au monde, elle fut longtemps dans des douleurs inconcevables sans pouvoir être délivrée.

Un pèlerin vint alors à sa porte demander l'aumône, et, lorsqu'il l'eut reçue, il dit à celle qui la lui avait apportée, que, si la dame du logis voulait être délivrée, il fallait qu'elle se fît porter dans une étable, parce que son enfant devait naître sur la paille. Elle obéit à ce conseil, et aussitôt elle accoucha heureusement. Plusieurs croient que ce pèlerin était un ange. On a depuis changé cette étable en une cha-

pelle sous le nom de *San-Francesco-il-Piccolo*, Saint-François le Petit.

Peu de temps après, on pensa à le baptiser, et un second pèlerin s'offrit pour le tenir sur les fonts baptismaux : c'était un ange envoyé de Dieu. On lui donna le nom de Jean. Il changea depuis de nom et prit celui de François, soit que son père, qui était en France au temps de sa naissance, le lui ait donné à son retour, en souvenir de l'accueil bienveillant qu'il avait reçu dans ce royaume ; soit que lui-même l'ait voulu porter par une singulière affection pour les Français, et parce qu'il en avait appris la langue en fort peu de temps ; soit enfin que la faculté qu'il avait de parler français l'ait fait appeler François par ceux qui le fréquentaient dans sa jeunesse. Pendant qu'il était encore à la mamelle, un troisième pèlerin vint demander à le voir et à l'embrasser ; et, ayant prédit de grandes choses de lui, il avertit que l'enfer faisait tous ses efforts pour le faire périr : ce que le démon fut obligé d'avouer depuis dans un exorcisme.

Son éducation fut toute sainte, et sa mère ne manqua pas de lui inspirer de bonne heure l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Il fut néanmoins prodigue à l'excès dans sa jeunesse ; il aimait la beauté des vêtements, paraissait volontiers avec éclat dans les fêtes, traitait magnifiquement ses compagnons, et, ayant un pressentiment qu'il serait un jour honoré de tout le monde, sans savoir comment ni pourquoi, il faisait tous ses efforts pour l'emporter sur ceux de son âge ; mais tout mondain qu'il était en ce temps-là, il conserva néanmoins toujours inviolablement la chasteté.

Ses confesseurs ont témoigné qu'il ne se laissa jamais emporter par une pensée à un désir déshonnête. De plus, il semblait que, selon la parole de Job, la miséricorde fût née et eût pris croissance avec lui. Il ne pouvait voir des pauvres sans être touché de compassion pour leur misère ; et, comme son père se l'était associé dans son commerce pour avoir part à ses bénéfices, il leur distribuait libéralement une partie de ce qui lui revenait de ce négoce. Surtout il ne refusait jamais l'aumône à ceux qui la lui demandaient pour l'amour de Dieu : ce mot de l'amour de Dieu l'attendrissait déjà si fort, qu'il ne pouvait l'entendre sans en être touché sensiblement. Etant un jour extrêmement occupé à une vente, il en renvoya un sans lui rien donner ; mais il n'y fit pas plus tôt réflexion qu'il courut après lui et le dédommagea amplement du refus qu'il lui avait fait essuyer. Il promit à Dieu en même temps de faire la charité, quand il en aurait le moyen, à tous ceux qui la lui demanderaient pour son amour : ce qu'il a fidèlement observé le reste de ses jours.

D'ailleurs, il avait une douceur et une affabilité si grandes, qu'il gagnait le cœur de tout le monde et qu'on le regardait dans Assise comme la fleur de la jeunesse et comme un homme qui ferait un jour la gloire de son pays et la consolation de toute la province. Il y avait surtout dans la même ville un habitant qui, toutes les fois qu'il le rencontrait, étendait son manteau pour lui servir de tapis, et se mettait même à genoux devant lui pour lui témoigner son respect ; il disait que François méritait bien cet honneur, puisque, dans peu de temps, il serait vénéré de toute

l'Eglise. Cependant, comme ce jeune homme, encore plein de l'esprit du monde, ne se représentait que des grandeurs temporelles, Dieu voulut le gagner par une suite de croix et d'afflictions : d'abord, il permit que, dans une guerre entre Assise et Pérouse, où il voulut signaler son courage pour la défense de sa patrie, il fût fait prisonnier : cette captivité dura un an tout entier, pendant lequel il eut beaucoup à souffrir ; mais bien loin de s'attrister et de se laisser abattre par ce revers, il consolait lui-même les compagnons de sa disgrâce, leur faisant toujours espérer une prompte délivrance. De plus, dès qu'il fut en liberté, il tomba dangereusement malade, ce qui l'obligea de se disposer à la mort ; et ce fut alors qu'il commença à faire réflexion sur les vanités de sa vie passée et à en concevoir de l'horreur. Il ne quitta pas néanmoins encore tout à fait l'amour de l'élégance et de l'éclat des habits, dont il avait été si rempli. Dès qu'il fut rétabli en santé, il s'habilla somptueusement, à son ordinaire, afin de ne rien perdre de l'estime qu'il s'était acquise parmi les jeunes gens de son âge ; mais il fit une action qui lui mérita une visite extraordinaire du ciel : étant sorti de la ville, il rencontra un gentilhomme de bonne mine, mais pauvre et fort mal vêtu, se dépouilla généreusement de ses habits et les lui donna. La nuit suivante, il eut un songe mystérieux dans lequel il vit un palais magnifique rempli d'armes de toutes sortes marquées du signe de la croix. Il demanda aussitôt à qui ces richesses appartenaient, et l'esprit de Dieu lui fit réponse que c'était à lui-même et à ses soldats. Il n'était pas encore assez expérimenté pour comprendre

le mystère de cette prophétie. Il s'imagina donc, dans sa passion pour la gloire, qu'il devait devenir un grand capitaine et remporter de brillantes victoires qui le rendraient illustre dans le monde. Aussi, sachant que Gauthier de Brienne, assisté des troupes du pape Innocent et de Philippe-Auguste, roi de France, était entré avec une puissante armée dans la Pouille pour combattre l'empereur d'Allemagne, il se mit en chemin dès le grand matin pour lui offrir ses services. Mais où allez-vous, François? La milice où vous êtes appelé n'est pas corporelle, mais spirituelle ; vous devez combattre le démon, le monde et le péché, et non pas des hommes semblables à vous. Vos soldats ne seront pas armés de lances et d'épées, mais de l'esprit de pénitence et de mortification. Aussi, dès qu'il fut à Spolète, Notre-Seigneur lui apparut, et, le traitant avec beaucoup de familiarité, lui dit : « François, lequel « des deux peut te faire plus de bien, le maître ou le « serviteur, le riche ou le pauvre ? » — « C'est assuré« ment le premier », répondit François. — « Si cela « est », répliqua Notre-Seigneur, « pourquoi donc me « délaisses-tu, moi qui suis le Maître de toutes choses « et qui possède des richesses infinies, pour t'attacher « à un homme mortel qui n'a que la servitude et la « pauvreté pour partage ? » — « Ah ! Seigneur », dit alors François, « que voulez-vous que je fasse? » — « Retourne en ton pays », ajoute le Fils de Dieu ; « la « vision que tu as eue ne te promet pas des grandeurs « temporelles, mais des grandeurs spirituelles ». Il obéit aussitôt et s'en retourna à Assise, mais tout autre qu'il était auparavant, ne respirant plus que le mépris

de lui-même, le détachement du monde et l'amour des biens célestes. Peu de temps après, il donna un festin d'adieu à ses compagnons, et en les reconduisant hors de la ville, il fut ravi en extase et demeura immobile au milieu du chemin.

Dès ce jour, François ne respira plus que pour les choses divines ; il ne s'appliquait presque plus à son négoce, et sortait souvent de la ville pour goûter les douceurs de la solitude. Etant un jour à cheval dans la plaine voisine d'Assise, il rencontra un lépreux qui lui fit tant d'horreur, qu'il détourna aussitôt les yeux pour ne pas le voir, et prit son chemin d'un autre côté. Mais, se souvenant alors de la résolution qu'il avait prise de combattre en toutes choses les inclinations déréglées de son amour-propre, il s'arrêta tout court, mit pied à terre et alla embrasser ce malheureux. Il lui fit ensuite l'aumône, tâcha de le consoler dans sa disgrâce, puis remonta à cheval. Dès qu'il eut fait quelques pas, il regarda derrière lui pour le considérer encore une fois ; mais il ne le vit plus, quoiqu'il n'y eût ni arbre ni maison dans cette plaine où il pût s'être caché. Il jugea donc que ce lépreux était celui dont parle le prophète Isaïe, qui s'est revêtu de nos misères et de nos maladies pour nous en guérir ; et son cœur en ressentit une joie et une consolation indicibles. Il devint ensuite plus assidu à la prière, et il faisait ses plus grandes délices de contempler les perfections de Dieu et les plaies de Jésus-Christ crucifié. Ce fut dans la ferveur de l'une de ces oraisons que cet aimable Sauveur lui apparut dans le même état où il était sur l'arbre de la croix, et qu'il lui grava dans

le cœur ces paroles de l'Evangile : « Si quelqu'un veut « venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il « porte sa croix et qu'il me suive ». Et depuis cette apparition il avait un si vif sentiment des douleurs de son Maître, qu'il y pensait presque continuellement, et qu'il ne le faisait qu'en versant des torrents de larmes.

La pauvreté, l'humilité et la charité envers les nécessiteux furent ensuite ses plus chères vertus ; au lieu de fuir comme auparavant les lépreux, il les allait chercher dans les hôpitaux, et les ayant embrassés, il les servait de ses propres mains ; au lieu de se contenter, comme auparavant, de secourir les mendiants de ses aumônes, il les assistait et les soulageait par toutes sortes de ministères humiliants, les déchaussant, les couchant, les nettoyant, leur rendant mille autres services. Les ecclésiastiques pauvres avaient la principale part à ses charités. Il leur fournissait de quoi vivre, et les pourvoyait aussi d'ornements nécessaires pour la célébration des saints mystères. L'ardeur de sa dévotion le poussa vers Rome où il voulut visiter les tombeaux des saints Apôtres.

Arrivé dans la ville éternelle, il alla se prosterner sur le parvis de Saint-Pierre, devant l'autel sacré où repose le corps du pêcheur de Galilée. Ayant prié avec beaucoup de ferveur et de larmes, il se releva et vit avec peine que les pèlerins ne laissaient que de légères aumônes pour l'achèvement et l'embellissement du sanctuaire. « Eh quoi ! » s'écria-t-il, « la dévotion est- « elle ainsi refroidie ? Comment les hommes n'offrent- « ils pas tout ce qu'ils ont et ne s'offrent-ils pas eux-

« mêmes, dans un lieu où reposent les précieux restes « du Prince des Apôtres ? Comment ne décorent-ils pas « avec toute la magnificence possible cette pierre sur « laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise ? » En disant ces mots, il prit de l'argent qu'il avait sur lui et le jeta à pleines mains sur le marbre du saint tombeau.

Au sortir de l'église de Saint-Pierre, il vit une foule de pauvres qui attendaient les effets de la miséricorde des passants ; il en eut pitié, et après leur avoir distribué tout l'argent qui lui restait, il donna aussi son habit à celui qui paraissait le plus nu et se revêtit de ses haillons. Il demeura ainsi le reste du jour à mendier et prier en cette humble compagnie. C'est ainsi qu'il foulait aux pieds l'orgueil du monde, et qu'il s'élevait par degré à la perfection évangélique. Le lendemain, il reprit la route d'Assise et revint au foyer domestique, respirant la sainte allégresse de la pénitence. C'est là que l'attendait le Seigneur Jésus-Christ, son guide et sa récompense, pour lui manifester sa vocation plus vivement qu'il ne l'avait encore fait jusqu'à ce jour.

Un matin que François méditait dans la campagne, aux environs d'Assise, il entra dans une pauvre église consacrée à saint Damien, si vieille et si délabrée, qu'elle menaçait ruine. Là, prosterné sur la pierre devant un crucifix, il prononça trois fois, par un mouvement du Saint-Esprit, cette belle et fervente prière qu'il répéta souvent depuis : « Grand Dieu, plein de « gloire, et vous mon Seigneur Jésus-Christ, je vous « prie de m'éclairer et de dissiper les ténèbres de mon « esprit, de me donner une foi pure, une ferme espé-

« rance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, « que je vous connaisse si bien, qu'en toutes choses je « n'agisse jamais que selon vos lumières et conformé- « ment à votre sainte volonté ». Il disait, et les yeux baignés de larmes, il regardait avec un grand amour l'image du Sauveur en croix, quand tout à coup une voix sortie du crucifix lui fit entendre trois fois ces mystérieuses paroles : « Va, François, et répare ma « maison que tu vois tomber en ruines ». A cette voix du ciel, le saint jeune homme demeure immobile, éperdu, ravi dans une sorte d'extase où l'effroi se mêle à l'amour. Revenu à lui, il se demande quel est le sens de ce divin appel ; trop humble pour croire que Dieu l'appelle à réparer les ruines spirituelles de son Eglise, il prend ces paroles dans leur sens matériel, et se figure que le Christ l'invite seulement à restaurer la vieille église de Saint-Damien.

Aussitôt, avec cette prompte et ardente obéissance qu'il mettait à exécuter les ordres d'en haut, il retourne chez son père, prend un paquet de riches étoffes, monte à cheval et court jusqu'à Foligno, où il vend cheval et marchandise. Puis il revient à pied à Saint-Damien et présente au prêtre qui desservait l'église le produit de cet *heureux négoce,* comme l'appelle saint Bonaventure. Le chapelain, craignant le courroux de l'avare Bernardone, refusa, malgré les instances de François, d'accepter une aumône si considérable. Le Saint jeta alors avec mépris cet or inutile sur une des fenêtres du sanctuaire et obtint seulement du pauvre prêtre la permission de rester quelque temps dans sa demeure, près de cet autel béni où le crucifix lui avait parlé.

Son père, informé de ce qui se passait, s'emporta violemment et accourut à Saint-Damien pour l'en retirer. Mais comment aurait-il trouvé celui que la divine Providence avait résolu de tenir caché? La muraille de la chambre où il était s'amollit et s'enfonça, et lui donna une retraite sûre et tranquille contre les recherches de son père en courroux. Ensuite il se retira dans une grotte voisine, où il passa un mois entier dans une oraison et un jeûne continuels, vivant plutôt du pain des larmes que de celui qu'il se faisait apporter en secret par un serviteur de sa maison. Cependant l'onction de la grâce se répandant de plus en plus dans son cœur, il eut honte lui-même d'avoir fui et de se tenir caché comme un homme timide et sans courage; aussitôt, pâle, négligé et défiguré, il entra dans Assise, résolu de tout souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. A son aspect, les murmures, les rires méprisants, les exclamations de pitié, retentirent de tous côtés : « Il est devenu fou », disait-on ; et, parmi les insulteurs, ses anciens compagnons de fêtes étaient au premier rang. Ils ne se trompaient qu'à demi : oui, le bienheureux François était devenu fou, mais de la sainte et divine folie de la croix, de cette folie qui confond la sagesse humaine, qui, depuis la crèche et le Calvaire, mène royalement le monde, par la souffrance volontaire et le sacrifice, de la terre au ciel, de la mort à l'éternelle vie! Sourd à toutes les clameurs, souriant à tous les affronts, il répondait au mal par le bien, aux injures par la prière, à la haine par l'amour. Son père, averti que son fils était l'objet de la risée publique, accourt furieux, se jette sur François comme un loup

sur un innocent agneau, l'accable de reproches et de coups, lui ordonne de cesser ces extravagances et de reprendre sa vie et ses occupations accoutumées. Mais le voyant insensible à ses menaces comme à ses prières, il l'enferme sous un escalier, dans un recoin obscur de sa maison, et jure qu'il l'y retiendra prisonnier tant qu'il n'aura point promis de changer de vie. François, soutenu par la voix de Jésus-Christ qui lui avait révélé sa vocation, souffrait cruellement d'affliger son père et de lui résister ; mais en même temps son âme était remplie d'une joie toute céleste en pensant qu'il expiait les fautes de sa jeunesse, qu'il souffrait persécution pour la justice, et il répétait avec ravissement cette parole de saint Pierre : « Il vaut mieux obéir à Dieu « qu'aux hommes ! »

Profitant de la première absence de son mari, sa mère, qui reconnaissait en lui un attrait extraordinaire de la grâce, lui ouvrit la porte de son cachot et lui donna la liberté d'aller où il voudrait. Le saint jeune homme remercia sa mère, bénit Dieu et retourna aussitôt à l'église de Saint-Damien, dont il avait entrepris la réparation. Son père, à son retour, en fut extrêmement irrité ; mais, ayant trouvé sur la fenêtre de cette église l'argent que le Saint y avait jeté, il s'apaisa un peu. Enfin, l'évêque d'Assise rétablit l'accord entre eux. François renonça, en présence de ce prélat, à tous les biens auxquels il pouvait prétendre en vertu de son association et de la succession de ses parents ; son père, sur cette renonciation, le laissa maître de lui-même et l'abandonna à sa propre conduite. Ce fut en cette occasion que ce nouveau pauvre

de Jésus-Christ se dépouilla de ses habits, sans se rien réserver qu'un cilice dont son corps était couvert, et, les ayant tous remis entre les mains de son père, il lui dit : « Jusqu'à présent je vous ai appelé mon père ; « mais, désormais, je ne donnerai plus ce nom qu'à « Dieu seul, et je lui dirai bien plus librement que je « ne faisais : Notre Père qui êtes aux cieux, en qui j'ai « mis mon trésor et la foi de mon espérance ». Les spectateurs de cette scène, saisis d'une émotion profonde, pleuraient de pitié et d'admiration. L'évêque même en fut si touché, qu'il se jeta au cou de François et couvrit de son manteau sa sublime nudité. Ensuite il lui fit apporter l'habit de l'un de ses laboureurs, et le lui donna. Le Saint le reçut volontiers à titre d'aumône, le fendit en forme de croix et ayant même figuré sur ce vêtement une croix avec du ciment, il s'en revêtit comme d'une précieuse livrée d'un Dieu pauvre et humilié (1206).

Avec cet habit il sortit d'Assise et se retira dans une solitude, pour goûter plus profondément la joie de son sacrifice, et mieux entendre la voix de son Jésus bien-aimé. Tout en cheminant, il chantait en langue française les louanges de Dieu avec une céleste allégresse. Passant par un bois, il rencontra des voleurs qui lui demandèrent qui il était : « Je suis », répondit-il, « le héraut du grand Roi ». Alors, ces voleurs le battirent cruellement et le jetèrent dans un fossé plein de neige, lui disant avec moquerie : « Reste là, héraut « de Dieu ». François crut avoir beaucoup gagné d'être ainsi outragé et maltraité. Dès que ces voleurs se furent retirés, il se releva et continua son chemin,

chantant encore plus haut et avec plus d'allégresse des hymnes et des cantiques à la louange de son Créateur.

Etant arrivé à un monastère, il y demanda la charité, et la reçut comme un simple mendiant. De là il vint à Gubbio, où un de ses amis, qui le reconnut, lui donna une petite tunique fort pauvre, avec une ceinture de cuir, un bourdon et des souliers pour l'équiper en pèlerin et en ermite. Il avait alors vingt-cinq ans, et il n'avait point encore d'autre vue que de se sanctifier par la pratique de l'humilité, de la patience, de la pauvreté et de la miséricorde envers les malades. Ainsi, il se consacra au service des hôpitaux et des léproseries; portant une singulière compassion aux lépreux, il lavait humblement leurs pieds, nettoyait leurs ulcères, demandait l'aumône pour eux, et souvent les embrassait pour les consoler dans leur peine et les encourager à souffrir avec constance. Cette charité ne fut pas sans miracles; plusieurs furent guéris par son attouchement, surtout un homme du duché de Spolète qui avait tout le visage rongé par un affreux cancer qui le rendait horrible à voir. « Je ne sais », dit saint Bonaventure en rappelant ce trait, « ce qu'on doit le plus « admirer, d'un tel baiser ou d'une telle guérison! » C'est ainsi que François mettait en pratique ces paroles, que le Seigneur lui avait adressées dans les divines communications de la prière : « Mon fils, si tu veux « connaître ma volonté, il faut que tu méprises et que « tu haïsses tout ce que tu as aimé et désiré selon la « chair. Que ce nouveau sentier ne t'effraie point; « car si les choses qui te plaisent doivent te devenir

« amères, celles qui te déplaisaient te paraîtront douces « et agréables ».

Lorsqu'il fut bien fondé dans l'humilité, se souvenant de l'ordre qu'il avait reçu de réparer l'église de Saint-Damien, il s'en retourna à Assise ; et ce qu'il n'avait pu faire étant riche, il l'exécuta facilement dans l'état de pauvreté qu'il avait embrassé. Ce ne fut pas en fournissant de son bien de grandes sommes d'argent, mais en quêtant aux portes des riches de quoi rétablir cet édifice, en y travaillant lui-même comme un manœuvre, en portant sur ses épaules de la pierre, du bois et du ciment, et en animant les autres par son exemple à une œuvre si sainte, par l'espérance de la récompense éternelle. Voyant un jour François accablé sous le fardeau des pierres qu'il aidait à transporter de ses mains pour la restauration de l'église, son frère, nommé Ange, dit par moquerie à l'un de ses amis : « Va le prier de te vendre un peu de sa sueur ». — « Je « ne vends pas ma sueur aux hommes », répondit simplement François ; « je la vendrai plus cher à « Dieu ». Parole admirable et profonde qui, comprise et méditée, diminuerait beaucoup le nombre des esclaves du monde, et accroîtrait celui des serviteurs de Jésus-Christ ! Car ce divin Sauveur a promis qu'il ne laisserait pas sans récompense un verre d'eau donné en son nom, et nous savons qu'il est infaillible dans ses promesses. Le prêtre de Saint-Damien, touché de la fatigue et du dénûment de l'ouvrier de Jésus-Christ, eut la pensée de lui préparer un bon repas pour réparer ses forces quand il revenait le soir accablé des labeurs de la journée. François accepta d'abord cette

charité ; mais bientôt il se ravisa, pria son hôte de ne plus s'occuper de sa nourriture, et, prenant un plat, il s'en alla mendier de porte en porte, et s'assit dans la rue pour manger les restes grossiers qu'on lui avait donnés. « Car c'est ainsi », se disait-il, « que je dois « vivre pour l'amour de Celui qui est né pauvre, qui a « vécu pauvrement, que l'on a attaché sur la croix, et « qui a été mis après sa mort dans le sépulcre d'autrui ». Tel fut le genre de vie que François adopta dès lors pour ne plus jamais le quitter, et c'est ainsi qu'il acheva l'année 1206 dans la prière, le travail et le dénûment le plus absolu. Grâce aux abondantes aumônes qu'il avait recueillies, il termina rapidement la restauration de l'église de Saint-Damien.

Le succès de cette réparation lui fit encore entreprendre celle de l'église de Saint-Pierre, qui était un peu plus éloignée de la ville d'Assise, et il n'en vint pas à bout avec moins de promptitude et de bonheur. Enfin, comme il vit que l'église de Notre-Dame des Anges, appelée de la Portioncule, tombait en ruines, quoiqu'elle fût dédiée en l'honneur de la Mère de Dieu, et que les anges y fissent quelquefois ressentir leur protection, il s'émut de la voir déserte et abandonnée, et résolut de s'appliquer avec le même zèle à la réparer. Dès le commencement de l'année 1208, la chapelle retrouva son culte séculaire et servit de nouveau de tabernacle au Saint des Saints, et de but de pèlerinage à la piété des fidèles. Saint Bonaventure dit qu'il l'aima plus que tous les autres lieux du monde, qu'il y commença avec humilité le grand ouvrage de sa perfection, qu'il y fit des progrès admirables dans

la vertu, qu'il y acheva heureusement sa vie, et qu'en mourant il la recommanda sur toutes choses à ses enfants, comme un lieu pour lequel la sainte Vierge avait des égards tout particuliers.

Etant un jour dans ce sanctuaire, il y entendit, à l'évangile de la messe, ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune « monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vête- « ments, ni souliers, ni bâton ». Cette admirable leçon frappa vivement son esprit ; il la prit comme prononcée et dictée pour lui-même, et, sans différer un seul instant, il jeta son bâton, se mit nu-pieds, prit une corde au lieu de ceinture, donna sa bourse et tout l'argent qu'il avait, et, se contentant d'une simple tunique, il commença sérieusement la vie apostolique et évangélique dont il devait lever l'étendard dans le monde. Ensuite, il se mit à prêcher la pénitence ; et il parla avec tant de ferveur et d'onction, que plusieurs pécheurs, touchés de ses paroles, se convertirent et lavèrent dans leurs larmes les taches de leur vie passée. Plusieurs même renoncèrent au monde pour embrasser l'état humble dont il faisait profession. Le premier fut le bienheureux Bernard de Quintavalle, l'un des plus riches habitants d'Assise : ayant vu de ses propres yeux saint François passer la nuit en oraison dans une chambre où il l'avait prié de prendre un peu de repos, il fut tellement ému de son exemple, qu'il renonça à l'heure même à tous ses biens, et se mit à sa suite. Le second fut le bienheureux Pierre de Catane, chanoine de la cathédrale de la même ville, qui quitta généreusement son bénéfice pour se faire

avec lui pauvre de Jésus-Christ. Le troisième fut le bienheureux frère Gilles ou Egide, que la sage folie de la croix a, depuis, élevé à une si éminente perfection.

En ce temps, Dieu fit connaître à François, par diverses visions, qu'il l'avait choisi pour fonder un grand Ordre qui combattrait vigoureusement la chair, le monde, le démon et le péché ; qui remporterait sur eux d'illustres victoires, travaillerait avec un heureux succès à la réformation des mœurs des chrétiens, dont le déréglement était devenu extrême, et porterait la lumière de la foi jusqu'aux extrémités de la terre. Ces assurances l'animèrent à continuer ses prédications ; il envoya Bernard avec Pierre du côté de la Toscane, et lui, avec frère Gilles, parcoururent la Marche d'Ancône, exhortant avec une force merveilleuse au détachement du monde, au mépris des plaisirs et des richesses, et à une parfaite conversion de cœur à Dieu. Le nombre de ses enfants s'accrut ensuite jusqu'à sept, et peu de temps après jusqu'à onze. Ils représentaient avec lui le collége sacré des douze Apôtres. Il leur disait, en les envoyant prêcher : « Allez annoncer « la paix à tous les hommes, animez-les à la pénitence, « qui est la seule voie pour obtenir le pardon des pé- « chés ; soyez assidus à la prière, patients dans les ad- « versités, infatigables dans le travail, modestes et « retenus dans vos paroles, graves et irrépréhensibles « dans vos actions et parfaitement reconnaissants des « bienfaits que vous recevrez. Surtout, mettez votre « confiance en Dieu, et tenez pour certain que rien ne « vous manquera, quoique vous marchiez sans provi- « sion et sans argent ». On ne les appelait encore ni

frères, ni religieux, mais seulement les pénitents d'Assise, quoique leur bienheureux Père, pour les éloigner un peu de leur pays, les eût alors transférés à un pauvre ermitage abandonné, dans un lieu nommé Rivo-Torto ; mais quand cet homme apostolique vit les faits surprenants qu'il plaisait à la divine bonté d'opérer par lui et par cette sainte troupe de missionnaires répandus de côté et d'autre, il souhaita de les voir tous réunis, pour en faire un corps mieux lié et plus ferme. Il n'envoya pour cela ni lettres ni messagers ; mais ayant représenté ses désirs à Jésus-Christ, qui en était l'auteur, il vit arriver près de lui tous ces ouvriers évangéliques, chargés des trophées qu'ils avaient remportés sur la malice des hommes et les efforts de l'enfer. Alors il leur composa une Règle en termes simples : mettant la pratique de l'Evangile pour fondement inébranlable de tout son édifice spirituel, il y ajoutait seulement quelques constitutions nécessaires à l'établissement d'une vie commune.

L'évêque d'Assise, qu'il consultait souvent dans ses difficultés, était d'avis qu'il prît des possessions et des rentes pour faire subsister ses enfants, sans être obligés de mendier leur pain ; mais il répondit à ce prélat qu'il ne pouvait nullement s'y résoudre : « Car, si « nous avions du bien », lui dit-il, « il nous faudrait « des armes pour nous défendre des voleurs ; des pro- « cureurs et des avocats pour soutenir notre droit « contre les chicanes des usurpateurs ; des serviteurs « et des servantes pour faire valoir nos métairies. « Jugez, s'il vous plaît, Monseigneur, quels désavan- « tages nous recevrions du commerce avec des per-

« sonnes si éloignées de notre institut ». Ainsi, il persista courageusement dans la résolution qu'il avait prise, d'établir son Ordre sur le fonds de la pauvreté évangélique. Il pensa ensuite à le faire approuver et confirmer par le Saint-Siége ; aussi, du consentement unanime de ses enfants, et sans se munir d'aucune recommandation des prélats ni des grands seigneurs de sa province, il vint à Rome vers le pape Innocent III, l'un des plus sages pontifes qui aient gouverné l'Eglise. Il avait avec lui le collége de ses onze disciples, et il en conquit à Rieti un douzième, qui fut Ange Tancrède, brave gentilhomme de cette ville, en lui disant seulement, au milieu du chemin où il le rencontra, qu'il avait assez servi le monde, et que Jésus-Christ l'appelait au Calvaire. Dans Rome, il logea à l'hôpital Saint-Antoine, pour y recevoir l'aumône en qualité de pauvre et pour y servir les malades. Peu de jours après, il alla parler au Pape au palais de Latran, dans un lieu appelé le Miroir, où il se promenait ; mais Sa Sainteté, qui avait alors l'esprit occupé de plusieurs grandes affaires, ne le voulut pas écouter, et le repoussa même avec indignation. Ce rebut, bien loin d'affliger et de décourager François, le remplit au contraire de joie et d'espérance : il se retira doucement avec une profonde humilité et une modestie angélique, en recommandant son affaire à Dieu, qui la lui avait inspirée. Il ne fut pas frustré dans son attente : car, la nuit suivante, le Pape, ayant vu en songe un petit palmier qui, né à ses pieds, montait ensuite à la hauteur des plus grands arbres, connut à son réveil qu'il était la figure du pauvre François qui

s'était présenté la veille ; aussi, il le fit venir près de lui, et, après l'avoir écouté avec beaucoup de bienveillance, il lui promit d'examiner ses demandes et de lui être favorable en ce qu'il pourrait.

La plus grande difficulté qu'il y remarquait était cette extrême pauvreté qu'il voulait établir dans son Ordre ; mais le cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, remontra très-sagement à Sa Sainteté que, si cette considération empêchait la confirmation de la Règle de François, on ferait voir par là qu'on n'estimait pas l'Evangile, et qu'on n'avait point de respect pour les conseils de Jésus-Christ. D'ailleurs le Saint lui dit fort ingénieusement que la Congrégation dont il lui demandait l'approbation, toute pauvre qu'elle paraissait, ayant épousé le Roi des rois, n'aurait garde de manquer de ce qui lui était nécessaire pour nourrir ses enfants. Ainsi, le Pape se sentit incliné à entériner sa requête lorsqu'elle aurait été examinée par le Sacré Collége, d'autant plus qu'il reconnut que le Saint était ce pauvre qu'il avait vu une nuit en songe, soutenant sur ses épaules l'église Saint-Jean de Latran qui tombait en ruines. Vision mystérieuse qui a été accomplie matériellement et spirituellement : matériellement, parce que cette basilique a été rétablie, ornée et enrichie par les papes Nicolas IV, Sixte IV et Sixte V, de l'Ordre de Saint-François ; spirituellement, parce que l'Eglise universelle, figurée par ce temple, a été soutenue par les exemples, les prières et la doctrine de ce grand serviteur de Dieu, et par les travaux d'une infinité de martyrs, de docteurs, de confesseurs et de vierges du même Ordre

Au bout de quelques jours, le sacré Collége ayant dit dans son rapport que les Règles et les Constitutions de saint François ne contenaient rien que de saint et de conforme à la doctrine de Jésus-Christ, le Pape les approuva de vive voix ; il reçut aussi lui-même la profession du bienheureux Instituteur et de ses douze enfants, et l'ayant établi premier ministre général de sa Congrégation naissante, il le consacra diacre, donnant aussi pouvoir à ses compagnons de porter la tonsure et la couronne cléricale : ce que quelques auteurs expliquent de la collation des Ordres mineurs. Ainsi, cette sainte troupe sortit de Rome chargée de faveurs et de bénédictions, mais avec une résolution toute nouvelle de faire une guerre constante à leurs sens et de porter partout l'esprit de pénitence et de componction. Cependant, lorsqu'ils furent arrivés à la ville de Spolète, s'entretenant ensemble des moyens d'arriver à la perfection, ils mirent en délibération s'il ne leur serait pas plus expédient de se retirer dans une solitude pour s'y occuper entièrement à la contemplation que de s'exposer à la conversation avec les hommes, qui est pleine de dangers et qui fait perdre aisément l'esprit de recueillement et de dévotion. François consulta là-dessus la volonté de Dieu par une prière très-fervente, accompagnée de larmes et de soupirs, et il y apprit que sa vocation et celle de ses enfants n'était pas de demeurer dans les déserts, mais de travailler au salut des âmes par la prédication et par les autres exercices de la vie apostolique. Il déclara donc à ses enfants ce que Dieu lui en avait fait connaître, et, étant ainsi assurés du chemin

qu'ils devaient tenir, ils se retirèrent tous ensemble dans leur ancienne demeure, auprès des murs d'Assise.

La pauvreté de cette maison ne peut être assez admirée ; elle tombait en ruines, et était si petite, qu'à peine tous ses frères y pouvaient avoir leur place ; il fallut que le saint patriarche écrivît leurs noms sur les planches pour marquer à chacun le lieu de sa retraite. Ils y vivaient si pauvrement que les herbes crues qu'ils trouvaient dans la campagne étaient pour eux des mets délicieux. Leur oraison était plus d'esprit que des lèvres, parce que, n'ayant point encore de livres d'église pour chanter les heures canoniales, tout ce qu'ils pouvaient faire était de prier mentalement et de réciter l'Oraison dominicale et quelques psaumes qu'ils savaient par cœur. Leur principal livre était la croix de Jésus-Christ, que leur bienheureux Père avait mise au milieu d'eux. Ils étudiaient continuellement ce grand livre, le feuilletaient sans cesse, en apprenaient les divines leçons, et c'est de là qu'ils tiraient ces belles lumières et cette divine éloquence, qui les rendaient plus redoutables au démon et aux pécheurs que les plus grands maîtres de la théologie. Saint François leur faisait aussi fort souvent de puissantes exhortations ; il leur apprenait la méthode de considérer et de louer Dieu dans toutes ses créatures, la vénération qu'ils devaient avoir pour les prêtres et la soumission avec laquelle ils devaient recevoir toutes les décisions de l'Eglise romaine. Il leur enseignait aussi a se prosterner devant toutes les églises et toutesles croix, du plus loin qu'ils les apercevaient,

pour honorer Jésus-Christ dans ces symboles sensibles des souffrances qu'il a endurées pour notre amour.

Il prenait tant de soins de leur avancement spirituel, qu'une nuit, se trouvant à Assise pour prêcher le lendemain dans la cathédrale, il leur apparut dans leur pauvre demeure en forme d'un globe de lumière, porté sur un chariot de feu ; ce qui les éclaira si parfaitement, que chacun d'eux pénétra non-seulement jusqu'au fond de sa propre conscience, mais aussi jusqu'au plus secret de celle de tous les autres ; convaincus que c'était leur saint patriarche qui se faisait voir à eux sous cette éclatante figure, ils reconnurent en même temps les grâces que Dieu lui avait communiquées pour leur conduite. Nous avons vu, dans la vie de saint Antoine de Padoue, que depuis il apparut encore à Arles, au milieu d'une assemblée de ses religieux où ce bienheureux confesseur présidait, pour leur donner sa bénédiction et les animer à ne rien ordonner que pour le plus grand avantage de l'observance régulière.

Enfin, comme il se présentait tous les jours des personnes qui souhaitaient d'embrasser son institut, voyant qu'il ne pouvait pas les loger dans la maison où il était, il fut obligé d'en chercher une plus spacieuse. Il s'adressa pour cela à l'évêque d'Assise, le suppliant de lui donner une chapelle où ils pussent célébrer les divins offices ; mais l'évêque n'en ayant point alors à sa disposition, il eut recours aux Bénédictins du Mont-Soubasio, qui lui donnèrent l'église de Notre-Dame des Anges ou de la Portioncule, avec une

petite maison attenante, où logeait le chapelain, pour leur servir de couvent. Saint François accepta, à la condition que ni lui ni son Ordre n'en seraient point propriétaires, mais seulement usufruitiers. C'est pourquoi il ne manquait pas, tous les ans, d'envoyer aux Bénédictins un petit panier de poissons, comme une redevance de l'héritage qu'il tenait d'eux, et les Fils de saint Benoît lui donnaient en échange, par générosité, une cruche d'huile pour avoir part à ses prières.

Dès qu'il fut en possession de cette église, Notre-Seigneur l'honora d'une visite, accompagné de sa très-sainte Mère et d'une multitude innombrable d'esprits bienheureux, et lui promit, avec sa protection, un prodigieux accroissement de sa Famille naissante. Il envoya ensuite ses enfants en divers lieux pour continuer d'annoncer la pénitence ; et ce furent autant de pêcheurs évangéliques, qui, par le filet de leur prédication, lui attirèrent un grand nombre de nouveaux disciples pour les aider eux-mêmes à la conversion du monde. Il fit aussi de son côté beaucoup de conquêtes dont la plupart furent miraculeuses ; les principaux qui entrèrent dans son Ordre furent Maurice, Léon, Ruffin, Masseo, Junipère, Illuminé, Augustin, Etienne, Léonard, Guy, Simon et Pacifique, qui sont tous arrivés à une éminente sainteté. Maurice était de l'Ordre des Croisés ; il tomba dangereusement malade et fut obligé de se mettre à l'hôpital. Comme on désespérait déjà de sa vie, saint François lui envoya un morceau de pain trempé dans l'huile qui brûlait devant Notre-Dame des Anges ; et à peine en eut-il mangé, qu'il se leva en parfaite santé pour embrasser

l'institut de son digne bienfaiteur. Pacifique était un poëte célèbre, à qui même l'empereur Frédéric II avait donné le nom de *Roi des vers*. Il entendit un discours de saint François, et la force de ses paroles enflammées, jointe à la vision de deux épées lumineuses qui le croisaient de la tête jusqu'aux pieds et depuis une main jusqu'à l'autre, le toucha tellement, qu'il méprisa le vain exercice de la poésie pour se faire le fidèle imitateur du saint Patriarche. Il reçut de lui le nom de Pacifique, à cause d'un grand don de douceur dont son âme fut remplie, et il fut depuis le premier ministre provincial de France.

Ces nouveaux ouvriers demandaient sans cesse des instructions nouvelles; mais la vie de leur père leur était une leçon vivante qui leur apprenait l'exercice des plus excellentes vertus. Il était si austère que, hors les repas chez les séculiers, qu'il ne faisait que très-rarement et très-sobrement, et seulement pour les gagner à Dieu, il ne mangeait presque jamais rien de cuit et ne buvait que de l'eau. Souvent il mêlait de la cendre dans ce qu'il mangeait. La terre nue était son lit; il ne s'y couchait pas, mais il dormait assis, la tête seulement appuyée sur une pierre ou sur un morceau de bois. Sa pauvreté était si extrême, qu'il ne semblait pas possible d'être plus pauvre, puisque, excepté le sac dont il était couvert et dont même il n'était pas propriétaire, il ne possédait rien au monde. Il allait lui-même mendier pour sa communauté, et le faisait aux lieux où il était le plus connu. On ne le voyait jamais oisif, jamais ému, jamais distrait et occupé des choses de la terre, mais toujours dans une activité,

une douceur et une dévotion merveilleuses. Il ne souffrait pas qu'aucun de ses religieux demeurât à rien faire, et il appela *frères mouches* ceux qui fuyaient le travail ; pour son corps, il le nommait *frère âne ;* en effet, il le traitait aussi durement que l'on traite les bêtes de somme. Il était néanmoins ennemi des indiscrétions, et ne permettait pas à ses disciples de faire des pénitences au-dessus de leurs forces. Il leur recommandait d'éviter l'entretien avec les femmes, comme un écueil où les personnes les plus spirituelles font souvent de tristes naufrages. Il les exhortait à un grand amour pour Dieu et pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, et à un zèle ardent pour le salut des pécheurs, sentiments dont lui-même était tout rempli.

Il serait difficile de le suivre dans tous les lieux où il porta la semence de l'Evangile. Il alla d'abord à Pérouse, où il prédit et ensuite apaisa une guerre très-cruelle entre les nobles et le peuple ; de là il passa à Cortone, où, pour récompense d'un grand nombre de conversions qu'il y fit, on lui donna un couvent à la porte de la ville. On en usa de même envers lui à Arezzo et à Florence, où il se transporta après avoir passé tout le Carême dans une oraison continuelle, sans manger autre chose que la moitié d'un petit pain. Les miracles qu'il opéra dans toutes ces villes furent si extraordinaires, qu'on ne l'y regardait pas avec moins de respect que si c'eût été un ange descendu du ciel. Il porta les mêmes bénédictions à Pise, à Saint-Médard, à San-Gémini et à Sarziano, et il obtint partout de nouveaux monastères. Ce

fut à Sarziano que le démon lui apparut et le sollicita au relâchement, en lui disant que Dieu ne pardonnait jamais à ceux qui se faisaient mourir par des pénitences indiscrètes ; après quoi il excita en lui des pensées lascives et des mouvements déshonnêtes ; mais le Saint, prenant à l'heure même sa discipline de fer, se mit tout le corps en sang, et étant tout couvert de plaies, il se jeta en ce pitoyable état au milieu des neiges, où il demeura jusqu'à ce que les flammes de l'impureté fussent entièrement éteintes : ce qui le rendit tellement victorieux de son ennemi, qu'il ne ressentit plus dans la suite de semblables atteintes. Le Carême suivant il prêcha dans la cathédrale d'Assise, et il y fit l'admirable conquête de la glorieuse sainte Claire, qui en enferme une infinité d'autres. Il résolut ensuite d'aller en Syrie travailler à la conversion des Sarrasins, et prit le chemin de Rome pour demander auparavant la permission du Pape. Les merveilles l'accompagnèrent partout. A Alviane, il fit taire les hirondelles qui faisaient du bruit durant sa prédication, en leur disant seulement : « Mes sœurs les « hirondelles, taisez-vous pendant que je prêche ». A Rome, il obtint de Sa Sainteté ce qu'il voulut, gagna d'excellents hommes à son institut et fonda un couvent de son Ordre : c'est aujourd'hui le couvent célèbre de *San-Francesco in Ripa*. A Ascoli, dans la Marche d'Ancône, un de ses sermons attira trente jeunes hommes des plus considérables à sa vie pauvre.

Dieu, qui lui avait inspiré la pensée et le désir d'aller en Syrie, n'en permit pas l'exécution, parce que le moment n'en était pas venu. François s'embarqua ;

mais il fut bientôt jeté par une tempête en Esclavonie, et de là contraint de revenir en Italie. Peu de temps après, il tomba malade d'une fièvre lente qui le réduisit à une extrême langueur. L'évêque d'Assise, qui craignait que l'Eglise ne perdît trop tôt un si grand trésor, le fit transporter, malgré toutes ses répugnances, dans son palais épiscopal pour l'y faire bien traiter. On ne peut s'imaginer combien François fut confus et humilié de ce traitement. Il ne s'appelait alors que gourmand, sensuel et hypocrite ; il disait à ses enfants qu'il ne méritait plus de porter le nom de Frère Mineur ; il se déclarait digne de toutes les malédictions des apostats ; enfin, il porta son amour pour l'abjection jusqu'au point de se faire traîner avec une corde dans la ville, jusqu'au lieu des exécutions publiques, pour dire à tout le peuple qu'il ne méritait point l'estime qu'il avait pour lui et les honneurs qu'il lui rendait, vu qu'au lieu de vivre austèrement comme il se persuadait qu'il vivait, il était délicatement nourri à la table même de leur évêque. A peine eut-il repris un peu de forces, qu'il se mit en chemin pour aller en Espagne et de là au Maroc, travailler à la conversion du Miramolin, qui était Mahomet le Vert. En passant par les villes d'Italie, il fit de grands miracles et des conversions sans nombre, et établit une foule de couvents. A Foligno, il bénit pieusement la maison de son hôte, et depuis, ni le feu ni la peste n'ont osé en approcher. A Spolète, il changea entièrement le cœur d'un riche avare qui décriait partout son Ordre, en faisant seulement dire trois *Pater* et trois *Ave Maria* pour lui par chacun de ses religieux. A Terni, il res-

suscita un jeune homme qui avait été écrasé par la chute d'une muraille, et prédit qu'il embrasserait un jour son institut, ce qui est arrivé depuis. Au comté de Narni, il rendit la vie à un homme noyé depuis quatre jours, la santé à un paralytique, et changea de l'eau en vin. A Oriesi, il guérit un enfant tellement contrefait, que sa tête touchait à ses pieds. Que ne fit-il point encore à San-Gémini, à Saint-Léon, à Imola et dans toutes les autres villes par où il passa jusqu'à son entrée en France ? Il était reçu partout comme un grand prophète. On lui offrait de tous côtés des maisons sans qu'il en demandât, et tant de personnes s'empressaient pour être du nombre de ses disciples, que les couvents étaient aussitôt remplis d'excellents sujets. Son passage par le Dauphiné et la Provence fut court, et il se rendit au plus tôt dans la Navarre et la Castille. Le roi Alphonse, depuis grand-père de saint Louis par la reine Blanche, sa fille, lui fit un merveilleux accueil et lui donna un couvent à Burgos, qui fut la pépinière de beaucoup d'autres. Le Saint voulut enfin passer en Afrique; mais l'Esprit de Dieu, qui avait autrefois empèché l'apôtre saint Paul de prêcher l'Evangile en Bithynie, empêcha ce zélé missionnaire de porter la parole de vie dans le Maroc, qui était indigne d'un si grand bonheur. Il tomba malade aux confins de l'Espagne, et, pendant sa maladie, il reçut ordre du ciel de retourner en Italie. Il fit auparavant le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle ; là il fit bâtir un couvent avec un trésor qu'on trouva en terre dans un lieu qu'il avait indiqué. Il en établit encore d'autres en revenant, tant en Portugal qu'en Castille, en Aragon et en

Catalogne, et entre autres celui de Perpignan, qui, depuis, est devenu très-considérable. Enfin, il fallait compter ses prodiges par ses démarches, et ses nouveaux établissements par les séjours qu'il faisait en chemin. La guerre des Albigeois l'empêcha de s'arrêter en Provence ; d'ailleurs, les enfants de saint Dominique y prêchant déjà avec un zèle et un succès extraordinaire, il ne jugea pas à propos de mettre la faux dans la moisson d'autrui.

Son retour en Italie, où l'on regrettait vivement son absence, fut un véritable triomphe. On vint de tous côtés au-devant de lui. Les prodiges l'accompagnèrent partout. Le pain se multiplia pour sa nourriture et pour celle des siens, et la puissance de Dieu confondit d'une manière miraculeuse ceux qui le calomnièrent ou s'opposèrent au progrès de son institut. Ayant fait de sages règlements dans son couvent de Notre-Dame des Anges, il se retira pour la première fois sur le mont Alverne, où le comte Orlando, qui le regardait comme son père, lui avait donné une demeure. Il y fut visité d'abord par la sainte Vierge accompagnée de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste, puis par Notre-Seigneur lui-même, qui, s'étant assis sur la pierre où il prenait ordinairement son pauvre repas, lui découvrit de grands secrets, dont l'événement a depuis justifié la vérité. On voit encore maintenant cette pierre environnée d'une grille de fer avec cette inscription : « Table de saint « François, où il a eu des apparitions admirables, et « qu'il a consacrée en l'arrosant d'huile et disant : « C'est ici l'autel de Dieu ». Un ange lui apprit aussi que les fentes qu'il voyait aux rochers y avaient été

faites au temps de la Passion de Notre-Seigneur : ce qui lui donna un respect et une dévotion particuliers pour cette sainte montagne. Il y convertit un bandit, surnommé *le Loup*, qui avait commis une infinité de meurtres et de brigandages, et, lui ayant donné l'habit de son Ordre, il l'appela *Agnello*, l'agneau, pour marquer son changement de loup en agneau. Il n'avait guère moins d'affection pour la vallée au bas de Fabriano, appelée la Pauvre-Vallée, que pour ce mont. Il obtint le don d'une ancienne abbaye, que des religieuses bénédictines avaient abandonnée, et y plaça de ses disciples ; et la grande solitude de ce lieu faisait qu'il s'y retirait avec une joie singulière, pour s'y occuper à la contemplation des vérités éternelles. Cet établissement fut suivi de beaucoup d'autres dans la Marche d'Ancône. Ce fut là qu'il changea, pour une heure, l'eau d'une fontaine en vin généreux, afin de soulager la soif de ses ouvriers qui travaillaient à son couvent de Trabe-Bonata. Ce fut là qu'un de ses religieux, ayant fait un jugement téméraire sur un pauvre malade qui demandait l'aumône et dont François exaltait le mérite, il l'obligea de se dépouiller de son habit, et en cet état, de demander pardon à ce pauvre. Ce fut là qu'un autre religieux, qui avait murmuré contre lui, le vit la nuit en oraison dans le coin d'une forêt, où la sainte Vierge lui étant apparue, le caressa, lui mit son divin Enfant entre les mains et lui permit de l'embrasser et de le baiser. Ce fut là qu'un autre frère, encore novice, eut aussi le bonheur de le voir honoré de la visite de Jésus, de Marie, de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Evangéliste.

Toutes ces choses arrivèrent jusqu'en l'année 1215 ; le concile de Latran, sous Innocent III, s'étant ouvert, saint François se rendit à Rome pour y faire de nouveau approuver son Institut. Nous avons dit que le pape Innocent III l'avait déjà approuvé ; mais il ne l'avait fait que de vive voix et n'en avait point fait expédier de bulle, et de plus, il n'avait donné au Saint et à ses enfants que le nom de *Prédicateurs de la Pénitence ;* de sorte qu'il était à propos d'obtenir une approbation plus authentique, comme d'un nouvel Ordre religieux. Nous ne voyons rien dans ce concile qui marque que cette approbation y ait été donnée ; au contraire, on y trouve dans l'article 13 un décret qui porte qu'on se doit plutôt appliquer à rétablir les anciens Ordres dans leur premier éclat, qu'à en faire de nouveaux. Mais si le Saint n'obtint pas de l'assemblée l'établissement qu'il souhaitait, il est certain néanmoins que les Pères, informés des fruits merveilleux que ses religieux produisaient dans le monde, agréèrent leur travail, les regardant comme de puissants missionnaires et des trompettes éclatantes de l'Evangile. Aussi, depuis ce temps-là, l'Ordre prit plus d'accroissement et fit de plus grands progrès que jamais. Ce fut en cette année ou environ que le bienheureux patriarche bâtit le couvent appelé maintenant la *prison de Saint-François*, à deux milles d'Assise ; nom qui lui a été donné, parce que cet homme céleste s'y renfermait souvent dans un oubli général de toutes les créatures, pour y renouveler sa ferveur. On y voit sa cellule semblable à un cachot, son lit de pierre, son chevet de bois, son crucifix et quelques autres de ses reliques, avec une fontaine qu'il

obtint par ses prières, et dont l'eau est une source de miracles.

Le 30 mai 1216, ayant assemblé un grand nombre de ses religieux, il les envoya prêcher en France, en Espagne, en Angleterre et en Allemagne, où ils établirent de tous côtés des couvents qui sont des marques sensibles du succès de leurs prédications. Pour lui, il fit encore un voyage à Rome, pour y rendre ses devoirs aux tombeaux des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce fut dans ce voyage que, se voyant auprès d'un ruisseau avec un morceau de pain dur, noir et moisi pour tout repas, il ne pouvait assez exalter son bonheur, et il témoigna au frère Masséo, son compagnon, qu'il se croyait plus riche que les plus grands de la terre. Il entra ensuite dans une église voisine et demanda à Jésus-Christ avec tant d'ardeur de lui donner, ainsi qu'à ses enfants, l'amour de la sainte pauvreté, que son visage semblait lancer des flammes. Il s'avança vers le frère Masséo, les bras ouverts, les yeux au ciel, l'appela à haute voix, lui communiqua, en soufflant sur son visage, l'esprit qui le remplissait, et, comme hors de lui, il éclata en paroles enflammées, véritable hymne d'amour sur la divine pauvreté. « Seigneur Jésus, montrez-moi les voies de votre très-« chère pauvreté ! Ayez pitié de moi et de ma dame la « Pauvreté ; car je l'aime avec tant d'ardeur, que je ne « puis trouver de repos sans elle, et vous savez, ô mon « Dieu, que c'est vous qui m'avez donné ce grand « amour. Elle est assise dans la poussière du chemin, « et ses amis passent devant elle avec mépris. Voyez « l'abaissement de cette reine, ô Seigneur Jésus, ô vous

« qui êtes descendu du ciel sur la terre pour en faire « votre épouse et pour avoir d'elle, par elle et en elle, « des enfants parfaits. Elle était dans l'humilité du sein « de votre mère ; elle était dans la crèche : comme un « écuyer fidèle, elle s'est tenue tout armée dans le grand « combat que vous avez combattu pour notre rédemp- « tion. Dans votre Passion, seule, elle ne vous a pas « abandonné. Marie, votre mère, s'est arrêtée au pied « de la croix ; mais la pauvreté est montée avec vous, « elle vous a serré plus fort contre son sein. C'est elle « qui a préparé avec amour les rudes clous qui ont « percé vos mains et vos pieds ; et lorsque vous mou- « riez de soif, cette épouse attentive vous faisait pré- « senter du fiel. Vous êtes mort dans l'ardeur de ses « embrassements ; elle ne vous a point quitté, ô Sei- « gneur Jésus, elle n'a permis à votre corps de reposer « que dans un tombeau étranger. C'est elle qui vous a « réchauffé au fond du sépulcre et qui vous a fait sor- « tir glorieux. Aussi vous l'avez couronnée au ciel, et « vous voulez qu'elle marque les élus du signe de la « rédemption. Oh ! qui n'aimerait la dame Pauvreté « au-dessus de toutes les autres ! O très-pauvre Jésus ! « la grâce que je vous demande est de me donner le « privilége de la pauvreté. Je souhaite ardemment « d'être enrichi de ce trésor ; je vous prie qu'à moi et « aux miens il soit propre à jamais de ne pouvoir rien « posséder sous le ciel pour la gloire de votre nom, « et de ne subsister pendant cette misérable vie que « de ce qui nous sera donné en aumône ! »

Avec des discours et des ravissements pareils, ils poursuivirent leur route et parvinrent à Rome peu de

jours avant la mort du pape Innocent III. La protection accordée à saint François et la reconnaissance de son Ordre ont toujours été considérées comme une des plus grandes œuvres de ce grand pontificat. Deux jours après, Honorius III monta sur le siége de saint Pierre, et François trouva dans le nouveau Pape la même protection et le même amour. C'est dans ce séjour à Rome que le serviteur de Dieu rencontra pour la première fois saint Dominique, pauvre comme lui, comme lui pénitent et dévoré de l'amour des âmes. Comme ils priaient l'un et l'autre dans l'église de Saint-Pierre, Jésus-Christ leur apparut assis à la droite de son Père, le visage irrité, tenant à la main trois traits enflammés pour exterminer les superbes, les avares et les voluptueux. La sainte Vierge Marie, se jetant à ses pieds, demanda miséricorde pour ses enfants ingrats, présenta Dominique et François, comme capables de réformer le monde et de convertir les pécheurs ; et le Sauveur agréa cette offrande. Le lendemain, dans la même église, les deux Saints, levant les yeux l'un sur l'autre, se reconnurent sans s'être jamais vus, s'avançèrent d'un même mouvement et se tinrent longtemps embrassés sans rien dire. Enfin Dominique rompant le silence : « Tu es mon compagnon et mon « frère », dit-il ; « nous travaillerons de concert. De« meurons unis, et personne ne pourra prévaloir « contre nous ».

Les deux grands pauvres de Jésus-Christ, durant leur court séjour à Rome, s'entretinrent longtemps et souvent des choses divines, des remèdes à apporter aux âmes et aux nations, et ces mendiants, méprisés du

siècle, se partagèrent la conquête du monde. Ils prièrent, ils pleurèrent ensemble, et Dominique puisa dans l'âme de François un amour plus grand encore pour la sainte pauvreté. On montre dans le couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, la cellule, aujourd'hui transformée en chapelle, qui fut pendant des nuits entières le témoin de leurs célestes effusions. Que de prières, que de larmes, que de cris d'amour montèrent de cette pauvre cellule jusqu'au trône de Dieu ! L'âme des deux Saints semble la remplir encore, et le pèlerin ne peut y pénétrer sans une profonde et religieuse émotion.

Saint François quitta Rome et se mit en chemin pour venir en France. Etant aux portes de Sienne, il planta son bâton en terre, et à l'heure même, ce morceau de bois prit racine et se couvrit de fleurs et de feuilles. Il devint ensuite un grand arbre qui a duré jusqu'en 1615 ; à force d'avoir été dépouillé par les pèlerins, il se sécha à cette époque et fut coupé. Depuis il est né de son tronc un rejeton que l'on conserve avec beaucoup de respect, et que l'on a même entouré d'une grille de fer pour empêcher les passants d'y toucher. Le cardinal Ugolini, ayant rencontré notre Saint à Florence, le détourna vivement de son dessein de passer les monts. François en ressentit une grande peine, qu'il déposa amoureusement aux pieds du Sauveur crucifié. Il envoya à sa place les frères Pacifique, Ange et Albert de Pise, et revint à Sainte-Marie des Anges, heureux de passer aux yeux des peuples et de ses propres fils pour un homme peu sage, changeant en ses entreprises, que Dieu remettait en sa voie, mais

qui ne savait pas s'y maintenir par lui-même. L'événement ne tarda pas à prouver la justesse des conseils du cardinal Ugolini. L'opposition que rencontrent tous les réformateurs, et qui n'avait pas manqué à l'œuvre de François, se remua vivement à Rome contre son Institut, dont l'absolue pauvreté épouvantait les demi-chrétiens. Il en fut informé, et Dieu même daigna lui montrer dans un songe mystérieux le danger, en même temps que la manière de le conjurer. Il vit dans son sommeil une petite poule noire aux pattes de colombe, laquelle avait des poussins en si grand nombre qu'elle ne les pouvait ramasser sous ses ailes, de sorte qu'ils prenaient leurs ébats à l'entour de la poule et demeuraient en dehors. A son réveil, il comprit, à la lumière de l'Esprit-Saint, que cette poule aux pattes de colombe, c'était lui-même, homme simple et petit, et que, pour défendre son innombrable famille, il fallait un protecteur plus puissant. Il résolut donc de retourner à Rome pour demander au Pape de confier à un cardinal la défense et la protection de son Ordre.

Ce cardinal protecteur était tout désigné d'avance : c'était son saint ami, le cardinal Ugolini, évêque d'Ostie, qui avait quitté Florence et était de retour à Rome. Il accueillit François avec sa tendresse accoutumée, et, pour le faire apprécier du pape Honorius III et du Sacré Collége, il l'exhorta vivement à prêcher devant cet illustre auditoire. Sa Sainteté voulut elle-même l'entendre. François refusa longtemps de monter dans la première chaire du monde ; mais, ne pouvant plus s'en défendre, il se prépara soigneusement, contre sa coutume, pour faire un sermon qui fût digne d'un

auditoire si auguste. Dieu fit voir, en cette occasion, qu'il voulait qu'il fût uniquement son organe. Dès qu'il eut prononcé son texte, il demeura muet et ne se souvint plus de ce qu'il avait étudié. La parole du Pape, qui l'exhorta à ne rien craindre, ne fut pas capable de le remettre; mais, lorsqu'il se fut accusé publiquement de présomption de s'être trop appuyé sur ses préparations, et que, s'étant mis à genoux, il se fût abandonné à l'Esprit de Dieu pour dire ce qu'il lui mettrait à la bouche, il fit un sermon si puissant et si terrible sur la pénitence, que tout l'auditoire en fut effrayé et touché de componction ; et, lorsqu'il sortit de chaire, il y avait presse à baiser la terre par où il passait. Il n'eut pas de peine, après cela, à obtenir ce qu'il demandait, et Sa Sainteté lui donna volontiers, pour protecteur, le même cardinal Ugolini, évêque d'Ostie, qui fut depuis Pape sous le nom de Grégoire IX.

Le 26 mai de l'année 1219 fut un grand jour dans l'histoire de l'Ordre des Frères Mineurs. C'était la fête de la Pentecôte, et les Frères, arrivant de toutes les parties du monde, se trouvèrent réunis à Sainte-Marie des Anges pour assister au second Chapitre général qui devait s'ouvrir ce jour-là. Leur nombre dépassa cinq mille : telle avait été la merveilleuse fécondité de la famille de saint François. On les voyait arriver par groupes, jeunes gens et vieillards, vêtus du même habit, tous pieds nus, respirant la joie de la pauvreté, et portant en eux le trésor du divin amour : armée admirable, pacifique et conquérante, désarmée et toute-puissante, des pauvres de Jésus-Christ. Le monastère de Sainte-Marie des Anges, dont François et ses douze

premiers disciples avaient pris possession neuf ans auparavant, ne pouvant abriter cette multitude immense, on dressa dans la campagne environnante des cabanes faites de nattes de jonc et de paille ; ce fut sous ces tentes, non moins belles que celles de l'armée d'Israël, que campa l'armée de saint François.

Le cardinal Ugolini vint présider le Chapitre. Il officia pontificalement le jour de la Pentecôte, et voulut le soir, comme un général d'armée, visiter les rangs des soldats de Jésus-Christ. Il les trouva rassemblés par groupes de cent ou de soixante, ou plus ou moins. Ils s'entretenaient des choses divines, de leur salut et de la conquête du monde. A cette vue, le bon cardinal, les yeux baignés de larmes, dit à François : « O frère, « en vérité, voici le camp de Dieu ! » Et François, ému comme lui, transporté de joie, de reconnaissance et d'amour, leva les yeux et les mains vers le ciel, et les reportant sur ses frères et ses fils, laissa tomber de son cœur et de ses lèvres des paroles vives, courtes, enflammées, dont l'histoire nous a conservé quelques-unes : « Nous avons promis de grandes choses ; on « nous en a promis de plus grandes ; gardons les unes, « soupirons après les autres. Le plaisir est court, la « peine est éternelle ; les souffrances sont légères, la « gloire est infinie ; beaucoup sont appelés, peu sont « élus : tous recevront ce qu'ils auront mérité. Par-des- « sus tout, ô mes frères, aimons la sainte Eglise ; prions « pour son exaltation, et n'abandonnons jamais la pau- « vreté. N'est-il pas écrit : « Remets-toi au Seigneur du « soin de ta vie, et lui-même te nourrira ? » C'est ainsi que le père exhortait, consolait, glorifiait ses enfants.

Suivant la parole de François, le Seigneur se chargea du soin de nourrir ces heureux pauvres. Ils étaient là cinq mille, comme ceux qui jadis avaient suivi le Christ dans les plaines de la Judée, dénués de tout comme eux, mais comptant comme eux sur Celui qui avait nourri ces multitudes avec cinq pains et deux poissons. On vit bientôt affluer des environs, des chevaliers et des paysans, gens de la ville et de la campagne, qui apportaient aux pauvres de Dieu toutes les provisions nécessaires. Ces secours durèrent autant que le Chapitre lui-même, et la charité de ceux qui donnaient se trouva aussi grande que la pauvreté de ceux qui recevaient. Une foule nombreuse de gens de toute classe, jeunes et vieux, clercs et laïques, étaient venus par curiosité pour contempler la nouveauté de ce spectacle. En voyant le dénùment des frères, leur simplicité, leur abandon complet à la Providence et leur fraternel amour, beaucoup étaient touchés jusqu'aux larmes. « Voilà », se disaient-ils, « qui montre bien « que le chemin du ciel est étroit, et qu'il est difficile « aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu. Nous « nous flattons de faire notre salut en jouissant de la « vie et en prenant toutes nos aises, et ces bons frères « se privent de tout et tremblent encore. Nous vou- « drions mourir comme eux, mais nous ne voulons « pas vivre de même ; on meurt cependant comme on « a vécu ». Et ils vinrent, au nombre de plus de cinq cents, se jeter aux pieds de François et lui demander de les recevoir au nombre de ses frères.

La conquête de ces nouveaux disciples, l'accroissement et le renouvellement de la ferveur, de l'esprit de

religion et de discipline dans les anciens, ne furent pas les seuls résultats de ce Chapitre général. On y fit de nouveaux et importants statuts qui achevèrent d'imprimer à l'Ordre son touchant et glorieux caractère. La pauvreté fut recommandée dans la construction des couvents, et, grâce à cette règle, les Frères Mineurs restèrent toujours dans le beau en restant dans le simple. On décida que, tous les samedis, une messe solennelle serait célébrée dans tous les couvents en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie *Immaculée* ; et, par cette décision, l'Ordre des Frères Mineurs, déjà chevalier de la sainte pauvreté, se proclama le héraut de la très-sainte Vierge et le propagateur dans le monde du grand dogme de l'Immaculée Conception. Il fut aussi décidé que dans les offices des Frères Mineurs il serait toujours fait une mention expresse de saint Pierre et de saint Paul, et par là, l'Ordre de Saint-François proclama et resserra encore les liens de dévouement absolu et de filial amour qui l'attachaient à l'Eglise romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises.

Enfin, les Frères se partagèrent le monde pour y répandre le Verbe divin et pour le conquérir à Jésus-Christ. On dressa contre Satan le plan de cette campagne, qui devait durer autant que sa puissance, c'est-à-dire jusqu'à la fin des temps. Le pape Honorius III, alors à Viterbe, donna l'approbation du Saint-Siége à cette entreprise. Munis de ce précieux encouragement, les Frères Mineurs s'embrassèrent, se dirent adieu, et se dispersèrent comme autrefois les Apôtres, emportant la bénédiction de leur père François.

Après avoir congédié sa nombreuse famille, François reprit son premier dessein d'aller en Syrie, se persuadant qu'il ne pouvait que gagner beaucoup, puisque, s'il n'avait pas le bonheur de convertir le soudan d'Egypte avec son peuple, il pouvait espérer d'être mis à mort et de remporter la couronne du martyre. Il prit avec lui onze religieux qu'un enfant lui désigna par l'esprit de Dieu. Sa navigation fut très-heureuse. Il arriva premièrement au port d'Acre, puis à celui de Damiette, qui était alors assiégé par les chrétiens. Ceux-ci n'ayant pas voulu écouter les avis prophétiques qu'il leur donna, s'en trouvèrent très-mal, et furent défaits dans une journée qui leur coûta bien du sang. Il passa de là au camp des Sarrasins, où, après beaucoup d'outrages et de coups qu'il reçut de ces infidèles, s'étant fait présenter au soudan, il lui parla avec une liberté et une force surprenantes, s'offrant même de passer par le feu pour lui faire voir la vérité de la religion chrétienne. La crainte humaine empêcha ce prince de déférer aux pressantes instances qu'il lui faisait de se faire chrétien ; mais il ne le maltraita pas, et lui rendit, au contraire, beaucoup d'honneurs. Il lui donna même permission de prêcher sur ses terres et de baptiser ceux qu'il pourrait convertir : ce que François et ses disciples firent avec un merveilleux succès, jusqu'à recevoir des Sarrasins dans leur Ordre.

Ce fut alors que le démon, furieux de ces progrès, suscita une femme égyptienne pour solliciter saint François au péché. Celui-ci répondit qu'il y consentirait, mais à la condition de préparer lui-même une couche convenable. Il en fit une avec des charbons em-

brasés, se mit dessus, et lui dit : « Voici le remède de « la concupiscence ». Son corps ne brûla pas au milieu des flammes ; mais la pécheresse fut touchée de sa faute et des autres crimes de sa vie passée : elle ouvrit les yeux à la lumière de la foi, et, ayant embrassé le Christianisme et la profession de la continence, elle devint l'instrument de la conversion d'un grand nombre de Mahométans de la ville où elle demeurait. Le Saint, après plusieurs autres succès qu'il eut en ce pays, et surtout après qu'un couvent tout entier de Bénédictins, à Monténégro, près d'Antioche, avec l'abbé et le prieur eurent embrassé sa Règle, voyant que Dieu ne lui voulait pas donner la palme du martyre, résolut de repasser en Europe. Il prit auparavant congé du sultan Mélédin, qui lui avait témoigné tant d'amitié, l'exhortant de nouveau à abjurer les erreurs de Mahomet et à reconnaître la divinité de Jésus-Christ. Une tradition pieuse, et qui ne manque pas de valeur, rapporte que ces exhortations ne furent pas inutiles, que ce prince prit alors la résolution de faire un jour ce qu'il lui conseillait ; que, depuis, il fut très-favorable aux chrétiens, ami de la vérité et de la justice, miséricordieux envers les pauvres et éloigné du vice de l'impureté ; et qu'enfin, étant près de mourir, il fut visité par deux religieux de saint François, qui était déjà dans le ciel depuis douze ans, et après avoir reçu de leurs mains le sacrement du baptême, il expira dans l'innocence baptismale. Cette conversion est possible, car rien n'est impossible à Dieu ; mais elle n'est pas vraisemblable, et la tradition qui la rapporte ne repose pas sur des bases assez certaines pour qu'on puisse y ajouter une foi entière.

Le serviteur de Dieu, après avoir prêché les croisés et posé les fondements de son Ordre dans ces malheureuses contrées, revint en Italie, où il fut reçu comme un ange du ciel : on lui fit des honneurs incroyables à Venise, à Padoue, à Bergame, à Crémone, à Bologne et dans toutes les autres villes où il passa. Il y opéra aussi de grands miracles et établit de nouveaux couvents où il n'y en avait point. Il changea l'eau corrompue d'un puits en eau excellente, à Crémone, conjointement avec saint Dominique; il guérit à Bologne un épileptique, et un enfant qui avait perdu un œil. Mais ces miracles ne sont rien en comparaison de la réconciliation qu'il ménagea entre deux gentilshommes prêts à s'entre-tuer. Trouvant le bâtiment de son couvent de Bologne trop somptueux, il voulait le faire abattre pour en refaire un plus pauvre, et il l'eût fait effectivement, sans le cardinal Ugolini, qui lui remontra que ce couvent, étant destiné aux infirmes, devait avoir plus d'étendue et de commodité que les autres. C'est ce que ce grand ami de la pauvreté a fait en beaucoup d'autres occasions ; quand on lui résistait sur ce point, il n'entrait pas dans le couvent, et, par son éloignement, il le privait de sa bénédiction. De Bologne, il alla au désert de Camaldule, où il passa trente jours dans la cellule de saint Romuald, que l'on appelle maintenant de Saint-François, et y fit faire les exercices à ce pieux cardinal, qui avait une singulière vénération pour son mérite. Il vint ensuite dans ses couvents du duché de Spolète, où il vit de ses propres yeux le relâchement que frère Elie, son vicaire général, avait introduit dans son Ordre par une fausse prudence qui

n'était pas selon l'esprit de Dieu, mais selon l'esprit du monde. Dieu lui fit alors connaître, par l'admirable vision d'une statue, semblable à celle de Nabuchodonosor, les abus et les déréglements qui s'introduisaient dans son Institut par cette sagesse de la chair. Il en gémit longtemps devant la divine Majesté, et après avoir fait une sévère réprimande à ce vicaire, et l'avoir rendu ridicule en se revêtant lui-même du bel habit qu'il s'était fait faire, et le rejetant avec mépris, il le déposa de son office.

Son humilité le porta en même temps à se démettre lui-même de sa qualité de général, pour en revêtir frère Pierre de Catane, devant lequel il se mit à genoux pour lui protester obéissance. Cela n'empêcha pas néanmoins les religieux de le reconnaître toujours pour le général, ou plutôt pour un supérieur extraordinaire, au-dessus des provinciaux et du général, et ils l'appelaient par excellence *le Père*, comme celui qui était, non-seulement le fondateur, mais aussi le soutien et l'âme de l'Institut naissant. En effet, il exerça toujours à son égard l'office de chef, de médecin et de père. Combien était-il sévère envers ceux qu'il trouvait coupables de propriété, ou qui voulaient avoir des meubles et des livres en leur particulier ! Quelle aversion ne témoignait-il pas contre ces grands théologiens et ces savants prédicateurs qui, sous ce prétexte, voulaient être considérés et avoir des exemptions, ou négligeaient l'esprit de pénitence et d'oraison ! Il n'était pas ennemi de l'étude, comme quelques-uns de ces superbes le lui imputaient, et il le fit bien voir par la joie qu'il ressentit lorsque le grand Alexandre de Halès

entra dans son Ordre, et aussi lorsqu'il ordonna à saint Antoine de Padoue d'enseigner la saine doctrine aux frères ; mais il était ennemi de cette science qui enfle; d'autant plus que Dieu lui avait fait connaître que ce serait par l'orgueil de savants sans piété que son Ordre tomberait en décadence et perdrait l'esprit d'humilité et de simplicité qui en était toute la force. Il disait souvent qu'on se trompe en attribuant la conversion des pécheurs à ces prédicateurs éloquents qui ne parlent que par étude, et qui ne font rien de ce qu'ils prêchent aux autres ; mais qu'il fallait attribuer ces prodigieux mouvements de la grâce aux prières, aux larmes et à la sainte vie d'un grand nombre de personnes simples, qui attirent du ciel cette bénédiction. Son discernement des esprits était merveilleux. Il reconnaissait ceux de ses frères qui persévéraient dans leur profession, ceux qui y renonceraient par l'apostasie, et ceux mêmes auxquels Dieu ferait miséricorde, ou qui mourraient misérablement dans leur opiniâtreté : les prédictions terribles qu'il en a faites ont toujours eu leur effet. Il écrivit au général, Pierre de Catane, qui faisait ses visites, une lettre admirable par laquelle il l'instruisait de tous les devoirs d'un bon supérieur, et surtout de l'union qu'il devait faire de la justice et de la miséricorde, pour pardonner aux pénitents et pour réprimer l'audace et la rébellion des superbes.

Ce général mourut ; comme les secours miraculeux que l'on recevait continuellement à son tombeau, à Notre-Dame des Anges, y faisaient faire de grandes aumônes, ce qui altérait l'esprit de pauvreté, François s'adressa à lui-même, et lui ordonna de cesser de faire

des miracles. Ce saint homme obéit aussitôt, et on reconnut, en ouvrant son sépulcre pour le transporter ailleurs, qu'il s'était mis à genoux pour recevoir ce commandement. Qui eût dit que notre Saint eût remis à sa place ce fameux frère Elie qu'il avait déposé de son vicariat, et dont l'esprit hautain et présomptueux lui était insupportable ? Il le fit néanmoins par un ordre exprès de Dieu, dont les voies sont toujours droites et saintes, quoique le secret nous en soit impénétrable ; et non-seulement il le fit général, mais il se mit à ses pieds et lui baisa la main comme à son supérieur légitime. Il eut alors la pensée de se retirer dans une solitude ; mais le Saint-Esprit lui fit connaître qu'il voulait qu'il continuât ses prédications ; comme, en effet, il le fit avec plus de succès qu'il n'avait jamais fait. Ce qui est admirable, c'est que souvent il prêchait les animaux mêmes, comme les oiseaux, les poissons et les agneaux, leur remontrant les obligations qu'ils avaient à Dieu, et combien il était juste qu'ils louassent un Créateur si bon et si magnifique ; et ces créatures, privées de raison, non-seulement l'écoutaient attentivement, mais témoignaient aussi, par leurs mouvements, la joie qu'elles avaient de l'entendre ; puis, après le sermon, elles se servaient des moyens que la nature leur avait donnés pour bénir et louer le Seigneur.

François avait toujours de nouveaux sujets de joie aussi bien que d'affliction et de douleur. C'était pour lui un bonheur indicible d'apprendre, tantôt le martyre de quelques-uns des siens qui avaient porté la foi dans les pays infidèles, tantôt la vie pure, sainte et éclatante

en miracles de quelques autres, qui remplissaient tout le monde de l'odeur de leurs vertus; mais il était pénétré d'une vive douleur à la vue du relâchement de plusieurs autres qui, appuyés de l'autorité du général Elie, qui était un esprit fort, ne cherchaient qu'à altérer cette pauvreté extrême dont il voulait que les siens fissent profession. Notre-Seigneur le consola dans cette affliction, l'assurant qu'il y aurait toujours dans son Ordre des personnes zélées pour l'observance, en considération desquelles il l'aimerait singulièrement, et qu'il en serait le protecteur jusqu'à la fin des siècles.

Ce fut vers ce temps-là qu'il obtint la célèbre indulgence de la Portioncule. Etant venu dîner avec sainte Claire, sur les instances qu'elle lui en fit, il prononça un discours si relevé et si mystérieux, que tous les assistants et lui-même tombèrent en extase; le lieu où ils étaient parut tout en feu : ce qui y attira les habitants d'Assise. Ainsi, ce repas fut tout spirituel, et il n'y eut que l'âme qui y prit sa nourriture.

Celui qu'il fit peu de temps après, au réfectoire avec frère Elie, fut bien différent; ce général, ne pouvant souffrir que le Saint eût fait mettre auprès de lui deux religieux fort simples, par préférence aux beaux génies et aux savants qui étaient dans la communauté, en murmurait en lui-même, et disait qu'il détruisait l'Ordre, en rebutant les habiles gens pour favoriser les âmes basses et rampantes; mais le Saint, qui vit distinctement tout ce qu'il méditait en son esprit, lui dit, d'un ton épouvantable, que c'était lui-même qui était le destructeur de l'Institut par son orgueil; mais que Dieu ne le laisserait pas sans

châtiment, parce qu'il serait apostat et mourrait dans l'état déplorable de son apostasie. L'événement a fait voir la vérité de cette prédiction ; car Elie quitta l'habit et, s'étant joint à l'empereur Frédéric, excommunié de l'Eglise, il mourut hors de l'Ordre ; Dieu lui fit néanmoins miséricorde, lui donnant alors l'esprit de pénitence, en considération des prières que saint François avait faites pour lui durant le cours de sa vie.

Il y avait déjà longtemps que ce bienheureux patriarche, voulant être utile à tout le monde, avait institué son Tiers Ordre pour les personnes séculières qui, sans quitter les engagements légitimes de leur état, voudraient mener dans le monde une vie plus pure et plus parfaite que celle du commun des chrétiens. Il y reçut en tout temps des hommes, des femmes et des vierges de grand mérite, et l'on sait assez que ce Tiers Ordre est devenu une pépinière de Saints et de Saintes. En l'année 1222, il y admit Mathieu de Rubeis, de la maison des Ursins, et, embrassant son fils, il lui prédit qu'il serait un jour pape, comme il l'a été sous le nom de Nicolas III. De quelque côté qu'il se tournât, ce n'était partout que prodiges. Il changea les épines, sur lesquelles saint Benoît s'était roulé, en des roses d'une beauté et d'une odeur merveilleuses. A Gaëte, un vaisseau vint de lui-même le tirer d'une foule de peuple qui l'étouffait sur le rivage, et lui servit ensuite de chaire pour prêcher. Au même lieu et aux environs, il ressuscita trois morts ; et s'étant roulé sur des épines très-piquantes pour éteindre un mouvement de concupiscence, il ôta pour jamais à ces épines qui l'avaient mis en sang, le piquant de leurs

pointes émoussées. A Bari, il se coucha sur un brasier ardent pour faire fuir une impudique que l'empereur Frédéric avait envoyée afin d'éprouver sa chasteté. Au mont Gargan, qu'il visita avec une dévotion incroyable à cause de l'amour qu'il portait à l'archange saint Michel, il fit naître une source d'eau vive dans un lieu sec et incapable d'en avoir. A Gubbio, il apprivoisa un loup, pour faire voir aux habitants que leur dureté et leur impénitence les rendaient pires que des loups. Il fit aussi en divers endroits quantité de prodiges sur les arbres, rendant fertiles ceux qui étaient stériles, et stériles ceux qui étaient fertiles ; faisant croître les uns et empêchant la croissance des autres, ou leur faisant produire en hiver des feuilles, des fleurs et des fruits.

Après tant de merveilles, Notre-Seigneur lui commanda de faire une nouvelle règle plus courte et mieux ordonnée que la première. Il se retira pour cela au couvent de Mont-Colombe, où, après un jeûne de quarante jours au pain et à l'eau, étant tout rempli de lumières célestes, il dicta à l'un de ses compagnons les ordonnances que le Saint-Esprit lui mettait dans la bouche. C'est avec cette nouvelle loi qu'il descendit de la montagne comme un autre Moïse : il l'apporta dans son couvent, et la mit entre les mains du général Elie pour la faire publier et observer dans tout l'Ordre. Celui-ci, la trouvant trop austère, ne voulait point qu'elle fût promulguée ; mais n'osant pas résister directement au bienheureux fondateur, il feignit de l'avoir perdue. Alors le Saint retourna une seconde fois sur la montagne, et Notre-Seigneur, continuant

ses faveurs en son endroit, lui mit la même règle, mot pour mot, dans la bouche, pour la dicter et la faire écrire. Le général, en ayant avis, assembla plusieurs supérieurs de sa faction, et, avec cette troupe de lâches provinciaux et custodes, il le vint trouver pour lui déclarer qu'ils ne recevraient point la règle qu'il voulait leur donner. Mais ils furent surpris d'entendre la voix de Jésus-Christ même qui lui dit en leur présence ces paroles distinctes : « François, cette règle « n'est point ton ouvrage, mais le mien ; j'entends « qu'elle soit gardée à la lettre, à la lettre, à la lettre, « sans glose, sans glose, sans glose. Si quelques-uns « ne la veulent pas garder, qu'ils soient rejetés de « l'Institut comme des difficiles, des mutins, des « scandaleux et des incorrigibles. Je sais la capacité « de l'homme, et je sais les grâces et les secours que je « veux lui donner ». Ces supérieurs, saisis de frayeur et d'épouvante, tombèrent par terre et n'osèrent ouvrir la bouche. Le Saint les releva et les renvoya en paix ; puis il les suivit, ayant le visage tout éclatant de lumière par la conversation qu'il avait eue avec Dieu. Il trouva encore de la résistance lorsqu'il fit lire l'ordonnance de ne rien posséder ni en commun ni en particulier ; mais étant retourné une troisième fois à l'oracle divin, il en apprit que les Frères ne possédant rien, ne manqueraient néanmoins de rien, parce qu'ils auraient pour fonds le trésor inépuisable de la divine Providence. Cela fit que cette règle fut enfin acceptée, et ensuite approuvée et confirmée par une bulle du pape Honorius III, le 29 novembre 1223.

Le cardinal Brancaléon pressa si fort à Rome notre

Saint de demeurer quelques jours chez lui, qu'après beaucoup de résistance il fut obligé de consentir à être logé dans une tour abandonnée de son palais ; mais Dieu, qui le voulait entièrement éloigner de la cour des grands, permit au démon de le battre outrageusement dès la première nuit qu'il y logea. Il partit donc dès le lendemain, avec la bénédiction du Pape, pour aller passer la fête de Noël dans son couvent de Grécio. Ce fut auprès de ce couvent qu'ayant fait faire une étable et une crèche, avec la figure de l'enfant Jésus, et y ayant fait venir un bœuf et un âne pour représenter le mystère de sa naissance, il y dressa aussi un autel où on dit la messe de minuit. Il fit l'office de diacre à cette messe, et prêcha ensuite sur les grandeurs ineffables de cet enfant, en présence d'une infinité de peuple qui y était accouru. Il l'appelait souvent dans son sermon l'Enfant de Bethléem, et mérita, par la ferveur de cette dévotion, que cet aimable Sauveur, lui apparaissant sous une forme sensible, lui permît de l'embrasser et lui donnât mille baisers. On éleva depuis une chapelle au lieu où était cette étable, et elle était très-fréquentée par les pèlerins.

Aussitôt qu'il fut de retour à Assise, sainte Claire et toutes ses religieuses le supplièrent de leur donner une Règle comme il en avait donné une à ses religieux. Il se retira pour cela dans une solitude avec le cardinal Ugolini, protecteur de son Ordre, pour y recevoir les lumières du ciel. Il dicta ensuite cette Règle par inspiration de Dieu, et ce cardinal ne fit point difficulté d'être son secrétaire pour une chose si sainte et de l'écrire sous sa dictée. Toutes les

religieuses la reçurent avec une soumission et une ferveur merveilleuses. Cependant le Saint fut longtemps sans vouloir permettre que ses religieux se chargeassent de leur conduite : et il leur donna pour visiteur un excellent serviteur de Dieu, de l'Ordre de Cîteaux, appelé le Père Ambroise. Il craignait les désordres qui arrivent de la trop grande fréquentation des parloirs et des grilles, et il croyait ne pouvoir assez détourner ses enfants d'un écueil qui a été si dommageable à des personnes fort spirituelles ; mais, depuis, il fut forcé, par le cardinal protecteur, de souffrir que le Père Philippe Lelong, de son Ordre, succédât au Père Ambroise dans le supériorat du couvent de Saint-Damien.

Ce serait ici le lieu de parler de sa seconde retraite au mont Alverne, du Carême qu'il y jeûna en l'honneur de saint Michel, et des sacrés stigmates de Jésus-Christ crucifié qu'il reçut par l'impression d'un séraphin tout ardent et tout lumineux, à ses pieds, à ses mains et à son côté ; mais nous en avons déjà parlé amplement au 17 septembre. Son retour au mont Alverne fut honoré de plusieurs miracles, et on vit une croix de lumière qui marchait devant lui pour signifier qu'il était devenu tout ardeur et tout lumière, et un homme entièrement consacré à la croix de Jésus. Il commit néanmoins une imperfection : étant allé heurter à la porte de la cellule de frère Bernard de Quintavalle, qui était dans une très-haute contemplation des vérités divines, et celui-ci ne lui ayant pas répondu, il en ressentit quelque trouble en lui-même. Mais Notre-Seigneur l'en reprit aussitôt, lui demandant s'il était

raisonnable que ce saint homme quittât son Créateur, avec qui il avait l'honneur de converser familièrement, pour parler à une petite créature comme lui. Cette réprimande le toucha si fort, que, pour se punir de sa faute, il força depuis frère Bernard de lui mettre le pied sur la gorge, en le traitant de superbe, d'orgueilleux et de misérable ver de terre.

Les larmes qui coulaient continuellement de ses yeux l'avaient rendu aveugle ; mais, tout aveugle qu'il était, il ne laissait pas de se faire conduire ou porter dans les villes et les villages d'alentour pour y prêcher la pénitence. Dans les deux années qui suivirent l'impression des stigmates, il fut accablé de maladies et de douleurs incroyables. Mais, au plus fort de ses douleurs, il lui prenait des extases et des ravissements qui l'emportaient en esprit jusque dans le ciel. Il donnait aussi des bénédictions continuelles à Dieu, le louant dans ses perfections infinies et dans toutes ses créatures, comme dans le soleil, la lune, le feu, l'air, l'eau, la terre, le froid et le chaud, qu'il appelait ses frères et ses sœurs. Notre-Seigneur, de son côté, le consolait, tantôt par des apparitions pleines d'amour, tantôt par une musique céleste, tantôt en lui donnant des assurances infaillibles et dont il ne pouvait nullement douter, qu'il était du nombre des prédestinés, tantôt en lui marquant précisément le temps et l'heure de sa mort. Ses grandes maladies, et surtout sa douleur des yeux, qui était insupportable, obligèrent ses enfants de le conduire à Rieti, où était le Pape avec ses cardinaux, afin de le faire voir par les médecins qui suivaient la cour. Il fut partout reçu avec des acclama-

tions extraordinaires, et le Pape même prit un soin particulier de sa guérison. Lorsqu'on lui appliqua un cautère derrière l'oreille, ce que l'on fit au couvent de Mont-Colombe, ayant prié son frère le feu (c'est ainsi qu'il l'appelait) de lui être favorable, il ne ressentit aucune douleur. Sa patience donnait de l'admiration aux médecins et aux chirurgiens, et il les paya par des miracles de la peine qu'ils prenaient de le visiter. Un médecin lui ayant dit que, le pignon de sa maison se séparant du corps du bâtiment, il en appréhendait la ruine, il lui fit prendre de ses cheveux pour mettre dans les fentes ; et ce moyen fut si efficace, que le pignon se rejoignit à l'heure même aux toits et aux murailles dont il s'était séparé. D'ailleurs, cet homme admirable, qui ne se guérissait pas lui-même, guérissait souvent d'autres malades. Il rendit la santé à un bénéficier nommé Gédéon, affligé d'une horrible paralysie qui lui avait contrefait tous les membres ; et, comme c'était un libertin, il le convertit en même temps ; mais il lui dit que, s'il retournait dans ses désordres, il serait surpris de mort subite pour être précipité dans l'enfer : ce qui arriva effectivement ; car, ayant repris sa première vie, il fut tué sous les ruines de la maison où il était couché. Il faisait aussi mille autres actions de charité ; souvent il envoyait son manteau, sa tunique et son pain aux pauvres qu'il savait être dans la nécessité ; il réconciliait les ennemis, apaisait les querelles allumées entre les villes, les familles et les personnes particulières ; et surtout il rétablit dans Assise la paix qu'un grand démêlé entre le gouverneur et l'évêque, soutenus chacun d'un fort parti,

avait entièrement ruinée. Il prédisait à plusieurs ce qui devait leur arriver, afin d'encourager les uns par l'espérance de la divine miséricorde, et d'humilier les autres par la vue des châtiments qui leur étaient destinés. Il expliquait aux docteurs les plus difficiles passages de l'Ecriture, et leur faisait voir, par ses discours pleins de sagesse, que son ignorance était plus éclairée que toute leur science, quelque profonde qu'ils la crussent.

Comme le bruit de l'approche de sa mort se répandit partout, chaque ville souhaitait d'être le lieu bienheureux où cet astre s'éclipserait sur la terre pour aller luire dans le ciel ; mais la ville d'Assise l'emporta sur toutes les autres. On l'y amena sous bonne garde, de peur que ce trésor ne fût enlevé par les villes voisines. Etant en son couvent de la Portioncule, il donna d'admirables instructions à ses enfants touchant la pauvreté et la confiance en la divine Providence, la manière de se comporter dans l'établissement et la construction des nouveaux couvents, la manière de recevoir et d'instruire les novices, et beaucoup d'autres points importants à sa religion ; il instruisit aussi très-excellemment sainte Claire et ses filles par des lettres pleines de l'esprit de Dieu. Enfin, après leur avoir donné à tous sa bénédiction, il se disposa à cette dernière heure qui devait être la première de sa félicité éternelle. Il reçut donc les sacrements avec une dévotion digne de la grandeur de sa foi et du respect qu'il avait pour ces sources vivifiantes du salut des hommes. Ensuite, voulant mourir dans le dernier excès de la pauvreté, il ôta son habit, sortit de son lit et se coucha sur la terre, afin

de pouvoir dire avec Job : « Je suis sorti nu du sein « de ma mère et j'y retournerai nu ». Il avait seulement sa main gauche sur la plaie de son côté, afin de la cacher aux yeux des assistants. Alors, le Père gardien lui présenta une vieille robe et une corde, par aumône, et lui commanda de les recevoir en esprit d'obéissance : il les reçut aussitôt et permit qu'on l'en revêtit ; mais il pria ses frères, qu'après sa mort ils le laissassent quelque temps nu sur le plancher, pour imiter plus exactement la pauvreté souveraine de son Sauveur expirant sur la croix. On ne peut exprimer la joie qu'il avait de finir sa vie dans un dénûment si parfait et si universel. D'ailleurs, Notre-Seigneur le consolait admirablement par les nouvelles assurances qu'il lui donnait, qu'il allait jouir pour une éternité de sa présence. Ses enfants fondaient en larmes autour de son lit. Il leur donna le dernier salut par ces paroles : « Adieu, mes chers enfants, demeurez constamment « dans la crainte de Dieu. Vous allez être éprouvés par « de grandes tentations ; soyez fermes dans vos bonnes « résolutions : je vous abandonne à la miséricorde du « Seigneur, vers qui je m'en vais ». Puis, s'étant fait lire l'Evangile de saint Jean qui commence par ces mots : *Ante diem festum paschæ*, il récita le psaume CXLI[e], et à ces paroles, par où il finit : « Retirez mon « âme de sa prison pour donner louange à votre nom ; « les justes m'attendent jusqu'à ce que vous me récom- « pensiez de mes travaux », il baissa doucement la tête, ferma les yeux et rendit son esprit à Dieu. Ce fut le samedi 4 octobre 1226, la quarante-cinquième année de son âge, la vingt et unième de sa conversion,

et la dix-neuvième du commencement de son Ordre.

A la même heure, plusieurs personnes eurent révélation de son bonheur et le virent même monter dans le ciel. Son corps ayant été mis nu sur la terre selon son désir, il parut si beau et si éclatant, qu'on n'eût jamais dit que c'était ce corps qu'il avait rendu brun, sec et défiguré par la rigueur de ses pénitences ; il exhalait aussi une odeur admirable qui parfumait tout le lieu. Une dame romaine, nommée Jacqueline de Settisoli, apporta, par l'ordre d'un ange, un habit neuf pour le couvrir. Elle lui avait été très-affectionnée pendant sa vie, et avait reçu de grandes grâces par ses instructions et par l'intercession de ses prières ; elle eut alors la satisfaction de voir les plaies que le séraphin lui avait imprimées. Beaucoup d'autres personnes les virent aussi.

L'église d'Assise, premier monument gothique de l'Italie, est bâtie sur la croix et offre, dans sa partie inférieure, la figure mystérieuse du *Tau* imprimé sur le front de saint François. Elle se divise en église basse et en église haute : l'église basse représente François souffrant et dans l'âme et dans le corps; l'église haute est le symbole de François éternellement glorifié dans le ciel. — On voit au Louvre un beau tableau de Giotto, représentant la stigmatisation de saint François. Dans le gradin, il y a trois compartiments vraiment merveilleux, dont l'un représente François prêchant aux petits oiseaux. — Il est aussi représenté : 1° recevant l'enfant Jésus des mains de la Vierge ; 2° en extase, assis, les mains appuyées sur une tête de mort ; 3° recevant une croix des mains de l'enfant Jésus ; 4° assis à

terre, tenant un crucifix entre ses deux mains ; 5° à genoux, tenant l'enfant Jésus entre ses bras ; 6° distribuant les cordons de son Ordre à diverses personnes ; 7° ayant les pieds et les mains percés de gros clous. Près de lui un agneau, image de Jésus-Christ ou de la douceur; 8° en extase, soutenu par les anges; 9° placé sur les nuages; 10° prêchant ses frères ; 11° donnant la main à un loup qui lui présente la patte, pour rappeler un épisode de sa vie; 12° tenant deux branches de fleurs; 13° à genoux, méditant; 14° mourant : il est couché dans sa cellule, et près de lui sont trois religieux qui l'assistent.

Les religieux, ayant lavé et embaumé le corps, le revêtirent d'une tunique neuve ouverte au côté du cœur, et l'exposèrent sur de riches tapis à la vénération des fidèles. Son cœur et ses entrailles furent enlevés et déposés dans l'église de Sainte-Marie des Anges. Son corps fut ensuite porté, au milieu des flambeaux ardents, du chant des psaumes et des cantiques qui faisaient une mélodie toute céleste, au couvent de Saint-Damien, qui était celui de sainte Claire, afin que cette sainte abbesse et toutes ses religieuses eussent le bonheur et la consolation de voir ces plaies qui faisaient l'étonnement de tout le monde. Sainte Claire s'efforça de tirer le clou d'une main, mais elle ne put rien avoir que du sang qui coula de la plaie qu'elle avait agitée ; de là, les principaux habitants d'Assise s'étant eux-mêmes chargés de ce précieux fardeau, le transportèrent avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Georges, ces pieux citoyens ne pouvant souffrir qu'il

demeurât dehors, exposé aux profanations et aux entreprises des villes voisines. Il se fit depuis tant de miracles à son tombeau, que, deux ans après, le 7 juillet 1228, Grégoire IX, qui avait été le protecteur de son Ordre, le canonisa solennellement à Assise. Ce Pape ne doutait point des plaies de ses pieds et de ses mains, les ayant vues lui-même à découvert dans les entretiens familiers qu'il avait eus avec lui. Il doutait seulement de la plaie du côté et de ce que l'on disait qu'elle était semblable à une rose agréablement entr'ouverte, et qu'il en sortait quelquefois du sang ; mais le Saint lui leva ce doute en lui apparaissant, lui montrant cette même plaie, et en faisant couler, en sa présence, un petit ruisseau de sang. Sa Sainteté en remplit une fiole.

Aussitôt après la canonisation, on commença une église magnifique en son honneur, dans un lieu que l'on appelait la colline d'Enfer, et qu'il avait choisie par humilité pour le lieu de sa sépulture, parce que c'était l'endroit où l'on avait coutume d'exécuter les criminels ; et, lorsque l'église basse fut achevée, on y transporta son corps sacré le 26 mai 1230 ; on l'y cacha dans une crypte afin de s'en assurer plus sûrement la possession.

L'église tout entière, avec le monastère attenant, fut entièrement achevée et consacrée par le pape Innocent IV, en 1243. Le monastère fut appelé de ce jour le *Sagro-Convento*, le couvent sacré par excellence, et l'église reçut le titre de chapelle papale. Voici la relation de sa découverte en 1818, telle que nous la trouvons dans un mémoire présenté au pape Pie VII

par le révérend Père Bonis, ministre général de l'Ordre des Mineurs Conventuels.

« L'état du corps de saint François d'Assise et le lieu qui le renfermait ont été pendant six siècles des problèmes qui, après avoir exercé la plume de plusieurs écrivains, n'avaient pas été résolus. On savait que, en 1230, ce saint corps avait été enlevé par les habitants d'Assise au moment où on le transférait dans la nouvelle église bâtie en l'honneur du serviteur de Dieu sur la colline d'Enfer, près de cette ville : et depuis ce moment l'on n'avait pu connaître la place précise de son tombeau. Une tradition, assez généralement répandue parmi les Franciscains, leur faisait croire que le corps de leur saint fondateur était renfermé dans une église souterraine située sur cette colline. Cette tradition, n'étant appuyée sur aucun fondement solide, avait été plusieurs fois combattue, et la dispute avait même été assez sérieuse, pour obliger le pape Paul V à défendre de faire aucune recherche pour trouver le corps de saint François. Cette défense était d'autant plus sage que l'on n'avait aucune notion certaine sur l'église souterraine où l'on prétendait qu'il avait été déposé, ni les moyens d'y pénétrer. Cependant un certain personnage eut, en 1818, la témérité d'affirmer qu'il était enterré dans cette église, et fut assez hardi pour donner de fausses indications sur la manière d'y descendre. Le ton d'assurance avec lequel il parlait inspira quelque confiance, et le père Bonis, ministre général des Frères Mineurs Conventuels qui desservent l'église de Saint-François, obtint du pape Pie VII la permission d'entreprendre des fouilles dans l'église basse pour

découvrir le lieu que l'on indiquait. On commença pendant la nuit du 5 octobre 1818 les travaux que l'on faisait secrètement. Les premiers efforts furent infructueux ; on acquit bientôt la certitude qu'il n'existait pas d'église souterraine, et que les assertions du personnage dont nous avons parlé n'avaient rien de commun avec la vérité. Cependant le désir de découvrir le saint corps fit continuer les travaux dans une autre partie de l'église. On crut mieux réussir en fouillant sous les degrés du maître-autel. Cette fois l'espérance ne fut pas trompée ; on trouva d'abord un trou trés-étroit dont le fond était rempli d'un ciment si dur qu'on ne put l'enlever qu'avec des peines incroyables. Plus profondément on rencontra deux murs qui conduisaient à la découverte de deux pierres placées l'une sur l'autre et qui semblaient avoir été mises à dessein dans ce lieu. Ces pierres ayant été brisées, on en trouva une troisième dont la position annonçait qu'elle couvrait un espace vide. On perce celle-ci avec précaution, et par l'ouverture on voit une grille de fer. A l'aide d'une lumière on éclaire l'intérieur de cette grille qui présente un squelette humain couché dans un cercueil de pierre. Les religieux qui dirigeaient les fouilles ne doutèrent point que ce ne fût le corps de saint François, et leur joie fut aussi grande que leurs efforts avaient été pénibles, car ce ne fut qu'après cinquante-deux nuits d'un travail opiniâtre qu'ils obtinrent cet heureux résultat. La découverte eut lieu la nuit du 12 décembre 1818 ; et au moment même ceux qui se trouvaient présents sentirent une odeur très-suave qui s'exhalait de l'intérieur de la grille.

« Le premier soin du gardien du couvent de Saint-François fut d'informer son supérieur général, qui réside à Rome, de l'heureuse issue de l'entreprise ; celui-ci la fit connaître à son tour au souverain pontife Pie VII, qui, ayant ordonné d'abord de laisser le corps saint dans la situation où on le trouverait, nomma aussitôt une commission composée des évêques d'Assise, de Nocera, de Spolète, de Pérouse et de Foligno, pour en faire l'examen juridique et en constater l'authenticité ; car autant l'Eglise montre de vénération pour les restes précieux des amis de Dieu, autant prend-elle de précautions pour ne présenter que de véritables reliques à la piété des fidèles. Le Saint-Père s'empressa d'adresser à ces prélats, le 8 janvier 1819, des lettres apostoliques par lesquelles il leur dit que, désirant connaître ce que cette découverte offre de certain, il se confie à leur bonne foi et à leur exactitude pour constater l'identité du saint corps ; il veut même que chacun d'eux lui communique son opinion particulière. Fidèles à remplir les intentions du chef de l'Eglise, les cinq évêques se réunirent sans délai à Assise, et commencèrent les informations qu'ils étaient chargés de faire. Ils ne se contentèrent pas d'interroger les religieux et les ouvriers qui avaient contribué à découvrir le cercueil ; après avoir exigé d'eux le serment, ils appelèrent divers professeurs qui enseignaient la physique et la chimie dans les colléges des villes voisines. On avait trouvé avec le squelette les restes d'un habit grossièrement tissu, quelques petites boules qui semblaient être des grains de chapelet, des restes d'un cordon, et huit pièces de monnaie du XIIe siècle;

ces objets furent soumis à l'examen des professeurs qui donnèrent leur avis sur la cristallisation dont plusieurs ossements étaient couverts. Des médecins et des chirurgiens furent aussi entendus : et, d'après l'inspection du squelette, ils jugèrent que ce devait être celui d'un homme de moyen âge et de médiocre stature.

« Ayant ainsi pris tous les moyens que la prudence indiquait pour bien connaître la vérité, les cinq évêques dressèrent leur procès-verbal au souverain Pontife, qui, à son tour, nomma une commission pour examiner la procédure. Cette commission, composée de cardinaux et autres graves personnages, s'étant prononcée de la manière la plus favorable, Pie VII, après un examen qu'il fit lui-même de la cause, donna enfin, le 5 septembre 1822, des lettres apostoliques, en forme de bref, pour déclarer authentiquement que le corps trouvé sous le maître-autel de la basilique de Saint-François à Assise est vraiment celui de ce saint patriarche. Il y rapporte sommairement la manière dont ces saintes reliques ont été découvertes, les précautions qu'il a commandé de prendre pour n'être point induit en erreur, et il bénit le Père de toute consolation, « rempli », ajoute-t-il, « de la vive espérance que l'invention de ce « précieux corps sera pour nous un gage nouveau et « singulier d'une protection toute spéciale de ce grand « Saint, dans des temps si difficiles ». Le souverain Pontife ordonne ensuite que ce précieux dépôt soit conservé intact dans le lieu où il a été trouvé, et veut qu'un monument soit élevé dans ce lieu même à la gloire de saint François. Les intentions de Pie VII ont été remplies : un mausolée en marbre couvre mainte-

nant le caveau où repose dans son ancien cercueil le corps du serviteur de Dieu. Quelques reliques seulement en ont été extraites par ordre du même Pontife, pour être envoyées à l'empereur d'Autriche François II, qui les a fait exposer à la vénération publique. La piété filiale des Franciscains envers leur saint instituteur et le respect des habitants d'Assise pour leur illustre concitoyen, ne se sont pas bornés à un simple monument. On a creusé autour du tombeau, dans le roc vif, assez profondément pour obtenir l'espace nécessaire à une église qu'on y a établie et qui a la forme d'une croix grecque. Le tombeau du Saint se trouve au milieu ; il est surmonté d'un petit dôme, enrichi de colonnes de marbre précieux et d'ornements en bronze doré ; en avant du monument se trouve le maître-autel, deux autres sont placés aux extrémités des croisillons. Un large soupirail, qui monte jusqu'au sol, donne à cette église souterraine la lumière convenable ; elle est revêtue de divers marbres qui l'embellissent ; immédiatement au dessus se trouve l'église basse du couvent, et sur celle-ci l'église haute ou supérieure, vaste et belle basilique, qui est riche en peintures précieuses.

« Tandis que l'Eglise procédait avec une sage lenteur à la reconnaissance du corps de saint François, le Seigneur manifestait par des prodiges l'authenticité de ces précieux restes. Une religieuse Dominicaine, nommée sœur Marie-Louise, affligée d'une tumeur au genou gauche, dont elle souffrait beaucoup, et pour la guérison de laquelle on n'avait employé aucun remède, fut, dans le mois de janvier 1819, subitement délivrée de cette infirmité, par l'application qu'elle fit

d'un linge qui avait touché au sépulcre de saint François. Elle et quatre de ses compagnes, interrogées juridiquement, par l'ordre de l'évêque de Foligno, attestèrent la vérité de cette guérison soudaine.

« Joseph Natalini, muletier, habitant d'Assise, était depuis quatre ans tourmenté d'un rhumatisme qui, dans le cours des mois de janvier et février 1818, devint si violent qu'il fut pendant tout ce temps retenu au lit, sans pouvoir remuer. Ces douleurs furent encore plus grandes en 1819, à la même époque, et les remèdes qu'un médecin lui avait indiqués ne purent lui procurer aucun soulagement. Une femme pieuse engagea Natalini à se faire porter à l'église de Saint-François. Il y consentit, et se trouva au moment où les évêques scellaient la grille de fer qui renfermait le saint corps. La pierre qui avait recouvert le cercueil était déposée dans l'église : Natalini s'étend sur cette pierre et réclame avec confiance le secours de saint François ; au même instant toutes ses douleurs cessent, il se relève parfaitement guéri et retourne en pleine santé à sa demeure. C'est la déposition juridique qu'il fit devant l'évêque d'Assise le 5 juillet suivant ; déposition qui fut confirmée par celle de son médecin et de deux autres témoins.

« Le pape Léon XII, par son décret du 22 juin 1824, ordonna qu'à l'avenir tout l'Ordre de Saint-François célébrerait chaque année, le 12 décembre, du rite double majeur, la fête de l'invention du corps de son saint patriarche ».

Beaucoup de documents écrits de saint François

sont parvenus jusqu'à nous : ce sont des lettres, des discours, des traits ascétiques, des entretiens, des pensées, de courtes observations, des poésies, des pièces moins authentiques. Ils ont été réunis et publiés par Jean de la Haye, *S. Francisci Opera*, Pedeponti, 1739, in-fol. Les poésies se trouvent aussi dans le recueil intitulé : *Rime di diversi antichi autori Toscani*, Venezia, 1731, in-8°. Elles ont été très-souvent réimprimées. On conteste qu'elles soient toutes de saint François. Dans tous les cas, le plus célèbre de ces cantiques, celui du Soleil, est incontestablement de lui.

L'Ordre de Saint-François reçut de grands priviléges de plusieurs Papes, et notamment de la bulle *Mare Magnum,* publiée par Sixte IV en 1474. Léon X étendit ces priviléges, en 1519, à tous les autres Ordres mendiants.

Le premier Ordre de Saint-François, qui a donné à l'Eglise quarante-cinq cardinaux et cinq papes : Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte V, Clément XIV, se divise en religieux *Conventuels*, en religieux de l'*Observance* et en *Capucins*. L'origine des Conventuels remonte au temps d'Elie ; peu de temps après la mort de notre Saint, ils obtinrent des généraux, et ensuite des Papes, la permission de recevoir des rentes et des fondations. On les appela Conventuels, parce qu'ils vivaient dans de grands couvents, au lieu que ceux qui suivaient la Règle dans toute sa pureté demeuraient dans des ermitages ou dans des maisons basses et pauvres ; et ce fut ce zèle pour la Règle qui les fit appeler *Observants* ou Pères de l'*Observance régulière*. On

donnait principalement ce nom à ceux qui suivaient la Règle dans sa pureté primitive et dont la Réforme commença, vers le milieu du XIVe siècle, avec le bienheureux Jean de Valle et ses compagnons.

Les réformes de cet Ordre s'étant multipliées, Léon X, en 1517, les réduisit toutes à une, sous la dénomination de Franciscains réformés, et permit aux Conventuels et aux Observants d'avoir chacun leur général.

Les Observants de France ont été appelés *Cordeliers*, de la corde qui leur sert de ceinture.

Parmi les Observants, quelques réformes plus sévères se sont maintenues, malgré l'union faite par Léon X, ou se sont établies depuis. On appelle ceux-ci Frères-Mineurs, de l'*Etroite observance.* On distingue parmi eux les *Franciscains déchaussés* d'Espagne, sur lesquels on peut voir la vie de saint Pierre d'Alcantara; on les appelle en Italie Franciscains réformés. Ils forment une congrégation distincte, qui a été surtout florissante en Espagne. Ils ont plusieurs couvents en Italie, dont un est à Rome sur le Mont-Palatin. Ils en ont au Mexique, dans les îles Philippines, etc.

La réforme dite des *Récollets* fut établie en Espagne en l'année 1500, par le Père Jean de Guadalupe; elle fut reçue en Italie en 1525, et en France en 1584. Le nom de *Récollets* fut donné à ces religieux, parce qu'ils vivaient dans des couvents solitaires, et qu'ils faisaient une profession plus spéciale de la pratique de la retraite et du recueillement.

La réforme des *Capucins* fut établie en Toscane en 1525, par Matthieu Baschi d'Urbain. On ne peut, comme l'ont fait quelques auteurs, l'attribuer à Bernardin

Ochin, qui n'entra dans l'Ordre qu'en 1534. Celui-ci devint un célèbre prédicateur, et fut élu général de son Ordre ; mais il apostasia depuis et embrassa le luthérianisme. Il prêcha la polygamie par ses discours et son exemple, et mourut misérablement en Pologne, après s'être rendu l'objet de l'indignation publique par la corruption de ses mœurs.

La réforme des Capucins fut approuvée par Clément VII, en 1528.

Les Capucins se rapprochent de l'Observance en ce qu'ils gardent la Règle dans toute sa pureté. De plus, ils ont l'usage de porter la barbe.

Les Capucins et les Frères Mineurs de l'Observance portent un habit de couleur brune ; mais celui des Cordeliers conventuels est noir. Le couvent d'Assise, où saint François est enterré, appartient aux Conventuels.

Le second Ordre de Saint-François est celui des *Clarisses*, sur lesquelles on peut consulter la vie de sainte Claire. La bienheureuse Isabelle, sœur de saint Louis, ayant obtenu du pape Urbain IV, en 1263, la permission d'assigner des revenus fixes aux religieuses de Sainte-Claire, qu'elle avait établies à Longchamps, près de Paris, on donna le nom d'*Urbanistes* à celles qui reçurent la bulle du souverain Pontife. Les autres furent appelées pauvres Clarisses. Sainte Colette de Corbie introduisit une réforme austère dans plusieurs maisons de ces dernières.

La réforme des *Capucines* fut commencée à Naples, en 1558, par la vénérable mère Marie-Laurence Longa. La duchesse de Mercœur les établit à Paris en 1602.

Les religieuses de l'*Immaculée Conception* de la sainte Vierge furent fondées à Tolède, en 1484, par la vénérable Béatrix de Sylva, et le pape Innocent VIII approuva leur institut en 1489. Le célèbre cardinal Ximenès, qui était lui-même Franciscain, les unit aux Clarisses, dont elles adoptèrent la Règle, mais avec certaines obligations. Le pape Jules II donna, en 1511, une Règle particulière aux Conceptionnistes, en les laissant toujours incorporées aux Clarisses.

Le troisième Ordre de Saint-François fut institué par le Saint lui-même en 1221, à Poggibonzi, en Toscane, et à Carnerio, dans la vallée de Spolète. Il était pour les personnes de l'un et de l'autre sexe engagées dans le monde et même dans le mariage, lesquelles s'assujétissaient à certaines pratiques de piété compatibles avec leur état, mais dont aucune n'obligeait sous peine de péché. Ces exercices n'étaient que des règles de conduite qui n'emportaient ni vœu ni obligation. Les Dominicains, les Augustins, les Carmes, les Minimes et les Servites imitèrent cet Institut.

Après la mort de saint François, plusieurs personnes de ce troisième Ordre se sont réunies en communauté en différents temps et en différents lieux ; elles ont gardé la clôture, ont fait les vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et regardent comme leur fondatrice sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, qui mourut en 1231. Cet institut contient des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui se divisent en plusieurs branches, dont quelques-unes se consacrent au service des malades dans les hôpitaux.

Les religieuses de ce troisième Ordre, qu'on appelle

Franciscaines du Tiers Ordre ou *Tertiaires Régulières*, furent instituées à Foligno, en 1397, par la bienheureuse Angèle, comtesse de Civitella, et elles sont en fort grand nombre. Il y a dans les Pays-Bas une réforme de cet institut, qui prend le nom de *Récollettines*, et en France plusieurs Instituts de *Franciscaines*.

Il y a eu en quelques lieux des religieux appelés Pénitents du Tiers Ordre ou *Tertiaires Réguliers*, qui s'occupaient de l'instruction du peuple et des autres fonctions du ministère, comme les Frères Mineurs. On distingue parmi eux la congrégation dite de Picpus. Elle fut instituée par Vincent Mussart, parisien, en 1595. Les premiers membres de cette congrégation étaient les séculiers du Tiers Ordre, de l'un et de l'autre sexe, qui s'assemblaient ensemble. Leur premier monastère fut érigé à Franconville, village situé entre Paris et Pontoise. Le second, dont ils ont pris le nom, était dans un lieu nommé Picpus, au faubourg de Saint-Antoine, à Paris. Ils avaient en France plus de soixante monastères qui formaient quatre provinces.

Selon les Pères Hélyot et Chalippe, il y avait de leur temps plus de sept mille couvents de Franciscains du premier et du Tiers Ordre, et près de cent vingt mille religieux dans ces maisons. Les mêmes auteurs comptent, y comprises toutes les branches du second et du Tiers Ordre, plus de neuf mille monastères de Franciscains, et vingt-huit à trente mille religieuses soumises aux supérieurs de l'Ordre de Saint-François, indépendamment de celles qui étaient soumises aux évêques diocésains. Leur nombre était beaucoup plus

considérable avant la destruction des monastères en Angleterre et dans les royaumes du nord. Sabellicus comptait, en 1380, quinze cents maisons de Franciscains, et quatre-vingt-dix mille religieux.

La charge de général dans l'Ordre de Saint-François était anciennement perpétuel ; mais elle ne se donne plus que pour six ans depuis 1506, et Pie IX l'a prolongée jusqu'à douze ans.

La révolution de 1792 ayant enveloppé dans une même ruine le trône, les autels et les institutions religieuses, les Franciscains partagèrent le sort de tout le clergé français. Tout espoir de rétablissement semblait perdu, quand tout à coup, en 1849, le très-révérend Père de Loretto, ministre général de l'Ordre de Saint-François, crut que le moment favorable d'agir était arrivé, et il jeta les yeux sur le révérend Père Joseph Aréso, missionnaire de la province de Navarre (Espagne), qui pour lors se trouvait en Egypte, et lui ordonna de partir pour la France en qualité de commissaire de Terre-Sainte, lui enjoignant en même temps dans une lettre patente de travailler au rétablissement de l'Ordre dans cette contrée. Le Père Aréso, en arrivant en France, se rendit directement à Saint-Palais, petite ville des Basses-Pyrénées, où il acheta une maison bourgeoise et y fit construire une chapelle. Il fit ensuite venir d'Italie deux Pères espagnols émigrés, les Pères Jean Obiéta et Joseph Isaguirré, tous deux missionnaires du collége de Zarauz, dans la province de Guipuscoa (Espagne). Il appela successivement à lui trois autres Pères espagnols de la province d'Aragon, qui se trouvaient dans le diocèse de Rouen, dont le

principal est le Père Roch Claramunt. Enfin le Père Emmanuel Béovidé, avec un autre, vinrent le rejoindre de la province de Guipuscoa.

Pendant qu'on appropriait la maison de Saint-Palais à sa nouvelle destination, c'est-à-dire pour en faire un couvent de missionnaires franciscains, le Père Aréso rendit compte de sa mission au très-révérend Père, ministre général, qui lui envoya l'autorisation que notre Saint-Père le Pape avait accordée pour l'érection canonique dudit établissement, ainsi que les pouvoirs de commissaire provincial pour toute la France, ce qui eut lieu le 12 juin 1851.

Le couvent de Saint-Palais, par sa position près des frontières d'Espagne, ne pouvait guère devenir le chef-lieu d'une province naissante et d'une aussi vaste étendue que la France, ni lui attirer des sujets ; le Père Aréso, laissant la communauté naissante des franciscains de Saint-Palais sous la direction du révérend Père Joseph Isaguirré, qui en avait été nommé gardien, vint à Paris pour y trouver des ressources et des protecteurs, afin de continuer ses fondations. Bien des obstacles s'opposèrent à ses projets. Après huit mois de courses et de fatigues, il trouva un protecteur qui connut tout de suite que son œuvre était très-importante pour la religion en France et pour l'influence française en Orient, et spécialement en Palestine, et qu'il était de l'intérêt de cette nation d'admettre les Franciscains dans son sein et de les protéger. Le Père Aréso, appuyé fortement par ce personnage, se présenta au ministère des affaires étrangères et à celui des cultes. Il y trouva des esprits bien disposés à faire

réussir son entreprise, sous le double rapport de son influence en Orient et du bien spirituel qui en résulterait pour la France elle-même. Dès ce moment tout changea de face et l'opinion devint favorable à ses projets.

Quelques jours après, M. Poujoulat, ancien représentant et auteur de plusieurs excellents ouvrages, qui avait fait le voyage de Palestine, fit un discours en faveur du rétablissement des Franciscains en France, discours que l'on distribua à plusieurs milliers d'exemplaires. Sur ces entrefaites, le Père Aréso fit connaître à un grand nombre de membres de l'épiscopat français le motif de son arrivée en France et le désir qu'il avait d'y fonder des couvents de son Ordre, afin d'avoir des sujets pour évangéliser la France, pour les envoyer au-delà des mers, surtout en Palestine pour la garde des Lieux-Saints. Tous ceux auxquels il s'adressa, cardinaux, archevêques et évêques, lui répondirent de la manière la plus flatteuse et la plus encourageante.

Mgr de Salinis, évêque d'Amiens, invita le Père Aréso à venir s'établir dans sa ville épiscopale. Le Père Aréso acheta à Amiens même, pour servir de noviciat, une maison qui appartenait aux missionnaires du Saint-Cœur de Marie, située faubourg de Noyon, 52. Il fit venir de Saint-Palais le Père Roch Claramunt avec un autre religieux ; quelques autres vocations vinrent encore se joindre à lui. Le 25 du mois d'août de l'année 1852 fut destiné pour l'installation des Franciscains à Amiens. Cette solennité fut faite par Mgr le cardinal Wiseman, archevêque de Westminster, qui venait d'arriver en cette ville.

Deux ans après, une nouvelle maison des Franciscains était fondée à Limoges. Successivement d'autres couvents ont été fondés à Bourges, à Branday, près Castillon (Gironde), à Bordeaux, à Pau, etc., et ces divers couvents constituent la province de Saint-Louis, évêque.

En même temps que la Province de Saint-Louis, une autre Province de l'Observance s'est aussi constituée, celle de Saint-Bernardin, qui a des couvents à Nice, à Nîmes, à Avignon, à Bourg-Saint-Andéol, à Mâcon, à Caen et à Saint-Nazaire.

La Corse possède aussi six ou sept couvents de Frères Mineurs de l'Observance.

Les Frères Mineurs Capucins se sont également restaurés en France où ils possèdent aussi quatre Provinces.

Les religieuses du second Ordre ou Clarisses possèdent aujourd'hui une trentaine de monastères en France.

LE PÈRE JEAN MAHIEU & AUTRES

MARTYRS EN FLANDRE

1572. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Science du Père Jean. — Ses études théologiques. — Ses ouvrages et ses publications. — Il est nommé évêque de Daventer. — Sa retraite près d'Oudenarde. — Invasion des Gueux. — Leur fureur. — Martyre du Père Jean. — Martyre du Père Antoine Benault, gardien de Kortryk.

Le père Jean Mahieu, dit Mahusius, naquit à Oudenarde, en Flandre, et étudia à l'Université de Louvain.

C'était un théologien plein de science, mais aussi humble que savant, un prédicateur éloquent et animé d'un zèle immense de prosélytisme et de conversion. Il enseigna pendant plusieurs années la théologie a Louvain, et fut envoyé au concile de Trente, avec quelques-uns de ses confrères, par l'empereur Charles-Quint. Il est probable toutefois qu'il ne prit point part aux discussions de la vénérable assemblée, car on ne trouve point son nom dans la longue liste des Docteurs et des Pères qui assistèrent au Concile.

Sa vie d'ailleurs fut une vie active, comme l'attestent les nombreux ouvrages qu'il a laissés : des commentaires sur les épîtres de l'apôtre saint Paul; une abréviation des études critiques du Père François Titelmann sur les Psaumes, la publication des commentaires de saint Bonaventure sur l'Evangile selon saint Luc, etc., etc...

Quand il ne se livrait pas à ces travaux, le Père Jean parcourait les villages et les villes pour y prêcher et confesser. Il était estimé de tous, aimé des malheureux, honoré par le souverain des Pays-Bas, Philippe II d'Espagne, qui le fit nommer évêque de Deventer (province d'Over-Yssel). Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'accepta pas cette dignité, et qu'il préféra aux insignes épiscopaux l'humble habit des fils de saint François.

Parvenu à un âge très-avancé, ce pieux serviteur de Dieu s'était retiré dans une petite île voisine du littoral pour essayer d'y réparer ses forces épuisées ou pour se préparer à la mort s'il plaisait à Dieu de le rappeler à lui. C'est là qu'il se trouvait lorsque les Gueux envahirent et saccagèrent le nord des Pays-Bas

en 1572, prirent les villes d'assaut ou les réduisirent par des siéges en règle, et imposèrent partout leur joug odieux. Devenus maîtres de la contrée, ils se jetèrent comme une légion de démons sur les couvents et sur les églises qu'ils pillèrent, brûlant les tableaux, brisant les statues, emportant les ornements d'or et d'argent. Ils poussèrent leur impiété sacrilége jusqu'à ouvrir les tombeaux et disperser au vent les cendres des religieux. A Oudenarde en particulier, ils ne laissèrent pas une sépulture intacte, et quand ils sortirent du couvent, ils en avaient fait un amas de ruines. Les malheureux religieux qu'ils y trouvèrent furent accablés d'injures et de coups, et, sous prétexte qu'ils refusaient de révéler des trésors imaginaires, lacérés avec des poignards, brûlés, mutilés.

Cependant le Père Jean Mahieu priait dans sa retraite, d'où il voyait l'incendie qui dévorait le couvent où il avait vécu si longtemps. Un traître indiqua son asile : les Gueux vinrent l'y chercher, et sans pitié pour les cheveux blancs du vénérable vieillard, ils le frappèrent à coups de sabres, puis l'enchaînant tout sanglant, ils le traînèrent à travers les rues de la ville, jusqu'à ce que l'un d'eux par pitié, ou peut-être plutôt par excès de rage, le tuât avec sa hallebarde, 14 octobre 1572.

Les catholiques de la ville recueillirent le corps du martyr et l'ensevelirent pieusement dans l'église à moitié détruite.

Le Père Jean Mahieu n'était pas la première victime de la fureur des hérétiques. Depuis l'apparition des Gueux en Flandre, l'an 1568, nombre de religieux avaient

eu beaucoup à souffrir, et s'étaient attirés la haine des ennemis de la foi par l'ardeur qu'ils mettaient à les combattre. Les noms de ces glorieux martyrs sont malheureusement restés inconnus; à peine peut-on dire à quel couvent ils appartenaient. Dès 1568, on en trouve un à Hontschote. L'année suivante, les Gueux, après avoir chassé du couvent de Cortryk tous les Frères Mineurs qui l'habitaient, retinrent prisonnier le Père Antoine Benault, gardien, prédicateur illustre qu'ils haïssaient à cause de la vigueur de ses sermons. Ils lui lièrent les pieds et les mains et le traînèrent ainsi en prison à travers la ville, tout couvert de plaies, et perdant son sang par six blessures; puis, malgré les réclamations des principaux habitants de la ville, ils le laissèrent mourir au fond de son cachot de faim, de froid et d'épuisement.

(GONZAGUE.)

CINQUIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX JEAN DE PENNA

1271. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Manière miraculeuse dont le bienheureux Jean entre dans l'Ordre Séraphique. — Le sermon du Père Philippe. — Vayage de Jean en France et séjour en Provence. — Retour en Italie. — Visions. — Extases. — Don de prophétie et de miracles. — Jean fait son purgatoire sur la terre. — Sa mort.

Quand l'Ordre séraphique commençait à peine à fleurir, le bienheureux Jean, né à Penua, en Italie, tout jeune encore, y fut appelé par le fils de Dieu lui-même.

Une nuit, Notre-Seigneur lui apparut sous la forme d'un bel adolescent et lui dit : « Va demain à l'église « de Saint-Etienne; écoute avec attention et mets en« suite en pratique les sermons que va prêcher un « religieux que j'y ai envoyé; tu feras ensuite une « longue route; après quoi tu verras s'ouvrir devant « toi le royaume des cieux ».

Jean obéit, et assista en effet au sermon du bienheureux Philippe, à qui saint François avait confié la mission d'établir l'Ordre séraphique dans cette partie de l'Italie. Telle fut l'impression exercée sur son âme par l'éloquence naïve et puissante du religieux, que ce jour même Jean demanda l'habit de l'Ordre.

Philippe, remarquant en lui de grandes qualités, l'envoya à Recanati, où se tenait alors le chapitre provincial; Jean s'y rendit avec joie, persuadé que ce voyage allait le conduire droit au ciel; on lui donna l'habit de Frère Mineur, et on l'envoya en France avec les bienheureux Monald, Christophe d'Emilie et quelques autres religieux.

Le bienheureux Jean de Penna s'arrêta en Provence où il devait séjourner pendant vingt-cinq ans, et donner l'exemple des plus admirables vertus. Son amour de la pauvreté et ses mortifications édifiaient et étonnaient tous ceux qui s'approchaient de lui.

Cependant la longueur du pèlerinage que Dieu lui imposait commençait à lui peser, et comme un autre Elie, assis sous un arbre, il priait le Seigneur de délivrer enfin son âme de sa prison corporelle, quand il entendit une voix qui disait : « Lève-toi, tu as encore « une longue route à faire ». Il s'y résigna, et demanda

seulement au Seigneur de lui permettre d'expier ses péchés en ce monde, ce qui lui fut accordé.

La renommée de la sainteté du bienheureux Jean s'était répandue au loin, et les Frères Mineurs des Marches d'Italie suppliaient le général de rappeler auprès d'eux cet homme béni de Dieu, leur compatriote. Jean se mit en route avec joie, bien persuadé cette fois qu'il accomplissait son dernier voyage et qu'il approchait du terme tant désiré; il se trompait, hélas ! il lui restait encore plus de trente ans à vivre.

On le revit avec joie dans son pays natal, où les miracles qu'il accomplit ne tardèrent pas à lui attirer le respect universel. Il exerça à diverses reprises et dans plusieurs couvents les fonctions de gardien, et s'acquitta de cette charge avec un pieux zèle, toujours couronné de succès.

Dieu lui avait accordé le don de l'extase. Le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, il chantait les vêpres avec ses frères, quand tout à coup son visage brilla comme un soleil, et il fut enlevé dans un tourbillon de lumière à une assez grande hauteur. Il fut aussi animé de l'esprit des prophètes.

Quelque temps avant sa mort, Jean fut éprouvé par de cruelles maladies; il lui semblait qu'il se trouvait continuellement sur un brasier ardent; ce tourment dura dix-sept jours, après lesquels le saint religieux jouit d'un calme parfait. Le Seigneur alors lui apparut et lui dit : « Mon fils, tu viens de faire, comme tu « le désirais, ton purgatoire sur cette terre; maintenant ton voyage est achevé, tu as atteint le but », et

presque au même moment Jean rendit son âme à Dieu, le 3 avril 1271.

Le corps du Bienheureux est enseveli dans l'église du couvent de Penna, et sur la dalle qui le recouvre, on lit l'inscription suivante : « Ci-gît le corps du bien-« heureux Jean de Penna ».

Le pape Pie VII l'a béatifié, et a fixé sa fête au cinquième jour d'octobre.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX JEAN D'ARAGON

XIVe siècle.

SOMMAIRE : Efforts des Papes en Bosnie. — Le Père Gérard Odon et son voyage en Bosnie. — Prédications et conversions. — Le Père Jean d'Aragon. — Fondation de couvents. — Mort obscure du Père Jean.

Durant tout le quatorzième siècle, les Papes ont fait d'incroyables efforts pour détruire, dans la Bosnie, principauté qui allait devenir un royaume, l'hérésie des Manichéens, fléau contagieux venu des pays voisins et menaçant de s'étendre, si on n'y opposait une barrière insurmontable.

Le Père Gérard Odon, général de l'Ordre, et plus tard patriarche d'Antioche, se trouvant en Hongrie en 1340, recevait du roi de ce pays une invitation pressante de se rendre en Bosnie, afin d'attaquer vigoureusement le mal ; et le prince Etienne de Bosnie se plaignait en même temps de ce qu'il n'y avait plus dans tous ses Etats une seule ville où les dogmes de la religion chrétienne fussent respectés. Le Père Gérard par-

tit pour ce malheureux pays, plein d'un pieux zèle, et animé d'une ardeur capable de triompher de tous les obstacles. Il fut reçu à son arrivée par le prince lui-même, qui l'assura de son dévouement à la cour de Rome et à la cause de la religion ; et quelques jours après, il commença ses prédications.

Durant les quelques mois qu'il passa en Bosnie, ses sermons furent écoutés avec recueillement par une foule attentive, et il eut le bonheur de conquérir à la vraie foi, le roi d'abord et les principaux seigneurs de la cour ; puis le peuple tout entier; les prêtres hérétiques, honnis et repoussés, furent contraints de s'enfuir. Le pape Benoît XII félicita le vénérable religieux de ce succès inespéré, et écrivit une lettre au prince pour le remercier d'avoir pris en main la sainte cause de la religion catholique.

Cependant des couvents s'étaient élevés, qui ne tardèrent pas à être remplis de religieux venus de tous les points de la chrétienté, désireux de prendre leur part dans cette œuvre de conversion. Au nombre des plus ardents et des plus savants à la fois, se trouvait le Père Jean d'Aragon. C'était un théologien profond et un religieux austère, en même temps qu'un homme habile et capable de mener à bien des entreprises difficiles. Béatrix, reine de Portugal, l'avait envoyé comme ambassadeur auprès de Pierre, roi d'Aragon, pour renouer une vieille amitié et resserrer les liens qui unissaient les deux peuples. Ses vertus bien connues et ses qualités d'esprit le désignaient à ses supérieurs comme l'un des religieux les plus capables de servir puissamment la cause de la foi en Bosnie ; et en effet, telle était

la puissance de son éloquence et la force de ses arguments qu'il convertit un grand nombre d'hérétiques. C'est grâce à lui, en partie, que la vérité triompha aussi rapidement, malgré la résistance acharnée des prêtres manichéens.

Le Père Jean ne passa que quelques années dans ce pays ; une mort trop précoce vint l'arrêter au milieu de ses travaux apostoliques. Sa mémoire se trouve conservée dans les chroniques de l'Ordre à la date du 5 octobre, bien qu'on ne connaisse ni le jour, ni l'année, ni le lieu où il a rendu l'âme.

LES FRÈRES MINEURS EN BOSNIE

De 1350 à 1700.

SOMMAIRE : Le Père Pélerin de Saxe, premier provincial de Bosnie. — Nombreux couvents élevés par ses soins. — Quatre-vingt-dix mille hérétiques baptisés. — Invasion des Turcs. — Division du pays en deux provinces. — Mort de la reine de Bosnie. — Catherine à Rome. — Intervention du roi de Hongrie. — Les Frères Mineurs se soutiennent dans le pays malgré la rage des Turcs.

Nous venons de voir à partir de quelle époque les Frères Mineurs s'établirent en Bosnie et quels services ils y ont rendus ; nous allons raconter rapidement les péripéties de leur séjour dans cette contrée durant les siècles qui suivirent.

Le premier provincial de l'Ordre dans cette contrée fut le Père Pélerin de Saxe, que le pape Clément VI nomma, en 1349, évêque de Bosnie. Les chroniques hongroises l'appellent un saint religieux, et affirment que ses doctes sermons ont provoqué de nombreuses conversions. Grâce à ses efforts, on vit s'élever jusqu'à soixante couvents de Frères Mineurs dans la Bosnie

même et dans les pays voisins : la Bulgarie, la Rascie, la Valachie, la Servie, la Dalmatie et l'Esclavonie ; plus de quatre-vingt-dix mille hérétiques ou schismatiques furent baptisés et convertis ; car, malgré les dangers et la mort qui les menaçaient, nos Pères ne cessaient pas de prêcher et d'accomplir leur sainte mission. Pour les aider autant que faire se pouvait, le pape Jean XXII leur conféra des pouvoirs extraordinaires, que renouvelèrent dans la suite les papes Martin V et Eugène IV : ils avaient, entre autres droits, celui de conférer le sacrement de la Confirmation dans tous les pays où il n'y avait pas d'évêque catholique.

A partir de l'an 1407, les invasions des Turcs ayant rendu dangereuses les longues tournées du provincial dans ces contrées, on divisa le pays en deux provinces : celle de Bosnie-Croatie et celle de Bosnie-Argentine. Toutes deux eurent d'ailleurs fort à souffrir de la part des Turcs et de la part des Manichéens.

En 1463, Mahomet II, sultan des Turcs, envahit la Bosnie, s'empara de presque tout le pays, et fit prisonnier le roi Etienne, qu'il fit ensuite écorcher vif. La reine Catherine s'enfuit à Rome, où le pape Sixte IV la reçut avec honneur. L'affection qu'elle avait toujours témoignée aux Frères Mineurs et la protection dont elle les avait couverts, lui valut l'autorisation d'entrer dans un couvent de Clarisses où elle finit ses jours. A son lit de mort, elle légua à l'Eglise romaine le malheureux royaume de Bosnie, dont les Turcs et les hérétiques se disputaient les lambeaux. Ses funérailles furent célébrées avec pompe, et on l'ensevelit devant l'autel du couvent d'Ara-Cœli.

Cependant, malgré les cruautés des Turcs et la destruction de plus de quarante couvents, les Frères Mineurs n'avaient pas abandonné la Bosnie, et soutenaient encore de leurs conseils et de leurs exemples les chrétiens de ce pays. D'après leurs conseils, les habitants de Jaïza se donnèrent au roi de Hongrie, Mathias, qui intervint avec une armée et repoussa les infidèles. Le pape Paul II adressa au général de l'Ordre une bulle, par laquelle il le remerciait, lui et ses frères, du service immense rendu par eux à la chrétienté (1467). Peu à peu les Turcs se relâchèrent de leur cruauté première; ils permirent même, moyennant de grandes sommes d'argent, de rebâtir quelques églises dans certains endroits isolés, et quelques couvents de Frères Mineurs. Malheureusement, hélas ! sur le moindre prétexte, ils abusaient de leur puissance jusqu'à la barbarie; c'est ainsi qu'ils mirent à mort sans raison les six Frères Mineurs du couvent de Rama.

En 1524, ils envahirent le couvent de Sutischen et en massacrèrent les religieux; ailleurs, au couvent de Suonich, mêmes atrocités; l'un des soldats alla jusqu'à frapper de sa lance une statue de la Vierge; et, prodige inouï, le sang ruissela aussitôt de la plaie ouverte.

Malgré ces persécutions, on comptait, en 1587, sept couvents dans la province de Bosnie-Croatie, et quatorze dans celle de Bosnie-Argentine; c'est grâce aux efforts des religieux qui les peuplaient que les catholiques purent encore élever leurs enfants dans la pratique de la foi.

(Wadding.)

SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE

SAINTE MARIE-FRANÇOISE

DES CINQ PLAIES DE NOTRE-SEIGNEUR

1791. — Pape : Pie VI. — Roi de France : Louis XVI.

SOMMAIRE : Jeunesse pieuse de Marie-Françoise. — Sa première communion. — Elle refuse à plusieurs reprises de se marier. — Elle prend la robe des Tertiaires et se soumet à la Règle de Saint-Pierre d'Alcantara. — Ses vertus religieuses. — Sa chasteté. — Comment elle supporte les maladies. — Sa mort.

Marie-Françoise des Cinq Plaies de Jésus-Christ naquit à Naples, d'une famille honorable. Dès sa jeunesse, elle fit pressentir une piété ardente : elle n'était encore qu'une enfant, et déjà elle voulait s'asseoir à la table des anges; elle méditait sur les souffrances de Jésus avec un mélange de reconnaissance et de douleur.

Les vertus qu'on reconnut en elle décidèrent son confesseur à avancer l'époque de sa première communion : c'est ainsi qu'à sept ans, elle accomplit ce grand acte de la vie; à partir de ce moment, elle appartint tout entière à Dieu, et l'on peut dire qu'il n'y eut pas dès lors une seule de ses pensées qui n'eût le Seigneur pour objet.

Cependant elle devenait jeune fille, et les années en s'ajoutant l'une à l'autre, lui apportaient chacune tour à tour leur dot de perfection. Ses vertus, sa beauté angélique et sa fortune la firent rechercher en mariage

par beaucoup de jeunes gens riches et nobles; elle les repoussa tous avec douceur, mais aussi avec fermeté, et déclara qu'elle était résolue à ne se fiancer jamais qu'à Jésus-Christ.

En effet, vers cette époque, avec la permission de son père, elle porta la robe des Tertiaires de Saint-François, et se soumit aux pratiques austères recommandées par saint Pierre d'Alcantara : quelque temps après elle prononça ses vœux.

Si dure qu'ait pu paraître tout d'abord à une jeune fille élevée jusque-là au milieu des douceurs de la vie, la règle de conduite qu'elle embrassait, Marie-Françoise ne s'épargna pas : elle traita en ennemi son corps délicat, le couvrit d'un cilice, le soumit aux jeûnes, aux veilles, aux disciplines. Quand elle prenait quelque repos, ce à quoi elle ne se résignait que lorsqu'elle était vaincue par la fatigue, c'était sur deux planches à peine cachées par une méchante toile. Sa nourriture se composait d'un peu de pain et de sel; elle avait soif d'outrages, d'injures et de mortifications; elle défiait les démons de l'attaquer et de la vaincre.

Mais le plus beau joyau de la couronne virginale de Marie-Françoise, c'était son angélique pureté, sur laquelle elle veillait avec un soin jaloux, et qu'elle n'aurait pas voulu laisser ternir, même au prix de la vie. Comme elle s'était donnée à Dieu, elle voulait se conserver sans tache et digne de lui. Son cœur se consumait du feu de l'amour divin; la force de sa foi et l'emportement de ses pieux désirs étaient tels qu'ils la ravissaient souvent en extase, et qu'à diverses re-

prises on la vit s'élever de terre, soutenue par les ailes d'invisibles chérubins.

Elle avait aussi une grande dévotion à la Vierge Marie, et ne négligeait jamais de lui rendre le culte qui lui est dû.

Enfin, comme on n'aime pas Dieu sans aimer aussi son prochain, elle fut la consolatrice des malades, le refuge des affligés, le soutien des malheureux; et sa charité chrétienne la poussait même à braver les injures des méchants, pour les faire rentrer, si faire se pouvait, dans les voies du Seigneur.

Cependant les austérités auxquelles Marie-Françoise s'était soumise, avaient développé en elle le germe de beaucoup de maladies, presque toutes très-douloureuses, et qu'elle supporta d'ailleurs avec une touchante résignation. Son pauvre corps n'était plus qu'un cadavre vivant quand elle rejoignit son céleste Fiancé, le 6 octobre 1791, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

De nombreux miracles s'accomplirent sur son tombeau, et le pape Grégoire XVI l'a placée, en 1843, au rang des bienheureuses. Le 29 juin 1867, le pape Pie IX, en présence de cinq cents évêques, a prononcé la canonisation de sœur Marie-Françoise des Cinq Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vierge du Tiers Ordre de Saint-François (1).

(1) La vie de sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies a été écrite par le Père François-Xavier Frydal, Récollet, et publiée à Gand, en 1868.

LE V. FRANÇOIS-XAVIER-MARIE BIANCHI

1815. — Pape : Pie VII. — Roi de France : Louis XVIII.

SOMMAIRE : Science et vertus du Père François-Xavier. — Son courage dans l'épreuve. — Miracles sur son tombeau.

Le souvenir de sainte Marie des Cinq Plaies rappelle celui du vénérable Père François-Xavier-Marie Bianchi, qui fut pendant de longues années le confesseur de la sainte et le témoin constant de ses bonnes œuvres.

Né à Arpino, dans le royaume de Naples, le 11 décembre 1742, le Père François, après avoir fait de brillantes études, se plaça au rang des théologiens les plus distingués de son époque par sa science profonde, en même temps que par ses admirables vertus il était le modèle des religieux de l'Ordre. Il reçut de Dieu le don de prophétie et celui de seconde vue ; il lisait dans l'avenir et dans les consciences comme dans un livre ouvert, ce qui donnait à ses sermons et à ses conseils une autorité souveraine.

Comme la Sainte qu'il dirigeait, le vénérable Père François-Xavier-Marie fut éprouvé par de longues et cruelles maladies, et, comme elle, il les supporta avec un courage stoïque et une pieuse résignation. Il eut le bonheur d'être assisté à ses derniers moments par la Sainte, dont la présence surnaturelle et les consolations lui rendirent douce son agonie. Il mourut le 30 janvier 1815.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau at-

tirèrent l'attention de la cour de Rome, et à la suite des enquêtes ordonnées par les papes Pie VII, Léon XII et Grégoire XVI, notre Saint-Père Pie IX, par une bulle du 23 février 1857, lui décerna le titre de Vénérable.

SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX ANASTASE DE MILAN

1472. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Anastase. — Ses forces physiques, et comment il les emploie. — Il est le modèle et l'ornement de son couvent. — Ses luttes contre les démons. — Ses funérailles. — Miracles.

Ce saint Frère, qui naquit à Milan, est devenu par ses vertus l'un des ornements de l'Ordre dont il portait la robe. Il était grand et bien fait ; mais loin de s'enorgueillir de ses avantages physiques et de prendre soin de sa personne, il soumettait son corps aux plus rudes mortifications, jeûnait beaucoup, dormait peu, jetait sur ses épaules, été comme hiver, le même manteau délabré, marchait nu-pieds sur les cailloux brûlés par le soleil ou sur la neige durcie par la gelée.

Ses forces lui permettaient de remplir à la fois les fonctions de cuisinier, de jardinier et de portier ; il s'en acquitta toute sa vie avec bonheur, et on eut de la peine, quand il fut arrivé à un âge avancé, de le décider à les quitter.

Cette ardeur au travail était d'ailleurs la moindre de ses qualités : c'est par son aveugle obéissance à ses

supérieurs, par sa chasteté évangélique, par son amour du silence et de la pauvreté, par son humilité, qu'il se montra surtout le modèle des religieux.

Il passait ses nuits à veiller et à prier après s'être fatigué tout le jour, sans prendre un instant de repos. Le sujet constant de ses méditations, c'étaient les souffrances de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pour se rendre digne des mérites des douleurs de l'Homme-Dieu, qu'il se soumettait de lui-même aux épreuves et aux mortifications. Avant les Matines, on le voyait se glisser sans bruit, comme une ombre, le long des couloirs silencieux du couvent ; il se rendait à la chapelle, et là, au pied de quelque image du Sauveur crucifié, il se donnait de grands coups de discipline, en disant : « Je vous offre, ô mon Dieu, mes douleurs, « en souvenir de celles que vous avez éprouvées vous-« même, lorsque vous fûtes attaché à la colonne » ; puis il s'agenouillait et demeurait en prières jusqu'au jour.

Le démon s'acharna, sans pouvoir le vaincre, contre cet élu du Seigneur ; longue serait l'histoire des persécutions que le saint religieux eut à souffrir ; comme les rochers battus par les flots, il resta ferme, et sa belle âme ne fut pas un instant troublée.

Le bienheureux Anastase est mort au couvent de Pesaro, en 1472 ; au moment où il rendait l'âme, une éclatante lumière remplit sa cellule, et l'on entendit un chœur céleste. Le prince de Pesaro vint, nu-pieds et la corde au cou, vénérer ses précieux restes, et les plus nobles personnages du pays se pressèrent à ses funérailles.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau maintinrent sa mémoire en honneur, et longtemps après sa mort, on venait encore sur le lieu de sa sépulture implorer son intercession.

(WADDING.)

HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX MARTIN, ERMITE

DU TIERS ORDRE

1301. — Pape : Boniface VIII. — Roi de France : Philippe IV.

SOMMAIRE : Le Tiers Ordre au XIIIe siècle. — Origine de Martin. — Ses vertus. — Construction d'un couvent à Gualdo. — Le Frère Martin et ses compagnons. — Vie dans l'ermitage. — Mort et mérites du saint religieux. — Lieu de sa sépulture.

Beaucoup d'hommes vénérables ont illustré, dans le premier siècle séraphique, le Tiers Ordre de Saint-François ; mais il n'en est guère dont les vertus et les miracles soient plus connus et aient exercé une influence plus efficace que ceux du bienheureux Martin.

Ce saint religieux naquit en 1210, au petit village de Pieve di Compresseto, dans les environs de Gualdo, d'une famille de laboureurs. Elevé par des parents pieux dans la crainte de Dieu et le respect de la religion, il évitait avec soin toutes les occasions de pécher. Il était maçon de son métier, vivait de peu, et donnait aux pauvres, tous les dimanches, ce qui lui restait du produit de son travail de la semaine. Aux heures de

repos, il visitait les malades ou les prisonniers, et tâchait d'apporter à leurs maux quelque soulagement.

Vers cette époque, un petit couvent se fonda à Gualdo ; un habitant de cette ville, récemment fait chevalier par l'empereur Frédéric II, l'avait élevé à ses frais pour racheter, autant qu'il était en lui, la mauvaise conduite de ses concitoyens vis-à-vis de saint François d'Assise, qui avait été maltraité et outragé par des jeunes gens et des impies un jour qu'il était venu prêcher à Gualdo. Le bienheureux Martin visita souvent ce pieux asile et assista d'une façon suivie aux sermons des bons Pères. Il y puisa de nouvelles forces pour lutter contre les tentations de la jeunesse, en même temps qu'un immense désir de porter la robe des Frères Mineurs.

Quelques années plus tard, le bourg de Gualdo fut dévoré par un incendie ; on le reconstruisit sur une colline voisine, et les religieux, suivant l'exemple des habitants, élevèrent un couvent au milieu de la ville nouvelle. Martin ne put voir sans douleur qu'on abandonnait le vieux monastère, asile silencieux et solitaire, où il avait passé de si doux instants dans le recueillement et la méditation ; il demanda et obtint de s'y établir pour pratiquer la Règle du Tiers Ordre avec quelques compagnons, son frère Silvestre, un prêtre nommé Philippe, Léonard et deux ou trois autres personnes pieuses. Comme il était maçon, il entreprit tout seul la reconstruction de l'humble asile ; il apportait lui-même les pierres, préparait le mortier, et bâtissait pour ainsi dire jour et nuit, sans s'accorder une minute de repos.

C'est dans cette retraite, élevée de ses mains, qu'il passa le reste de sa vie. Vêtu d'un manteau râpé et serré autour de ses reins par une corde, toujours nu-pieds et la tête découverte, la figure amaigrie, l'air grave, il ressemblait aux vieux solitaires de la Thébaïde, dont il avait les vertus. La renommée de sa sainteté se répandit rapidement, et des villes et des villages voisins, on venait visiter le vénérable ermite, et lui demander des conseils avec des prières. Un grand nombre de pécheurs se convertirent à sa voix, et renoncèrent à leurs fautes passées, pour entrer dans les sentiers du Seigneur.

Cependant le saint ermite sortait quelquefois de sa cellule, pour visiter et secourir les malheureux des alentours. Il recueillait des aumônes pour eux ; il les soignait dans leurs maladies, leur prodiguait dans l'épreuve des consolations et des espérances. Au couvent, il s'était fait le serviteur de ses compagnons dont cependant il était le directeur ; et pour échapper au respect qu'on lui témoignait, il déclarait partout qu'il était le plus misérable des hommes.

Ainsi se passèrent de longues années ; puis la vieillesse vint, et avec elle les infirmités et les maladies ; il perdit la vue, et fut jusqu'à sa mort obligé de demeurer dans sa cellule, pour n'avoir pas à son service un guide qui l'aurait dirigé. C'est le 8 octobre qu'il rendit l'âme, au milieu des larmes de ses compagnons ; il était âgé de quatre-vingt-onze ans. On l'ensevelit dans la chapelle de l'ermitage, à deux lieues de Gualdo.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau y attirèrent un grand nombre de pèlerins de tous les

points de l'Italie. En 1607, on transporta ses précieux restes dans l'église de Saint-Roch, à Gualdo.

(WADDING.)

NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX JEAN DE PRUSSE

1264. — Pape : Urbain IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Premières années du bienheureux Jean. — Il entre dans un convent de Frères Mineurs. — Ses relations avec la bienheureuse Jutta de Sangerhausen. — Sa dévotion à Jésus et à Marie. — Contemplation et extases. — Miracles accomplis en sa faveur. — Sa mort. — Miracles sur son tombeau. — Violation de sa sépulture. — Comment elle est miraculeusement retrouvée.

Thorun ou Thorn, ville royale de Prusse, célèbre par son commerce, est la patrie du bienheureux Jean, qui y naquit d'une noble famille, vers le commencement du treizième siècle. Doué d'excellentes qualités naturelles, Jean fut élevé dans la crainte de Dieu et la pratique de toutes les vertus. Son extérieur agréable et son maintien modeste lui conciliaient d'abord les bonnes grâces de ceux dont il approchait ; dès qu'on le connaissait plus intimement, on était séduit par le charme de sa parole, et pour ainsi dire ébloui par la splendeur de son âme radieuse.

Lorsque les Frères Mineurs, venus de la Saxe, pénétrèrent en Prusse, en 1239, Jean ne tarda pas à se sentir attiré vers eux ; leur vie austère, leur humilité profonde, leur mépris pour les choses du monde, lui parurent être l'idéal même de la perfection, et il prit l'habit de l'Ordre.

Bientôt il devint lui-même le plus admirable modèle des vertus religieuses; aussi modeste que savant, aussi charitable à l'égard de son prochain que dédaigneux de son propre bien-être, infatigable prédicateur, toujours convertissant, toujours appelant les pécheurs à la pénitence. La bienheureuse Jutta de Sangerhausen, veuve, du Tiers Ordre, le choisit pour son confesseur, et l'union de ces deux âmes radieuses, s'éclairant en quelque sorte l'une l'autre, est l'un des plus touchants et des plus sublimes spectacles qu'il fût donné de contempler aux hommes de cette époque.

Le bienheureux Jean ne vivait que par l'âme; il prenait si peu de soin de son corps, qu'on eût pu croire qu'il était tout esprit. Nuit et jour en prières, ou plongé dans de sublimes extases, il aimait à méditer sur les mystères de l'Incarnation; et en songeant que le Dieu tout-puissant avait consenti à prendre une forme humaine pour sauver l'humanité, il se sentait pénétré d'une immense reconnaissance. Sa dévotion à Marie, mère du Sauveur, était la conséquence naturelle de cet amour immense pour Jésus fait homme : il l'avait choisie pour son avocate dans le ciel, et dans tous ses besoins, c'est à elle qu'il avait recours. Dieu permit que cette piété fût récompensée dès cette vie : la bienheureuse Mère des Anges apparut souvent au vénérable religieux, son Enfant divin resplendissant entre ses bras.

Un jour, les Frères du couvent entendirent un bruit de conversation dans la cellule du Père Jean, et à leur grand étonnement (car ils connaissaient sa chasteté) ils reconnurent la voix d'un enfant. Par instants

même, le cri d'un enfant nouveau-né semblait se mêler aux autres bruits ; de là grand scandale ; on va chercher le gardien, on enfonce la porte, et qu'aperçoit-on ? le saint religieux à genoux devant une image du Crucifié, dont les plaies d'un rouge vif paraissaient saigner encore. Le gardien tout ému ordonna à Jean, au nom de la sainte obéissance, de lui expliquer ce qui venait de se passer, et le vénérable religieux lui raconta que la mère de Dieu lui était apparue avec son divin Fils ; puis l'enfant Jésus ayant poussé des cris de douleurs, Marie lui avait demandé le sujet de sa tristesse, et le Sauveur avait répondu qu'il gémissait en songeant que la vraie religion maintenant florissante en ce beau pays serait un jour conspuée et honnie, et ses prêtres maltraités et persécutés. Il ajouta que ce n'était pas d'ailleurs la seule fois qu'il recevait ainsi la visite du Roi du ciel et de la terre ; Jésus avait daigné se montrer à lui plusieurs fois, ainsi que sa sainte Mère et Marie-Madeleine. Le gardien et les religieux, remplis d'admiration et de respect, se retirèrent alors, laissant le bienheureux Jean à ses pieuses méditations, et lui demandant pardon d'avoir troublé son extase et interrompu son sublime entretien.

Le saint religieux vécut encore quelques années, entouré du respect de tous ; il continua à partager son temps entre la contemplation et les bonnes œuvres, jusqu'à ce qu'il s'endormit dans le Seigneur, le 9 octobre 1264. On l'ensevelit à Culm dans l'église de l'Ordre.

Les miracles qui s'accomplirent sur sa tombe déterminèrent les supérieurs de l'Ordre à lui donner une

sépulture digne de ses mérites ; on le tira du caveau commun pour l'enfermer dans un cercueil précieux que l'on plaça dans le maître-autel sous le tabernacle : son portrait se voyait sur le devant même du tabernacle ; il y était représenté une torche à la main, en mémoire de son intervention fréquente et efficace en faveur des marins perdus pendant les nuits de tempête au milieu des écueils, et qu'il avait sauvés en éclairant miraculeusement leur marche.

Dans la suite les évêques de Culm le vénérèrent comme patron de la ville et de la Prusse entière ; la statuaire et la peinture reproduisirent ses traits, et on l'invoqua dans toute la contrée. Mais quand les Luthériens se furent répandus dans ce pays, les églises et les couvents de Culm ne furent pas à l'abri de leur fureur, et le souvenir des bienfaits de Jean ne put sauver ses précieux restes : son sépulcre fut brisé et ses ossements dispersés. Cette profanation fut l'occasion d'un nouveau prodige ; quelques jours après le sac de l'église, les reliques du saint religieux se retrouvèrent miraculeusement rassemblées à leur ancienne place ; mais on négligea pendant longtemps de leur rendre les honneurs qui leur étaient dus.

Cependant les Luthériens ayant abandonné l'église, Pierre Kostka, évêque de Culm, la fit purifier et la rendit aux Frères Mineurs ; mais tous les nouveaux religieux venaient de Pologne, et pas un d'entre eux ne connaissait le bienheureux Jean. Les hérétiques en profitèrent pour tourner en dérision la religion catholique et la croyance des fidèles aux miracles. Il y avait

dans l'église le tombeau d'un certain Jean Munich ; ils racontèrent que le véritable Jean de Prusse leur était apparu et leur avait révélé l'endroit où se trouvait son tombeau, sur la pierre duquel on pouvait encore lire son nom. Cette fable impie fut considérée comme la vérité jusqu'en 1610 ; mais à cette époque la ruse fut découverte, et les miracles qui s'accomplirent de nouveau par l'intercession du bienheureux, rendirent toute imposture impossible.

En 1638, par les soins de l'évêque de Culm, on éleva un sépulcre en l'honneur du bienheureux Jean ; une inscription rappela ses vertus ; et les ex-voto déposés par les gens pieux témoignèrent de leur confiance dans les mérites de leur protecteur.

(Le P. Frédéric SCHENBECK, jésuite, et WADDING.)

LE PÈRE ANTOINE LOPEZ

1559. — Pape : Paul IV. — Roi de France : François II.

SOMMAIRE : Il est le modèle des religieux et des prêtres. — Zèle du Père Antoine pour la prédication. — Conversions qu'il provoque. — Sa conduite au couvent. — Comment il préparait ses sermons. — Sa mort. — Translation de ses reliques.

Le Père Antoine Lopez, théologien distingué, prit l'habit de l'Ordre, dans la province de Saint-Gabriel. Avant sa prêtrise, dit le chroniqueur, il était déjà un modèle de perfection religieuse ; à partir du jour où il célébra pour la première fois le saint sacrifice, ce fut un ange. Quand il officiait, il ressemblait plutôt à un

chérubin qu'à un homme, et telle était l'expression sublime de son visage que l'on aurait cru voir une auréole autour de sa tête.

Le Père Antoine fut un prédicateur infatigable : il allait de village en village, rassemblant autour de lui les gens qui passaient sur le chemin, et il les conduisait jusqu'à l'église en les entretenant en route des vérités de la religion. Puis le temple saint une fois rempli d'auditeurs avides, de tout âge et de tout rang, il exposait les mystères de la foi, la grandeur infinie de Dieu et le néant de l'homme, le sacrifice de Jésus mourant sur la croix pour sauver l'humanité, et l'ingratitude horrible de l'humanité dont chaque membre, par ses péchés, renouvelle chaque jour plusieurs fois la Passion du Sauveur. Son pieux zèle fut récompensé par de nombreuses conversions ; et l'on peut dire que le vice avait disparu des lieux où il prêchait la parole de Dieu.

L'éloquence du Père Antoine lui avait attiré le respect de la multitude ; il se punissait lui-même dans l'intérieur du couvent des honneurs qu'on lui témoignait au dehors, en s'imposant toutes sortes de mortifications. Les ouvrages les plus fatigants, la cellule la plus étroite et la plus sombre, les vêtements les plus usés, la nourriture la plus désagréable étaient pour lui. Possédant pour toute richesse la corde qui lui ceignait les reins, il marchait nu-pieds et la tête découverte, exposé aux intempéries de l'air. S'il sortait pour un long voyage, il n'emportait avec lui aucune provision ; il sentit ainsi bien des fois les souffrances de la faim et de la soif ; bien des fois aussi, Dieu le secourut mira-

culeusement, en lui envoyant à propos une nourriture inespérée.

Le Père Lopez n'écrivait jamais ses sermons ; il n'ouvrait même que très-rarement ses livres ; mais il méditait sur les souffrances du Sauveur, et il y puisait des trésors de science et d'éloquence. Cette méditation de la Passion de Jésus fut en quelque sorte son occupation constante ; elle occupait son esprit jour et nuit, au couvent ou sur les chemins, qu'il fût seul ou accompagné d'un de ses frères ; il vécut et il mourut en se représentant Jésus crucifié.

Ce fut en 1559 qu'il alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Son corps exhala un parfum suave et pénétrant, non-seulement dans la cellule où il était exposé, mais encore dans la chapelle et dans le couvent tout entier. Deux ans après sa mort, on le retrouva parfaitement conservé. En 1590, on transporta ses restes, du couvent de Majaretes à celui de Valence.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

DIXIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX ROBERT MALATESTA

PRINCE DE RIMINI, DU TIERS ORDRE

1432. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Origine du bienheureux Robert. — Sa jeunesse. — Il est élevé par son oncle, Charles Malatesta. — Son mariage. — Comment il ordonna sa vie.— Il prend l'habit des Tertiaires de Saint-François. — Ses vertus. — Humilité, charité, piété. — Ses extases et ses visions. — Sa mort et ses funérailles. — Miracles dus à son intercession.

Au troisième siècle de l'Ordre, un grand nombre de princes et de princesses ont fait l'ornement du Tiers Ordre par leurs vertus et les miracles qu'ils ont accomplis ; il faut citer entre les plus célèbres le bienheureux Robert Malatesta.

Ce pieux serviteur de Dieu naquit, le 3 février 1411, à Brescia, ville dont son père, Pandolphe Malatesta, prince de Rimini, était le gouverneur. La jeunesse de Robert annonça ce qu'il devait être un jour ; à peine âgé de cinq ans, il passait de longues heures à prier, et quand il dormait, on le trouvait souvent les bras croisés ou les mains jointes, dans l'attitude de la prière. Il jouait une fois avec quelques enfants de son âge dans la cour de la maison paternelle, quand son oncle, Charles Malatesta, s'avisa de lui demander ce qu'il voulait devenir dans la suite. L'enfant réfléchit longtemps et finit par répondre : « Je ne désire qu'une

« chose, c'est que Dieu me permette de devenir « pauvre », et comme ses petits camarades riaient, l'oncle les réprimanda et leur dit : « Ne riez pas ; car « c'est le Seigneur lui-même qui lui a dicté ces pa-« roles ».

Quand le père de Robert vint à mourir, ce fut cet oncle vertueux et digne qui se chargea de l'éducation de son neveu. Chose merveilleuse, l'enfant fit l'éducation chrétienne de l'homme. Telle est la puissance de la vertu et l'autorité de l'exemple, que le prince Charles se sentit édifié par le jeune Robert et prit modèle sur celui qu'il avait résolu de diriger.

C'est qu'en effet cet élu du Seigneur accomplissait déjà des prodiges. A l'âge de dix ans, il couchait par terre, se couvrait d'un cilice et se donnait la discipline. Il observait non-seulement les jeûnes de l'Avent et du Carême, mais encore celui que saint François prescrit aux Tertiaires et qui commence à la Saint-Martin. Son oncle, craignant que sa santé ne s'affaiblît, le fit asseoir à sa table, et prit soin qu'on lui servît des viandes et des mets fortifiants ; mais lui, choisissant le moment où les regards des convives n'étaient pas fixés sur lui, mettait de côté la viande pour la donner ensuite aux pauvres, et ne mangeait que du pain avec quelques légumes.

A mesure qu'il avançait en âge, il marchait avec plus de fermeté dans la voie où il était entré. Si l'on avait espéré que les passions auraient prise sur lui, on fut bien détrompé ; on peut dire qu'il n'en montra jamais qu'une seule : l'amour de Dieu. Les plaisirs du monde lui semblaient des crimes ; les fêtes où se pressait la

noblesse de l'époque et où son rang lui aurait permis de briller, ne lui inspiraient que du dégoût. Il avait songé sans doute à se consacrer à Dieu ; mais par reconnaissance pour son oncle qui, après avoir veillé sur sa jeunesse, l'avait adopté pour son fils et nommé son légataire universel, il accepta l'épouse qu'il lui présenta, Marguerite, fille de Nicolas d'Este, marquis de Ferrare. Aucun enfant ne sortit de ce mariage, qui fut surtout l'union de deux âmes.

Dans l'année qui suivit, le prince Charles vint à mourir, et Robert, son héritier, se trouva par ce fait prince de Rimini, Césène, Fano et autres lieux, avec le titre de vicaire général du Saint-Siége, que lui décerna le pape Martin V, suzerain de ces domaines.

En même temps, devenu plus indépendant, Robert put se livrer plus librement à ses pieuses pratiques. Il fit construire dans son palais même une chapelle magnifique, qu'il enrichit des reliques de plusieurs saints personnages, mais dont le plus beau joyau était sans contredit une épine de la couronne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Des religieux d'un couvent voisin venaient y célébrer le service divin. Robert assistait tous les jours à la messe ; il récitait les mêmes prières que les religieux ; souvent même il se levait au milieu de la nuit pour aller chanter Matines avec quelques ermites qui vivaient dans une pieuse retraite, à une demi-lieue de Rimini. Comme il s'était choisi pour patron dès son enfance saint François d'Assise, il prit pour directeur spirituel un Frère Mineur dont la vertu était égale à la science.

Cet attachement à l'Ordre Séraphique et à son grand

fondateur ne resta pas sans récompense. Souvent, vers onze heures du soir, Robert entendait une cloche retentir à sa porte et une voix lui dire : « Debout, mon « fils, debout, il est temps ». C'était saint François lui-même, dans l'immense famille duquel il allait bientôt entrer, qui l'appelait ainsi pour la prière.

Ce fut encore le Patriarche séraphique qui lui annonça que Dieu désirait lui voir prendre la bure des Tertiaires, et c'est pour obéir à l'ordre d'en haut que Robert fit sa profession dans la chapelle de son palais, en 1340. A partir de ce moment, ses vertus allèrent se développant de jour en jour ; prince par sa naissance, il se fit le compagnon des petits et des humbles ; suzerain de nombreux vassaux, il se donna pour maître un pieux habitant de Rimini, à qui il obéissait aveuglément en toutes choses.

Cependant, au milieu des splendeurs d'une cour presque royale, il vivait avec l'austérité d'un anachorète. Il ne mangeait jamais de viande, se donnait fréquemment la discipline, jeûnait pendant plusieurs jours de suite, prenait à peine quelques heures de repos sur des planches ; et son confesseur lui ayant ordonné de coucher dans un lit pour ne pas abréger sa vie, il dormit tout habillé sur un matelas. On a conservé longtemps, dans la chapelle des ermites, où il allait souvent, le cilice dont il se couvrait. Les pauvres avaient en lui un bienfaiteur généreux, dont la main, toujours ouverte, répandait à profusion des aumônes. Il hébergeait les plus malheureux dans son palais, et se faisait un honneur de les servir à table : le jour du jeudi saint, il lavait les pieds de douze d'entre eux, en

mémoire de la Pâque de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ceux qui étaient malades, il les visitait dans leurs demeures, accompagné seulement de quelques serviteurs qui portaient des provisions, sans appareil mondain, dans le seul éclat de sa vertu.

Sa charité n'avait d'égale que sa dévotion. Il se confessait souvent et s'approchait de la sainte table toutes les fois que son directeur le lui permettait. Ses longues extases absorbaient la moitié de son sommeil ; parfois sa chambre apparaissait tout à coup pendant la nuit, illuminée d'une clarté surnaturelle ; c'était le Fils de Dieu lui-même, ou saint François qui venait le visiter.

Comme il était pieux, il honorait les ministres du Seigneur, prêtres ou religieux, et comblait les églises de ses dons. Sur une parole du Pape, il donna au Saint-Siége la ville de San-Sepolcro et quelques villages, malgré les réclamations des habitants qui faillirent en venir à une révolte à main armée. Il aurait voulu lui-même offrir le saint sacrifice ; mais ce désir ne devait jamais être accompli.

Robert était jeune encore, quand un saint homme lui annonça qu'il eût à se préparer à la mort, parce que dans quatre mois Dieu le rappellerait à lui. Il reçut cette nouvelle avec joie et profita de ce suprême avertissement pour achever sa vie mieux encore, s'il était possible, qu'il ne l'avait commencée. On le vit s'approcher tous les jours du tribunal de la pénitence et de la sainte table. Il disait le bréviaire romain avec assiduité, récitait à haute voix des prières et chantait des psaumes, ou bien le *Te Deum laudamus* et le *Gloria in excelsis*. Quand la maladie lui eut ôté ses forces, il

demanda à plusieurs religieux de venir prier auprès de son lit. Ses derniers moments furent cruels ; son agonie cessait à peine qu'il s'écria : « Je vois les cieux « s'ouvrir et le Seigneur assis dans sa gloire » ; en même temps, il rendait l'âme en souriant, le 10 octobre 1432, à l'âge de vingt-deux ans, dans un de ses châteaux, près de Rimini.

Le lendemain, on revêtit son cadavre de l'habit de Frère Mineur, et l'évêque de la ville vint en grande pompe, suivi du clergé, de la noblesse et de presque toute la population, pour le transporter processionnellement dans son palais. Là on le laissa exposé pendant plusieurs jours à la vénération du peuple ; puis on l'ensevelit sans éclat, comme il l'avait lui-même ordonné, dans le cimetière commun ; une plaque de marbre indiqua l'endroit où il reposait pour l'éternité.

Sur cet humble tombeau s'accomplirent un grand nombre de miracles : des aveugles y recouvrirent la vue, entre autres un Frère Mineur de Castello Durante, qui s'était fait conduire à Rimini pour implorer l'intercession de Robert ; des possédés furent délivrés, des blessés virent leurs plaies se fermer subitement ; enfin, c'est grâce à l'intervention de Robert, que sa veuve, la princesse Marguerite, put échapper à un second mariage, où ses parents voulaient la contraindre de s'engager.

LE BIENHEUREUX JEAN BARONCIUS

Le couvent de Rimini possède aussi les restes du bienheureux Jean Baroncius, qui fut célèbre par la sainteté de sa vie et les miracles qu'il accomplit, ainsi que ceux du bienheureux André Dolci, ou le Doux, un autre pieux religieux à qui la douceur de ses manières valut son surnom. Ce dernier fut un prédicateur plein de zèle, dont l'éloquence venait du cœur, et qui provoqua un grand nombre de conversions : Dieu permit que des miracles s'accomplissent par son intercession.

(WADDING et RANUCCI.)

ONZIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX PEIRRE VILLACRET

1459. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Décadence de l'Ordre séraphique trois siècles après sa fondation. — Les Conventuels en Espagne. — Le Père Pierre. — Son origine. — Ses études. — Il enseigne la théologie. — Sa retraite de vingt années au milieu des montagnes. — Tentative de réformation. — Construction d'un premier couvent. — Notre-Dame du Saule. — Tracasseries des Conventuels. — Nouveau couvent à Aquilera. — La maison de Dieu. — L'échelle du ciel. — Voyage à Constance. — Dernières années de Pierre. — Sa mort. — Miracles qu'il accomplit.

Il est une triste loi à laquelle sont soumises toutes les choses humaines, et qui est la conséquence de la nature même de l'homme dont toutes les œuvres sont entachées d'imperfection ; rien ne brille d'un éclat si

pur qui ne se ternisse un jour, rien ne s'élève sur la terre qui ne doive avec le temps tomber en ruines. L'Ordre Séraphique n'a pu échapper à cette règle ; dès les premières années de son installation, et presque sous les yeux de son saint fondateur, la lumière resplendissante qu'il avait jetée d'abord se voila, il chancela comme un monument mal assis sur sa base, et il faudra pour l'empêcher de s'écrouler les efforts soutenus de saints hommes, qui soutiendront l'édifice menaçant ruine.

C'est ainsi qu'au troisième siècle de d'Ordre, alors qu'il n'y avait plus guère en Espagne d'autres Frères Mineurs que les Conventuels, Dieu suscita le bienheureux Pierre Villacret et lui commit le soin de faire observer la règle dans son austérité primitive.

Né d'une famille noble de Valladolid, et frère de l'évêque de Burgos, Pierre avait pris de bonne heure l'habit de Frère Mineur. Il fit ses premières études en France, aux Universités de Toulouse et de Paris, après quoi il revint professer la théologie à Salamanque. Hors de l'école, il était un prédicateur remarquable et suivi : on le respectait pour sa science et on l'aimait pour ses vertus ; des princes et des rois même s'honoraient de son amitié.

Le Père Pierre portait au fond du cœur l'amour de la sainte pauvreté, de la pauvreté primitive, telle que saint François l'avait prescrite à ses Frères et pratiquée lui-même ; il résolut de la communiquer à d'autres, et de faire revivre avec eux les temps anciens. Il obtint d'abord de ses supérieurs la permission de se retirer dans la solitude, et alla habiter une grotte creusée

dans le roc, et située au milieu des montagnes qui avoisinent la paroisse de Saint-Pierre d'Arlanza. Il y vécut durant vingt années, au sein de la plus extrême pauvreté, inconnu aux hommes, parmi lesquels il se mêlait rarement, mais sans cesse en rapport avec Dieu, à qui il demandait dans ses longues extases la grâce de rendre à l'Ordre Séraphique son antique éclat.

Après être demeuré pendant tout ce temps au fond de sa solitude, Pierre revint parmi les hommes, comme un mort qu'on a oublié et qui réapparaît tout à coup aux yeux de ses amis étonnés ; et il se mit à chercher dans les bois et les montagnes un endroit propre à la construction d'un petit couvent où il pourrait, avec quelques compagnons, se livrer en paix aux austères douceurs de la vie contemplative. Il se fixa entre les villages de Tendilla et de Pennalver, où se trouvait une chapelle avec une image miraculeuse de la très-sainte Vierge, qu'on appelait Notre-Dame de Salceda ou du Saule. Là, avec le produit des aumônes de quelques gens de bien, il construisit, vers 1393, le petit couvent d'où la réforme allait bientôt se répandre sur l'Espagne tout entière.

Il n'y était installé que depuis quelques mois, quand il fut forcé de l'abandonner par suite des tracasseries des Conventuels : ceux-ci déclaraient que l'emplacement du couvent, et par suite le couvent lui-même, leur appartenaient. Mais Dieu lui fournit un autre asile, une retraite non moins calme et non moins profonde, près de la paroisse d'Aquilera, non loin du village d'Aranda, au diocèse d'Osma. Depuis quelque temps on

voyait pendant la nuit resplendir des lueurs étranges au-dessus de cet endroit de la forêt, et comme aucune explication n'en donnait la cause, il avait fallu reconnaître qu'il y avait là un miracle. L'évêque d'Osma fit élever, en mémoire de ce prodige, une petite chapelle qui devait être desservie par un prêtre. C'est là que se rendit Pierre Villacret.

Chemin faisant, il passa par Valladolid et visita les Conventuels de cette ville. Il eut le bonheur de conquérir à sa réforme plusieurs religieux qui n'attendaient, pour se décider, qu'une occasion et qu'un directeur. De ce nombre était saint Pierre Régalat, âgé alors de plus de quarante ans, et depuis longtemps profès : en apprenant que Pierre Villacret avait reçu du général de l'Ordre la permission de recevoir des Frères, il vint à lui, et le suivit dans son asile d'Aquilera. Le prêtre qui desservait la chapelle et son serviteur prirent aussi l'habit, et, le nombre des religieux s'accroissant, l'évêque d'Osma fit construire un petit couvent capable d'en contenir douze : on l'appela la *Maison de Dieu* (1410), pour perpétuer le souvenir de la lumière surnaturelle qui s'y était montrée.

Quelques années plus tard, de nouveaux couvents s'élevèrent à Abroxo d'abord, puis à Cabrera et à Ocanna ; malheureusement ces deux derniers furent encore saisis par les Conventuels, d'autant plus mal disposés à l'égard de Pierre Villacret, qu'il montrait plus d'énergie et qu'il obtenait de meilleurs résultats. On vit alors ce saint religieux, épuisé qu'il était par l'âge, les privations et les maladies, se rendre au Concile œcuménique de Constance, en Suisse, réuni en

1417, et qui avait nommé souverain Pontife Martin V. Le bienheureux Pierre s'adressa au nouveau Pape, lui exposa l'état des choses, lui raconta ses douleurs et les luttes qu'il soutenait pour la bonne cause, sans espérer presque d'en sortir vainqueur ; et il obtint de lui deux bulles qui confirmaient l'installation de ses deux pauvres couvents d'Aquilera et d'Abroxo, et ordonnaient d'y pratiquer la règle instituée par saint François au couvent de la Portioncule.

Dès lors, sûr du succès, il revint en Espagne, et ne songea plus qu'à achever ses jours dans le recueillement. Il s'était proposé pour modèle le saint fondateur de l'Ordre, et ce n'est pas aller trop loin que d'affirmer qu'il a sur beaucoup de points approché de la perfection de saint François. Comme lui, il fut un miroir d'humilité ; il gémissait encore après plus de trente ans d'avoir accepté trop facilement les difficiles fonctions de professeur de théologie. Il se félicitait de sa condition présente, condition misérable, s'il en fut. « J'aime « mieux ma pauvreté », disait-il, « que la science d'un « saint Augustin », et il ajoutait : « J'ai plus avancé « dans les voies du Seigneur en vivant dans la solitude, « qu'en étudiant à Toulouse, à Paris et à Salamanque ».

Sa nourriture se composait presque absolument de pain et d'eau ; il y ajoutait quelquefois des légumes, jamais de viande ni de vin ; et cette extrême frugalité l'aida sans doute à conserver sa virginale chasteté. Ami de la retraite, il avait les villes et leur tumulte en horreur, et loin du contact des hommes, il se livrait dans l'ombre aux plus rudes mortifications.

Aussi est-il vrai de dire qu'il a formé des disciples

par l'exemple de sa vie beaucoup plus que par ses paroles ; c'est en pratiquant la pauvreté, les jeûnes, les veilles, les austérités, qu'il leur en inculqua l'amour ; c'est en se soumettant le premier à la règle, qu'il la fit respecter sans peine par ses frères. On appelait son couvent l'*Echelle du Ciel*.

Le bienheureux Pierre a accompli durant sa vie beaucoup de miracles ; il a, entre autres, indiqué d'avance le lieu de sa mort. Comme il se rendait au Chapitre général à Penafiel, en franchissant le seuil du couvent, il dit à son compagnon : « C'est ici que je « m'endormirai pour les siècles des siècles ».

En effet, quelques jours après l'ouverture du chapitre, il tomba malade, reçut pieusement les derniers sacrements et mourut le 11 octobre 1422, à l'âge de soixante ans ; il y avait quarante-six ans qu'il portait l'habit de l'Ordre Séraphique.

Presque aussitôt des miracles éclatants témoignèrent que celui qui venait d'expirer était vraiment un élu du Seigneur. Le cadavre conserva, pendant les trois jours qu'il fut exposé dans l'église, l'apparence d'un corps animé ; une odeur divine s'en exhalait et remplissait tout le couvent. De toutes parts on accourait pour le contempler ; on baisait ses pieds et ses mains ; quelques-uns d'entre les visiteurs essayèrent de s'emparer, par surprise, des lambeaux de ses vêtements ; l'un d'eux voulut même lui couper la main droite ; mais aussitôt il ressentit au bras une violente douleur qui le força de reconnaître, devant le peuple assemblé, ce qu'il avait voulu faire. Cependant le chant du *Te Deum* s'élevait sous les voûtes de

l'église, et il ne cessa de retentir jusqu'au jour des funérailles. Le bienheureux repose maintenant dans un sépulcre en albâtre ; une inscription rappelle sa vie et ses vertus.

La réforme du bienheureux Pierre Villacret ne mourut pas avec lui ; au contraire, elle alla toujours se développant ; les novices affluèrent ; on fut obligé de construire de nouveaux couvents près de ceux d'Aquilera et d'Abroxo ; le pape Pie V en fit une custodie qui devint dans la suite la province de l'Immaculée-Conception (1).

LE PÈRE DIDACE DE BARRAHONA

ET LE PÈRE PIERRE DE GAMARRA

SOMMAIRE : Le couvent de Salceda. — Sainteté de ses habitants. — Pourquoi leurs noms n'ont pas été conservés. – Le Père Didace et le Père Pierre. — Le frère Matthieu de Santorcaz. — Pèlerinages à la vierge du Saule. — Agrandissement du couvent. — Le Père Pierre Gonzalès de Mendoza, archevêque de Grenade.

Le couvent de Salceda, où le bienheureux Pierre Villacret commença sa réforme, réclamé d'abord par les Conventuels et rendu ensuite à ses légitimes possesseurs, s'était bientôt rempli de vénérables religieux. Telle était l'austérité de ces hommes pieux et la solitude où ils se renfermaient, que leurs noms n'ont pas été conservés, et que le souvenir de bien peu d'entre eux est parvenu jusqu'à nous. On connaît cependant

(1) Voir à ce propos la vie de saint Pierre Régalat, treizième jour de mai, tome V du *Palmier séraphique*. On y trouvera les détails que nous ne rapportons pas ici.

le Père Didace de Barrahona, l'un des premiers habitants de cet asile, et des mérites duquel on ne se douta au dehors que par les miracles qui s'accomplirent après sa mort sur son tombeau.

Près de lui repose le Père Pierre de Gamarra, gardien, un rigoureux observateur de la règle. Trois jours avant sa mort, comme il offrait le saint sacrifice, Jésus lui apparut tout à coup et lui annonça qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre. Il se prépara sans trouble au voyage de l'éternité et expira au milieu d'une longue agonie sans pousser un murmure.

C'est encore au couvent de Salceda qu'est mort le frère Matthieu de Santorcaz, homme d'une vie exemplaire, d'une charité inépuisable, humble Providence des pauvres et des malades. Il exerçait les fonctions d'infirmier, et il les remplit sans interruption avec un dévouement inaltérable. Quand l'infirmerie restait vide de pensionnaires, il s'adonnait à la contemplation, soit dans sa cellule, soit même sur la montagne, en dehors du couvent. Une nuit qu'il était plongé dans l'extase, la neige se mit à tomber à flocons épais, avec une abondance telle, qu'elle ne tarda pas à le couvrir comme d'un manteau, puis à s'élever progressivement jusqu'à la hauteur de sa poitrine, et cependant il demeurait à genoux, sans s'apercevoir de rien, aussi tranquille que s'il eût prié dans la chapelle. Ce n'est qu'au jour naissant qu'il recouvra l'usage de ses sens, et que sortant de sa blanche prison il reprit le chemin du couvent.

Le couvent de Salceda, bien que situé au milieu de montagnes presque impraticables, attirait cependant

une énorme affluence de pèlerins, à cause de l'image miraculeuse de la Vierge au Saule qui se trouvait dans la chapelle. Le roi Philippe III lui-même vint le visiter en 1604 avec une suite nombreuse de seigneurs de la cour, et il se montra fort édifié de l'austérité des saints religieux qui l'habitaient. Les ducs d'Infantando, dont le domaine était dans le voisinage, entretinrent à leurs frais, pendant plusieurs siècles, la veilleuse du sanctuaire. Autour de la statue de la Vierge brûlaient continuellement des lampadaires d'argent, offrandes de hauts et puissants personnages, qui témoignaient ainsi de leur dévotion à la mère de Jésus.

Dans la suite l'humble maison devint un couvent considérable. Le Père Pierre Gonzalès de Mendoza, fils du prince d'Evoli, duc de Pastrana, qui y avait reçut l'habit et qui devint dans la suite archevêque de Grenade et de Saragosse, fit reconstruire les murailles chancelantes, et édifier sur toute la montagne des ermitages et des chapelles. L'église fut aussi rebâtie et agrandie ; on l'enrichit des reliques de saints personnages ; on traça sur les pentes abruptes des chemins commodes, qui permissent aux ermites de la montagne et aux pèlerins venus de toute l'Espagne d'arriver facilement au couvent. Une bibliothèque, à l'usage des religieux, renfermait une riche collection de livres pieux et d'ouvrages de théologie. Enfin, à proximité de la retraite des religieux, on construisit une vaste auberge destinée à abriter les visiteurs, qui, logés au couvent, auraient pu troubler les Frères dans leur solitude.

LES RELIGIEUX DU COUVENT D'AQUILERA

SOMMAIRE : Comment se révéla la sainteté des religieux d'Aquilera. — Honneurs rendus aux précieux restes de saint Pierre Régalat. — Une chapelle est placée sous son invocation.

Le couvent d'Aquilera, fondé aussi par le bienheureux Villacret, est resté non moins célèbre que celui de Salceda pour la sainteté des religieux qu'il a abrités. Comme à Salceda, la solitude où ils se renfermaient, l'ombre dont ils couvraient volontairement leurs admirables vertus, fut cause qu'on ne les connut qu'après leur mort. C'est seulement en fouillant le caveau commun où ils dormaient de l'éternel sommeil, en contemplant leurs corps qui gardaient l'apparence de la vie jusque dans les ténèbres du tombeau, que l'on comprit ce qu'ils avaient été autrefois.

Saint Pierre Régalat se trouvait parmi ces élus du Seigneur. Son corps, miraculeusement reconnu, fut par la suite placé dans une chapelle élevée en son honneur par les soins du duc de Pennaranda. Autour de son sépulcre, on groupa de saintes reliques, et les ex-voto d'or et d'argent que l'on y déposa témoignent de la confiance des habitants du pays dans l'intercession des vénérables religieux, dont se voyaient là les précieux restes. A la chapelle était attaché un prêtre qui y offrait tous les jours le saint sacrifice. Après sa mort, le pieux donateur y fut enseveli.

LE PÈRE LOUP DE SALAZAR

1459. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Vertns du bienheureux Père Loup. — Il fonde plusieurs couvents.— Son amitié avec le comte et la comtesse de Haro. — La custodie du Père Loup. — Un orage de calomnies fond sur lui. — Sa mort.

Ce saint religieux fut pendant plusieurs années le compagnon fidèle du bienheureux Pierre Villacret; il le suivit jusqu'en Suisse, au concile de Constance. C'était un religieux d'une grande science, mais plus modeste encore que savant, pratiquant la pauvreté avec amour, soumis à la Règle plus qu'aucun autre, digne en tous points de son maître le bienheureux Villacret.

Le Père Loup a fondé huit couvents, réunis d'abord en une custodie, dont il fut le premier custode, et qui devint le noyau autour duquel se forma la province de Burgos. Des personnes pieuses l'aidèrent de leurs aumônes dans cette entreprise, et en particulier Pierre Fernandez de Velasco, comte de Haro, et sa femme Béatrix Manriquez dont il était le confesseur. Le comte et la comtesse avaient pour l'Ordre une telle vénération, qu'ils voulurent donner à leurs enfants les noms de nos plus saints Frères; ils fondèrent aussi un monastère de femmes qu'ils dotèrent de riches revenus.

Le Père Loup et le Père Pierre Régalat présidèrent ainsi, soit directement, soit indirectement, à l'installation d'un certain nombre de monastères de religieuses, où ils établirent une Règle sévère et des habitudes

austères. Ils veillaient eux-mêmes à ce que leurs filles spirituelles donnassent des exemples de vertus.

Le Père Loup de Salazar, ce religieux si parfait, n'a pas été à l'abri des envieux et des calomniateurs. Le démon lui suscita des ennemis, et, ce qu'il y avait de plus terrible, parmi ceux qui l'avaient autrefois le plus aimé et le plus honoré. C'est ainsi que le comte Fernandez de Velasco écrivit au Pape une longue lettre de plaintes amères et d'accusations mal fondées contre le saint religieux. Il lui reprocha de s'être élevé contre plusieurs prescriptions de Saint-François lui-même, de vouloir peut-être se séparer du reste de l'Eglise, pour former une secte dont il serait le pontife.

Aussitôt le Pape prit contre le Père Loup les mesures les plus rigoureuses ; sa custodie fut dissoute, et les couvents qu'il avait élevés confondus avec les autres de la province ; il fut lui-même privé de sa dignité. Le saint religieux ne comprit rien aux étranges accusations dirigées contre lui ; il courba la tête sous l'orage, sans vouloir se justifier, remerciant du fond du cœur Dieu de cette épreuve ; puis il se retira dans le petit couvent de Linarès pour y finir ses jours dans la retraite et le silence. Un jour qu'il avait fait en toute hâte la route de Linarès à Medina di Pomar pour aller entendre la confession du connétable de Castille, il tomba malade et mourut (1459). Il fut enseveli dans l'église des Clarisses de Medina di Pomar.

(WADDING et PAPEBROECK.)

LE PÈRE THADDÉE O'BOYL

MARTYR EN IRLANDE

1597. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : L'île des Saints. — La province d'Irlande. — Ce qu'elle devint à l'époque de la persécution. — Les martyrs inconnus. — Le Père Thaddée O'Boyl. — Ses vertus. — Son courage. — Sa mort.

L'Irlande avait été nommée l'Ile des Saints, dès les premiers siècles où le christianisme y avait pénétré ; aujourd'hui encore, les nombreux martyrs qu'elle a produits et la fermeté inébranlable avec laquelle elle a repoussé l'invasion de l'hérésie protestante lui méritent ce titre glorieux.

C'est un compagnon de saint François, qui, parti de Compostelle, vint fonder en Irlande les premiers couvents de l'Ordre. Dans la suite, les Frères Mineurs se multiplièrent sur cette terre féconde en serviteurs de Dieu ; ils y possédèrent, selon certains auteurs, trente-quatre couvents, selon d'autres cinquante-six, qui, placés sous l'autorité d'un seul gardien, formaient la province d'Irlande. L'hérésie anglicane et la fureur sauvage avec laquelle des tyrans comme Henri et Elisabeth cherchèrent à imposer leurs erreurs, ruina d'un coup cette florissante colonie de Franciscains. Les couvents disparurent, pillés, ruinés, incendiés ; les autels du vrai Dieu furent jetés à terre, les prêtres et les religieux traqués comme des bêtes fauves, traînés devant des tribunaux dérisoires, et jetés dans des prisons où

ils mouraient de privations et d'épuisement quand on ne les assassinait pas sur les chemins.

Chaque jour, pour ainsi dire, apportait sa moisson de martyrs, presque tous, hélas ! demeurés inconnus ; mais si les hommes ne se souviennent plus d'eux, ils jouissent dans le ciel de la récompense méritée, et, mêlés aux chœurs des anges, ils chantent les louanges du Très-Haut et contemplent éternellement son infinie majesté.

Au nombre de ces héros de la foi est le Père Thaddée O' Boyl, saint religieux dont toute la vie fut partagée entre la méditation extatique et le soin des âmes. Ferme comme un roc au milieu de la persécution, sans crainte des vengeances terribles qu'il allait attirer sur sa tête, il consolait les catholiques éplorés, relevait leur courage, portait aux malades les derniers sacrements. Il était gardien du couvent de Dungal, quand il fut arrêté par les hérétiques, le jour de la fête de saint François d'Assise. Son procès ne fut pas long ; quelques jours après, on le pendit avec sa propre corde, le 12 octobre 1597.

En cette même année, six Frères Mineurs, dont les noms n'ont pas été conservés, furent mis à mort par les hérétiques dans un couvent de la province irlandaise d'Ultonie.

LE PÈRE FERGALL WARDÉE, MARTYR

ET AUTRES

1644. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Vertus et mort glorieuse du Père Fergall Wardée. — Le Père Christophe Donlévius. — Le Père Patrice Bardée et ses compagnons. — Sac du couvent et de l'église d'Ardfert. — Massacre de trois vieillards. — Le Père Nielan Lochoran. — Comment il repousse de superbes promesses. — Le Père Henri Conrie et le Frère Antoine Broder.

Le Père Fergall Wardée était un célèbre prédicateur. Son zèle pieux l'avait dès longtemps désigné aux hérétiques qui le traquaient en vain, quand il tomba entre les mains d'une sorte de pirate écossais, au service du parlement d'Angleterre. Après avoir, pendant trois mois de captivité, souffert tout ce qu'on peut souffrir, le courageux confesseur fut pendu au beaupré d'une barque avec un gentilhomme nommé Cornelius O' Brien, que ni les menaces ni les promesses n'avaient pu déterminer à abandonner sa foi.

En même temps que le Père Fergall, était tombé entre les mains du pirate dont nous venons de parler, le Père Christophe Donlévius, un autre prédicateur. Après avoir fait en Espagne de fortes études, le Père Donlévius était revenu en Irlande, pour apporter aux catholiques de ce pays les secours et les consolations dont ils avaient si grand besoin. Pendant plusieurs années, il fut comme la providence de la province d'Ultonie. Traqué longtemps, et à la fin surpris et chargé aussitôt de chaînes, il fut envoyé à Newgate,

où se trouvaient déjà une foule de prêtres et de religieux. Il y mourut de souffrances et de privations, au bout de trois ans. (1644.)

Vers la même époque, les hérétiques mirent à sac le couvent de Muineach, et massacrèrent le Père Patrice Bardée et plusieurs autres Frères Mineurs demeurés inconnus.

En 1580, le couvent et l'église d'Ardfert avaient déjà été pillés, et les sectaires de l'anglicanisme, en haine de la religion catholique, les avaient transformés en caserne pour eux-mêmes et en écurie pour leurs chevaux. Dieu se chargea de les punir sur-le-champ; tous leurs chevaux périrent, et les soldats à leur tour ne tardèrent pas à mourir misérablement.

En 1582, trois vieillards à qui leurs infirmités n'avaient pas permis de se dérober par la fuite à la rage des bourreaux, le Père Donat Hinrecan, le Père Philippe Ofée et le Père Maurice Oscallan, furent massacrés au pied de l'autel.

Le Père Nielan Lochoran, que ses vertus condamnaient d'avance, et à qui on reprochait de déployer trop de zèle au service des malades, fut arrêté et conduit à Londonderry. Là, sa fermeté fut soumise à de

rudes épreuves ; comme il ne cessait pas de prêcher et de confesser, le gouverneur anglais de la ville le fit amener devant lui et lui proposa d'abord de magnifiques récompenses, s'il consentait à renoncer à sa foi. « J'ai quitté le monde et les prétendues voluptés qu'il « offre », répondit le Père Nielan, « pour me donner « au Christ ; et pour tout l'or de la terre je ne faillirais « pas à mes serments. Ma vie est à mon Dieu, et, s'il le « faut, je suis prêt à mourir pour sa glorification ; ne « suis-je pas sûr, d'ailleurs, qu'une place me sera ré- « servée auprès de son trône, si j'ai le bonheur de « verser mon sang en célébrant ses louanges? C'est « vous, et non pas moi, qui devriez renoncer à vos er- « reurs, et sortir enfin, par un effort énergique, de « l'abîme où vous vous êtes volontairement plongé ».

Une heure après, le courageux confesseur était conduit au gibet. (1652.)

En cette même année, le Père Henri Conrie, descendant d'une noble famille, fut arrêté par les hérétiques pendant qu'il quêtait pour le couvent, et pendu sans autre forme de procès.

La même année encore, le frère Antoine Broder subissait le même sort. Quatre semaines après sa mort, ses parents vinrent recueillir son corps qui avait été enseveli sous la potence ; ils l'enterrèrent en lieu saint, avec l'habit de l'Ordre.

LE B. JEAN DE WATERFORD.

SOMMAIRE : Miracles accomplis sur le tombeau du bienheureux Jean. — Un autre Jean de Waterford. — La ville intrépide. — La petite Rome.

Le couvent de Waterford, en Irlande, possède les précieux restes du bienheureux Jean de Waterford, qui naquit dans cette ville au troisième siècle de l'Ordre. En récompense des vertus admirables qu'il avait pratiquées toute sa vie, Dieu permit que des miracles s'accomplissent sur son tombeau. Des malades y venaient de loin chercher la guérison ; des morts, dit la chronique, y retrouvèrent la vie.

On se souvient encore aujourd'hui, dans la même ville, d'un autre religieux qui eut aussi le don des miracles, le frère Jean Luker. Ses restes, ensevelis d'abord dans l'église paroissiale, puis transportés en secret dans la chapelle du couvent, furent longtemps l'objet de la vénération des fidèles.

A l'époque des persécutions, Waterford fut l'une des villes qui se montrèrent les plus attachées au catholicisme ; la piété courageuse de ses habitants et leur fidélité à la religion lui valut le surnom de *la petite Rome*.

(BRUODUN et WADDING.)

DOUZIÈME JOUR D'OCTOBRE

SAINT SÉRAPHIN DE MONTE-GRANARO

FRÈRE LAI DE L'ORDRE DES CAPUCINS

L'année 1540 vit naître à Monte-Granaro, dans la Marche d'Ancône, saint Séraphin. Ses parents étaient dénués des biens de la fortune, mais riches en vertu. Sa mère surtout était si pieuse que tout le monde l'admirait et que les femmes se la proposaient pour modèle. Elle déposa dans le cœur de son fils les germes de toutes les vertus, et Félix, comme on l'avait nommé au baptême, sut répondre aux soins que se donnait sa mère pour le former à la vertu. On ne voyait dans son extérieur et sa conduite rien de puéril. Il aimait la prière, et, connaissant déjà le prix du temps, il n'en laissait perdre aucune parcelle. Son père, pauvre maçon, plaça de bonne heure son fils chez un paysan pour garder les bestiaux. Le jeune serviteur de Dieu eut dès lors tout le temps de se livrer à la prière. Il avait gravé une croix sur un chêne, et devant cette croix il passait des heures en adoration ; ce qui ne l'empêchait pas de remplir son emploi avec la plus grande fidélité. Le soir, quand il était rentré, il prenait peu de nourriture, et, après avoir donné quelques heures au sommeil, il se levait et passait le reste de la nuit à converser avec son Sauveur.

Le temps des épreuves était venu. La mort venait de lui ravir son père. Obligé de rentrer à la maison pa-

ternelle, il eut à obéir à son frère dont le caractère était violent et colère. Ce frère était maçon : il voulut apprendre ce métier à Félix, et, sans pitié pour son âge, il le traita comme une bête de somme, sans qu'une plainte sortît jamais de la bouche de celui qui était l'objet de tant de duretés. Cette situation sè prolongea pendant plusieurs années. A seize ans, ayant entendu lire le livre de Denis le Chartreux sur les fins dernières, il prit la résolution, pour sauver son âme et échapper aux dangers que l'on court dans le monde, d'entrer chez les Capucins. Il se rendit au couvent de Tolentino où il prit le nom de Séraphin, sous lequel il est connu. Il avait dix-huit ans, et il comprit qu'il n'était pas entré dans un Ordre religieux pour pratiquer la vertu, mais pour atteindre à la perfection. Il fit des progrès si rapides que ses frères en étaient étonnés. Au bout d'un an il fut admis à prononcer ses vœux. Ce fut pour lui l'occasion d'une telle joie que ce jour-là il baisait les pieds de tous les Pères. Dès lors il s'appliqua à établir en lui une pureté parfaite de conscience et à éviter tout ce qui pourrait la ternir ; il redoutait les péchés les plus légers et les avait en horreur. En récompense il obtint en abondance les lumières du ciel et devint bientôt fort habile dans la science des Saints. Il avait le cœur embrasé des flammes de l'amour divin, et, un jour que pendant une récréation on l'obligea de monter en chaire pour adresser la parole à ses frères, il sut trouver de tels accents que les religieux touchés et émerveillés bénirent Dieu de ce qu'il avait donné une foi si vive et tant de ferveur à ce pauvre Frère. L'amour de Dieu

était sa vie ; il aurait voulu donner son sang pour prouver à Dieu son amour ; il sollicita la faveur d'aller dans les pays infidèles pour y souffrir le martyre, mais ses supérieurs ne crurent pas devoir lui accorder cette faveur et priver leur communauté de ce modèle de vertus.

Une charité sincère pour le prochain accompagnait l'amour qu'il avait pour Dieu. Il était affable, bienveillant pour tout le monde et toujours disposé à rendre service. Mais c'était surtout les pauvres qui avaient la plus grande part à son affection. Il mettait en œuvre tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour les soulager, et pour cela il se privait souvent du nécessaire. Une famine étant survenue, il se contenta de quatre onces de pain par jour, afin de pouvoir donner davantage à ceux qui avaient faim. Dieu, en récompense de ses vertus, lui accorda le don des miracles ; il connaissait l'avenir et lisait dans le secret des cœurs ; mais, comme son humilité était grande, il mettait tout en œuvre pour cacher les prodiges qu'il opérait. Sa réputation de sainteté devint telle que ses supérieurs furent obligés de lui ôter la charge de quêteur, parce que, quand il sortait, la foule se pressait sur ses pas et coupait des morceaux de son manteau.

Il fut averti de sa mort et l'annonça à ses frères. Il avait soixante-quatre ans, quand il expira, le 12 octobre 1604, après avoir édifié pendant quarante-six ans l'Ordre des Capucins. Il s'opéra de nombreux prodiges à son tombeau. En 1610, le pape Paul V permit aux habitants d'Ascoli de lui rendre un culte public, et Clément XIII le canonisa le 16 juillet 1767.

TREIZIÈME JOUR D'OCTOBRE

SAINTS DANIEL, SAMUEL, DONULE, LÉON
HUGOLIN, NICOLAS ET ANGE

FRÈRES MINEURS, MARTYRS A CEUTA, EN MAURITANIE

1221. — Pape : Honoré III. — Roi de France : Philippe II, *Auguste.*

Le séraphique Père François d'Assise avait cherché par trois fois l'occasion du martyre. Son exemple et le récent triomphe de ses cinq enfants martyrisés au Maroc en 1220, avaient inspiré à beaucoup d'autres Frères Mineurs un désir ardent de mourir pour Jésus-Christ.

Daniel, provincial de Calabre, homme d'une éminente sainteté, demanda à frère Elie, vicaire général, la permission d'aller prêcher la foi aux Maures, avec six autres religieux nommés : Samuel, Donule, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange.

Ayant reçu l'obédience du vicaire général et la bénédiction de François, les saints missionnaires s'embarquèrent, en 1221, dans un port de la Toscane, d'où ils passèrent à Tarragone, en Espagne. Leur premier dessein était d'aller directement à Maroc, pour mêler leur sang à celui de leurs frères ; mais quelques raisons, favorables à leur pieuse entreprise, leur firent prendre la route de Ceuta.

Daniel y arriva le premier avec trois compagnons, le patron du vaisseau n'en ayant pas voulu prendre davantage. Ils s'arrêtèrent hors de la ville, dans un faubourg où résidaient tous les marchands chrétiens de Pise, de Gènes et de Marseille. L'entrée de la ville était rigoureusement interdite aux chrétiens. Leur occupation fut de distribuer à ces marchands le pain de la parole divine, en attendant leurs compagnons, qui arrivèrent le 29 septembre.

Le vendredi suivant, premier jour d'octobre, ils conférèrent ensemble des dispositions qu'ils avaient à prendre et des secours dont ils avaient besoin pour le rude combat qui se préparait. Le lendemain samedi, ils se confessèrent l'un à l'autre et reçurent la sainte communion, sans laquelle, quand on pouvait la recevoir, saint Cyprien ne voulait pas qu'on exposât au martyre les confesseurs de la foi : « Parce que », dit-il, « c'est le corps et le sang de Jésus-Christ, qui donnent « le courage d'endurer les supplices ». Saint Chrysostome et saint Bernard disent aussi que la très-sainte Eucharistie est la plus forte défense que l'on puisse opposer aux tentations du démon et aux attraits du péché.

Les sept religieux sortirent de la table sainte, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome, comme des lions rugissants, ne respirant que feu et flammes, et ne pouvant plus contenir l'ardeur qui les dévorait. Le soir du même jour, ils se lavèrent les pieds les uns aux autres, pour imiter le Fils de Dieu qui lava les pieds à ses disciples avant sa passion ; et le dimanche, de grand matin, alors qu'il y avait peu de monde dans

les rues, ils entrèrent dans la ville, la tête couverte de cendre, et commencèrent à dire à haute voix : « Il n'y « a de salut qu'en Jésus-Christ ».

Ils ne marchèrent pas longtemps sans être arrêtés, accablés de coups et conduits devant le roi. En sa présence et devant les grands de la cour, ils répétèrent courageusement ce qu'ils avaient dit au peuple : « Qu'il faut croire en Jésus-Christ, et qu'il n'y a de « salut à espérer que dans son seul nom ». Ils prouvèrent cette vérité par de fortes raisons et d'éloquentes paroles. Le roi, les voyant pauvrement vêtus, et entendant leur franc-parler, les prit pour des fous et crut que leurs têtes rasées, avec une couronne de cheveux, en étaient une marque. Cependant, pour éprouver leur constance, et aussi parce qu'ils avaient méprisé Mahomet et sa doctrine, il les fit jeter dans une affreuse prison, où ils demeurèrent huit jours, chargés de fers et traités sans pitié.

Leur captivité ne les empêcha point d'écrire aux chrétiens du faubourg de Ceuta. La lettre était adressée au prêtre Hugues, chargé des Génois, et à deux religieux, l'un Frère Mineur, l'autre Frère Prêcheur, qui étaient arrivés depuis peu du fond de la Mauritanie. Ce précieux document étant tout ce qui nous reste ici-bas des saints martyrs, nous l'insérons dans cette notice avec tout le respect qu'on doit à une relique.

« Béni soit Dieu, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, qui nous console en toutes nos peines ! C'est lui qui, ayant montré à notre père Abraham la victime qu'il lui devait offrir, l'envoya parcourir la terre

comme un pèlerin et un insensé, le justifiant à cause de sa foi, qui lui avait mérité le titre d'ami de Dieu. Ainsi il nous a enseigné à paraître insensés aux yeux du monde si nous voulons être trouvés sages devant la Majesté divine. Le Sauveur nous a dit aussi : « Allez, « prêchez l'Evangile à toute créature ; le serviteur ne « doit pas être plus grand que son maître, ni le dis- « ciple au-dessus de celui qui l'instruit. Si les hommes « vous persécutent, songez qu'ils m'ont persécuté, moi « le premier ». Et nous, très-petits et très-indignes serviteurs de Jésus-Christ, touchés de ces paroles, nous avons quitté notre patrie et nous sommes venus ici prêcher l'Evangile, pour la gloire de Dieu et le salut de nos âmes, pour l'édification des fidèles et la confusion des infidèles obstinés, suivant cette parole de l'Apôtre : « Etant devant Dieu la bonne odeur de Jésus- « Christ, nous sommes pour quelques-uns une odeur « de vie, et pour d'autres une odeur de mort » ; le Sauveur lui-même avait dit : « Si je ne fusse venu, et « si je ne leur eusse point prêché, ils n'eussent pas « péché ».

« Nous sommes donc entrés en cette ville de Ceuta pour prêcher au peuple le nom de Jésus et sa sainte loi ; nous avons même annoncé au roi la bonne nouvelle du salut ; mais lui, nous traitant comme des insensés, nous a fait jeter en prison ; et il nous a semblé à propos de vous en avertir. Bien que, par la grâce de Dieu, nous ayons beaucoup à souffrir ici, nous sommes néanmoins grandement consolés en Notre-Seigneur, en la bonté duquel nous avons mis toute notre con fiance, espérant qu'il aura pour agréable le sacrifice

de notre vie. Que pour cela gloire et honneur lui soient à jamais rendus ! *Amen* ».

Le juge, nommé Arbaldo, voulant observer, par une fente du mur, ce que faisaient les captifs dans leur prison, les vit débarrassés de leurs chaînes, le visage brillant d'une clarté extraordinaire, et chantant mélodieusement les louanges de Dieu avec une joie incomparable. Le roi, averti de ce prodige, se fit amener les confesseurs, le dimanche matin, dixième jour d'octobre, et leur offrit de grandes richesses, s'ils voulaient se faire musulmans. Ils répondirent avec intrépidité qu'ils ne pouvaient avoir qu'un profond mépris pour toutes les choses de la terre et même pour la vie, lorsqu'ils songeaient au bonheur de la vie future. Le roi les fit séparer, dans l'espoir de les réduire avec plus de facilité, et on les tenta chacun en particulier par des promesses et par des menaces ; mais les saints confesseurs, avec une constance égale, défièrent les tourments et méprisèrent les plaisirs.

Comme le Père Daniel parlait avec beaucoup de force, un sarrasin, transporté de colère, lui donna sur la tête un grand coup de cimeterre ; et comme un autre l'exhortait à se faire musulman s'il voulait éviter de plus mauvais traitements, le Saint lui répondit qu'il devait bien plutôt songer lui-même à se convertir à la foi chrétienne, s'il voulait éviter l'enfer, où Mahomet était déjà, et où le Coran ne pouvait que le conduire.

Rentrés dans leur prison, les saints confesseurs se jetèrent aux pieds du Père Daniel, leur supérieur, qui avait si glorieusement commencé le martyre auquel ils espéraient tous participer, et versant des larmes de joie,

ils lui dirent : « Nous rendons grâces à Dieu, et à vous, « mon Père, de nous avoir procuré la palme du mar- « tyre. Nos âmes suivront la vôtre ; bénissez-nous et « mourez ; volontiers nous mourrons avec vous : le « combat finira bientôt, et nous aurons ensuite une « paix éternelle ». Daniel les embrassa tendrement, les bénit, et anima encore leur courage par ces paroles : « Réjouissons-nous dans le Seigneur, mes très-chers « Frères, voici pour nous un jour de fête ; le ciel nous « est ouvert, les anges viennent au-devant de nous et « nous environnent. Oui, c'est aujourd'hui que nous « allons recevoir la couronne du martyre, et cette cou- « ronne ne se flétrira jamais ! »

En effet, le roi, voyant qu'ils étaient inébranlables, les condamna tous à avoir la tête tranchée. On les dépouilla de leurs vêtements, et, les mains liées derrière le dos, on les mena au lieu de l'exécution, précédés d'un héraut qui publiait la cause de leur mort. Les saints martyrs s'avançaient joyeux et fiers comme s'ils allaient à un festin nuptial, chantant triomphalement les louanges de Dieu au milieu du supplice ; ils se mirent à genoux pour recommander leur âme à Dieu, puis ils présentèrent tranquillement leurs têtes au bourreau, qui les abattit successivement, tandis que leurs âmes s'envolaient dans le sein de Dieu pour y jouir éternellement de la gloire réservée aux martyrs. Ainsi s'accomplit le triomphe des sept Frères Mineurs, le dixième jour d'octobre de l'année 1221.

La populace infidèle brisa les têtes des saints martyrs et mit leurs corps en pièces ; ces restes mutilés furent recueillis par les chrétiens, qui les déposèrent d'abord

dans le magasin des marchands marseillais, et plus tard les inhumèrent dans le faubourg de Ceuta. Quelques années plus tard, ces précieuses reliques furent transférées dans l'église de Sainte-Marie, près de Maroc, où Dieu fit éclater la gloire de ces Saints par une infinité de miracles, et notamment par une grande lumière que les Maures eux-mêmes apercevaient toutes les nuits au-dessus de l'église où reposaient les saints corps. Depuis, un infant de Portugal, les ayant obtenus d'un roi de Maroc, les fit transporter en Espagne, où de nouveaux miracles les rendirent très-célèbres.

Quoi qu'il en soit de ces diverses translations, on ne sait point maintenant d'une manière certaine en quel lieu reposent les reliques des sept martyrs. Il a plu à Dieu de nous cacher ce trésor, mais, n'en doutons pas, il saura bien être lui-même le gardien de ces sacrés ossements auxquels il rendra un jour la vie et l'immortalité.

Les nombreux miracles opérés par ces saints martyrs portèrent les peuples à les honorer solennellement : toutefois la famille franciscaine ne fit rien pour honorer leur mémoire, jusqu'en 1516 où elle obtint du pape Léon X la permission d'en réciter l'office. Ce Pape les déclara solennellement martyrs et fixa leur fête au 13 octobre. Leurs noms sont inscrits au martyrologe romain. On célèbre leur fête non-seulement dans tout l'Ordre de Saint-François, mais encore en plusieurs diocèses, notamment dans celui de Braga, en Portugal.

(Annales Franciscaines.)

QUATORZIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE B. PÈRE LÉON VALVASSEUR

ARCHEVÊQUE DE MILAN

1257. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Vertus du bienheureux Léon. — Respect qu'on lui témoigne. — Il termine le différend des habitants de Plaisance. — Il empêche Frédéric II d'Allemagne de s'emparer de Milan. — Grégoire XIII le nomme archevêque de Milan. — Sa sage administration. — Sa mort. — Miracles.

Le bienheureux Père Léon, qu'on appelle Léon de Perego, du lieu de son origine, ou Léon Valvasseur, du nom de sa famille, fut l'un des flambeaux de l'Ordre, au premier siècle qui suivit sa fondation.

Ses vertus religieuses et sa science profonde lui attirèrent l'estime non-seulement des religieux, mais encore des laïques et des grands du siècle. Les villes cherchaient à le fixer dans leurs murs ; les confréries voulaient l'avoir pour président. Dans les circonstances difficiles, c'était toujours à lui qu'on avait recours. A Plaisance, par exemple, les habitants divisés paraissaient devoir en venir aux mains, et une guerre civile était imminente, quand quelques-uns des principaux citoyens eurent l'idée de s'en remettre à lui pour trancher le différend. Il accourut de Milan, où il résidait alors en qualité de provincial, et composa un conseil de vingt notables, à la tête desquels il consentit à siéger. En peu de jours l'effervescence était

calmée par ses sages mesures ; les haines privées disparaissaient, et l'union revenait àu sein d'une ville qui avait failli être exposée aux fureurs d'une lutte fratricide.

La fermeté et l'habileté du Père Léon Valvasseur eurent encore d'autres occasions de s'exercer. C'est lui qui empêcha le cruel empereur d'Allemagne, Frédéric II, de détacher la ville de Milan de l'obéissance du Saint-Siége. Ce prince lui-même l'a proclamé ; dans des lettres adressées au roi d'Angleterre et aux autres souverains de la chrétienté, il déclare que le légat du Pape et le Père Léon, provincial des Frères Mineurs, par leurs exhortations et l'audace qu'ils ont déployées, l'ont seul empêché de réussir dans ses tentatives. Quelque temps après, l'archevêque de Milan étant venu à mourir, le pape Grégoire XIII désigna comme son successeur sur ce siége épiscopal le Père Léon Valvasseur, pour le récompenser de son zèle et de son dévouement à la cour romaine, en même temps que pour laisser dans la capitale de la Lombardie, objet éternel des convoitises de l'empereur d'Allemagne, un homme capable de déjouer ses ruses et de faire avorter ses projets.

Sur l'ordre du pape Alexandre IV, le nouvel archevêque donna aux Frères Mineurs de Milan l'église de Saint-Nabor et de Saint-Félix, avec ses dépendances ; et il assigna une autre résidence à la prévôté et aux chanoines de cette basilique. Les reliques des saints, sous l'invocation de qui elle était placée, y attiraient dès cette époque un grand nombre de fidèles ; le concours du peuple s'accrut encore dans la suite, quand

on y eut déposé les restes de saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, mort le 12 septembre 1571. Le corps de saint Pierre de Vérone, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, y reposa aussi en paix ; et c'est l'archevêque Léon qui fut chargé par le pape Innocent II de diriger le procès de canonisation de ce glorieux serviteur de Dieu.

L'administration du Père Léon fut telle qu'on l'avait espéré : équitable pour tous, et aussi ferme que droite et intègre. Il s'enfermait volontiers dans son palais épiscopal pour y vivre en Frère Mineur, dans le silence et la retraite ; mais il ne négligeait pas pour cela les affaires de son diocèse qu'il gouverna pendant dix-huit ans.

Il mourut le 14 octobre 1257, en grande réputation de sainteté. Il fut enseveli, comme il l'avait demandé lui-même, dans l'église paroissiale de Lignano, diocèse de Milan ; les miracles qui se sont accomplis sur son tombeau, ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX JEAN NAVARETTE

1528. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Eloquence du bienheureux Jean et son dévouement au salut des âmes. — Comment il se plait à orner les églises. — Ce qu'il obtient de Thérèse Henriquez. — Ses voyages dans les pays d'Asturie et de Galice. — Il connaît d'avance le jour de sa mort. — Ses funérailles. — Miracles qui accompagnent sa mort. — Miracles sur son tombeau. — Vénération dont il est l'objet.

Ce saint religieux est l'un des ornements de la province de Castille. Austère, humble, presque toujours

absorbé dans la prière et la méditation, il ne sortait du couvent que pour prêcher et travailler au salut de ses frères. On le trouvait partout, prodiguant son éloquence et ses forces, aussi bien dans les humbles chapelles de village que dans les cathédrales des villes, quelquefois même sur les places publiques, au milieu d'un marché, toujours écouté avec recueillement par une foule innombrable que sa parole charmait et édifiait à la fois.

Le bienheureux Jean Navarette avait une grande dévotion au Saint-Sacrement de l'autel, et comme il avait par là obtenu beaucoup de grâces, il exhortait les fidèles à suivre son exemple, pour mériter comme lui les faveurs célestes.

Il aimait aussi à parer les églises des plus riches ornements ; il voulait que la maison du Roi des rois fût, autant que possible, digne de son hôte divin, et avec les aumônes qu'il recueillait, il transformait d'humbles chapelles en temples magnifiques. Des personnes pieuses se faisaient un plaisir et un bonheur de lui donner de riches étoffes, des dentelles précieuses et des tapis somptueux ; une puissante et noble châtelaine, Thérèse Henriquez, se chargea, à sa prière, de pourvoir d'ornements en argent et en or les églises des villages les plus pauvres ; elle institua même une rente, qu'on appela la rente du Saint-Sacrement, et qu'on employait chaque année à ce pieux usage.

C'est dans les pays les plus misérables de l'Espagne, la province des Asturies et celle de Galice, que s'exerça surtout le zèle ardent du Père Navarette. Suivi d'un âne qui portait dans des paniers les ostensoirs, les

ciboires et les crucifix offerts par les riches et les seigneurs, il allait de village en village laissant partout des traces précieuses de son passage, et plus d'un pauvre curé pleura de joie en recevant des mains du bon Père l'ornement longtemps désiré, que l'indigence de ses paroissiens ne lui avait pas permis de se procurer.

En même temps il prêchait, appelant les pécheurs à la pénitence, et parvenant toujours à arracher quelque âme au démon. Comme il se préparait à revenir en Castille, sa mission accomplie, Dieu lui révéla qu'il allait bientôt le rappeler à lui. Il prêchait alors à Portonovo, petit village de la Galice, et avant de descendre de la chaire, il dit aux fidèles : « Dans trois jours, « celui qui vous parle aura rendu son âme à Dieu ».

Il partit, laissant son compagnon derrière lui, pour achever d'entendre les confessions des chrétiens accourus à ses sermons. Comme il était déjà souffrant, il monta sur son âne, ce qu'il ne faisait presque jamais ; l'âne s'emporta en descendant une montagne et le jeta à terre. En voulant se relever, le saint religieux s'aperçut qu'il avait la jambe cassée. Un marchand, qui passa par là, courut chercher du secours et un prêtre. On transporta le malade dans l'habitation la plus voisine ; le lendemain, il fallait lui administrer les derniers sacrements, tant son état était désespéré. Lui cependant souffrait sans se plaindre, et il récitait avec les assistants les litanies, les psaumes et les prières des agonisants. Le lendemain, à midi, il expira (1528).

Aussitôt des miracles éclatèrent, comme pour manifester combien la vie de ce saint religieux avait été

agréable au Seigneur. Un parfum doux et pénétrant s'exhalait de son cadavre; une auréole lumineuse entourait de rayons son visage vénérable. Plus de cent mille hommes, dit la chronique, vinrent vénérer ses précieux restes. On le transporta d'abord à Portonovo, puis à Pontevedra, où on l'ensevelit, comme il l'avait demandé, dans l'église de l'Ordre.

Longtemps encore après sa mort, des prodiges s'accomplirent sur son tombeau. Des paralytiques, des estropiés, des hydropiques durent à son intercession de recouvrer la santé; le chroniqueur cite Agnès de Fonte et Lucie Perez, jeunes filles souffreteuses et abandonnées par les médecins, qui furent guéries subitement en implorant l'intervention du bienheureux Jean.

Aussi la piété des fidèles se plût-elle à orner le sépulcre du saint religieux de nombreux ex-voto; et l'église où il reposait fut pendant bien des années un lieu de pèlerinage très-fréquenté. Même aujourd'hui, dans un temps où l'on oublie le ciel et son salut pour ne songer qu'aux biens passagers du monde, où les serviteurs de Dieu sont méprisés et conspués, les Espagnols du nord se souviennent encore du bienheureux Jean Navarette, et plus d'une pauvre chaumière des Asturies ou de la Galice n'a pour tout ornement que sa radieuse image.

Au monastère des Clarisses de Pontevreda, mourut en odeur de sainteté, au premier siècle de l'Ordre, la bienheureuse sœur Léonore Rodriguez, abbesse, célèbre par les miracles dont son tombeau fut le théâtre.

LE PÈRE ANTOINE DE CHAGOS

1682. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

Ce saint religieux, qu'on appelle aussi le Père Antoine des Plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est l'un des plus austères parmi ceux qui suivirent la réforme de saint Pierre d'Alcantara. Légat du Pape, et en même temps prédicateur infatigable, il parcourut tout le Portugal accompagné de six Frères Mineurs, instruisant les habitants des villages les plus reculés et des hameaux perdus dans les bois ou sur les montagnes, semant les miracles sur son passage comme saint Antoine de Padoue lui-même.

Il est mort en Portugal, le 14 octobre 1682.

(Ménologe de l'Ordre.)

QUINZIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE PÈRE THOMAS SALVIAT

ÉVÊQUE D'AREZZO

1671. — Pape : Clément X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Thomas entre dans un couvent du Tiers Ordre. — Il devient incessamment évêque de Colle et évêque d'Arezzo. — Un nouveau saint Jean l'Aumônier. — Mort de Thomas. — Miracles sur son tombeau.

Le vénérable Père Thomas Salviat naquit à Florence, d'une famille noble, l'an 1600.

L'Italie possédait alors beaucoup de couvents du Tiers Ordre de Saint-François ; il entra dans l'un d'eux, et se montra bientôt, par ses vertus, digne de l'habit qu'il portait. En 1634, le pape Urbain VIII le nomma évêque de Colle ; quatre ans plus tard, il passa au siége épiscopal d'Arezzo, avec les titres de comte de Cesa et de prince romain.

A mesure que sa position devenait plus élevée, ses vertus brillaient d'un plus vif éclat. Son palais épiscopal fut le refuge des malheureux ; lui-même était le protecteur des opprimés, le consolateur des veuves, le père des orphelins. On le comparait à saint Jean l'Aumônier, dont la vie tout entière se passa, comme on sait, à s'occuper de son prochain et à faire le bien.

Après trente-sept années d'épiscopat, il s'éteignit doucement à Arezzo, le 15 octobre 1671. Son souvenir lui survécut longtemps, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau, comme si Dieu lui permettait de continuer après sa mort l'œuvre de bénédiction à laquelle il avait consacré sa vie tout entière

(Le P. ANTOINE DE TERRINCA.)

LE FRÈRE ANGE DE JULIANA

1659. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Prédiction du vénérable Innocent de Cluse à propos du Frère Ange encore enfant. — Ses vertus naissantes et son austérité précoce. — Miracle qui détermine la vocation du Frère Ange. — La montagne de la perfection. — Mortifications qu'il s'impose. — Comment Dieu récompense ses vertus. — Ses luttes contre le démon après son entrée au couvent. — La sainte Vierge le protége. — Comment le gardien faillit le chasser. — Extases et visions du saint Frère. — Sa chasteté virginale. — Il dompte les révoltes de sa chair. — Prophéties. — Guérisons miraculeuses. — Dernières années et mort du Frère Ange.

Le Frère Ange naquit d'une famille honorable à Juliana, petit bourg de Sicile. Un jour, le vénérable serviteur de Dieu, Innocent de Cluse, vint faire visite à ses parents : « Priez pour lui, mon Père », dit la mère de l'enfant ; « c'est un bien mauvais caractère et un méchant cœur ; aujourd'hui encore il vient de frapper « son frère ». Innocent regarda celui qui devait être un jour un saint et un élu du Seigneur, mais sur qui on fondait de si tristes espérances ; puis, relevant la tête, il dit à la mère désolée : « Vivez en paix ; ce fils dont « vous vous plaignez sera l'un des ornements de notre « Ordre, et l'un des meilleurs serviteurs de Dieu ».

En effet, les défauts du jeune Ange ne tardèrent pas à disparaître pour faire place aux plus brillantes qualités, et l'on s'aperçut bientôt que la prophétie du vénérable Innocent de Cluse n'était pas une parole vaine. L'enfant montrait déjà une ardeur extrême de mortification ; il portait autour de ses reins délicats une grosse corde à cinq nœuds, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur ; et la nuit, quand tout le monde dor-

mait dans la maison paternelle, il se relevait sans bruit et se donnait la discipline.

Lorsqu'il eut atteint un âge plus avancé, Dieu manifesta par un miracle éclatant qu'il le destinait à être l'une des gloires de l'Ordre Séraphique. Un soir que, selon son habitude, il récitait ses prières et remerciait le Seigneur des grâces qu'il lui avait accordées pendant la journée, il se sentit tout à coup jeté à terre par une force irrésistible ; et en même temps il fut ravi en extase. Il se vit lui-même, avec les yeux de l'âme, sur une grande route, au pied d'une montagne élevée et rude qu'il lui fallait gravir ; il l'essaya en vain à plusieurs reprises, et, découragé, il allait revenir sur ses pas, quand il aperçut près de lui un jeune homme vêtu de vêtements blancs, qui l'avait rejoint et qui marchait rapidement, sans être arrêté par les difficultés du chemin. Il implora son aide ; l'adolescent le prit par la main, soutint ses pas chancelants, et le porta même sur ses épaules dans les passages les plus dangereux. Arrivé au sommet de la montagne, son guide lui dit qu'il avait reçu de Dieu l'ordre d'aller visiter quelques pieux ermites ; il lui indiqua son chemin et lui recommanda d'appuyer toujours sur la droite pour ne pas s'égarer; puis il le laissa seul après l'avoir prévenu qu'il aurait encore à surmonter bien des obstacles

Ange se remit en route ; il marcha quelque temps dans la direction indiquée ; puis, ne trouvant pas même trace de sentier, il crut s'être trompé et tourna à gauche. Au bout de quelque temps il arriva devant un marais d'où sortirent aussitôt une foule de serpents qui soufflaient le feu : plein d'effroi, il implora l'inter

cession de la sainte Vierge, et retrouva tout à coup près de lui son guide qui chassa les serpents, lui reprocha de n'avoir pas suivi ses conseils, et le transporta sur une grande route à l'extrémité de laquelle on apercevait, noyée dans la brume, la même montagne gigantesque : « C'est la montagne de la perfec-« tion », lui dit-il, « comment la franchiras-tu, pécheur « que tu es, si je ne t'en donne les moyens? Vois où tu « courais, à l'enfer. Large est le chemin qui y mène, « et tu t'y es engagé d'un pas rapide ». En même temps, il lui montrait presque à ses pieds trois énormes précipices d'où sortaient, au milieu de tourbillons de flammes et de fumée, d'horribles démons. Puis tout à coup cette vision sinistre disparut; Ange se trouva transporté dans les régions célestes, et il aperçut la sainte Mère de Dieu qui le désignait à saint François d'Assise, et ordonnait au glorieux patriarche de le recevoir dans son Ordre. Alors saint François, s'approchant de lui, le lia avec des chaînes qui faisaient trois fois le tour de son corps; puis tout s'endormit comme un songe, et Ange revint à lui.

Quand il ouvrit les yeux, il fut fort étonné de voir ses parents en larmes qui le pleuraient comme s'il était mort : il était resté trois heures sans mouvement. Il leur raconta sa vision et leur déclara sur-le-champ qu'il était résolu à entrer dans l'Ordre Séraphique : il ne devait pas tarder à tenir parole.

Tout d'abord, il vécut d'une manière austère, porta des vêtements d'étoffe grossière et rude, comme les Frères Mineurs, et ayant lu quelque part que saint Benoît et saint François couchaient sur des fagots

d'épines, il suivit leur exemple et offrit comme eux son sang au Seigneur.

Dieu récompensa tant de vertus par des dons extraordinaires. Un jour qu'il était aux champs, il entendit retentir la cloche du couvent, et, comme il en avait l'habitude, il se mit à genoux. Aussitôt les murs de la chapelle s'ouvrirent, et Ange aperçut le prêtre sur l'autel, qui élevait l'hostie entre ses mains.

Le bienheureux serviteur de Dieu était âgé de vingt-quatre ans quand il reçut à Agrigente l'habit de l'Ordre. Dès son noviciat, il se livra à des austérités extraordinaires, et étonna les plus anciens religieux par son courage dans les souffrances. Le démon s'acharna contre lui avec une fureur qui n'eut d'égale que la constance du jeune religieux et sa confiance dans le Seigneur et dans l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie.

Cette confiance ne fut pas déçue : une nuit qu'il priait au pied de l'autel, il tomba dans un léger sommeil, et aussitôt il entendit une voix venue de la statue de Marie, qui lui disait : « Mon fils, demain le gardien « voudra vous chasser du couvent et vous renvoyer « dans le monde ; mais ne craignez rien, et allez en « paix ; car je veille sur vous et je vous protége ». Le jour suivant, au matin, le Frère quêteur pria Ange de l'accompagner, et il l'emmena en effet, sans lui laisser le temps d'aller demander au gardien sa bénédiction. Au retour, le gardien ordonna au Frère quêteur de se donner la discipline, puis il fit remettre au novice des vêtements de laïque, et lui enjoignit de sortir immédiatement du couvent. Le malheureux courut tout en

pleurs à la chapelle, et devant l'autel de Marie, il supplia la Reine des cieux de ne pas l'abandonner et de le protéger, comme elle le lui avait promis ; puis, à bout de forces et fou de douleur, il perdit connaissance et tomba sans mouvement sur les dalles du chœur. Quand les religieux, après leur repas, vinrent à la chapelle pour y remercier le Seigneur, ils trouvèrent Ange étendu et inerte, et le gardien, pris de pitié, revint sur la sentence qu'il avait prononcée, et lui permit de demeurer au couvent.

Une autre fois, on l'avait envoyé chercher du bois dans une vieille église en ruines. Chemin faisant, le pieux Frère méditait sur la fuite en Egypte ; il se représentait la bienheureuse Vierge Marie, saint Joseph et l'enfant Jésus courant sur une route inconnue pour échapper à la cruauté du roi Hérode. Tout à coup, à quelque distance devant lui, il aperçut, dans un tourbillon de lumière, la Mère de Dieu montée sur un âne et tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; saint Joseph marchait devant et dirigeait les divins voyageurs. Transporté à cette vue d'une joie immense, Ange courut de toute la vitesse de ses jambes pour rejoindre la sainte Famille ; mais au moment même où il en approchait, tout disparut.

Cependant son année de noviciat allait être terminée ; et comme il n'avait pas cessé de montrer d'admirables vertus, à la grande joie des religieux qui l'aimaient tous, il fut admis à prononcer ses vœux.

A partir de ce jour heureux, il redoubla d'efforts pour arriver à la perfection et parvenir enfin au sommet de cette montagne qu'il avait vue dans son en-

fance, et qu'il n'avait encore gravie qu'à moitié. Il fit de son corps l'esclave de son âme, à force de mortifications. Toutes les nuits, il se donnait la discipline avec des chaînes de fer ; son sang coulait à flots sur le plancher de sa cellule et rejaillissait jusque sur les murs, sans que son bras se lassât de frapper. Il ne vivait que de pain et d'eau, veillait jusqu'à une heure très-avancée, et ne prenait que quelques instants de repos. A la suite de ces austérités, il contracta des maladies douloureuses, entre autres une sciatique, dont il souffrit jusqu'à la mort. D'ailleurs, obéissant, humble et pauvre au-delà de ce qu'on peut imaginer, il était soumis à ses supérieurs comme un enfant à sa mère, se regardait comme le plus misérable pécheur de la terre, et ne possédait pour tout bien que la corde dont il se donnait la discipline, et la mauvaise robe de moine qui suffisait à peine à le couvrir.

Ses confesseurs ont tous témoigné qu'il a conservé intacte sa virginale chasteté, en dépit des tentations du démon qui ne se lassait pas de le tourmenter et qu'il repoussait d'ailleurs victorieusement avec l'aide de Dieu. Quand la chair essayait de se révolter, rien ne lui coûtait pour la dompter, et ce qu'on rapporte de lui à ce sujet a de quoi effrayer les hommes les plus austères. On le vit se relever par une nuit d'hiver, se rouler dans la neige, et s'en faire un linceul glacé. Puis, comme si cela ne suffisait pas encore, il se frappait avec une corde garnie de pointes de fer, et le sang qui jaillissait sous les coups redoublés marquait de taches rouges la terre blanchie.

Vainqueur à force de mortifications, il devint assez

sûr de lui-même pour ne plus craindre aucune attaque, et il put exercer en toute sécurité les fonctions de Frère quêteur, qui le mettaient en rapport avec les mondains et même avec les femmes. On le voyait par les rues, toujours souriant, et la figure sereine, honoré de tous ceux qui le connaissaient et qui le considéraient avec raison comme un saint. Egalement doux et complaisant à l'égard de tous, il ne se plaignait jamais de qui que ce fût ; au contraire, quand on parlait mal de quelqu'un en sa présence, il essayait, autant qu'il était en lui, de ramener la paix et la bonne amitié.

Les prières et les méditations continuelles, auxquelles il se livrait, avaient développé en lui le don de l'extase. Il y passait quelquefois des nuits entières. Souvent les religieux du couvent d'Agrigente le virent embrasser avec énergie un tronc d'arbre, et s'y cramponner de toutes ses forces comme s'il craignait que son corps, emporté par l'élan de son âme, ne s'enlevât avec elle dans les espaces éthérés. Des tourbillons de lumière l'enveloppaient ; sa figure prenait une expression surnaturelle ; il paraissait ne plus appartenir à la terre et vivre déjà de la vie des élus.

Parfois la fièvre de la mortification l'étreignait avec tant de puissance, qu'il voulait parcourir les rues d'Agrigente nu jusqu'à la ceinture, en se donnant la discipline ; et le gardien était obligé, pour l'en empêcher, de faire fermer toutes les portes du couvent. Dans les temps de maladie contagieuse, il s'offrait lui-même victime volontaire, pour racheter les péchés du monde, et redoublait d'austérités. A l'occasion d'une

peste, il fit couler son sang avec tant d'abondance, qu'il tomba à terre épuisé ; puis, tout à coup, soulevé par une force irrésistible, il s'envola comme s'il avait des ailes jusqu'à une grande croix dressée au milieu du jardin ; il y demeura suspendu jusqu'à ce que, le gardien le rappelant au couvent, il revint à lui et rentra dans sa cellule.

Durant ces extases sublimes, de célestes visions s'offraient à lui. Le Sauveur des hommes lui apparut, tout resplendissant de lumière, dans le préau du couvent de Burgio. Au couvent de Saint-Antoine de Padoue, à Palerme, le grand saint, sous l'invocation de qui était placée cette pieuse retraite, se montra à lui plusieurs fois, l'encouragea de ses conseils, lui donna sa bénédiction et lui indiqua les maisons où il recevrait le plus d'aumônes. Ailleurs c'était une troupe d'anges qui l'invitaient à prendre part à un chœur céleste et à chanter avec eux les louanges du Seigneur.

Ce saint Frère, qui n'avait pas même appris à lire et à écrire, entendait cependant parfaitement la langue latine ; il récitait son bréviaire, et commentait avec une netteté admirable les Saintes Ecritures. Il parlait des choses du ciel mieux que les docteurs les plus éminents, et plus d'un d'entre eux, notamment son confesseur, qui était pourtant professeur de théologie, lui demanda des conseils, et les suivit toujours avec fruit.

Ange avait encore reçu du Seigneur des dons plus rares ; comme autrefois les prophètes, il prédisait l'avenir et lisait au fond des cœurs. Le prince de Catholica, qui avait épousé la fille du duc d'Infantada, vice-

roi de Sicile, n'avait pas d'enfant ; il demanda un jour au saint Frère d'intercéder pour lui auprès de Dieu : « Allez-en paix, mon frère », répondit Ange, « le fils que « vous désirez, vous naîtra bientôt ».

On s'entretenait un jour devant lui du départ de deux Frères de sa province qui se rendaient en Espagne : « Hélas », s'écria-t-il, « on n'entendra plus parler d'eux « que pour apprendre qu'ils ont éprouvé un grand « malheur ». Et en effet, quelque temps après la nouvelle survint que les deux Frères, pris par les Turcs, avaient été conduits à Alger.

La mère d'un religieux se rendait à Gaëte, pour y rejoindre son mari, et l'on demanda au Frère Ange si son voyage serait heureux : « Elle arrivera au port, « mais un grand chagrin l'y attend ». En effet, à peine les deux époux se trouvaient-ils réunis que le mari mourut ; elle-même, en revenant en Sicile, faillit périr dans un naufrage et perdit presque toute sa fortune.

Les guérisons miraculeuses du Frère Ange ne sont pas moins célèbres que ses prophéties. Il délivrait les possédés, et rendait la santé aux malades en leur imposant ou en faisant sur eux le signe de la croix.

Cependant il approchait du terme de sa vie : les douleurs dont il avait souffert presque continuellement devenaient plus aiguës et ne lui laissaient pas un moment de répit ; lui, sans se plaindre, offrait à Dieu ses peines et conservait toujours le même visage souriant. Par charité pour son prochain, il avança l'heure de sa mort. Le président du grand conseil de Sicile, malade à Palerme, avait mandé auprès de lui

le saint religieux, sans se douter qu'il invoquait l'assistance d'un moribond. Ange n'hésita pas un instant : « Cette sortie me coûtera la vie », dit-il au gardien, « mais « j'irai où l'on m'appelle ». Et il se fit porter dans une litière au palais du président. A son retour au couvent, il fut obligé de prendre le lit.

Son agonie fut longue et douloureuse ; mais notre Sauveur et la glorieuse Vierge Marie en adoucirent l'amertume en se montrant souvent à lui, et en lui parlant des délices du paradis éternel.

Aprés avoir reçu avec sa piété ordinaire les derniers sacrements , il mourut au couvent de Palerme , le 15 octobre 1659, en laissant une grande réputation de sainteté.

Tout le peuple assista à ses funérailles ; ses vêtements, mis en lambeaux, furent conservés comme de précieuses reliques, et ils accomplirent en effet des miracles éclatants.

(Chron. de la prov. de Sicile.)

SŒUR MARIE DE LA PASSION

PÉNITENTE RÉCOLLETTE

1669. — Pape : Clément IX. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine de sœur Marie. — Une famille chrétienne. — Comment on vivait dans la maison de Jean de la Porte. — Prière en commun. — Amour du prochain. — Aumônes. — Vertus de la petite Jeanne. — Sa compassion pour les malheureux. — Jeanne, éclairée par l'Esprit-Saint, refuse de se marier. — Elle songe à se faire sœur converse. — Une maladie l'en empêche. — Elle prend la robe des Tertiaires. — Une vierge chrétienne. — Inépuisable charité de Jeanne. — Elle quitte la maison paternelle pour secourir les pauvres. — Mort de son père. — Dévouement de Jeanne à ceux qui souffrent. — Sa pitié pour les filles repentantes. — Comment elle enseigne aux pauvres à prier et à louer Dieu.

C'est à Gérardberg, en Flandre, que naquit, en 1615, cette grande religieuse. Ses parents, Jean de la Porte et Marie Allemaërt, tous deux également pieux et fidèles à leurs devoirs, eurent trois fils et trois filles qu'ils élevèrent avec soin dans la crainte de Dieu et la pratique de la religion catholique. Celle qui devait un jour s'appeler sœur Marie de la Passion était l'aînée ; elle avait reçu au baptême le nom de Jeanne.

Dans cette famille bénie de Dieu régnaient une entente parfaite et un amour unanime de la vertu. Tous les jours, chacun de ses membres assistait à trois ou quatre messes et aux sermons qui se prononçaient : si quelqu'un d'entre eux était retenu à la maison par une impérieuse nécessité, les autres priaient pour lui,

et, au retour, lui faisaient du sermon entendu ce jour-là, un résumé aussi exact et aussi complet que possible. Les dimanches et les jours de fête, ils communiaient tous ensemble ; la semaine entière n'était en quelque sorte qu'une préparation à cet acte d'amour ; on ne s'entretenait à table que des choses de la religion, et les vains bruits du monde ne franchissaient jamais le seuil de cette maison, qui offrait la tranquillité et la paix d'un couvent.

Soir et matin, on faisait la prière en commun ; le père la récitait à haute voix ; les enfants répondaient ; puis on méditait sur les souffrances du Christ, les bras étendus en croix, en mémoire de sa passion. Pendant tout le temps que duraient le Carême et l'Avent, la viande ne paraissait sur la table à aucun repas ; le reste de l'année, on n'en mangeait que trois fois par semaine. Le père portait un cilice tous les vendredis et se donnait fréquemment la discipline ; la mère consacrait ses jours à des œuvres pies, et ses nuits à la méditation et à la prière.

Comme l'amour du prochain est la conséquence naturelle de l'amour de Dieu, cette maison pieuse était le refuge de tous les malheureux ; les pauvres ne frappaient jamais en vain à la porte ; aussi y venaient-ils en foule. Un jour on en compta plus de mille, dont pas un ne s'en retourna les mains vides. On leur donnait tout ce qu'on avait : pain, vin, étoffes pour faire des vêtements, de l'argent même, sans songer qu'un jour peut-être tant de générosité amènerait l'indigence, avec une inaltérable confiance dans la divine Providence : « Ce que les pauvres reçoivent à la porte », di-

sait le père, « rentre par la fenêtre ». Il ne se trompait pas ; Dieu bénit toutes ses entreprises ; il gagna des sommes d'argent considérables, et eut le bonheur de voir ses enfants non-seulement à l'abri du besoin, mais encore très-riches et capables à leur tour de faire du bien aux malheureux et de donner du pain à ceux qui avaient faim.

Entre tous leurs enfants, c'est la petite Jeanne que ses parents aimaient le mieux ; c'est elle qui montrait les plus belles qualités, le plus de douceur et d'obéissance, le plus de piété, la charité la plus tendre et la plus délicate. Il y avait plaisir à la voir prier, ses petites mains jointes, et à l'entendre répéter, après sa mère, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. Mais c'était encore, s'il est possible, un plus touchant spectacle, que la grâce angélique et l'inépuisable bonté avec laquelle elle accueillait les pauvres qui venaient frapper à la porte de la maison paternelle. Elle leur témoignait autant de respect et de déférence que s'ils eussent été de grands personnages ; et quand elle les reconduisait bien nourris et le bissac garni de provisions, elle leur adressait des exhortations à la piété et à la confiance en Dieu, avec une éloquence d'enfant si touchante et si douce, qu'elle leur arrachait des larmes. Durant plusieurs années, elle n'eut pas d'autre occupation que de se consacrer au service des malheureux, qui l'appelaient la *petite sainte*. Et quand sa mère lui disait : « Ma Jeanne, tu prodigues tout, ton linge, tes « vêtements ; nous ne pourrons jamais suffire à tant de « dépenses », elle répondait en souriant : « Ma mère,

« Dieu n'est-il pas éternel, et assez riche pour tout le « monde ? »

Cependant l'enfant était devenue une jeune fille, et son père, persuadé qu'elle ne s'égarerait pas, même au milieu des dangers du siècle, songeait à en faire une épouse et une mère chrétienne. Elle-même y semblait assez disposée ; car entre plusieurs jeunes gens qui avaient demandé sa main, l'un d'eux ne lui avait pas déplu, et déjà elle avait presque consenti à s'unir à lui par les liens sacrés du mariage. Tout à coup, elle changea d'idée ; une nuit qu'elle priait avec plus de ferveur que d'habitude, inspirée sans doute par l'Esprit-Saint, elle se prit à penser que s'unir à Jésus pour l'éternité était ce qu'il y avait de plus désirable et de meilleur, et que la mort, qui brise impitoyablement tous les liens terrestres, serait impuissante à la séparer du céleste Fiancé des Vierges. Dès lors l'ardeur de son amour pour son Dieu éteignit en elle toute autre affection. Ce fut bien pis encore, quand elle eut entendu dire que deux jeunes époux vivaient misérablement, et que leur ménage, à peine formé, était troublé par des discordes continuelles. Dès lors sa résolution fut arrêtée ; elle annonça à ses parents qu'elle voulait se consacrer au Seigneur, et elle demanda à entrer dans un couvent de Clarisses en qualité de sœur converse.

Tout d'abord, elle rencontra des difficultés ; son père lui refusa son consentement. En fille soumise, elle n'insista pas ; elle se mit en prières et supplia le Seigneur de lui révéler sa volonté. Presque aussitôt elle tomba malade, et pendant neuf mois entiers il lui fut impossible de quitter le lit : elle comprit que son dé-

sir de se faire sœur converse n'était pas agréable à Dieu. Quoique cette idée lui causât une grande douleur, elle supporta ses souffrances avec une patience vraiment angélique. Son père, qui l'adorait et qui craignait de la perdre, passait les jours et les nuits à son chevet ; il lui lisait les biographies des saints et les merveilleux récits de l'Evangile ; ou bien encore il lui résumait les sermons qu'il avait entendus pendant la journée.

Pour la consoler plus encore, il lui promit qu'une fois guérie, il lui permettrait de vivre dans la retraite et de se consacrer au service des pauvres et des malades dans une petite maison qu'il lui bâtirait près de la chapelle de Saint-Jean. Mais la pieuse fille, désireuse de demeurer auprès de ses parents, se contenta d'une rente destinée au soulagement des malheureux, et elle prit le vêtement des Tertiaires.

Jeanne était alors âgée de trente ans : elle possédait toutes les qualités surnaturelles nécessaires à ceux qui veulent servir Dieu : la piété, l'amour de son prochain, le mépris de soi-même et les vanités du monde. Un long voile sur la figure, pour se dérober aux regards des hommes, insensible aux railleries que cette précaution attirait sur elle, on la voyait par les rues, les mains chargées des provisions qu'elle portait aux pauvres ; providence de tous ceux qui souffraient, elle entrait dans les chaumières les plus abjectes, pansait les plaies des malades, et ne les quittait jamais sans laisser derrière elle quelque bienfait.

En dehors de ces œuvres de charité, Jeanne s'enfermait dans sa chambre et priait ; c'était là à peu près

sa seule occupation, et Marie, sa plus jeune sœur, s'en plaignait souvent avec une certaine amertume, et gémissait de voir retomber sur elle seule tous les soins du ménage. La sainte fille alors l'embrassant tendrement lui promettait de prier pour elle, et de demander à Dieu qu'il lui accordât assez de forces et de patience pour suffire à tout.

Dans la maison paternelle, d'ailleurs, chacun aimait et vénérait Jeanne. Les domestiques ne se lassaient pas de faire l'éloge de sa douceur et de sa charité, et de son côté elle songeait à leur salut. Aux heures de leur repas, elle descendait à l'office, et leur rappelant avec chaleur qu'ils devaient songer non-seulement à la nourriture du corps, mais encore et bien plus à celle de leur âme, elle les exhortait à supplier le Seigneur de bénir leurs actions, et à lui offrir leurs travaux. Si plusieurs d'entre eux ne s'écartèrent pas de la bonne voie et marchèrent droit dans les sentiers de Dieu, c'est à ses conseils qu'ils le durent.

La nuit venue, Jeanne, au lieu de dormir et de prendre le repos dont elle avait souvent grand besoin, après des journées consacrées aux bonnes œuvres, se mettait en prière et demeurait à genoux jusqu'à une heure très-avancée. Quelquefois la fatigue la domptait, et elle tombait à terre épuisée ; mais se réveillant au bout de quelques instants, elle contraignait le corps à obéir, et à plier sous l'indomptable énergie d'une âme qui n'était jamais lasse de louer le Seigneur.

Vers cette époque, un grand malheur vint la frapper : elle perdit son père qu'elle aimait beaucoup et qui de son côté lui avait toujours témoigné une vive affection.

On vit alors combien sa soumission à la volonté de Dieu était absolue. Calme et résignée au milieu de la douleur bruyante de toute sa famille, elle refoula ses larmes, et bénissant le Seigneur qui la frappait, elle encouragea ses parents à plier sous la main de Celui dont nous dépendons tous et qui peut, quand il lui plaît, retirer la vie comme il l'a donnée.

Elle-même cherchait dans un redoublement de piété une consolation efficace. Trois fois par semaine, elle s'approchait de la sainte table ; elle communiait aussi les jours de fête. On la trouvait à genoux pendant des heures entières devant la lampe du Saint-Sacrement ; elle se cotisa avec une autre personne pieuse pour donner au couvent des Pénitentes-Récollettes un ciboire en or, des hosties et du vin pour la messe.

Sa charité aussi devint plus ardente ; elle vit plus que jamais dans les pauvres les bien-aimés de Jésus-Christ, et leur prodigua tout ce qu'elle possédait ; quand elle n'avait plus rien, elle leur portait du moins des consolations et des paroles d'espérance. Pour eux toutes ses pensées ; pour eux ses épargnes et les aumônes qu'elle recueillait ; pour eux enfin les mets qu'on lui servait à table, et dont elle se privait à leur intention. Il lui arriva souvent de piller le repas commun, pour emporter la meilleure partie qu'elle portait à quelque mendiant ; et elle trouvait toujours de si bonnes excuses, que ni sa mère, ni ses frères n'osaient s'en plaindre et lui adresser des reproches : « Tout ce « que nous possédons n'appartient-il pas à Dieu », disait-elle, « et avons-nous le droit de tout garder pour nous, « et de ne pas faire participer les malheureux à ses

« bienfaits ? Ceux qui souffrent sont nos frères et « nos sœurs, et il nous sera tenu compte au dernier « jour de notre conduite, bonne ou mauvaise, à leur « égard ».

Personne d'ailleurs, dans sa famille, ne songeait sérieusement à la contrarier dans l'exercice de ses bonnes œuvres. On lui avait permis de faire deux fois par jour la soupe pour les pauvres, et plus de trente malheureux recevaient de ses mains la nourriture qui leur manquait. Elle hébergeait six jeunes filles pauvres, dans une maison voisine de la sienne ; c'est elle-même qui faisait leurs lits et qui les servait ; elle encore qui leur enseignait les vérités de la religion, leur rappelait leurs devoirs envers Dieu et les engageait à pratiquer ses commandements.

Celles mêmes qui avaient failli trouvaient auprès de cette bienfaitrice infatigable aide et consolation : c'est ainsi qu'une malheureuse, qui avait été trompée indignement par un séducteur, puis abandonnée avec un enfant, obtint de Jeanne non-seulement de bonnes paroles, mais encore du linge, des vêtements, et la promesse que l'orphelin ne manquerait jamais de rien. Puis quand les pauvres filles, repentantes et rentrées dans le droit chemin, paraissaient ne devoir plus succomber, elle leur faisait obtenir une place de servante dans quelque maison pieuse, où elle venait souvent les visiter, les soutenir de ses conseils, et s'assurer par elle-même qu'elles n'étaient pas retombées dans leurs fautes d'autrefois.

C'est ainsi que Jeanne, s'occupant non-seulement du corps, mais aussi de l'âme des infortunés, des pécheurs

et des misérables, travaillait, sans jamais se lasser, dans la vigne du Seigneur. Tous ses protégés, instruits par elle, s'approchaient chaque semaine de la table sainte ; ils savaient réciter leur rosaire ; les plus doués sous le rapport de l'intelligence, après l'avoir entendue répéter jusqu'à vingt fois la Salutation angélique et l'Oraison dominicale, finissaient par les retenir et les redire à leur tour, rendant ainsi au Tout-Puissant, dans la mesure de leurs forces, l'hommage que lui doivent toutes les créatures.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Jeanne devient pauvre elle-même à force de charité. — Elle se retire dans un monastère de Pénitentes Récollettes. — Son admirable patience à l'égard de sa servante. — Elle manifeste le désir de prendre le voile. — Comment elle triomphe du mauvais vouloir de la supérieure. — La novice modèle. — Luttes contre le démon. — Jeanne prononce ses vœux et devient sœur Marie de la Passion. — Son entière humilité. — Elle se regarde comme indigne de vivre au monastère. — Quelle opinion les autres religieuses avaient d'elle.

L'inépuisable charité de Jeanne attirait autour d'elle tant de malheureux, que ses biens n'y suffirent pas, et que, à son tour, elle se vit réduite à la pauvreté. Comprenant alors qu'il lui fallait renoncer à secourir l'infortune, et ne pouvant se résigner à repousser les prières des indigents, elle prit conseil de son confesseur, et avec son approbation, elle quitta le monde et alla s'enfermer comme pensionnaire dans un monastère de Pénitentes Récollettes à qui elle donna le peu qui lui restait de fortune.

Dans cet asile, on assigna à la nouvelle habitante une cellule solitaire, où elle ne pût se livrer à son gré à ses pratique pieuses. Mais elle n'oublia pas pour cela

les pauvres ; tous les jours on donnait à quelqu'un d'entre eux quelque chose en son nom, souvent même une portion de sa nourriture, dont elle se privait à leur intention.

Jeanne avait pour servante, au monastère, une fille aux manières brutales, aussi peu douce à l'égard du prochain que sa maîtresse était charitable, toujours mécontente et boudeuse, et ne ménageant pas les reproches à celle même dont elle dépendait. Elle alla jusqu'à l'appeler hypocrite et fausse sainte, et à force de crier dans tout le monastère, elle finit par convaincre les autres religieuses et la supérieure que Jeanne était en effet une grande coupable et une sentine de vices et d'impuretés. Cependant, cette étrange erreur ne fut pas de longue durée ; on reconnut qu'on s'était trompé ; la servante seule s'entêta dans ses récriminations, malgré les ordres formels de la supérieure. Au contraire, quand elle comprit que personne ne se rangerait plus à son avis, elle entra contre Jeanne dans une violente fureur. Elle espérait que la sainte fille, lassée à la fin de tant d'injures, se révolterait et qu'il y aurait enfin un beau prétexte à querelles ; mais Jeanne lui dit : « Vous avez bien raison de vous plaindre de moi, « et ce dont vous m'accusez est la vérité même ; vous « devriez vous plaindre plus encore ; et c'est moi qui « vous demande pardon de tous les maux que je vous « ai fait subir ».

Quelques jours après, malgré les supplications de Jeanne, la servante fut renvoyée ; on en prit à sa place une autre qui, du même caractère que sa maîtresse, vécut avec elle en parfaite amitié : c'étaient deux anges

qui chantaient ensemble les louanges du Seigneur et s'occupaient de même de soulager leur prochain.

Il y avait déjà un certain temps que Jeanne habitait au monastère, quand elle fut prise du désir de se faire religieuse. Mais quand elle s'en ouvrit à la Mère, celle-ci accueillit peu favorablement son projet ; elle craignait que Jeanne, alors âgée de cinquante-trois ans, ne se pliât difficilement aux exigences de la règle, et ne conçût par la suite un violent dégoût pour l'état qu'elle voulait embrasser. « Vous êtes trop habituée à « exercer vos vertus dans le monde », lui dit-elle, « et « à répandre vos bienfaits tout autour de vous. La vie « que nous menons ici n'est pas faite pour vous ; que « deviendriez-vous, ma fille, si vous ne pouviez plus « visiter vos pauvres et leur porter des consolations ? » Jeanne restait debout, cependant, et elle redoublait ses instances sans arriver à un meilleur résultat : heureusement, le confesseur de l'abbesse, qui était en même temps celui de Jeanne, prit la parole en sa faveur ; il affirma que son entrée au monastère serait un bienfait pour la communauté, et ne manquerait pas d'attirer sur les sœurs les bénédictions de Dieu. La supérieure, vaincue, donna son consentement.

Jeanne n'avait pas à renoncer aux vanités du monde, qu'elle n'avait jamais goûtées ; elle quittait simplement une honnête aisance et une vie facile et douce pour se soumettre à une règle sévère et se faire pauvre à l'imitation du Christ lui-même et de ses disciples. Elle apportait au céleste Fiancé un cœur pur de toute souillure et exempt de toute affection mondaine, un amour

ardent de son Dieu et une soif inextinguible de perfection.

Le jour où elle revêtit l'habit de l'Ordre et où elle fut déclarée novice fut pour elle un jour de fête, et dès ce moment elle s'appliqua à mériter l'estime et l'approbation de ses supérieures. Elle révéla une grande connaissance d'elle-même et de ses imperfections, avec une humilité admirable. Respectueuse envers toutes ses compagnes, qu'elle regardait comme des saintes, elle se proposait pour modèles les plus parfaites d'entre elles, et telle était l'énergie de son âme, qu'elle sut plier son corps, malgré son âge avancé, à de nouvelles et rudes habitudes.

Un mois avant la fin de son noviciat, elle eut fort à souffrir des attaques du démon. Le malin esprit cherchait à lui persuader que, en se faisant religieuse, elle avait agi contre les desseins de Dieu. Elle communiqua ses craintes à la maîtresse des novices, qui la rassura, l'engagea à redoubler d'ardeur à la prière, et lui promit que l'Esprit-Saint l'éclairerait. Dès ce moment il sembla à Jeanne qu'elle n'avait plus rien à redouter ; après avoir demandé à la maîtresse sa bénédiction, elle se sentit pénétrée d'une immense tranquillité et acheva sans troubles et sans dangers l'année de son noviciat.

Enfin elle fut admise à prononcer ses vœux et reçut le nom de sœur Marie de la Passion. Son cœur, comblé de joie, faillit se briser, quand elle se vit enfin unie pour jamais à Jésus ; elle ne pouvait s'imaginer qu'elle en fût digne, et sa félicité était telle qu'elle eut peur que ce ne fût un songe bientôt dissipé par un triste réveil.

Il n'y eut plus dès lors un seul instant de sa vie où sa pensée ne fût tout entière à Dieu. En raison de son âge avancé, on l'avait dispensée des travaux les plus fatigants du monastère, ce qui lui permettait de prier et de méditer presque sans interruption. Elle parvint ainsi à une intuition profonde des infinies grandeurs du Très-Haut, en même temps qu'à un sentiment bien net de son propre néant : « Misérable ver de terre que « je suis », disait-elle, « est-il vrai que mon Dieu ait « daigné jeter sur moi un regard de compassion? « Est-il vrai que je puis le servir et l'aimer sans l'ou- « trager? moi, vile entre les plus viles, et qui fais « tache au milieu des saintes qui m'entourent, comme « une ordure au milieu de bijoux splendides». Et, toute pleine de la conscience de son indignité, elle marchait, les yeux baissés à terre, le cœur contrit, sans cesse prête à se jeter à genoux et à demander pardon à ses compagnes du scandale qu'elle croyait causer dans la maison du Seigneur, honteuse quand elle entendait prononcer son éloge, pénétrée d'une joie indicible quand on lui adressait des reproches, toujours immérités.

Elle se comparait souvent aux jeunes religieuses et aux novices à peine entrées au monastère, et toujours le résultat de cette comparaison était à son désavantage : « Voyez », disait-elle, « mes sœurs, à peine entrées « dans la vie, sont déjà toutes resplendissantes de ver- « tus, et moi, vieille et chargée d'ans, je suis demeurée « une misérable pécheresse» ; et elle se plaignait de ce que ses parents ne lui avaient pas permis d'entrer de bonne heure au monastère, ajoutant parfois que c'eût

été une bénédiction pour elle d'être orpheline de naissance.

Aussi avait-elle peine à recevoir des services de l'une ou de l'autre. Lorsqu'elle était malade et forcée de garder le lit à l'infirmerie, elle suppliait les sœurs de ne pas tant s'occuper d'elle : « Croyez-vous », leur disait-elle, « que lorsque j'étais encore dans ma fa-« mille, on me soignait comme vous le faites ? Et qui « suis-je pour que vous preniez ainsi de la peine pour « moi ? »

Hâtons-nous d'ajouter que la sainte fille seule avait d'elle une aussi mauvaise opinion ; ses compagnes trouvaient en elle toutes les vertus, et ne se lassaient pas de l'admirer et de lui témoigner du respect ; l'abbesse l'appelait la colonne et la pierre fondamentale du monastère, et elle attribuait aux mérites de sœur Marie tous les bienfaits dont Dieu comblait sa maison.

CHAPITRE .

SOMMAIRE : Charité évangélique de sœur Marie de la Passion. — Ses soins aux malades. — Comment elle prend part à toutes les souffrances de ses sœurs. — Elle sert les religieuses à table, malgré son grand âge. — Son amour du silence. — Elle cherche à éviter tout contact mondain. — Ardeur de sa piété. — Son assiduité à la prière. — Dieu occupe sa piété à tous les instants. — Sa dévotion au Saint-Sacrement. — Comment elle se prépare à la communion. — Sa reconnaissance et son amour pour Jésus crucifié. — Patience dans les souffrances. — Sa dernière maladie et sa mort.

L'humilité n'était pas la seule vertu qui ait produit des fruits si admirables dans sœur Marie de la Passion ; toutes ses autres qualités s'étaient également développées ; sa charité même, qui semblait depuis longtemps avoir atteint les bornes de la perfection, s'était épanouie plus largement. Elle mon-

trait à toutes la même amitié, une affection désintéressée, avide de rendre service, un désir immense de se consacrer tout entière à tout le monde.

Quelquefois, pour soulager l'une de ses sœurs, elle entreprenait des travaux au-dessus de ses forces. Après avoir soigné les malades avec l'infirmière, elle courait à la cuisine pour laver la vaisselle, et quand la supérieure lui faisait remarquer qu'elle ne se ménageait pas assez, elle se jetait à genoux, comme pour obtenir une grande faveur, et la suppliait avec tant d'instances de lui accorder la permission désirée, qu'il était impossible de la lui refuser.

Lorsque l'une de ses sœurs commettait une faute, c'était Marie qui implorait le pardon de la coupable ou qui voulait prendre sa part du châtiment; elle excusait les novices en invoquant la faiblesse humaine, les vieilles religieuses en alléguant leur âge, et trouvait toujours quelque bonne raison pour obtenir leur grâce ou une diminution de peine. Elle consolait les affligées, relevait le courage de celles qui faiblissaient, et dépensait des trésors de charité et de délicatesse pour faciliter à toutes la rude montée de la perfection religieuse.

Une de ses peines les plus vives fut de ne pouvoir plus secourir les pauvres et soigner les malades du dehors. On la surprit souvent à verser des larmes abondantes, à la seule pensée que de malheureuses créatures gémissaient peut-être sur un grabat, sans avoir personne auprès d'elles pour leur donner ce dont elles avaient besoin, ou ne pouvaient se procurer le pain de chaque jour. Elle voulut du moins se rendre

utile à ses sœurs autant que possible, et c'est ce qui la décida à demander à la Mère la permission de servir à table les religieuses. On la lui refusa d'abord, à cause de son grand âge et de ses infirmités ; elle insista, supplia, pleura, déclara que le mouvement était nécessaire à sa santé, et finit par emporter le consentement des supérieures. C'était un spectacle touchant que celui de cette sainte fille, dont la vieillesse avait presque épuisé les forces, retrouvant dans son ardente charité un reste de vigueur, se hâtant, se multipliant, prévenant les moindres désirs, accourant au moindre signe, le sourire aux lèvres et l'air joyeux, ne consentant jamais à prendre sa nourriture, que lorsque toutes les religieuses avaient quitté le refectoire. Quand la sœur qui s'occupait du même service la devançait, elle gémissait comme un avare à qui on a enlevé un trésor : et elle ne savait comment témoigner sa reconnaissance à la supérieure qui lui avait permis de se faire l'esclave de ses sœurs.

En dehors de ces occupations volontaires, sœur Marie consacrait à Dieu le reste de ses journées. On ne l'entendait jamais prononcer une parole inutile ; elle eût cru dérober au Seigneur le temps qui lui appartenait. Comme elle avait vécu longtemps dans le monde, beaucoup de personnes qui l'avaient connue autrefois venaient lui faire visite ; c'était pour elle un véritable supplice : elle eût voulu pouvoir se cacher au fond de la terre ; et si on lui avait refusé la permission de se rendre au parloir, elle s'en serait félicitée et en aurait remercié Dieu.

Dans ces occasions, d'ailleurs, elle ne s'entretenait

jamais que des choses de la religion ; elle faisait l'éloge de la vie religieuse, exhortait à la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, qui sont, disait-elle, les degrés par lesquels on arrive au ciel. Elle apprenait à ses neveux et à ses nièces, encore en bas âge, les premières vérités de la religion ; elle leur enseignait la Salutation angélique et l'oraison dominicale, et ravie de leur pieuse attention, elle proclamait que ces enfants valaient mieux qu'elle et servaient mieux le Seigneur.

Cependant, quand on considère les vertus excellentes de cette sainte fille, il semble difficile d'approcher davantage de la perfection ; nous venons de parler de sa charité et de son humilité ; que dire maintenant de l'ardent amour dont elle brûlait pour son Dieu et de sa dévotion aux glorieux habitants des cieux.

Nuit et jour en prières, elle avait montré tout d'abord une si vive ardeur de méditation et d'extase, qu'on lui avait permis de se retirer à la chapelle ou dans sa cellule à toute heure, et d'élever à son gré son âme vers le Très-Haut. Elle en usa largement, on pourrait presque dire qu'elle en abusa ; car elle y ruinait le peu qui lui restait de santé. Chose presque incroyable, ayant atteint depuis longtemps l'âge où l'on a sans cesse besoin de repos, elle ne dormait presque pas ; des cellules voisines de la sienne, on l'entendait jusqu'à onze heures murmurer à demi-voix de saints cantiques, et à minuit, elle arrivait toujours la première aux Matines, pour n'en sortir que longtemps après que les autres religieuses étaient rentrées dans leurs cellules : « Le temps que l'on consacre à la

« prière », disait-elle, « s'écoule toujours trop vite ». Et encore : « La prière est le bois dont s'alimente le feu « de l'amour divin ».

Sans cesse l'âme remplie de son Dieu, quoi qu'elle pût faire, en quelque endroit qu'elle se trouvât, à la cuisine, dans sa cellule, au réfectoire, dans le préau, ses lèvres murmuraient des paroles de bénédiction et d'amour. Si elle levait les yeux au ciel, son immensité lui rappelait la puissance infinie du Très-Haut ; si elle les baissait vers la terre, un brin d'herbe, une fleur épanouie la faisait penser à son infinie bonté. Quand les oiseaux chantent, c'est Dieu qu'ils saluent au lever du jour ; quand la tempête se déchaîne, c'est Dieu qui tonne et lance la foudre de sa justice ; c'est vers Dieu que s'élèvent toutes les voix de la nature, et dans ce concert universel qu'elle comprenait mieux que personne au monde, Marie, faible créature perdue sur un coin du monde, voulait, elle aussi, mêler son murmure à l'hymne immense de l'univers.

Aussi avec quelle joie elle saisissait toutes les occasions de glorifier le Seigneur ! avec quel amour elle adorait le Saint-Sacrement de l'autel, et quelles larmes de reconnaissance elle versait, quand le prêtre, prononçant les paroles de la Consécration, immolait une fois de plus le Sauveur pour racheter les péchés des hommes. Elle ne savait comment se préparer à recevoir la sainte communion ; cet acte d'amour lui paraissait si grand, si sublime, qu'elle craignait toujours d'être indigne de l'accomplir. Elle se défiait d'elle-même et de la fidélité de sa conscience ; elle craignait de laisser quelque faute ignorée dans un repli obscur

de son âme, nature candide, incapable de voir sa propre splendeur, et se croyant toujours plongée dans de noires ténèbres, alors qu'elle éblouissait de ses vertus toutes les personnes qui la connaissaient : « Notre Fiancé céleste nous unit à lui par la commu- « nion », disait-elle à ses sœurs, « parce que sa bonté « est infinie, car autrement l'enfer s'ouvrirait sous nos « pas, pécheresses que nous sommes, méprisables « vers de terre, misérables cœurs qui ne savons pas « souffrir ; où serions-nous, si Dieu n'avait pas pitié de « nous ».

Sœur Marie portait sur la poitrine, comme toutes les Penitentes-Récollettes, un scapulaire sur lequel était représenté un crucifix. Elle le contemplait souvent en songeant à la Passion de Jesus sur le Calvaire ; elle l'arrosait de ses larmes, au souvenir de l'ingratitude des hommes, dont les péchés renouvellent chaque jour tant de fois la mort douloureuse du Sauveur. Et son imagination s'exaltant lui montrait toutes les phases de la divine agonie ; elle le suivait sur la montagne sainte, elle pliait comme lui sous le fardeau de la croix ; elle essuyait avec la sainte femme la sueur qui coulait de son front, elle entendait les cris de fureur des Juifs, et la froide impassibilité des soldats romains la faisait frémir : « Voyez », s'écriait-elle un jour, « voici qu'ils frappent Celui qui vient les sauver. « Malheur à vous, juifs, malheur à vous ; car le Fils « de Dieu était descendu parmi vous comme parmi ses « bien-aimés, et vous l'avez couvert d'outrages et mis « à mort ».

Il y avait dans la chapelle du monastère un tableau re-

présentant Jésus à la colonne ; elle venait s'agenouiller devant tous les matins. Puis, heure par heure, dans la journée, elle suivait l'agonie du Sauveur : « Le Sei-« gneur », disait-elle, « prie maintenant au jardin des « Oliviers. — Voici qu'on l'arrête. — Voici qu'on le « traîne dans la maison de Caïphe. — Voici qu'il ex-« pire. — Cieux, couvrez-vous de nuages épais ; voile « du temple, déchire-toi ; terre, tremble et sois agitée « de violentes secousses : Dieu vient de mourir une « nouvelle fois ».

Cependant la sainte fille comprimait autant que possible ces expansions de foi ardente. Dans sa cellule, et quand elle se croyait seule, elle laissait couler ses larmes et ne retenait pas ses gémissements ; en présence de ses compagnes, elle montrait un visage riant et un cœur tranquille. C'est qu'elle savait que la véritable piété est plutôt celle qui se dérobe aux regards, que celle qui s'étale aux yeux de tous, et que l'humble supplication du pauvre publicain est plus agréable au Seigneur que la prière bruyante et affectée du pharisien orgueilleux.

On devine que sœur Marie de la Passion, si profondément touchée des souffrances du Christ, aima, elle aussi, à souffrir. Ses austérités prolongées avaient altéré sa santé ; elle fut en proie à de cruelles maladies, qui eussent arraché des cris de douleur aux hommes les plus forts et les plus courageux ; elle les endura sans exhaler une plainte ; quelquefois seulement on l'entendit murmurer : « Jésus, mon amour ! »

Ses dernières années se passèrent à l'infirmerie ; elle était si faible qu'elle ne pouvait guère quitter le lit.

Six mois avant sa mort, Dieu daigna lui révéler le jour où il l'appellerait à lui; elle en manifesta une grande joie et se prépara au voyage de l'éternité en s'abandonnant plus encore à la volonté de Dieu. Quand un semblant de forces lui revenait, elle en profitait pour aller prier à la chapelle; on la retrouvait même encore aux Matines. L'avant-veille de sa mort, un vendredi, elle voulut faire amende honorable de ses fautes au chapitre; mais on dut la reporter à l'infirmerie.

Le samedi, son confesseur vint lui donner la sainte communion; presque aussitôt l'agonie survint et elle perdit connaissance. Le lendemain matin, elle reçut les saintes huiles, et mourut regrettée de sa communauté, le 15 octobre 1669, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il y avait neuf années qu'elle était entrée en religion.

Le corps de la pieuse fille avait repris les apparences de la vie; les lèvres étaient purpurines, les yeux animés par un regard d'une expression angélique : on eût dit que c'était une créature vivante que l'on portait dans le caveau mortuaire de la communauté. Dieu témoignait par ces prodiges que sœur Marie de la Passion l'avait servi selon ses désirs éternels.

(*Archives du monastère de Gérardberg.*)

SŒUR ARCHANGÉLINE

DE LA SAINTE-TRINITÉ

PÉNITENTE RÉCOLLETTE

1677. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Vie d'Archangéline dans le monde. — Elle se livre aux plaisirs sans s'y abandonner. — Sa dévotion à Marie. — Protection constante dont Dieu l'entoure. — Elle pense à la mort. — Elle entre au monastère des Récollettes de Philippeville. — Son année de noviciat. — Vertus extraordinaires. — Elle est nommée supérieure malgré son humilité. — Son attachement à la Règle. — Sa sollicitude pour ses compagnes. — Elle est choisie pour la fondation du monastère de Gérardberg. — Miracles. — Dernières années et mort d'Archangélin.

Le monastère des Pénitentes Récollettes de Gérardberg, où sœur Marie de la Passion, dont nous venons de raconter la vie, édifia le monde par le spectacle de ses vertus, a été fondé par la vénérable mère Archangéline de la Sainte-Trinité.

On sait peu de chose sur son enfance ; les chroniques de l'Ordre ne mentionnent même pas sa famille ; elles ne nous la font connaître que fort tard, et nous la montrent au sein du siècle, dame de compagnie d'une noble châtelaine. Jeune et belle, Archangéline s'abandonna aux plaisirs, mais sans jamais se laisser entraîner. Rieuse et charmante, elle se montrait douce à tout le monde, toujours prête à rendre service, ne prononçant jamais une parole dure ou même désagréable, ne se permettant pas un mouvement d'impatience.

Dieu, d'ailleurs, qui l'avait choisie de toute éternité pour en faire une de ses élues, veillait sur elle. Natu-

rellement pieuse et portée à la prière, elle allait souvent dans les églises s'agenouiller au pied des autels, et y offrir à son Dieu un cœur resté pur et sans tache; elle couronnait de fleurs une statue de la Vierge, Notre-Dame des Roses, et parfois il lui semblait, peut-être avec raison, que le visage de marbre s'animait pour lui sourire; quelquefois, au contraire, la sainte Mère de Dieu prenait un air courroucé, comme pour lui faire entendre que quelqu'une de ses actions avait déplu au Seigneur.

Grâce à ce commerce constant avec Marie, Archangéline put conserver sans tache, au milieu du siècle et de ses vains bruits, la splendeur de sa vertu. Son âme était sans cesse occupée de Dieu, et on la surprit souvent, au milieu d'une fête, abîmée dans la méditation, ou retirée à l'écart et versant des torrents de larmes. L'idée de la mort, toujours présente à son esprit, quoi qu'elle fît, lui rappelait opiniâtrément que cette vie n'est pas la vie, mais une préparation à l'éternité, la route qui conduit au ciel à travers mille dangers, en longeant des précipices, ou à l'enfer au milieu des fleurs. Elle se disait souvent à elle-même : « Un jour « viendra que cette bouche cessera de parler, ces « oreilles d'entendre, ces yeux de voir, ces mains de « toucher. Jeunesse et fraîcheur, poussière! joie et « plaisirs, vanité! insensé qui croit être quelque chose, « parce que de misérables humains comme lui sem- « blent l'honorer! Nous ne sommes rien que par l'âme, « qui nous vient de Dieu et qui doit retourner à lui; « et il y a des fous qui prennent soin de cette triste « guenille qu'on appelle le corps! »

Ainsi vivait et pensait Archangéline au temps où une vénérable fiancée du Christ, Jeanne de Jésus, fondait à Philippeville le second monastère des Pénitentes Récollettes. La renommée de sainteté des pieuses filles qui y vivaient décida Archangéline à s'enfermer avec elles. Dès qu'elle fit part de ce projet à ses amies et aux personnes qui la connaissaient, ce fut un concert de récriminations. On lui représenta l'austérité de la règle, la solitude du cloître, le silence perpétuel, tout lien rompu avec le monde, les chagrins et les regrets qu'elle se préparait. Elle répondit à ces observations en allant demander le voile.

C'est au monastère de Philippeville, dans la semaine sainte, que la sainte fille se consacra au Seigneur. Elle avait choisi à dessein cette période de l'année, où les austérités sont plus rudes, parce que, disait-elle, si elle les supportait, rien ne lui serait plus impossible.

Tout d'abord elle se concilia l'affection des autres religieuses et en particulier de l'abbesse, Jeanne de Jesus. On prevoyait déjà qu'elle serait l'un des plus fermes soutiens de la Reforme. Elle s'abandonna tout entiere à l'action de la grâce, passa ses jours et ses nuits à prier, comme une ancienne religieuse, etonnée et ravie d'etre sans cesse en communication directe avec son Dieu, à l'abri des bruits du monde qui ne parvenaient plus guère jusqu'à elle.

Comme il n'y avait encore que peu de religieuses au monastère, elle fut obligée, dès l'année du noviciat, d'exercer à deux reprises différentes les fonctions de portière. Ce fut là une épreuve pénible ; elle était privée de ses chères méditations devant le Saint-Sacre-

ment, et en même temps forcée de répondre aux personnes étrangères qui venaient frapper à la porte du monastère. De là des luttes terribles, des tentations de retourner dans le monde et de reprendre sa vie d'autrefois. « Je voudrais me donner à Dieu », disait-elle à une religieuse, « j'ai horreur du siècle, et cependant, « quand j'en entends parler, mon âme chancelle, j'ai « peur de faillir, je vois l'abîme entr'ouvert sous mes « pas, et une force irrésistible m'y entraîne ». La sœur la consola, l'encouragea, lui conseilla de redoubler de piété et de confiance en Dieu, en l'assurant qu'il ne l'abandonnerait pas, puisqu'il l'avait appelée à lui, et la laissa plus calme et plus résignée.

Heureusement cette lutte contre le démon fut de courte durée ; des mortifications prolongées, des veilles plus fréquentes, des jeûnes plus sévères, y mirent bientôt fin. Archangéline avait hâte de regagner le temps qu'elle avait autrefois perdu parmi les assemblées profanes ; elle se reprochait les fêtes d'autrefois, les plaisirs trop recherchés, les bals, les causeries inutiles, les paroles vaines prodiguées sans réserve, s'exagérant à elle-même des fautes légères, et s'en punissant avec une rigueur impitoyable.

C'est pour cela sans doute qu'elle désirait rester sœur converse ; mais l'abbesse, qui faisait grand cas de ses vertus, s'y opposa, et lui ordonna de prononcer ses vœux. Forcée d'obéir, elle témoigna du moins par sa profonde humilité combien peu elle estimait ses propres mérites.

Vers cette époque, l'une de ses sœurs d'abord, puis deux autres, puis trois de ses nièces prirent le voile.

Archangélina en ressentit une joie immense, et en remercia Dieu en le servant avec plus d'ardeur. On la trouvait presque continuellement absorbée dans la prière, transfigurée parfois jusque dans son sommeil par de célestes visions : la sainte Trinité lui apparaissait dans sa gloire infinie ; elle voyait les cieux ouverts, et autour du triple trône de la trine unité, les chœurs des Anges chantant les louanges du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint. Jésus crucifié se montra aussi à elle tel qu'il était au moment de son agonie, le front couronné d'épines, les pieds et les mains percés d'énormes clous, offrant sa vie au Père pour le salut des hommes, et penchant déjà la tête pour mourir.

Ainsi initiée aux plus sublimes mystères de la religion, elle sentait plus vivement l'infinité de Dieu et son propre néant ; elle redoublait d'humilité et se refusait à accepter des dignités, de peur, disait-elle, que les fumées de l'orgueil ne l'aveuglant, elle ne sût plus se diriger dans les voies que le Seigneur lui avait tracées ; et elle ne se résigna à accepter des charges et des titres, que lorsqu'on les lui eut présentés comme des épreuves, comme une punition de ses fautes, et non comme une récompense de ses vertus.

Sœur Archangéline exerça pendant quatre années les fonctions de Mère au monastère de Philippeville, après la vénérable Jeanne de Jésus, puis, pendant six ans, à celui de Gérardberg. Elle montra dans ces deux maisons un désir immense de propager la Réforme instituée par Jeanne de Jésus, et ne supporta jamais dans les autres, pas plus qu'elle ne se permit à elle-même, la moindre infraction à la Règle

« Mes filles », disait-elle souvent à ses religieuses, « sou-
« venez-vous que c'est Dieu lui-même qui éclaire les
« fondateurs ou les réformateurs des Ordres reli-
« gieux ; leur sagesse n'est pas une sagesse humaine ;
« l'Esprit-Saint parle par leur bouche ; voilà pourquoi
« nous ne devons pas hésiter à suivre leurs prescrip-
« tions, ni songer à les discuter. Quand le Tout-
« Puissant fait entendre sa voix, il ne nous reste qu'à
« obéir ».

Et elle leur donnait elle-même l'exemple de cette soumission absolue qu'elle leur demandait. Plus humble, plus pauvre et plus pieuse que ses compagnes, elle répétait les belles paroles du saint patriarche d'Assise : « Nous avons fait à Dieu de grandes pro-
« messes ; mais combien plus magnifiques sont celles
« qu'il nous a faites ! accomplissons donc nos vœux, et
« marchons à la gloire éternelle ». Ou bien encore :
« Cette vie est courte ; l'autre, c'est l'éternité. Ici-bas
« quelques jours de souffrances, d'épreuves et de pri-
« vations volontaires ; au ciel, une félicité sans limites.
« Cette comparaison ne parle pas assez d'elle-même ;
« hésiterons-nous à porter notre croix, surtout si nous
« songeons à celle que Jésus porta sur le Calvaire,
« lourde de tous les péchés des hommes ? Souffrons
« comme le Fiancé céleste, et pour l'amour de lui,
« jusqu'au moment où il nous unira à lui dans l'éter-
« nité ».

Et tandis qu'elle parlait ainsi, les religieuses ne se lassaient pas de l'entendre, et elles l'écoutaient encore après qu'elle s'était arrêtée. Puis, les yeux fixés sur ce miroir vivant de toutes les vertus, elles s'efforçaient

d'imiter son exemple, de s'unir à Dieu comme elle par une méditation de tous les instants, d'être comme elle douces et simples de cœur, charitables les unes envers les autres, de vénérer les serviteurs du Très-Haut dans ses ministres, les prêtres et les religieux, de fuir autant que possible le contact des mondains, et d'avoir sans cesse présente à l'esprit la Règle qu'elles avaient fait vœu de suivre.

La vénérable Mère Archangéline était désignée par ses vertus pour la fondation d'un nouveau monastère ; c'est à elle en effet que le très-vénérable Père Pierre Marchand confia l'établissement du monastère des Pénitentes Récollettes de Gérardberg.

Durant le trajet de Philippeville à Gérardberg, les religieuses coururent un grand danger, auquel elles n'échappèrent que grâce au secours manifeste de la Providence. Le conducteur de la voiture ne connaissait pas le chemin, et se trompa de direction. On s'engagea dans une route pleine de fondrières, où les chevaux n'avaient pas le pied sûr et glissaient à chaque instant. De mémoire d'homme jamais une voiture n'avait passé par là : à droite et à gauche un étang marécageux, où l'on aurait trouvé une mort certaine, si par malheur les chevaux s'étaient jetés de côté. Le charretier était éperdu de terreur, les religieuses fermaient les yeux pour ne pas voir le danger ; mais la Mère Archangéline, calme comme si elle se fût trouvée dans sa cellule, pensait à Dieu et priait. Dieu l'exauça ; des religieux survinrent, qui prirent les chevaux par la bride, et à force d'énergie mirent les voyageurs en sûreté, puis disparurent subitement : personne ne douta que ces

auxiliaires inattendus ne fussent des habitants du ciel.

Le nouveau monastère ne tarda pas à se peupler ; la sainte Mère Archangéline y donna, comme autrefois à Philippeville, l'exemple des vertus. Après avoir exercé six ans la dignité d'abbesse, épuisée de fatigue, elle supplia ses sœurs de lui permettre de se reposer : on allait faire de nouvelles constructions, et ses forces ne pourraient suffire à y présider. On la nomma coadjutrice, et on élut à sa place sœur Léonore de Sainte-Marie, qui était venue avec elle de Philippeville. C'était d'ailleurs un heureux choix ; et pendant les dix années qu'elle eut le titre de mère, sœur Léonore de Sainte-Marie se montra la digne héritière de sœur Archangéline de la Sainte-Trinité.

Archangéline pouvait désormais consacrer plus de temps à la prière ; elle rechercha la solitude, s'enferma dans sa cellule, et consacra à Dieu tous ses instants. Comme on lui demandait pourquoi elle se condamnait à une si absolue réclusion : « Que puis-je faire « autre chose », répondit-elle ; « il ne me reste plus « maintenant qu'à penser au Fiancé céleste, et à aimer « mes compagnes ».

Ses austérités prolongées avaient développé en elle le germe de plusieurs maladies qui la firent cruellement souffrir pendant ses dernières années. Soumise à la volonté de Dieu, elle ne prit pas garde à la douleur ; que lui importaient la bonne ou la mauvaise santé, la vie ou la mort, pourvu qu'elle pût aimer Jésus. La chronique du monastère rapporte que c'est à sa demande que Dieu la rappela à lui. La mère Léonore de Sainte-Marie était à l'agonie, et l'on

s'attendait à la voir rendre l'âme, quand Archangéline se mit en prières et prononça ces paroles : « Mon Dieu, « ayez pitié de nos sœurs qui ont encore si grand be- « soin d'être guidées dans vos voies par notre Mère ; « et prenez-moi à sa place, moi, vieille et infirme, et « qui ai déjà trop vécu ». Presque au même instant, sœur Léonore se sentait mieux, et Archangéline, malade, prenait le lit ; à mesure que l'état de l'une s'améliorait, l'état de l'autre empirait ; Archangéline devait rendre son âme à Dieu le jour même où Léonore, complétement rétablie, reprenait la direction du monastère.

La sainte fille, volontairement destinée à une mort anticipée, montra la beauté de son âme dans cette dernière épreuve. Par amour pour la sainte pauvreté, elle avait supplié la Mère de lui permettre de mourir sur un sac de cendres ; elle recommandait au médecin de lui prescrire les remèdes les moins coûteux, dût-elle en souffrir davantage.

L'ardeur de son amour pour Jésus s'augmentait à mesure qu'elle approchait du terme ; elle l'invoquait sans cesse et criait vers lui d'une voix si pleine de tendresse et de désir, qu'elle arrachait des larmes aux personnes qui l'entendaient : « Mon Sauveur », disait-elle, « mon Sauveur, où es-tu ? Viens à moi, ô mon « Dieu, viens, je t'attends ; ne m'abandonne pas. Ne « penses-tu pas à moi, ô Jésus ? Toi qui m'as rachetée « au prix de ton précieux sang, viens chercher ta ser- « vante ». On la consolait, on l'encourageait à la patience ; mais, se dressant sur son lit, elle élevait plus haut encore la voix : « Mon Sauveur, mon Sauveur, « que tardes-tu ? Quand pourrai-je contempler ton

« visage divin ? Prends pitié de ma pauvre âme qui, du « fond de l'abîme, soupire vers toi ! » En ce moment, on lui apporta le saint Viatique ; dans l'ardeur de sa foi, elle vit son Sauveur sous les apparences du pain et du vin ; puis, plus calme, elle pria en silence jusqu'au moment où elle expira, en 1677. Elle était âgée de soixante-dix-huit ans.

Elle fut ensevelie dans le cimetière commun, sans qu'une plaque ou une inscription rappelât son nom et ses vertus. Mais Dieu se chargea de perpétuer son souvenir. Trois ans après sa mort, le fossoyeur, en creusant une nouvelle tombe, retrouva son corps. La tête était dépouillée de sa chair, mais le cœur, parfaitement conservé, avait les apparences de la vie. Les religieuses s'assemblèrent, et, louant Dieu de ce miracle éclatant, elles recueillirent le cœur de la Mère Archangéline, pour le conserver pieusement.

(Archives du monastère de Gérardberg.)

SEIZIÈME JOUR D'OCTOBRE

—

LES PREMIERS FRÈRES MINEURS

AUX INDES ORIENTALES, MARTYRS

Fin du xve siècle et commencement du xvie.

SOMMAIRE : La justice et la miséricorde de Dieu. — Œuvre des Frères Mineurs au xvie siècle. — Première apparition des Européens dans les Indes Orientales. — La statue de la Vierge à Calcutta. — Départ des premiers missionnaires. — Alvarez Cabral. — Tempêtes. — Arrivée au Brésil. — Arrivée à Cochin. — Trahison du roi de Cochin. — Les trois premiers martyrs. — Nouvelles missions. — Fondation de couvent de l'Ordre dans diverses villes. — Massacre des compagnons du Père Henri de Portugal. — Albuquerque. — Les couvents de Goa. — Constantin du Christ.

On peut dire que le seizième siècle a été, depuis l'origine du christianisme, l'un de ceux où ont éclaté avec le plus de force la justice de Dieu envers les hommes, et son infinie miséricorde : sa justice, car il punit, en les privant des consolations de la religion, plusieurs nations de l'Europe, qui n'obéissaient plus aux divins préceptes de l'Evangile ; sa miséricorde, car il permet que les peuples de l'Extrême-Orient, comme ceux de l'Amérique, jusqu'alors plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie , fussent enfin éclairés de la lumière de la vérité.

Ce sont les Frères Mineurs qui ont eu la gloire de porter les premiers dans ces contrées lointaines le flambeau de la foi. Nous avons déjà raconté (1) leurs

(1) Les premières missions des Frères Mineurs en Amérique ont été relatées dans le *Palmier Séraphique* à l'occasion de la vie du bienheureux Martin de Valence.

efforts et le succès qui les couronna dans les Indes occidentales ; nous allons les voir à l'œuvre avec non moins de bonheur, aux extrémités de l'Asie.

Le grand navigateur Vasco de Gama venait enfin de doubler le Cap de Bonne-Espérance, de tourner l'Afrique et de montrer le chemin, sinon le plus court, au moins le plus rapide et le plus sûr, pour arriver dans ces contrées arrosées par le Sind et le Gange, demeurés jusqu'alors à peu près inconnus. La première fois que les Européens mirent le pied dans le pays que l'on appelle aujourd'hui l'Hindoustan, ils y contemplèrent avec étonnement une civilisation florissante, des royaumes immenses, des villes où se pressait une population innombrable, mais encore adonnée à l'idolâtrie. Ils pénétrèrent dans les temples de Boudha, et virent des prêtres imposteurs présenter à la vénération des fidèles les images grossières de divinités mensongères et vaines, abusant de leur crédulité pour exercer un culte sacrilége et cruel.

Chose étrange cependant, ces peuples auraient pu peut-être, si leur esprit n'avait pas été aveuglé, connaître depuis longtemps la religion chrétienne. Quand Vasco de Gama arriva à Calcutta, et que les missionnaires qui l'accompagnaient eurent pour la première fois exposé les principales vérités du catholicisme, le Messie promis au peuple, le Sauveur conçu sans péché par une Vierge, pour racheter les fautes des hommes, on leur montra, dans un temple splendide, une chapelle retirée et plus ornée que les autres, une statue de la très-sainte Vierge, sur le socle de laquelle se trouvait écrit le nom de Marie. Les brahmines, crai-

gnant pour leurs dieux menteurs et pour leur propre influence, empêchaient les profanes d'y entrer ; mais on en connaissait l'existence, on savait même à quelle occasion cette chapelle avait été construite. Les vieilles chroniques du pays racontaient qu'un roi de Malabar, nommé Chéripérimale, était l'un des trois rois que l'étoile miraculeuse avait conduits à Bethléem, et qu'à son retour à Calcutta, la capitale de son royaume, il avait, pour consacrer le souvenir de son voyage miraculeux, élevé cette chapelle magnifique et placé sur un trône d'or une statue de Marie, son divin Fils sur les genoux.

Au retour du premier voyage de Vasco de Gama, Emmanuel, roi de Portugal, résolut de mettre à profit la découverte du navigateur : il équipa quatre puissants navires, donna à Vasco de Gama des marins et des soldats, et le chargea de conquérir au Christ les pays où il avait débarqué. Ce fut un beau spectacle, quand l'amiral, parti du couvent de Saint-Jérôme, nu-pieds, un étendard blanc orné d'une croix à la main, suivi de plusieurs milliers de personnes portant toutes des flambeaux et chantant les saints cantiques, se rendit en procession solennelle à Lisbonne, pour mettre à la voile. Au milieu du fracas des trompettes et du bruit sourd des canons, les louanges du Seigneur s'élevaient vers le ciel, dont l'éclatante splendeur semblait promettre un heureux voyage.

Cette première expédition dura deux ans ; Vasco de Gama partit de Lisbonne le 19 juillet 1497, et y rentra au mois d'août de l'année 1499. De publiques actions de grâce furent rendues à Dieu ; puis on songea à orga-

niser une nouvelle flotte qui porterait aux Indes orientales des missionnaires.

Un fameux capitaine, Pierre Alvarez Cabral, fut chargé du commandement; il avait sous ses ordres quinze cents soldats. Avant le départ, il se rendit, avec le roi, à l'église de Notre-Dame de Bethléem, et y entendit la messe : près du roi et du général se trouvaient huit Frères Mineurs portugais, placés sous la direction du Père Henri de Coïmbre, savant théologien et confesseur du roi, qui s'embarquèrent avec Alvarez, le 14 mars 1500.

Le voyage s'annonça d'abord sous de très-mauvais auspices. L'escadre ne tenait la mer que depuis quinze jours, quand elle fut assaillie par de violentes tempêtes; pendant un mois on erra sur l'Atlantique au gré des flots irrités; et ce n'est qu'après avoir été cent fois entre la vie et la mort, que l'on trouva enfin un abri et du repos sur la côte du Brésil, dans un port que l'on nomma *Porto-Seguro*, ou le Hâvre du salut. C'est là que le Père Henri célébra sa première messe et prononça son premier sermon en présence d'idolâtres (1).

Ce péril couru sur l'Océan, cette dispersion d'une flotte puissante était comme le prélude et l'annonce des maux et du sang qu'allait coûter la conquête des Indes orientales à la foi catholique. On quitta le port du Brésil par un bon vent et une mer calme; mais les tempêtes assaillirent de nouveau les pieux navigateurs.

(1) Consulter à ce sujet le tome VI du mois de juin, dix-neuvième jour, où se trouve la relation du martyre des Frères Mineurs qui ont les premiers prêché au Brésil.

Ils échappèrent à la fureur des flots, grâce au secours de Dieu, et arrivèrent enfin au port de Calcutta, le 18 septembre de l'an 1500.

L'accueil qu'ils y reçurent les consola de leurs souffrances : le roi Zamorin se montra très-heureux de leur arrivée, et parut disposé à vivre en bon accord avec eux. Il alla lui-même au-devant de l'amiral Cabral, entouré d'une cour somptueuse, étincelante d'or et de diamants, et lut les lettres du roi de Portugal avec une joie sincère. Il assigna aux Portugais tout un quartier de la ville, leur donna des maisons et des palais splendides, des docks pour le commerce, et accorda aux Frères Mineurs la permission de prêcher l'Evangile, ce qui était, comme on sait, le seul but de leur voyage.

Les vénérables religieux se hâtèrent d'en profiter. On ne tarda pas à les voir sur les places publiques et dans les marchés, vêtus de leurs longues robes de bure, le visage austère, un crucifix à la main, et enseignant au peuple émerveillé, comme autrefois les disciples du Christ, les vérités fondamentales de la foi.

Malheureusement cette tranquillité ne fut pas de longue durée. Le roi de Calcutta, effrayé d'abord de l'arrivée des Portugais, leur avait fait de grandes démonstrations d'amitié, surtout parce qu'il les craignait; mais peu à peu, retrouvant son audace, et ne dissimulant plus sa cruauté, il songea à se débarrasser de ces hôtes incommodes. L'amiral Cabral, se fiant à ses promesses, ne prenait pas les précautions nécessaires à la sûreté de ses hommes ; les Portugais se dissémi-

naient çà et là par petits groupes, offrant ainsi aux Indiens mille occasions de les surprendre, et un jour cinquante d'entre eux et huit Frères Mineurs se virent attaqués à l'improviste dans l'une des maisons qui leur avaient été données sur le port; quarante furent massacrés, et avec eux trois Frères Mineurs tombèrent victimes de la rage des Indiens. C'était le 16 octobre 1500, le trente-troisième jour après leur arrivée. Cependant de la flotte on avait vu l'attentat, et on avait envoyé en toute hâte des chaloupes pleines de soldats au secours des malheureux Portugais; on n'arriva que pour recueillir les fugitifs, dix soldats et cinq Frères Mineurs. Chose étrange, et dont se plaint avec raison le Père Daza dans sa *Chronique*, aucun des survivants ne songea à conserver les noms des trois premiers martyrs qui avaient versé leur sang pour la foi dans l'Hindoustan. Cette négligence se reproduisit d'ailleurs continuellement; les historiographes espagnols et portugais racontent tout au long les campagnes des généraux, leurs combats, leurs victoires; aucun ne parle des travaux immenses et désintéressés accomplis par les missionnaires, des conversions sans nombre qu'ils ont provoquées, du sang qu'ils ont versé sans regret et sans peur pour la glorification de Dieu et la propagation de la vérité.

L'amiral Cabral tira une vengeance éclatante de l'odieux attentat dont ses soldats et les religieux avaient été victimes; il brûla tous les vaisseaux de guerre et tous les navires de commerce indiens qui se trouvaient dans les ports de Calcutta, et bombarda la ville.

De Calcutta, il se rendit à Cochin, où il laissa prendre quelques jours de repos à son équipage ; puis il reprit la route de Portugal, où il débarqua en 1501. Il laissait à Cochin le Père Henri avec ses quatre compagnons.

Topar, roi du pays, accorda aux Frères Mineurs la permission de prêcher, et se montra bien disposé à leur égard. Un indien converti et baptisé sous le nom de Michel leur servait d'interprète et leur fut très-utile. Bientôt leurs efforts furent couronnés de succès ; des milliers d'idolâtres renoncèrent à leurs erreurs, et reçurent le baptême. Un petit couvent s'éleva dans un des faubourgs de la ville, et le nombre des conversions alla toujours croissant. Mais les Frères Mineurs eurent la douleur de ne pouvoir convaincre le roi Topar, qui mourut dans un âge très-avancé au fond d'un temple de Brahma, où il s'était retiré.

Les saints missionnaires, heureux de ce début, résolurent de pousser plus avant, et deux ou trois d'entre eux se séparèrent de leurs frères pour se rendre dans le royaume de Cananor, où ils étaient appelés. Là aussi les conversions furent nombreuses et un couvent fondé aux frais du roi de Portugal, qui ignorant encore l'affaire de Calcutta, avait envoyé une nouvelle escadre et des troupes de renfort à Alvarez. Des missionnaires accompagnaient l'expédition.

Sur ces entrefaites, le Père Henri revint en Portugal, pour s'entretenir avec le roi des moyens les plus propres à propager rapidement la religion chrétienne dans les Indes-Orientales, et ramener avec lui un plus grand nombre de Frères Mineurs. Pendant son absence,

les missionnaires demeurés aux Indes continuèrent leur œuvre sainte ; au témoignage de Cardose, ils convertirent les rois de Cananor, de Narsinga et de Bisnadar ; mais ils furent tout à coup arrêtés par la mort ; les habitants de Cochin les massacrèrent en 1502. Ainsi les fondements de la province de Saint-Thomas, qui devait être plus tard si florissante, étaient arrosés du sang de glorieux martyrs, dont les noms perdus pour la postérité sont inscrits au livre de vie, et gravés, selon l'expression du chroniqueur, sur les tables de marbre de la bienheureuse éternité.

L'année suivante (1503), nouveau départ d'une flotte portugaise pour l'Hindoustan ; nouvelle mission de Frères Mineurs. On aborda cette fois à Negapatan, et on éleva aussitôt des maisons pour les soldats et les marins, un couvent et une église pour les religieux. En quelques mois, trois mille Indiens reçurent le baptême. On jouit pendant quinze ans d'une tranquillité relative. Puis tout à coup, et sans provocation, les rois de ces contrées se jetèrent sur les Portuguais, qui cherchèrent un refug› sur leurs vaisseaux ; mais soixante d'entre eux, trois mille convertis, deux cents femmes, et un Frère Mineur qui n'avait pas voulu fuir, furent faits prisonniers et emmenés dans l'intérieur des terres. Dieu récompensa le courage du religieux en lui accordant le salut de ses compagnons d'infortune ; il sut toucher le cœur du chef barbare, qui donna la liberté à ses captifs sans leur faire aucun mal. Le couvent de Negapatan se rouvrit ; il envoya même dans une île voisine une petite colonie qui fonda deux églises et convertit plusieurs milliers d'idolâtres.

Le saint apôtre Thomas, en prêchant la sainte religion dans les Indes, avait fondé une église à Méliapour, et prédit qu'un jour viendraient par mer dans ce pays, des hommes blancs qui enseigneraient à leur tour les vérités qu'il enseignait lui-même. Cette prophétie se réalisa quand les Portugais, après la découverte de Vasco de Gama, pénétrèrent dans les Indes, amenant avec eux des Frères Mineurs. Une chapelle fut élevée à Méliapour par les soins du roi de Portugal Jean III, et on retrouva sous les ruines d'une vieille église le corps de saint Thomas, et un fragment de la lance qui l'avait frappé à mort. Ces saintes reliques furent dans la suite transportées à Goa, où le tombeau de l'apôtre est, de la part des Indiens catholiques, l'objet de la même vénération que les tombeaux de Saint-Pierre et Saint-Paul à Rome de la part des chrétiens d'Occident.

C'est le Père Antoine Patroni, commissaire de l'Ordre aux Indes-Orientales, qui eut l'insigne honneur de prêcher le premier dans la contrée où saint Thomas avait porté la parole du Christ ; il convertit et baptisa en quelques jours plus de treize cents Indiens. On éleva en dehors des murs de Méliapour, qui s'appelle aujourd'hui la ville de Saint-Thomas, un petit couvent et une église placée sous l'invocation de l'apôtre, et situés non loin de l'endroit où on avait retrouvé son corps.

En 1510, les Portugais s'emparèrent de Goa, importante ville de commerce ; ils en furent chassés quelque temps après, mais ils ne tardèrent pas à y rentrer et à s'y établir définitivement, sous le commandement du grand Albuquerque, le glorieux vainqueur du sultan

d'Egypte et du roi de Combaïa. C'est dans cette ville que s'éleva le plus beau couvent que l'Ordre ait jamais possédé aux Indes : c'était comme la Maison-Mère, où venaient se retremper et reprendre des forces les religieux dispersés dans la contrée ; c'est de là qu'ils partaient pour accompagner les soldats dans leurs expéditions, soigner les malades dans les hôpitaux, convertir et baptiser les idolâtres. Leurs travaux furent bénis de Dieu ; ils reçurent dans une école construite à cet effet les enfants des Indiens, et devenus trop nombreux pour le couvent qu'ils occupaient, ils en construisirent en dehors de Goa une autre encore plus grand qu'ils placèrent sous l'invocation de la très-sainte Vierge.

(Wadding, Gonzague.)

Les Frères Mineurs eurent aussi l'honneur de convertir les habitants du royaume de Jafanapatan, aux extrémités de l'Asie, et de baptiser le souverain même de la contrée, Constantin du Christ, qui plus tard abandonna sa couronne et d'immenses richesses pour revêtir le pauvre habit des fils de Saint-François. Constantin du Christ devint un prédicateur éloquent ; et par l'exemple de sa vie non moins que par ses sermons, il a su gagner au ciel un grand nombre d'âmes, travailleur infatigable, jusqu'au jour où il entré par une sainte mort en possession du royaume qui ne finira jamais.

(*Epitome vir. illust. Reform. S. Petri de Alcantara.*

DIX-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE

FRANÇOISE FARNÈSE

CLARISSE

1651. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Origine de Françoise Farnèse. — Sa famille. — Elle est élevée par sa grand'mère. — Petite vérole. — Un accident éloigne d'elle l'amitié de la marquise. — Vertus naissantes d'Isabelle. — Première vision. — Isabelle retourne chez ses parents et de là on l envoie près de sa tante, dans un monastère d Clarisses. — Conduite d'Isabelle. — Brusque revirement. — Mort de sa tante. — Dissipation et mauvaises lectures. — Une amie funeste. — Miraculeuse conservation de la jeune fille. — Retour à Ferrare. — Vie mondaine. — Nouveau miracle. — Vision d'Isabelle. — Elle obtient de son père la permission de se consacrer au Seigneur. — Elle entre au monastère des Clarisses-Urbanistes de Rome.

Ce fut une vie agitée et sujette à des changements extraordinaires que celle de cette pieuse fille de sainte Claire. Elevée au sein du monde, elle entre au couvent avec un esprit de mortification et de soumission à Dieu, et au bout de quelques mois vint secouer le joug de l'austérité et se rejeter au milieu des plaisirs ; puis, pénétrée de repentir, elle achève son pèlerinage dans la pratique des vertus, s'efforçant de racheter, par des souffrances volontaires, des jours d'erreur et d'oubli.

Françoise était fille de Marius Farnèse, duc de Farnèse, Latera et Giove, en Toscane, et de Camille Lupi, descendante des marquis de Soragna, l'une des plus

illustres familles de l'Italie. Elle eut six frères, dont l'un devint cardinal de l'Eglise romaine, et un autre patriarche de Jérusalem, et cinq sœurs, dont trois se firent Clarisses. La piété, dans cette famille, était comme un patrimoine précieux qui se transmettait de génération en génération.

Celle qui devint par la suite sœur Françoise, naquit le 6 Janvier 1593, jour des Rois, et reçut au baptême le nom d'Isabelle. L'enfant, jolie de visage et douce de manières, s'attacha bientôt tous les cœurs, et conquit en particulier l'affection de sa grand'mère, la marquise Pallavicini, qui voulut se charger de son éducation.

Ce fut un bonheur pour Isabelle, en même temps qu'une joie pour l'aïeule. Sous sa direction sage et affectueuse, les qualités naturelles de la petite fille se développaient sans secousses, et s'épanouissaient comme une rose. A douze ans, son caractère était formé ; à la fois affectueuse et presque douce et fière, elle aimait les serviteurs, mais prétendait recevoir d'eux des marques de respect.

Vers cette époque elle fut en proie à une cruelle maladie, la petite vérole, qui la rendit aveugle pendant plusieurs mois. Elle supporta le mal avec une résignation au-dessus de son âge ; mais à peine guérie, un autre accident lui survint : elle tomba dans le feu, se brûla profondément le visage, et en garda la trace ineffaçable : de belle qu'elle était, elle devint laide.

Ce malheur qui aurait dû, ce semble, attirer sur elle un redoublement d'affection de la part de sa grand' mère, produisit un effet contraire ; la marquise se détourna peu à peu d'elle, et loin de chercher à la conso-

ler, la maltraita et lui trouva tout à coup mille défauts. Ce fut pour Isabelle une bien douloureuse épreuve : habituée aux caresses et aux bonnes paroles, elle souffrit cruellement de ce revirement brusque et inattendu ; mais sa piété filiale n'en diminua pas. Plus on la maltraitait, plus elle se montrait soumise et obéissante ; il n'était rien qu'elle ne supportât pour reconquérir l'amitié de son aïeule, et c'est peut-être à son malheur qu'elle dut son salut.

En effet, dès ce moment, elle s'attacha à devenir une jeune fille parfaite, et puisqu'elle était privée à jamais de la beauté physique, elle voulut du moins conquérir la beauté morale qu'aucune maladie ne pourrait lui enlever. On vit la descendante des princes de Farnèse visiter les malheureux, donner aux pauvres tout ce qu'elle possédait alors, jusqu'à ses parures et ses bijoux. Néanmoins elle sentait de l'attrait pour les connaissances profanes ; les romans de chevalerie, les prouesses des Amadis et des Roland, comme les merveilleux récits de l'antiquité, les grands combats des Ajax et des Achille avaient pour elle un charme infini. Elle ne dédaigna pas non plus les talents mondains ; c'est ainsi qu'elle dansait avec beaucoup de grâce, et qu'elle passait pour être une excellente musicienne.

Un miracle, que Dieu accomplit en sa faveur alors qu'elle était très-jeune encore, décida de sa vocation religieuse. Une nuit, la très-sainte Vierge lui apparut pendant son sommeil, éblouissante de clarté et vêtue d'une robe plus blanche que la neige. Et comme l'enfant contemplait cette splendeur avec un respect mêlé d'effroi, la Mère de Dieu, la baisant au front, lui dit :

« Je suis Marie, ne crains rien ; veux-tu être ma fille ? » Et en même temps elle lui mit sur les épaules son manteau éclatant, lui adressa quelques douces paroles et remonta au ciel. Isabelle n'oublia jamais cette vision, et montra par la suite une grande dévotion au mystère de l'Immaculée Conception.

A l'âge de huit ans, elle quitta la marquise Pallavicini pour retourner chez ses parents. Elle retrouva près d'eux une vive affection et une sollicitude continuelle pour les intérêts de son âme. Sa piété alla croissant : elle priait beaucoup, et récitait chaque jour les litanies de la sainte Vierge et le Rosaire. Elle avait appris le latin, et lisait, dans des ouvrages écrits en cette langue, les vies des saints, surtout les vies des ermites et des solitaires, ce qui lui inspira un vif désir de suivre leur exemple : parfois même elle fuyait la compagnie de ses frères et de ses sœurs pour aller prier et méditer dans quelque endroit désert.

On la trouvait quelquefois une fleur à la main, à l'ombre, dans une sorte d'extase, contemplant dans cette petite merveille la puissance infinie du Créateur, et élevant vers lui son âme, si complétement détachée des choses terrestres, que pour la faire revenir au sentiment de la réalité, il fallait lui frapper sur l'épaule. Elle ne perdait pas son temps, comme les enfants de son âge, à s'amuser à des jeux futiles ; grave et sérieuse, elle se promenait dans les jardins du palais, en bénissant Dieu de lui avoir donné la vie, les richesses, des parents qui l'aimaient, et un cœur capable de sentir et d'apprécier tous ces bienfaits.

Bien que jusqu'alors elle n'eût pas manifesté, autre-

ment que par sa conduite, le désir de se faire religieuse, tous les membres de sa famille espéraient qu'elle ne tarderait pas à se consacrer au Seigneur. L'une de ses tantes, Françoise Farnèse, religieuse d'une grande piété, qui était à Rome dans un monastère de Clarisses, entendant souvent parler des vertus de sa nièce, demanda à son père de la lui envoyer. Ce fut une joie dans la maison paternelle ; Isabelle seule n'en parut pas satisfaite ; au contraire, quand on lui annonça qu'elle allait partir pour Rome, elle fut prise d'un si violent désespoir qu'elle perdit connaissance ; toutefois, comme elle était avant tout une fille soumise et obéissante, elle fit violence à ses sentiments, et déclara qu'elle était prête.

Elle n'avait que neuf ans et demi, quand elle entra ainsi au monastère des Clarisses de Rome. Sa tante la reçut à bras ouverts, d'une manière si affectueuse qu'Isabelle vit de suite tomber toutes ses préventions contre la vie religieuse et remercia Dieu de l'admettre si jeune au nombre de ses servantes. Tout d'abord, pour lui enseigner l'humilité, on lui fit quitter ses riches vêtements, et prendre des robes de couleur sombre, comme celles des religieuses, sans ornements et sans bijoux; plus de colliers d'or, plus de pendants d'oreille, plus de ces mille bagatelles qui entretiennent la vanité dans le cœur des jeunes filles. Isabelle en souffrit; elle pleura, mais sa tante tint bon ; et pour dompter l'esprit mondain qui souffrait encore en elle, elle lui défendit de parler à personne sans sa permission, lui traça une petite règle de conduite, et lui ordonna de prier, de méditer et de se mortifier à certaines heures.

Hâtons-nous d'ajouter que la vénérable Clarisse trouva dans sa jeune nièce une élève soumise et docile. Quoi qu'on lui ordonnât, et quelle que fût d'ailleurs la peine passagère qu'elle en ressentait, Isabelle n'hésita jamais à obéir : « Je sais », disait-elle quelquefois, « que ma tante ne veut rien qui ne me soit « utile et bon, et ce serait folie de ne pas agir selon ses « désirs ». Elle ne tarda pas à gagner l'affection des religieuses par ses qualités naturelles d'abord, sa grâce et sa gentillesse, mais surtout par les efforts qu'elle faisait pour mériter les bénédictions de Dieu. Elle priait avec une piété si touchante et une candeur si naïve, que l'on ne pouvait la voir sans pleurer.

A l'âge de dix ans, on lui permit de s'approcher pour la première fois de la table sainte ; et, le soir de ce grand jour, elle promit au Seigneur de ne jamais se séparer de lui. Ce serment, sans doute, était sincère ; il était parti d'un cœur pur ; mais le redoublement de dévotion qui suivit ne fut pas de longue durée.

Déjà, depuis quelque temps, la lecture de livres mondains, dévorés en cachette avec avidité, avait jeté des troubles dans l'âme impressionnable de la jeune fille. Sur ces entrefaites, sa pieuse tante vint à mourir ; elle demeura au monastère, sous la direction de l'abbesse, qui, n'ayant pas l'œil aussi perçant et la main aussi ferme que la vénérable Françoise Farnèse, ne sut pas lutter avec le même bonheur contre la séduction toujours croissante qu'exerçait le malin esprit sur l'âme d'Isabelle. Elle s'était liée d'amitié avec une autre jeune fille, plus frivole qu'elle-même, et cette communication d'idées malsaines avait développé de mauvais

germes chez les deux amies. De leurs cellules séparées seulement par une mince cloison en planches, qu'elles avaient pu percer, elles s'entretenaient de vanités, ou se lisaient l'une à l'autre des livres mondains. Si, par moments, le remords venait les mordre au cœur, ce retour au bien n'était que passager, et pour s'étourdir, elles se lançaient avec une sorte de rage dans leurs habitudes de désobéissance, de frivolité et même d'impiété.

Il fallut un miracle pour la sauver. Une nuit, elle s'était endormie à la suite d'une mauvaise lecture, sans avoir éteint sa veilleuse. Les draps de son lit prirent feu, et la malheureuse se trouva tout à coup enveloppée de flammes. Son sommeil était si profond, qu'elle fut quelque temps avant de s'éveiller. Dans le silence de la nuit, une voix forte se fit entendre et répéta à plusieurs reprises : « Tu brûles, Isabelle, tu brûles ! » Elle se jette aussitôt en bas du lit, court à la porte et tombe dans les bras des religieuses qui, s'étant aperçues de l'accident, accouraient avec des vases remplis d'eau pour éteindre le feu, et la croyaient perdue ; mais quel ne fut pas leur étonnement en s'apercevant qu'elle n'avait pas sur elle la moindre trace de brûlure, tandis que son lit était à moitié consumé. Elle se jeta à genoux, remercia le Seigneur qui l'avait préservée, et jura de nouveau de le servir fidèlement : ce serment, comme les autres, fut bientôt oublié.

Cependant le père d'Isabelle, qui avait pendant quelque temps été contraint de s'éloigner de Ferrare, était enfin revenu dans son palais, et presque aussitôt

il manda auprès de lui sa chère Isabelle. Il pensait, non sans quelque apparence de raison, que les goûts de sa fille se manifesteraient plus librement dans la maison paternelle qu'au couvent, et qu'elle y pourrait prendre plus facilement une résolution définitive.

L'une des sœurs d'Isabelle, nommée Julie, venait de se marier avec le prince de Vetrana, et l'on était encore en fête, quand arriva la jeune fille. Ses inclinations mondaines reprirent aussitôt le dessus. On la vit se couvrir de bijoux, et rechercher tous les jours quelque parure nouvelle ; elle passait son temps à lire des livres impies ; et comme si l'œil de Dieu n'était pas toujours fixé sur elle, elle mentait effrontément et affirmait à sa mère qu'elle lisait la vie de sainte Thérèse.

Il fallut encore que la Providence, pour la tirer de l'abîme, la frappât d'un coup terrible. Au moment où elle s'abandonnait à ses passions avec le plus d'emportement, une personne qu'elle aimait beaucoup vint à mourir, et la contemplation de ce cadavre chéri la réveillant comme d'un lourd sommeil, elle se sentit saisie de terreur et de remords à l'idée de ses fautes ; elle se demanda avec effroi ce qu'elle deviendrait, si elle mourait sans confession. Alors se livra en elle un grand combat entre l'amour des plaisirs et la crainte du châtiment ; elle hésita longtemps ; mais enfin, elle prit une courageuse résolution, et déclara à son père son intention bien arrêtée d'entrer dans un monastère pour y revêtir la robe des Clarisses.

Tout d'abord son empressement était tel, qu'elle supplia son père de lui permettre d'accomplir sur-le-

champ son projet ; mais le marquis, qui avait beaucoup d'affection pour sa fille, et qui ne désirait rien tant que de la conserver près de lui, s'imaginant, d'ailleurs, que c'était là un caprice d'enfant, n'accorda pas tout de suite la permission demandée. Il voulut qu'Isabelle attendît du moins une autre saison. On se trouvait alors au début de l'hiver. En un mot, il fit tous ses efforts pour lui donner le temps de revenir sur sa résolution.

Isabelle eut recours à la prière et aux mortifications, et un changement si brusque s'opéra en elle, qu'on pouvait croire à une miraculeuse conversion. Plus de musique ou de danse, plus de ces fêtes bruyantes où elle se plaisait autrefois, plus de bijoux ni de parures. Simple dans ses vêtements, silencieuse et recueillie, elle semblait déjà ne plus appartenir au siècle et vivre toute en Dieu.

Une vision qu'elle eut sur ces entrefaites ne fit que la fortifier dans son projet. Elle se croyait à la porte du monastère de Rome, dans l'attitude des suppliantes, demandant à l'abbesse de lui donner le voile ; mais, au lieu des religieuses qui d'ordinaire conduisent en procession la nouvelle venue à la chapelle, elle aperçut dans le monastère des hommes armés, qui la menaçaient de la tuer, si elle osait avancer. Effrayée et tremblante, elle demeurait immobile, quand un adolescent au divin sourire la prit par la main, et, écartant d'un geste souverain les soldats devenus plus timides que des brebis, il la fit entrer dans le monastère. « Ne craignez rien », lui dit-il, « ces démons qui veulent vous séparer de « Dieu, ne pourront rien contre vous », et il disparut.

Le lendemain matin, Isabelle raconta à son père ce songe merveilleux, et le marquis, comprenant enfin que le Seigneur appelait en effet sa fille à le servir, promit de ne plus s'opposer à ses désirs.

Le 7 décembre 1607, jour de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge, Isabelle s'approcha de la sainte table et reçut avec des larmes d'amour et de reconnaissance le pain des Anges. Après les premières Vêpres, elle se rendit au monastère des Clarisses-Urbanistes de Panisperna, à Rome, accompagnée de ses parents, de la marquise Pallavicini, sa grand'mère, et de plusieurs autres personnages considérables de sa famille. Autour d'elle tout le monde versait des larmes ; elle seule restait calme et sereine, et essayait de consoler ses amis par quelques bonnes paroles ; cependant, quand il fallut les quitter pour entrer dans le couvent, une douleur immense l'envahit ; les forces lui manquèrent ; elle pâlit, chancela, et les religieuses qui l'entouraient crurent qu'elle allait tomber entre leurs bras ; mais bientôt, surmontant cette faiblesse passagère, elle s'agenouilla devant le Saint-Sacrement et reprit courage. Le reste de la cérémonie s'accomplit sans accident ; elle se dépouilla avec joie des riches vêtements qui la couvraient, pour prendre la robe sombre des religieuses, et elle remercia Dieu de la grâce immense qu'il laissait descendre sur elle. Elle était âgée de quinze ans et s'appelait désormais sœur Françoise de Jésus-Marie.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Nouvelles luttes contre l'esprit du mal. — La novice peu soumise. — Françoise prononce ses vœux. — Entrée de sa sœur Victoria au monastère. — Françoise et Isabelle s'écartent ensemble des sentiers de Dieu. — Remords. — Orgueil de Françoise. — Nouveau coup de la grâce en sa faveur. — Les martyrs du Japon. — Confession générale. — Changement complet de conduite. — Renoncement absolu aux choses du monde. — Sa sœur Isabelle suit son exemple. — Austérités, prières et jeûnes. — Les religieuses du monastère persécutent les deux converties. — Maladies et épreuves morales de Françoise. — Dieu lui ordonne de fonder un nouveau monastère.

Cependant la jeune novice n'en avait pas encore fini avec les luttes terribles qui jusqu'alors avaient agité sa vie et troublé son repos. A peine quelques jours s'étaient-ils écoulés depuis son entrée au monastère, qu'elle retombait dans ses anciens errements.

La vie religieuse lui inspira une horreur profonde ; elle avait des crises nerveuses à la seule pensée que l'emploi de son temps était réglé minute par minute ; et les consolations que lui prodiguaient les autres religieuses ne faisaient que l'exaspérer davantage encore.

Un vent d'impiété avait soufflé sur elle et emporté au loin ses bonnes résolutions ; plus de prières, plus de méditations ; s'il lui arrivait de réciter une oraison, ses lèvres seules murmuraient des sons inintelligibles ; son âme était ailleurs.

Néanmoins, telle était la miséricorde de Dieu à son égard, que personne dans le monastère ne s'opposa à ce qu'elle prononçât ses vœux au bout de son année de noviciat. Elle accomplit ce grand acte un samedi, jour consacré à la très-sainte Vierge, et qu'elle avait choisi elle-même. On ne peut douter que les promesses qu'elle adressa à cette occasion au Fiancé des Vierges ne partissent d'un cœur sincère ; mais ce qui

est plus certain encore, c'est qu'elle ne tarda pas à les oublier, et quand les anciennes religieuses essayaient de la rappeler au sentiment de ses devoirs, elle leur répondait avec un dédain et une insolence qui faisaient désespérer de son salut.

Parmi les sœurs de Françoise de Jésus-Marie, il y en avait une qu'elle aimait d'une affection particulière, et qu'elle avait quittée avec beaucoup de peine : elle se nommait Victoria. Celle-ci, plus jeune qu'elle de quelques années, mais d'un caractère plus calme, chérissait, de son côté, sa sœur aînée, et ne désirait rien tant que de se rapprocher d'elle ; elle supplia ses parents et les religieuses avec tant d'instance, que l'on consentit enfin à la recevoir, bien qu'elle ne fût âgée que de douze ans ; on lui donna avec le voile le nom d'Isabelle.

Françoise voulut se charger de son éducation ; on devine qu'elle dut se montrer mauvaise maîtresse. En effet, elle ne songea qu'à diriger ses pas encore incertains dans les sentiers où elle s'égarait elle-même ; elle lui apprit à perdre son temps dans l'inaction et les futilités, et quand Isabelle, qui voyait le danger, lui montrait le précipice béant sous leurs pas, elle traitait ces remords de conscience d'enfantillages et de folies, déclarait qu'elle s'était enfermée dans les quatre murs d'un monastère pour y vivre à son aise, et non pour y mourir d'ennui, et elle continuait à mépriser toute règle et à oublier le Seigneur.

Cependant, malgré ses écarts, il ne lui fut pas possible d'échapper aux remords. De temps en temps, la crainte d'un Dieu vengeur et courroucé se présentait à son esprit, et alors, par un de ces brusques revi-

rements dont elle avait déjà donné tant d'exemples, elle pleurait et gémissait sur ses fautes, se mortifiait, veillait, priait et jeûnait pendant des mois entiers, sauf à retomber dans l'abîme un peu plus tard.

On eut la malencontreuse idée de mettre à profit ses connaissances musicales en lui faisant tenir l'orgue de la chapelle ; un maître vint, qui, lui trouvant du talent, le lui dit à plusieurs reprises, et excita dans son cœur un immense orgueil. Dès lors elle ne songea plus qu'à se perfectionner ; elle voulut avoir des admirateurs, même au couvent ; elle redevint la jeune fille vaine et frivole d'autrefois, avide de compliments et de louanges ; insensée, qui oubliait que ceux qui sont élevés dans ce monde seront humiliés dans l'autre. Elle composa des airs soi-disant religieux, et ayant eu entre les mains un traité de versification, elle se mit en tête d'écrire aussi des vers. Comme elle avait reçu de Dieu les plus beaux dons de l'intelligence, elle y réussit fort bien ; mais, pendant ce temps, elle négligeait ses devoirs religieux, elle oubliait son rosaire, qu'elle avait juré de réciter au moins une fois par jour ; et, privée de cette force qui nous vient de la prière, elle se montra plus indigne que jamais de l'honneur de servir Dieu dans un de ses asiles.

Elle atteignit ainsi l'âge de vingt-trois ans, passant sans cause apparente d'un extrême à l'autre, tantôt insoucieuse et presque impie, tantôt effrayant par ses austérités les plus anciennes religieuses, sans que la paix parût devoir revenir dans son âme. Dieu, qui veillait sur elle, la rappela à lui, et cette fois pour toujours.

Françoise se trouvait avec sa sœur Isabelle et quelques autres jeunes religieuses à l'infirmerie, quand l'idée lui vint de lire à haute voix, peut-être par manière de dérision, les chroniques de l'Ordre. Elle ouvrit le quatrième volume, au hasard, et tomba sur le récit de la vie et du martyre de saint Pierre-Baptiste et de ses compagnons, qui après avoir enseigné aux Japonais les vérités de la foi, versèrent leur sang pour leur Dieu le 5 février 1597. La soumission absolue et sans réserve de ces glorieux apôtres à la Règle, leurs austérités, leurs veilles, leurs travaux, leur mépris des choses de ce monde et le courage admirable qu'ils montrèrent en face de la mort, impressionnèrent vivement les lectrices. Elles gardèrent pendant quelque temps le silence, puis tout à coup Françoise, dont l'âme avait été plus fortement émue, prit la parole : « Et « nous, mes sœurs », dit-elle, « que deviendrons-nous? « Nous avons quitté le monde, nos parents et nos « biens ; et pourtant nous nous damnerons ici, entre « ces quatre murs, parce que notre cœur est encore « sensible aux vanités que nous n'avons abandonnées « que de bouche ! » Toutes avaient la même pensée ; elles se fortifièrent mutuellement les unes les autres, et quand elles se séparèrent, elles avaient pris la résolution de se donner tout entières à Dieu.

Tout d'abord Françoise, éprouvant le besoin de se purifier de ses fautes, écrivit au commissaire-général de l'Ordre une lettre, où elle le priait de lui envoyer le Père Barthélemy Saluzzio, un saint religieux célèbre par ses miracles, pour entendre sa confession. Le Père Barthélemy était alors malade ; ce fut le Père Jean-

Baptiste Bianchetti, un autre vénérable religieux, d'une grande science et d'une austérité reconnue, que l'on chargea de le remplacer.

Aucun choix ne pouvait être plus heureux ; le Père Bianchetti possédait la fermeté nécessaire envers une pénitente aussi capricieuse que Françoise, laquelle se repentait déjà de son bon mouvement, et aurait voulu reprendre sa lettre aussitôt qu'elle l'avait envoyée. Il se hâta de se rendre au monastère, et quoique Françoise, sous prétexte qu'elle n'avait pas suffisamment examiné sa conscience, essayât de tergiverser et de gagner du temps, il trouva moyen de l'amener au tribunal de la pénitence. A partir du moment où elle eut commencé l'aveu de ses fautes, elle se sentit animée d'un esprit nouveau : « Dieu vous viendra en aide », lui avait dit le Père ; elle s'en aperçut bientôt au profond changement qui se fit en elle, et quand elle se releva, elle était sauvée.

Tout d'abord elle jeta par les fenêtres ou brûla les livres mondains qui avaient fait ses délices et les vers qu'elle avait elle-même composés ; elle donna à ses sœurs les clefs de ses cassettes, ne voulant plus posséder que ce qui est indispensable à une pauvre religieuse ; elle se dépouilla des vains ornements dont elle se parait encore, et trouvant trop somptueuse la chambre qu'elle habitait avec sa sœur, et qu'elle avait enrichie de tableaux et de statues, elle choisit pour retraite la plus pauvre et la plus obscure des cellules.

Le Seigneur, en récompense sans doute de ce sacrifice si complet, lui réservait une grande joie ; sa sœur Isabelle, à qui elle abandonnait tout ce qu'elle possé-

dait, lui déclara qu'elle voulait partager son sort, et l'imiter dans ses vertus comme elle l'avait imitée dans ses défauts.

Alors plus fortes, parce qu'elles se soutenaient mutuellement, elles allèrent habiter leur nouvelle chambre, ornée seulement de quelques images sans valeur, et remirent à l'abbesse les clefs de l'ancienne. L'esprit du mal était pour toujours dompté.

En effet, Françoise se livra dès lors à la prière avec autant d'ardeur qu'elle était autrefois adonnée aux plaisirs ; elle mortifia son corps, dont le soin l'avait tant occupée ; elle coucha sur le plancher nu, se donna la discipline, porta autour des reins des chaînes de fer, rechercha la solitude et le silence, et veilla et jeûna jusqu'à s'abstenir de vin et de viande.

Qui croirait que cet heureux changement fut vu d'un mauvais œil par les anciennes religieuses ? C'est cependant ce qui arriva ; on se plaignit à l'abbesse et assez amèrement de cette dérogation aux habitudes de la maison ; on reprocha surtout à Françoise de vouloir par ces austérités extravagantes attirer sur elle l'attention, et on l'accusa de vanité et d'hypocrisie parce qu'elle renonçait courageusement à ses erreurs passées et qu'elle entrait de plein pied dans les voies du Seigneur. La sainte fille n'opposa à ses détracteurs que de la résignation et de l'humilité ; et elle continua, sans se laisser troubler, à poursuivre l'œuvre de son salut.

Bientôt son exemple porta des fruits ; et celles-là même qui s'étaient montrées les plus acharnées contre elle, ne songèrent plus qu'à l'imiter, firent comme

elle l'aveu général de leurs fautes, prirent l'habitude de la méditation, et pratiquèrent la Règle dans toute sa rigueur. Dieu soutint sa servante en lui envoyant de célestes encouragements. Un jour, après les Matines, elle priait avec plus de ferveur qu'à l'ordinaire, lorsque tout à coup elle tomba en extase et se trouva enveloppée d'un tourbillon de lumière ; elle contempla la majesté infinie de Dieu, et elle en ressentit une joie si vive qu'il lui sembla goûter par avance la félicité des élus. Durant plus de quatre heures, son âme resta plongée dans un calme parfait qu'elle ne pouvait comparer qu'à la paix éternelle des bienheureux ; et quand elle revint à elle, elle fut tout étonnée de s'apercevoir que le jour naissait : le temps avait passé avec une étonnante rapidité.

Françoise était tellement pénétrée de l'amour de Dieu, qu'elle ne trouvait pas de paroles pour en exprimer l'ardeur ; elle pleurait, et ses larmes, plus éloquentes que les plus beaux discours, disaient seules ce qu'elle ressentait : « Mon corps demeure attaché à la « terre », répétait-elle avec l'apôtre saint Paul ; « mais « mon esprit est dans le ciel ». Les mortifications qu'elle s'imposait, non-seulement ne lui causaient pas de souffrances, mais lui apportaient des plaisirs ineffables. L'humilité, le silence, toutes les vertus qui lui paraissaient autrefois si difficiles à pratiquer, lui étaient devenues si faciles, qu'elle ne comprenait pas qu'on pût être vain, orgueilleux et dissipé. Sa vie n'était plus qu'un acte d'amour.

Dieu lui envoya des épreuves ; elle les supporta avec une joyeuse résignation. Les austérités avaient

altéré sa santé ; des maladies longues et douloureuses la clouèrent au lit ; elle ne cessa pas de montrer un visage riant, et quelquefois elle ne se résignait à entrer à l'infirmerie que lorsque, ses forces étant complétement épuisées, elle tombait sans connaissance entre les bras des religieuses.

Mais les souffrances morales lui furent beaucoup plus pénibles que les souffrances physiques ; les mauvaises dispositions des sœurs à son égard s'affirmaient de plus en plus ; l'abbesse alla jusqu'à empêcher le Père Bianchetti, qui avait entendu la confession de Françoise et qui la soutenait dans la voie où elle était entrée, de pénétrer dans le monastère. Ce fut un grand sujet de douleur pour la sainte fille ; elle se demanda avec effroi si, abandonnée à ses propres forces, elle pourrait persévérer, et si elle ne retomberait pas dans le précipice d'où elle avait eu tant de peine à sortir. On la contraignit de retourner dans son ancienne chambre ; on interrompit ses méditations par des visites fréquentes et des conversations prolongées ; des servantes du Seigneur, par une étrange aberration de l'esprit, voulaient empêcher Françoise d'honorer Dieu mieux qu'elles ne le faisaient elles-mêmes.

Désespérée, malade au point qu'on s'attendait tous les jours à la voir mourir, elle ne perdit pas courage et chercha un refuge dans l'oraison. Elle invoqua Marie, la protectrice des vierges, et grâce à l'intercession de la Mère de Dieu, elle sentit le calme rentrer dans son âme. Une nuit qu'elle priait avec ferveur, elle entendit une voix qui disait : « Fuis, Françoise, « hâte-toi de fuir : il n'y a pas ici de salut pour toi ! »

Et comme elle ne comprenait pas, la même voix lui parla encore au bout de quelques semaines : « Fuis, « fuis, et va fonder un nouveau monastère, où tu puisses « te livrer tranquillement à la pratique des austérités, « et élever ton cœur vers Dieu dans la solitude ».

Il n'y avait plus à hésiter ; la volonté d'en haut s'était manifestée clairement, et Françoise ne songea plus qu'à trouver les moyens d'y obéir.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Difficultés que Françoise rencontre quand elle veut fonder un nouveau monastère. — Son père lui vient en aide. — Le monastère de Farnèse. — Nouvelles hésitations de Françoise. — Une abbesse du Tiers Ordre. — Arrivée à Farnèse. — Vie de Françoise et de sa sœur. — Elle est nommée maîtresse des novices. — Comment elle s'acquitte de ses fonctions. — Son dévouement à ses filles en Dieu. — Elle les soigne pendant leurs maladies. — Austérités, mortifications, maladies. — Le démon suscite à Françoise de nouvelles difficultés. — Son désespoir. — Dieu ne l'abandonne pas. — Rapports de Françoise avec son frère, le patriarche de Constantinople. — Changements dans la direction du monastère. — Tous les obstacles sont surmontés.

Ce n'était pas chose facile d'obtenir l'autorisation d'élever un nouveau monastère, encore moins de trouver l'argent nécessaire pour l'exécution. Françoise se souvint bien que son père, au temps où elle était encore enfant, lui avait dit en riant : « Je fonderai un monastère « dans l'un de mes villages, et toi et ta sœur vous en « serez les religieuses ». Mais le duc de Farnèse était loin ; il commandait, dans un pays étranger, les armées d'un prince puissant ; d'ailleurs, ses richesses d'autrefois étaient fort diminuées ; l'incendie ou la guerre lui avaient fait perdre une partie de ses domaines ; on ne pouvait donc guère compter sur son secours.

Tandis que Françoise se livrait à ces tristes réflexions,

la même voix qui lui avait révélé les volontés de Dieu, se fit entendre de nouveau à son oreille : « Ce qui est « impossible pour les hommes », disait-elle, « n'est pas « impossible à Dieu ». Elle prit la résolution d'en écrire à son père, de lui communiquer ses desseins et d'implorer son appui.

Le duc, en recevant la lettre de ses filles, éprouva d'abord une joie immense, et, au grand étonnement de Françoise et d'Isabelle, laissant toutes ses occupations, il revint immédiatement à Farnèse, qu'il avait choisi pour la fondation du nouveau monastère. Les Frères Mineurs possédaient justement une maison près des murs de la ville ; le duc la demanda au provincial, et lui promit en échange d'élever pour les Frères Mineurs, un nouveau couvent et une église. Le provincial d'abord, le pape Paul V ensuite, accueillirent favorablement sa requête ; l'asile après lequel soupirait Françoise était enfin trouvé.

Quand on apprit cette nouvelle à Rome, ce fut un cri d'indignation générale parmi les Clarisses-Urbanistes de Panisperna. On traita Françoise d'ingrate et de vaniteuse ; on l'accusa de ne songer à rien autre chose qu'à faire la grande dame parmi les vassaux de son père. Puis, comme elle supportait patiemment ce torrent d'injures, on ne lui adressa même plus la parole, et pendant plusieurs mois les religieuses affectèrent de fuir son contact, comme si elle eût été atteinte d'une maladie contagieuse. La pauvre fille, humble et résignée, pleurait en silence, et attendait avec impatience le moment de quitter Rome et d'aller vivre dans la retraite, loin de toutes les misères du monde.

Ce qui retarda son départ, c'est que, songeant sans doute à sa grande jeunesse et à celle de sa sœur, il lui parut difficile et presque impossible de pratiquer la Règle dans toute sa rigueur, si elle n'avait pas, pour la soutenir aux heures de défaillance, une religieuse d'un âge plus mûr, à la fois forte et expérimentée. A Rome, personne ne consentit à l'accompagner; ses compagnes repoussèrent avec dédain le titre d'abbesse, qu'elle leur offrait humblement, et il fallut que son père obtînt du Pape la permission de confier cette dignité à l'une de ses sœurs, Yolande Farnèse.

Cette sainte fille, religieuse dans une maison du Tiers Ordre, dont elle avait été pendant longtemps la supérieure, était alors âgée de soixante-dix ans. Elle emmenait avec elle une de ses nièces, personne d'un âge respectable, et bien connue pour l'austérité de sa vie.

Ce fut pour Françoise une grande douleur quand elle apprit qu'elle aurait pour abbesse une religieuse d'un autre Ordre ; pendant quelques semaines encore, de nouveaux combats, plus terribles que ceux de sa jeunesse, se livrèrent dans son âme troublée ; elle hésita, elle chancela, elle se demanda si elle quitterait Rome pour Farnèse, et peut-être fût-elle restée parmi les Urbanistes, si la voix d'en haut n'avait encore parlé. Un soir que, en rentrant dans sa cellule, elle s'était décidée à vivre et à mourir au monastère qu'elle habitait depuis tant d'années, elle entendit ces mots : « Examine bien ce que tu vas faire, et pourquoi tu veux « rester ici ». Elle s'arrêta immobile, frappée de stupeur, et reconnut bientôt que ce n'était rien qu'un vain orgueil qui l'arrêtait. Sur-le-champ, sans attendre que

le démon essayât une nouvelle attaque, elle écrivit à son père qu'elle était prête, et que sa sœur Isabelle était aussi impatiente de partir qu'elle-même.

Les deux pieuses filles quittèrent le monastère un samedi, jour favori de Françoise, parce qu'il était consacré à la très-sainte Vierge, fort regrettées des Clarisses Urbanistes de Panisperna, qui ne pouvaient s'empêcher d'admirer leur résolution, sans avoir le courage de les imiter. Quatre jours plus tard, elles arrivaient à Farnèse.

On les y reçut avec beaucoup de joie ; l'évêque de Castro, dans le diocèse duquel était la paroisse de Farnèse, les installa dans leur nouvelle résidence. Yolande fut nommée abbesse, Virginie coadjutrice, et Françoise maîtresse des novices. Le Père Jean-Baptiste Bianchetti devait diriger et confesser les religieuses.

Françoise, au comble de ses vœux, libre enfin de toute entrave, s'abandonna sans réserve aux douceurs de la contemplation.

Elle vivait étrangère aux choses de la terre, comme un pur esprit, et ne paraissait plus se souvenir qu'elle avait un corps, toujours absorbée en Dieu. Ses yeux ne voyaient plus, et ses oreilles n'entendaient plus ce qui se passait autour d'elle ; elle habitait le ciel avec les anges et chantait avec eux les louanges du Très-Haut.

La renommée de ses vertus extraordinaires attira bientôt au monastère de Farnèse un nombre considérable de novices et de jeunes filles ; en sa qualité de maîtresse des novices, elle guidait leurs premiers pas dans les sentiers de la vertu. Elle leur apprit à faire abnégation de toute volonté personnelle et à s'offrir tout

entières à Dieu ; elle leur enseigna à scruter les moindres replis de la conscience pour y trouver les fautes que le démon se plaît à y cacher ; elle leur montra , par son propre exemple, par quelle suite de prières et de mortifications on se prépare à recevoir la sainte communion. Deux fois par jour, elle les réunissait dans une salle ; l'une d'entre elles lisait à haute voix un passage de la vie d'un saint, et Françoise interrompait de temps en temps la lecture pour faire remarquer à ces jeunes âmes les mérites du personnage dont elles entendaient l'histoire, ou pour les exhorter à l'imiter. Douée d'une certaine éloquence naturelle, elle leur arrachait des larmes d'admiration et de tendresse. Quand elle parlait de l'enfer, elle trouvait des expressions si vives et si saisissantes, qu'on se sentait pris du frisson de la peur. Quand elle louait l'humilité et les vertus monacales, elle inspirait le désir de les posséder.

Françoise, ennemie de tout contact avec les mondains , défendait aux novices confiées à ses soins d'écrire à leurs amies, et même à leurs parents, si ce n'est en cas de besoin absolu et d'impérieuse nécessité. Sévère pour les autres quand il s'agissait de la Règle, elle donnait elle-même l'exemple d'une soumission sans réserve, et comme elle s'imposait tout d'abord ce qu'elle prescrivait aux autres, personne ne songeait à se révolter contre son autorité.

L'esprit des premières filles de Sainte-Claire semblait revivre dans ce monastère, dont toutes les religieuses, jeunes ou anciennes, luttaient d'efforts pour arriver à la perfection. Le silence le plus absolu y ré-

gnait d'ordinaire ; on priait ou on méditait, ou bien dans la cellule, ou en commun à la chapelle ; et si quelqu'une ouvrait la bouche, c'était pour parler des choses du ciel.

Pas d'ornements inutiles, ni sur les vêtements, ni dans les cellules : pour toute parure, une robe d'étoffe grossière ; pour tout meuble, un sac qui servait de lit, et une gravure représentant Jésus crucifié.

Françoise avait d'ailleurs pour ses filles en Dieu l'affection et le dévouement d'une mère ; elle les soignait quand elles étaient malades, elle lavait leurs pieds, faisait leur lit, nettoyait leur cellule, passait des nuits entières à leur chevet ; quelquefois même, pour les distraire, elle leur chantait de sa voix pure un saint cantique.

Mêmes soins pour celles qui se portaient bien : par les hivers les plus rudes, elle se relevait pour voir si elles étaient bien couvertes, et leur croisait doucement les bras sur la poitrine, pour faire descendre sur elles les bénédictions de Dieu.

De tels efforts, un zèle si infatigable auraient dû attirer à Françoise l'admiration et le respect de tous ; Dieu permit que le contraire arrivât. Les mortifications continuelles auxquelles la sainte fille se livrait, sur les avis de son confesseur, affaiblirent ses forces et altérèrent sa santé ; elle fut atteinte de rhumatismes articulaires et d'hydropisie ; ses pieds gonflés refusèrent leur service. En vain lutta-t-elle avec énergie contre la douleur ; en vain conserva-t-elle un visage riant ; personne ne s'y trompa, et elle ne réussit pas à dissimuler ses souffrances. Comme sa sœur Isabelle et plu-

sieurs novices se trouvaient en même temps assez gravement malades, l'abbesse et la coadjutrice accusèrent Françoise d'en être la cause ; elles blâmèrent les novices de se livrer à des mortifications exagérées et qui mettaient leur vie en danger, et pour se décharger de toute responsabilité, elles écrivirent aux parents des religieuses que ce qui se passait au monastère avait lieu malgré elles, et que si un malheur arrivait, Françoise seule en devait porter la peine.

Tout le monde prit parti contre la vénérable fille, et son père même lui adressa des reproches assez durs. Il n'est pas jusqu'à son confesseur qui ne se plaignît de ce qu'elle outrepassait ses ordres, et qui ne lui défendît de continuer ses austérités. La malheureuse, en proie au plus violent désespoir, se croyait abandonnée de Dieu et des hommes, et, durant plusieurs semaines, elle ne cessa pas de pleurer. La même voix qui lui avait déjà parlé si souvent, vint encore lui redonner du courage : « Le Seigneur t'a choisie pour accomplir « une grande réforme », lui dit-elle ; « mais il faut commencer par te corriger toi-même et supporter avec « résignation les épreuves qu'il t'envoie ».

Françoise lutta donc contre le désespoir ; elle eut de la peine à le surmonter. Pendant quelque temps, elle songea à laisser là son couvent, et sa tante l'abbesse, et ses chères novices pour retourner à Rome et y reprendre sa vie d'autrefois ; puis elle puisait dans la prière une nouvelle énergie, et s'indignait contre elle-même et sa propre lâcheté. C'est alors qu'elle écrivait à son frère, patriarche de Jérusalem, pour lui raconter l'histoire de sa vie et lui exposer les rai-

sons qui l'avaient décidée à instituer la réforme : « Je « souffrirai tout », disait-elle en terminant, « plutôt que « d'abandonner une œuvre que le Seigneur m'a con- « fiée ; ma réforme s'établira, parce qu'elle vient de « Dieu lui-même, et qu'il me secourra dans mon afflic- « tion ; du reste, je m'en remets entièrement à sa Pro- « vidence. Je supplie Votre Grandeur de vouloir bien « prier pour moi ».

Le patriarche, qui avait pour elle beaucoup d'affection, essaya du moins de tempérer la Règle en y ajoutant quelques correctifs à la rigueur du texte primitif, et après l'avoir fait approuver par les supérieurs de l'Ordre, il la présenta à Françoise, et lui conseilla fraternellement de s'y conformer. La nouvelle Règle fut lue devant les religieuses assemblées ; la sainte fille, en remarquant qu'on n'y voyait nulle part trace de confiance en Dieu, pria le Seigneur de ne pas permettre qu'elle fût acceptée. Sa prière fut exaucée ; car l'évêque refusa d'y donner son approbation, et ni les instances du duc de Farnèse, ni celles du patriarche de Jérusalem ne purent changer sa résolution bien arrêtée.

Sur ces entrefaites, la troisième année venait de s'écouler depuis la fondation du monastère, et d'après une bulle pontificale, la coadjutrice devenait de droit abbesse, Françoise coadjutrice, et Isabelle maîtresse des novices. Un nouveau confesseur dirigea les religieuses ; c'était un homme austère, habile à diriger les âmes, et qui avait été autrefois le disciple de saint Philippe de Néri. Il commença par se déclarer partisan de la réforme, et bien différent de son prédécesseur qui entravait l'action de Françoise, il lui promit de l'aider

de tout son pouvoir. Quelque temps après, la première abbesse vint à mourir ; la nouvelle, Virginie, adopta la Règle des Clarisses. Survinrent deux sœurs de Françoise, Marguerite et Virginie, en religion Marie-Françoise et Marie-Séraphique, désireuses d'imiter leur aînée, et qui la suivirent en effet de si près que l'un de leurs frères, le duc de Latera, en voyant leurs robes grossières et leurs pieds mal protégés par des sandales, ne put s'empêcher de verser des larmes. Il n'y avait plus au monastère de Farnèse que des religieuses avides de pratiquer dans toute sa rigueur la Règle de Sainte-Claire.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Départ de sœur Virginie pour son ancien monastère. — Françoise est nommée abbesse du monastère de Farnèse. — Ce que devient la maison sous sa direction. — Austérité des religieuses. — Françoise quitte Farnèse pour aller fonder de nouveaux monastères. — Passage à Rome. — Le monastère d'Albano. — Le monastère de Palestine. — Le monastère de Rome. — Vertus extraordinaires de la vénérable Françoise. — Son humilité. — Elle fait respecter la pauvreté. — Sa charité et sa piété. — Extases. — Visions. — Vie angélique.

Après avoir, pendant trois années, exercé la dignité d'abbesse, sœur Virginie quitta Farnèse pour retourner au monastère d'Amélia, sa première résidence, et on nomma à sa place celle à qui revenait de droit cet honneur, Françoise, la vaillante fondatrice de la réforme.

Sous sa direction, le monastère devint une école de perfection, et il en fut encore de même, lorsqu'après quatre ans de charge, elle remit ses pouvoirs à sa sœur Isabelle et reprit son ancienne fonction de maîtresse des novices. Farnèse était devenu l'asile le plus calme,

le plus silencieux et le plus austère de toute l'Italie ; c'était une communauté où les religieuses vivaient pour ainsi dire séparées les unes des autres, aussi solitaires, si ce n'est aux heures des repas et des prières à la chapelle, que si elles se fussent trouvées chacune dans un désert. Françoise avait fait construire dans le jardin du monastère de petites huttes en planches, dont le mobilier se composait d'une pierre destinée à servir d'oreiller, d'un sac qui tenait lieu de lit, et d'une table. Les religieuses y venaient, à tour de rôle, passer huit ou dix jours, pour se préparer par une vie plus retirée et plus austère, soit à la sainte communion, soit à la célébration des grandes fêtes de l'Eglise. Une ou deux fois le jour, Françoise leur apportait des exhortations et des encouragements ; elle leur parlait des anachorètes d'autrefois, qu'elles imitaient, de la mort toujours menaçante, de la félicité des élus qu'il fallait acheter au prix d'une perpétuelle immolation de soi-même ; et quand elle les quittait, elle les laissait plus fortes et plus confiantes dans le Seigneur.

Le monastère de Farnèse était dans la bonne voie ; Françoise songea à répandre sa réforme et à construire d'autres asiles. On l'appelait déjà de tous côtés ; elle n'eut que l'embarras du choix.

C'est pour Albano qu'elle se décida d'abord. L'une de ses tantes, Catherine Savelli, princesse d'Albano, désirait depuis longtemps fonder un monastère de religieuses ; elle pria Françoise d'en prendre la direction. La sainte fille y consentit ; elle emmena avec elle la sœur Marie de Jésus et quitta Farnèse, au grand regret des pieuses filles dont elle se séparait, et en

particulier de sa sœur Isabelle, qui pensa mourir de douleur.

Les deux saintes filles visitèrent les monastères de Clarisses qui se trouvaient sur leur passage, entre autres ceux de Viterbe et de Panisperna. A Rome, elles furent reçues en audience particulière par le pape Urbain VIII, et le Saint-Père daigna leur déclarer qu'il approuvait pleinement leur réforme, et se recommanda avec toute l'Eglise à leurs prières.

Le 18 mars 1631, les voyageuses arrivèrent à Albano; elles étaient accompagnées du prince Savelli, ambassadeur de l'empereur à la cour romaine, de la princesse Savelli, sa femme, et de plusieurs autres grands personnages. Après les Vêpres, on les conduisit solennellement au nouveau monastère, qui était placé sous l'invocation de l'Immaculée-Conception. On entonna le *Veni Creator*, puis le vicaire-général du cardinal Borgia remit les clefs du monastère à Françoise, désignée naturellement pour remplir les fonctions d'abbesse; sœur Marie de Jésus fut nommée coadjutrice.

Les novices affluèrent bientôt à Albano, qui devint aussi florissant que Farnèse; on y pratiqua strictement la Règle : silence, humilité, pauvreté, piété, amour de la mortification, les plus admirables vertus s'y épanouirent à l'abri des tourmentes du siècle. Françoise y exerça pendant cinq ans la dignité d'abbesse.

Après ce laps de temps, se sentant malade, elle remit ses fonctions à sœur Marie de Jésus, et dans la crainte d'être surprise par la mort avant d'avoir pu achever son œuvre, elle demanda au pape Urbain VIII de nommer le cardinal François Barberini protecteur

de l'Ordre des Clarisses Réformées ; une bulle de l'an 1638 mit le comble à ses désirs.

Les Clarisses-Urbanistes de Palestrina, établies en 1622, mirent à profit le choix du cardinal François Barberini comme protecteur, pour obtenir la permission de suivre la réforme de Françoise Farnèse. Elles eurent même le bonheur de voir la fondatrice elle-même arriver dans leur monastère pour y établir la Règle, et sœur Marie de Jésus, pour y exercer les fonctions d'abbesse. En trois mois, l'aspect du monastère changea complétement ; et tels furent les progrès des sœurs dans la voie de la perfection, que Françoise put retourner à Albano, sans crainte de voir péricliter son œuvre.

Quelque temps après, on la retrouve à Rome, où elle établit une nouvelle maison de Clarisses sous l'invocation de l'Immaculée Conception, avec l'approbation du souverain Pontife. Sœur Marie de Jésus, sa fidèle compagne, en fut la première abbesse : elle se chargea de l'éducation religieuse des novices, et le monastère de Rome devint bientôt aussi prospère que ceux d'Albano et de Palestrina. L'humble asile de Farnèse, où Françoise avait jeté les fondements de sa Réforme, trop étroit pour contenir ses religieuses et trop pauvre pour les nourrir, fut abandonné au moins pour un temps.

On peut dire que ce qui attira tout d'abord les bénédictions du ciel sur ces saintes maisons, ce furent les mérites éclatants de la vénérable mère Françoise. Elle était entourée, pour ainsi parler, d'une triple auréole de vertus. Sa vue seule inspirait l'admiration ; quand on la connaissait, on était tenté de s'agenouiller

devant elle comme devant une sainte. Descendante d'une des plus puissantes familles de l'Italie, elle était plus humble que la dernière des misérables ; riche de perfections, elle se regardait comme la plus grande des pécheresses, et on l'entendit parfois exprimer son étonnement de ce que Dieu l'eût destinée pour une si grande œuvre. Maîtresse des novices ou abbesse, elle se faisait la servante des religieuses, lavait leurs pieds, les soignait quand elles étaient malades ; et s'il lui arrivait de leur adresser quelques reproches, même mérités, ou de leur parler d'une façon un peu dure, elle se mettait à genoux, et leur en demandait pardon. On la voyait entrer au réfectoire, une corde au cou, et elle suppliait les religieuses de la frapper au visage, ou bien encore, couchée sur le dos, elle leur ordonnait de la fouler aux pieds. Elle ne se servit guère de son pouvoir que contre elle-même. Un jour, dans une réunion du chapitre, elle enjoignit à ses sœurs, au nom de la sainte obéissance, de nommer une autre abbesse ; d'autres fois, elle leur commandait de lui donner la discipline, jusqu'à ce que son sang coulât par mille plaies.

C'est que son humilité n'était dépassée que par sa soif ardente de mortifications. Faible de complexion, épuisée par de cruelles maladies, elle veillait fort avant dans la nuit, ne dormait que peu d'heures sur des planches à peine rabotées ; elle portait un cilice, se frappait avec des cordes garnies de clous, vivait pour ainsi dire de pain et d'eau, et ne consentait à prendre une nourriture plus substantielle que sur l'ordre des médecins.

Par son amour de la pauvreté, elle se montra une véritable fille de saint François et de sainte Claire. Vêtue d'une mauvaise robe, dont les pièces mal ajustées tenaient à peine ensemble, elle se trouvait plus belle et plus heureuse qu'une reine revêtue d'un manteau de pourpre. Elle veillait à ce que les religieuses confiées à sa direction suivissent son exemple et évitassent avec soin toute parure ; pas de longs voiles, ni d'étoffes brillantes ; pour tout le monde, la même robe sombre, de toile rude, sans distinction d'origine ou de dignité. Personne n'avait le droit de se plaindre, car elle se traitait plus durement encore que les autres. On était puissamment excité à aimer Dieu d'un amour sans mélange, quand on la voyait demeurer des heures entières à prier, ou qu'on l'entendait parler de Dieu avec toute l'éloquence d'un cœur enflammé.

C'est en lisant sans cesse la vie des grands saints, en particulier celles de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Bonaventure, de sainte Thérèse, que Françoise comprit les félicités que l'on pouvait goûter dans la méditation, et qu'elle prit l'habitude de s'y adonner tout entière. Le divin Sauveur Jésus, le céleste fiancé des vierges, lui apparut plusieurs fois, vêtu de gloire et de splendeur ; Marie aussi, pour qui elle avait une dévotion toute particulière, et dont l'intercession la sauva sans doute dans plus d'un péril, vint souvent la consoler au milieu de ses afflictions, et lui donner du courage pour supporter les épreuves.

Elle s'approchait tous les jours de la table sainte, et elle se préparait, dès le soir, après les Complies, à la communion du lendemain. Elle répétait avec foi :

« Demain, mon Créateur et mon Dieu, la Majesté infi-
« nie, le Roi des Rois, mon Fiancé, mon seul amour
« viendra à moi ! Le Bien-Aimé de mon âme, Jésus,
« mon Sauveur, je le recevrai demain dans mon cœur !
« et qui suis-je ? le néant, rien ! »

Ses extases fréquentes l'affaiblissaient; mais elle était si pleine de la pensée de Dieu, si pénétrée de reconnaissance envers Jésus, que la seule vue d'un crucifix l'enlevait au sentiment de la vie réelle et la transportait dans un autre monde. Elle a connu les douceurs du paradis dès cette terre de misère et de désolation.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Dernières années de Françoise. — Elle obtient de Dieu la guérison de sa sœur Isabelle. — Elle a le don de miracles. — Respect que lui témoignent les plus grands personnages. — Elle annonce le jour de sa mort. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Visite du pape Alexandre VII à Albano.

Les dernières années de la vénérable Françoise furent remplies par les bonnes œuvres. Isabelle, sa sœur, gravement malade au monastère de Farnèse, venait de recevoir les derniers sacrements, et on s'attendait, à chaque instant, à la voir expirer. A son chevet, jour et nuit, Françoise pleurait et priait. Tout à coup, par une inspiration subite, elle quitte en courant la chambre de la mourante, et va s'agenouiller à la chapelle devant une statue de Marie : « Vierge sainte », s'écria-t-elle, « qui m'avez toujours protégée, intercé-
« dez pour nous auprès de Dieu. Ma sœur, jeune en-
« core, peut travailler pour le ciel ; priez Dieu qu'il
« prenne à sa place un autre membre de notre fa-
« mille ».

Elle resta plusieurs heures à genoux, les bras étendus, les yeux pleins de larmes ; puis, se relevant, elle revint auprès de sa sœur, la joie peinte sur le visage. Déjà Isabelle avait repris ses forces, les couleurs reparaissaient sur ses joues blêmes, le sang recommençait à circuler dans ses veines ; au bout de quelques jours elle était guérie. Mais, à la même époque, l'un de ses frères, le patriarche de Jérusalem, rendait son âme à Dieu, et sa tante, Yolande Farnèse, la première abbesse du monastère de Farnèse, le suivait de près au tombeau.

Françoise eut le don des miracles ; Dieu, qui l'aimait, la comblait de ses célestes faveurs ; malheureusement, son biographe a seulement promis de les raconter dans un second volume, qui n'a pas été publié.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les plus grands personnages de l'époque ont considéré Françoise comme une sainte. Rois, princes, souverains Pontifes, lui témoignent le plus profond respect et se recommandent à ses prières. Les religieux de tous les Ordres, les prêtres et les docteurs lui demandent des conseils et des avis ; les cardinaux François Barberini, César Fachinetti, Jean-Baptiste Altieri, François Rapaccioli et Jean de Lugo, viennent la visiter dans ses monastères, s'entretiennent avec elle sur les choses de la religion, et la consultent sur les intérêts de leur âme.

Cependant la fin de sa vie approchait ; à la fin de septembre 1651, elle annonça à ses novices qu'elle n'avait plus qu'un mois à peine à vivre et leur demanda de prier pour elle. La veille de la fête de saint François, elle leur adressa sa dernière exhortation, et désireuse d'achever ses jours dans une retraite absolue,

elle leur fit ses adieux. Puis elle reçut des mains du Père Philippe de Jésus, son confesseur, la sainte communion, et quelque temps après, tout espoir de guérison étant perdu, les saintes huiles. Autour de son lit, les religieuses du monastère priaient et pleuraient. Elle leur demanda pardon du scandale qu'elle avait causé, les encouragea à ne pas s'écarter du droit chemin, et récita avec elles les prières des agonisants, aussi tranquillement que si elle n'eût pas songé à la mort. Une heure après, elle expira, le 17 octobre 1651 ; elle était âgée de cinquante-huit ans et neuf mois ; il y en avait quarante-quatre qu'elle était entrée au couvent.

Des miracles se produisirent aussitôt ; en quelques instants, son visage, perdit ses rides et reprit l'apparence et les couleurs de la jeunesse, la chair tendit sa peau, ses yeux brillèrent d'un éclat extraordinaire, et il fut impossible de les fermer. On s'honora de posséder ce qui lui avait appartenu : Olympe Aldobrandini, princesse de Rossano ; Camille, duchesse de Latera, obtinrent, l'une son rosaire, l'autre son scapulaire ; différents objets furent envoyés aux monastères de la Réforme.

La messe des funérailles fut célébrée par le cardinal Barberini ; puis on enterra la sainte dans le caveau commun, sans appareil et sans monument, comme il convenait à une religieuse dont toute la vie avait été une perpétuelle abnégation.

En 1656, le pape Alexandre VII se trouvant à Castel-Gandolfo, avec trois cardinaux et des prélats romains, visita le monastère d'Albano et entendit raconter la vie de Françoise. Puis il prit à son tour la parole, félicita

les religieuses d'avoir pour protectrice dans le ciel une si grande sainte, et les engagea à suivre son exemple pour mériter la même récompense.

SŒUR MARIE-HUMBLE DE LA PASSION

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Cette sainte fille, l'un des ornements du monastère d'Albano, était sœur du cardinal Paul-Emile Rondinini, et elle appartenait, comme ce prince de l'Eglise, à l'une des plus illustres familles de l'Italie.

Douée d'une intelligence remarquable, elle apprit le latin et le grec ; puis insoucieuse des plaisirs du monde, elle se retira au monastère d'Albano, où on lui donna l'habit, en 1641. Elle prit en religion le nom de sœur Marie-Humble de la Passion.

Humble au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, sœur Marie ne se nourrissait jamais que des restes des autres ; adonnée à la prière et à la méditation, sa vie fut en quelque sorte une extase continuelle.

Des maladies cruelles lui survinrent, dès avant la fin de son année de noviciat ; elle mourut en 1641, admirée et regrettée de ses compagnes. Il n'y avait que deux mois qu'elle était entrée en religion.

MARIE-MADELEINE DES ANGES

1623. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

Voici encore l'une des premières compagnes de la vénérable mère Françoise Farnèse. Jeune fille, elle était venue visiter le monastère, et avait, en gémissant, raconté à l'abbesse que ses parents ne lui permettaient pas de prendre le voile : « Allez en paix, ma sœur », lui dit Françoise, « Dieu triomphera de leurs mau- « vaises dispositions ». Et en effet, quelques semaines plus tard, elle entra au couvent.

Elle y vécut sept ans dans la pratique de toutes les vertus ; une maladie cruelle, qu'elle supporta avec une patience angélique, l'enleva à l'affection de ses sœurs, en 1623.

SŒUR MARIE-ÉVANGÉLINE

CLARISSE

1630. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Toutes les pieuses filles qui suivirent la Règle de Françoise ne furent pas également exemptes de tentations terribles et de souffrances morales ; beaucoup, parmi elles, comme leur vénérable fondatrice, eurent à lutter contre l'esprit du mal.

C'est ainsi que Marie-Evangéline, pendant son novi-

ciat, éprouva un vif désir de retourner au sein du monde ; mais les prières de Françoise la sauvèrent. C'était une sœur converse, naïve comme un enfant, toujours attentive à rendre service, soumise à la Règle, douce, humble, pieuse. Elle mourut, en murmurant les noms de Jésus et de Marie, le 13 février 1630.

MARIE-CATHERINE DES CINQ PLAIES

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Marie-Catherine des Cinq Plaies, religieuse qui atteignit à une grande perfection, tombait en extase dès qu'elle entendait prononcer les noms de Jésus et de Marie.

Ses jeûnes et ses veilles altérèrent sa santé ; à la suite d'un Avent qu'elle avait observé avec plus de sévérité encore que de coutume, elle tomba malade et fut obligée de prendre le lit. Un jour qu'elle priait et offrait ses souffrances à Dieu, elle vit venir à elle l'abbesse Françoise : « Louez Dieu, ma fille », lui dit la Mère ; « il vous appellera à lui le jour de Noël ». En effet, quatre jours plus tard, Marie-Catherine expira. (25 Décembre 1634.)

MARIE-SÉRAPHINE DE JÉSUS

Les Clarisses dont nous venons de parler doivent presque toutes leur salut à la vénérable Françoise ; il

en est encore de même pour sœur Marie-Séraphine de Jésus. Durant toute son année de noviciat, cette servante du Seigneur fut assaillie de tentations : le monde lui souriait, elle voulait y rentrer, et ne pouvait supporter la vie du couvent. Françoise la réconforta, pria pour elle et obtint de Dieu que la paix entrât dans son âme. Plus tard, sœur Marie-Séraphine de Jésus administra le monastère de Farnèse.

DIX-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE

—

ANNE LE TELLIER, VEUVE

DU TIERS ORDRE

1676. — Pape : Clément X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Origine d'Anne le Tellier. — Son éducation. — Son enfance pieuse. — Sa vie chez les Bénédictines. — Elle quitte à regret le couvent pour se marier. — Devenue veuve, Anne prend l'habit des Tertiaires de Saint-François. — Elle est nommée supérieure de la Congrégation du Tiers Ordre. — Comment elle s'acquitte de ses fonctions. — Ses vertus extraordinaires. — Mortifications. — Assiduité à la prière. — Jeûnes fréquents. — Extases. — Charité chrétienne et œuvres pies. — Sa mort et ses funérailles.

Anne le Tellier naquit à Pont-Audemer, en France : elle appartenait à une famille noble et riche. Son père occupa avec honneur des postes importants ; il finit même par devenir secrétaire particulier du roi. Sa femme, fille d'un conseiller au Parlement de Rouen, le rattachait ainsi à d'illustres magistrats.

Devenu veuf de bonne heure, messire le Tellier se consacra, autant du moins que le lui permirent ses

occupations, à l'éducation de sa fille ; mais reconnaissant bientôt qu'il n'y pouvait suffire, il se décida, dans son propre intérêt, à se séparer d'elle, et la confia aux Bénédictines de Préaux.

C'est là, au milieu des femmes consacrées au Seigneur, dans un asile où ne pénétraient pas les bruits du monde, qu'Anne grandit dans la crainte de Dieu et le respect de ses commandements. Merveilleusement douée pour la vertu, et marquée, dès sa jeunesse, du sceau des élus, la pieuse enfant ne tarda pas à faire prévoir qu'elle serait un jour l'un des plus beaux joyaux de la couronne du Christ. On ne la voyait pas se mêler aux jeux de ses compagnes, ni s'entretenir comme elles des faux plaisirs du siècle qui étaient pour elle sans attrait ; modeste dans sa démarche, les yeux toujours fixés à terre ou levés vers la croix, comme vers le phare qui devait la guider à travers les sentiers terrestres, elle ne songeait qu'à Dieu, son but et son espérance. Elle aimait à lire les pieux récits qui retraçaient la vie d'abnégation et de luttes des bienheureux ou des saints ; elle les relisait avec enthousiasme et y cherchait des exemples de vertu. Elle était loin de penser qu'on la proposerait elle-même comme un parfait modèle aux siècles à venir.

De là sans doute ce grand attrait pour la vie religieuse dont elle dut faire le sacrifice sur les instances de son père, au moment de son mariage. Il lui fallut alors faire violence à ses inclinations les plus chères, et l'amour filial seul la décida à accomplir un pareil sacrifice. Elle trouva sans doute des consolations dans la piété de son époux, gentilhomme aussi vertueux que riche ; mais elles ne suffisaient pas à lui rendre sa fé-

licité perdue, et il est permis de supposer que malgré son attachement sincère pour le mari à qui elle avait été unie, elle le vit mourir avec une parfaite résignation et ne regarda son veuvage que comme un nouveau moyen de se consacrer au Seigneur.

En effet, à partir de ce moment, elle se sépara complétement du monde par des vœux solennels, et pour ne pas être exposée à y rentrer jamais, elle se soumit à la Règle du Tiers Ordre de Saint-François. Son année de noviciat fut décisive : elle montra qu'elle était résolue à briser tous les liens de la chair par les mortifications auxquelles elle se livra, et elle parvint à faire de son corps à jamais dompté l'instrument souple et docile d'une âme toujours plus intimement unie à Dieu.

Deux ans après avoir prononcé ses vœux, la vénérable Anne le Tellier fut nommée supérieure de la Congrégation du Tiers Ordre, en dépit des protestations de son humilité. Cet honneur, dont elle ne se croyait pas digne, lui fut une occasion de redoubler de vertus et de piété. Convaincue qu'elle devait donner l'exemple à ses filles en Dieu, elle s'attacha avec le plus grand soin à pratiquer la Règle jusque dans ses plus minutieuses prescriptions. C'est ainsi qu'elle observait, outre les jeûnes de l'Eglise, ceux qu'a recommandés saint François, les quarante jours qui suivent l'Epiphanie, la Pentecôte, la Toussaint, Noël, etc., sans compter les mercredis, vendredis et samedis de la semaine. Elle s'imposait encore plus de privations à l'occasion de toutes les fêtes de la très-sainte Vierge; car ces jours-là elle ne mangeait qu'un peu de soupe, à genoux, et après s'être donné la discipline.

Les nuits mêmes de cette sainte veuve étaient une mortification prolongée. Elle restait debout et éveillée jusqu'à une heure très-avancée, occupée à chanter les louanges du Seigneur, ou à réciter des prières, ou à méditer sur les souffrances du divin Sauveur Jésus. En mémoire de la Passion de Dieu fait homme, elle portait un cilice trois jours par semaine, et se donnait la discipline jusqu'à faire couler son sang. Elle dormait peu, sur un sac jeté à terre, et pour dissimuler ses mortifications, elle avait laissé dresser dans sa cellule un lit délicat, sur lequel elle ne s'étendait jamais.

Que la pieuse Anne le Tellier ait aimé à prier dans les églises, au pied des autels, il est à peine besoin de le dire. Comment cette sainte fille, dont toutes les pensées montaient à Dieu, ne se serait-elle pas plu à l'adorer dans son temple? On la voyait presque tout le jour dans l'église paroissiale, ou dans les autres églises de la ville où était exposé le Saint-Sacrement; à peine en sortait-elle pour prendre à midi un léger repas. L'immolation perpétuelle et sans cesse renouvelée du Christ pour les hommes excitait en son cœur un ardent enthousiasme et un ineffable amour. Ces grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption la remuaient jusque dans les profondeurs de son être, et quand elle entendait le prêtre prononcer les paroles de la Consécration, il lui semblait que son âme l'abandonnait pour s'envoler vers Dieu.

La tendre piété avec laquelle elle s'approchait de la Table sainte était la conséquence nécessaire de cette dévotion sans bornes au Dieu Rédempteur. Le jour

qui précédait celui où elle devait communier, elle le passait à genoux, priant et versant des torrents de larmes, sans prendre aucune nourriture, soutenue seulement par sa foi et son amour. Elle recevait le pain des Anges avec une humilité profonde, persuadée du sentiment de son propre néant, et presque aussitôt elle tombait en extase, et demeurait ainsi durant plusieurs heures insensible aux choses du monde extérieur. Quelquefois cette extase même, à cause de sa violence, provoquait en elle une souffrance physique analogue à celle qu'on éprouve quand on a perdu connaissance ; elle était en effet complétement privée de l'usage de ses sens, comme anéantie et morte au monde, et elle ne revenait à elle qu'après un certain laps de temps.

Après Dieu, les Saints et les Anges, on peut dire que ce qui occupa le plus la pensée de la vénérable Anne le Tellier, ce fut la glorification de l'Ordre. Non contente de l'honorer par ses propres vertus, elle s'attacha à développer les mêmes sentiments chez ses compagnes. Elle réunissait chez elle des femmes pieuses, et simplement, sans apprêts, avec l'éloquence de l'âme, elle leur parlait de l'ineffable plaisir qu'il y a à servir et à aimer Dieu. Quelquefois ses bons conseils s'adressaient à des cœurs endurcis ; il lui fallait alors redoubler de zèle, et plus d'une pécheresse repentante lui dut son salut.

Ce succès, que des prédicateurs eussent pu envier, ne nous étonnera pas, si nous songeons qu'elle prêchait avant tout d'exemple, et que sa vie était comme un perpétuel enseignement. Ses vêtements modestes

n'annonçaient guère la noblesse de sa naissance ; pas de bijoux, pas d'ornements inutiles ; après la mort de son mari, elle avait même cessé de se servir de son argenterie. Sans éviter absolument le commerce des gens du monde, chez qui elle ne voyait que des âmes à ramener au bien, elle se plaisait mieux dans la solitude et s'y sentait en quelque sorte plus près de Dieu. D'ailleurs sa santé, toujours chancelante, et épuisée par des mortifications prolongées, la contraignait souvent à garder la chambre. Là, malgré la souffrance, elle priait et méditait, et au souvenir de la Passion de Jésus crucifié, elle puisait dans l'ardeur de son amour un invincible courage.

En revanche elle ne pouvait supporter sans une vive émotion la vue de son prochain souffrant ; et pour les malades et les malheureux, elle se montra comme une autre Providence. Elle consolait les affligés, et savait leur rendre leurs peines moins amères, en leur racontant celles de la Mère de Dieu ; elle envoyait aux pauvres des médecins qu'elle payait elle-même ; c'est elle encore qui leur fournissait les remèdes dont ils avaient besoin, la nourriture de chaque jour et du linge ; elle qui ensevelissait les morts et les accompagnait jusqu'à leur dernière demeure.

Enfin, non contente de faire du bien à ceux qui imploraient son assistance, cette sainte femme recherchait elle-même les pauvres honteux, jusque dans les masures où ils essayaient en vain de cacher leur dénûment. Ses aumônes ne se bornèrent pas à Pont-Audemer ; elles pénétraient jusque dans les villes, les villages et les hameaux du voisinage, où des prêtres

et des personnes pieuses les distribuaient aux malheureux. Sa fortune s'en ressentit ; mais peu lui importait : elle savait que le royaume des élus n'est pas dans ce monde, et qu'il ne faut, pour y entrer, d'autres richesses que la vertu. Réduite au strict nécessaire, et ayant à peine conservé de quoi se suffire à elle-même, elle trouva cependant le moyen de toujours faire le bien, et pas un malheureux n'eut en vain recours à sa charité.

Son zèle n'était pas moindre à l'égard des âmes : nombre de pécheurs endurcis lui durent leur conversion ; nombre d'enfants abandonnés furent élevés chrétiennement par ses soins. Tous les jours elle faisait dire dans plusieurs églises des messes pour la délivrances des âmes du purgatoire et le retour au bien des brebis du Seigneur écartées du droit chemin. C'est dans la même intention qu'elle donnait aux églises des calices, des saints ciboires, des candélabres, et aux prêtres des ornements sacerdotaux.

Tant d'admirables vertus ne pouvaient manquer d'attirer sur Anne le Tellier le respect et les hommages de ceux qui la connaissaient. A Pont-Audemer, elle édifiait tout le monde ; on se la proposait comme un modèle à suivre ; on s'estimait heureux de la voir et de l'entendre parler des mystères de la religion avec une naïve et éloquente simplicité. Sa présence suffisait à inspirer le sentiment du devoir, et la sainteté qui émanait de sa personne, semblait rejaillir autour d'elle et purifier ceux qui l'approchaient.

Malheureusement la vie d'Anne le Tellier fut de courte durée ; les mortifications qu'elle s'imposait en

hâtèrent la fin. Sa dernière maladie commença par de violents maux de tête et une fièvre aiguë qui l'abattit d'abord, sans pourtant triompher de sa force d'âme ; car durant trois jours consécutifs, du matin au soir, elle demeura à genoux dans l'église des Carmélites, au pied du Saint-Sacrement, alors exposé à l'occasion de la canonisation de saint Jean de la Croix. Le mercredi, après avoir assisté à la messe et reçu la sainte communion, elle fut obligée de prendre le lit ; et le soir même son confesseur habituel, qui se trouvait alors à seize milles de là, fut miraculeusement averti de son état et vint l'assister à ses derniers moments. Elle mourut saintement, après avoir reçu l'Extrême-Onction, le 18 octobre 1676, à l'âge de quarante-six ans. Une grande foule de peuple assista à ses funérailles.

Nous plaçons ici le souvenir du Père Jean Parisot, confesseur du monastère des Clarisses de Gien, sur la Loire, mis à mort par les Huguenots, le 18 octobre 1567.

(SOLITAIRE et WADDING.)

DIX-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE

SAINT PIERRE D'ALCANTARA

CONFESSEUR

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

Voici l'une de ces fleurs d'une odeur exquise et ravissante, que l'Ordre du séraphique saint François a données à l'Eglise. Il naquit en Espagne, l'an 1499, à Alcantara, bourg situé sur les frontières du Portugal et de l'Estramadure, et le lieu le plus considérable de l'Ordre militaire de ce nom. Son père, Pierre Garavito, illustre jurisconsulte, en était gouverneur ; et sa mère, Maria Villela de Sanabria, était par ses bonnes mœurs un modèle de vertu pour les habitants. L'un et l'autre étaient alliés aux premières familles d'Espagne. Dès qu'il eut l'usage de la raison, il commença l'exercice de l'oraison mentale ; ce qui lui fit aimer la solitude et fuir les divertissements ordinaires aux enfants. Il n'avait pas encore sept ans, qu'on le trouva à genoux derrière les orgues de l'église, tellement ravi en Dieu, qu'il ne connaissait ni n'entendait personne. Il avait une rare pénétration d'esprit, un naturel doux et agréable, et une discrétion qui surpassait son âge. A seize ans, il avait déjà fait de brillantes études et même un cours de droit canon ; il résolut dès lors de quitter le monde et de prendre l'habit de Saint-François. Il se

présenta donc au couvent de Manjarès, de la province de Saint-Gabriel, près de Valence, lequel étant environné de rochers et de précipices, lui parut plus propre pour s'éloigner du commerce des hommes. Dieu fit connaître par un miracle que cette résolution lui était agréable ; car le saint jeune homme, étant part de ce couvent pour aller prendre l'habit dans un lieu plus éloigné où était son supérieur, et ne trouvant point de batelier pour le passer au-delà de la rivière de Titar, il demanda à Dieu un prompt secours en cette extrémité, et, à l'instant même, il fut transporté de l'autre côté de l'eau par le ministère d'un ange. Pendant son noviciat, il fut le modèle de tous les autres religieux par son zèle admirable pour la pénitence et sa très-profonde humilité.

Lorsqu'il eut fait profession, continuant dans cet esprit de ferveur avec lequel il avait commencé sa vie religieuse, il franchit successivement les degrés du sanctuaire; puis il s'appliqua aux ministères de la prédication et de la confession avec un succès merveilleux. Sa prudence le fit ensuite juger digne de la conduite de ses frères. Il fut donc élu, premièrement gardien en divers couvents, puis définiteur, enfin provincial de sa province de Saint-Gabriel, et on le remit deux fois en cette charge. Mais, comme il aspirait toujours à une vie plus parfaite, il entra dans la province de Saint-Joseph, qui suivait à la lettre la Règle de Saint-François, et il souffrit de grandes peines pour la soutenir contre ses adversaires et pour la conserver dans son intégrité. Enfin, l'an 1561, qui précéda son décès, ayant été nommé, par le pape Paul IV, vicaire et visi-

teur général de cette province, il en assembla le Chapitre, et le plaça sous l'obéissance du ministre général de tout l'Ordre séraphique. Voilà, en abrégé, tout le plan de la vie de ce grand personnage. Il faut maintenant, pour savoir à quel degré de sainteté il a plu à Dieu de l'élever, faire connaître les vertus qui ont brillé dans toute sa conduite.

Ses austérités étaient si extraordinaires, qu'on ne peut en entendre parler sans frémir. Dès qu'il eut l'habit religieux, il se fit une loi d'avoir toujours les yeux baissés, pour ne point donner entrée dans son cœur à la vanité du siècle : ce qu'il exécuta fidèlement toute sa vie. Il fut longtemps sans savoir si sa cellule avait un plancher ou non, et de quelle façon était fait le chœur où il entrait à tous moments. Jamais il ne jetait la vue sur personne, ni même sur ses confrères, se contentant de les reconnaître à la voix. Son jeûne était continuel, et son repas ne se composait, même dans ses maladies, que de pain et d'eau. Dans sa vieillesse seulement, il y ajouta quelques herbes ou légumes à moitié cuits, qu'il préparait pour toute une semaine, de peur qu'en s'occupant chaque jour de cela, il ne perdît quelques moments du temps qu'il donnait à l'oraison. Si ces mets lui semblaient trop bons, il y mettait de la cendre ou de l'eau froide pour en ôter le goût. Pour l'ordinaire il ne mangeait qu'un jour sur trois, et quelquefois il en pasait huit sans prendre aucune nourriture. Cette rigueur était accompagnée d'une autre, qu'il avoua à sainte Thérèse lui avoir donné beaucoup plus de peine ; c'était de ne dormir presque point. Il se plaignait du sommeil, parce qu'il fait, disait-il, ce que la

mort ne fait pas, qui est de nous séparer de la présence de Dieu; aussi il en prenait le moins possible, et seulement une heure et demie par jour; pendant quarante ans, il n'a jamais dormi que soutenu sur ses genoux, ou assis sur ses pieps et la tête appuyée contre la muraille ou contre une corde tendue d'un bout de la chambre à l'autre. Il ne se couchait jamais de son long, parce que sa cellule était toujours plus courte, plus basse et plus étroite que lui. Pendant l'hiver, qui est quelquefois très-rigoureux en Espagne, il ouvrait la fenêtre et la porte de sa chambre, pour ressentir tout le froid, et croyait faire une grande miséricorde à son corps de les refermer après pour se réchauffer. Il marchait toujours les pieds nus et sans sandales. S'il arrivait qu'il se blessât à un pied, il mettait une sandale à celui-là seulement, parce qu'il n'était pas raisonnable que le pied sain fût à son aise, tandis que l'autre était incommodé. En tout temps il avait la tête découverte et s'exposait ainsi à la pluie, à la neige et aux ardeurs du soleil, tant pour honorer la présence de Dieu, qui est partout, que pour imiter l'état de Notre-Seigneur, qui a été nu-tête dans tout le cours de sa Passion. A toutes ces mortifications il ajoutait le cilice et la discipline; il se la donnait deux fois par jour avec des chaînes de fer, qui lui mettaient tout le corps en sang; quant à son cilice, sainte Thérèse assure que pendant vingt ans il en eut un de lames de laiton percées de tous côtés, à la manière d'une rape. Enfin, tant d'austérités lui avaient tellement desséché et brûlé la peau, qu'elle paraissait plutôt être celle d'un mort que d'un vivant.

Ce zèle admirable pour les souffrances venait de l'impression profonde que la Passion de Notre-Seigneur avait faite dans son cœur. En effet, on le voyait souvent prosterné devant une grande croix, les bras étendus et versant des torrents de larmes; quelquefois sa ferveur était si véhémente, qu'on le trouvait ravi en extase, et le corps élevé de terre jusqu'aux bras du crucifix. Il y parut un jour, tout environné de flammes provenant de l'ardeur dont son cœur était embrasé; et, alors, la croix s'enflamma aussi de ce même feu et devint toute rayonnante : ce qui marquait assez les communications amoureuses de Notre-Seigneur avec son serviteur. Il tâchait d'inspirer à tout le monde la dévotion envers cet adorable mystère; et, pour y réussir, il plantait des croix dans tous les endroits où il pouvait; quelque grandes et pesantes qu'elles fussent, il les portait lui-même sur ses épaules jusqu'aux lieux où elles devaient être placées : ce qui le mettait tout en sang, parce que ces croix, posant sur son cilice de laiton percé, lui déchiraient la peau et en faisaient couler le sang en abondance. La première qu'il eut le bonheur d'arborer, fut sur la montagne de Gata, dans l'Estramadure. Les anges l'aidèrent sans doute à la porter; car, quoiqu'elle fût extrêmement grande et d'un poids au-dessus de ses forces, il ne souffrit pas, néanmoins, qu'aucun homme lui prêtât secours; depuis le milieu de la montagne il la porta à genoux, et alla ensuite, les pieds nus, sur la pointe du rocher où jamais personne n'était allé, et qui était tout couvert de cailloux et de ronces. Il en planta de même sur plusieurs autres mon-

tagnes voisines, où il assemblait les peuples, leur prêchait les mystères de la croix, et leur suggérait, par ce moyen, de grands sentiments de componction et de pénitence. C'était principalement sur ces montagnes où il avait coutume de se retirer pour faire son oraison, qu'il plaisait à la divine Bonté de le visiter et de lui apprendre la science des saints. Les bergers l'y ont vu plusieurs fois élevé en l'air à la hauteur d'une pique ou des plus grands arbres de ces forêts.

Ces étonnantes lumières, qu'il recevait de Dieu, ne servaient qu'à le rendre plus humble. Il avait toujours ces paroles à la bouche : « Je parlerai à mon Seigneur, « quoique je ne sois que poussière et que cendre. Souve- « nez-vous, mon Dieu, s'il vous plaît, que vous m'avez « fait de boue et que je dois retourner dans la même « boue ». Il se maintint toute sa vie dans la soumission d'un novice ; étant même supérieur, il s'abaissait aux plus vils offices de la maison et reconnaissait ses fautes devant son vicaire, qu'il priait de lui imposer des pénitences publiques. Il se plaisait à porter l'aumône aux pauvres, à la porte du couvent, et prenait cette occasion pour les instruire et les consoler. L'empereur Charles-Quint et Jeanne, princesse de Portugal, sa fille, l'ayant choisi pour leur confesseur, il refusa constamment cet emploi, que tout autre eût ambitionné comme un degré aux premières dignités de l'Eglise : ce qui fit dire à ce grand prince que Pierre n'était pas de ce monde, mais un homme tout céleste et tout abîmé en Dieu.

Son amour pour la pauvreté était extrême : il ne pouvait considérer celle de Jésus-Christ naissant et

mourant, qu'il ne ressentît une ardeur incroyable de l'imiter. Il était ravi quand tout lui manquait et que son indigence l'obligeait à souffrir quelque chose. Il n'avait qu'un habit fort court et étroit, et un manteau qui ne lui couvrait pas même la main lorsqu'il étendait le bras ; l'un et l'autre étaient de très-mauvaise étoffe, et souvent couverts de pièces. Dans sa cellule, il n'y avait qu'une bible, une simple croix de bois, et une pauvre courge avec des instruments de pénitence. Encore croyait-il être trop riche, et regardait-il ces meubles comme un bien qui ne lui était que prêté : ce qui fit qu'il se dessaisit de tout, avant sa mort, entre les mains de son gardien. Il se refusait les choses les plus nécessaires, et même une monture pour ses voyages, dans des temps où il pouvait à peine marcher sans le secours d'un religieux. Il faisait son possible pour avoir à ses repas le pain le plus dur et le plus noir du couvent, et croyait encore qu'il ne l'avait pas mérité et qu'il en était indigne. Il exhortait ses religieux à se contenter de peu de choses, et à se réjouir lorsqu'ils étaient dans la nécessité. Les couvents qu'il faisait bâtir ressemblaient plutôt à des cabanes ou à des nids d'oiseaux qu'à des logements pour des hommes. Celui du Pedroso, au diocèse de Plasencia, n'avait que trente-deux pieds de long et vingt-huit de haut, et on eût pris les cellules pour des sépulcres ; les portes étaient si étroites qu'on n'y pouvait passer sans incommodité. Les ouvriers lui représentèrent cet inconvénient, mais il leur dit qu'il le fallait ainsi, afin qu'on se souvînt que la porte du ciel est fort étroite. Il ne voulait point que les ornements de ses églises

fussent de toile d'or, d'argent ni de soie, mais de laine seulement. Enfin, ce fut lui qui fortifia sainte Thérèse dans son premier dessein de ne point prendre de fonds ni de rentes dans ses monastères, lui écrivant pour cela cette belle lettre du 14 avril 1562, où il lui dit que c'est faire injure à Dieu de craindre qu'il n'assiste pas les pauvres évangéliques, après les promesses authentiques qu'il en a faites lui-même dans l'Evangile.

Sa constance dans la chasteté parut avec éclat lorsque, étant violemment tenté contre cette vertu, il se mit tout le corps en sang avec des épines et se jeta ensuite jusqu'au cou dans un étang glacé ; il remporta, par ce moyen, une glorieuse victoire sur son ennemi, et son nom est demeuré à l'étang où il s'était plongé. Son oraison fut très-éminente. Dès le commencement, il se mit par l'oraison dans le recueillement et la présence de Dieu, ce qui l'entretenait dans une paix profonde. De là, il fut élevé à une union si étroite avec Dieu, que son âme fut tout inondée des torrents de délices qui coulent de cette source éternellement vive. Souvent elle était ravie et portée jusque sur la couche royale de l'Epoux céleste, où elle n'avait plus d'autre opération que de sentir et de jouir. Cet état fut suivi d'un amour violent, mais crucifiant, qui lui venait des impressions intimes et délicates de la divinité. Alors, ne pouvant arrêter les mouvements de cette ardeur, il poussait des soupirs et jetait des cris si éclatants, qu'il mettait ses frères dans la crainte et dans l'admiration. Ce même amour excitait aussi quelquefois un tel incendie dans sa poitrine, qu'il était obligé de sortir de sa cellule pour s'exposer au

grand air, afin d'en tempérer la véhémence. Les extases et les ravissements accompagnaient aussi ces impressions, et ils lui étaient si ordinaires, qu'à peine, pendant l'oraison, avait-il l'usage des sens et l'application aux choses du dehors. Il mérita ce grand recueillement par un silence presque continuel, et il s'accoutuma à ce silence en portant plus de trois ans de petites pierres dans sa bouche, « parce que », disait-il, « la vie et la mort sont attachées au mouvement de la « langue ».

Il ne faut pas s'étonner si saint Pierre d'Alcantara, ainsi prévenu et pénétré de Dieu, réussissait dans tout ce qu'il entreprenait. Il prêchait d'une manière si touchante et si pathétique, que les cœurs les plus endurcis se rendaient à ses exhortations et entraient, par ce moyen, dans les voies de la pénitence. Etant à la cour de Don Jean III, roi de Portugal, où ses supérieurs l'avaient envoyé sur les instances de ce prince, il est impossible d'exprimer le bien qu'il y fit, et le grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe qu'il attira au service de Dieu, ou qu'il porta à embrasser la vie religieuse dans les monastères les plus austères. D'après ses conseils, la reine Catherine fit de son palais une école de vertu et de dévotion. L'infant Don Louis, frère du roi, fit bâtir le couvent de Salvaterra en sa faveur, et s'y retira pour y vivre comme le plus pauvre religieux, après avoir vendu ses meubles et son équipage, payé ce qu'il avait de dettes, et fait vœu solennel de pauvreté et de chasteté. L'infante Marie, sœur de ce prince, fit aussi vœu de chasteté, et employa tous ses biens

au service de Notre-Seigneur. Outre ces liaisons qu'il eut avec les premières personnes du Portugal, il en eut encore de très-étroites avec saint François de Borgia et avec sainte Thérèse, à laquelle il fut d'un grand secours dans les voies extraordinaires par lesquelles Dieu l'attirait à lui. Ces fonctions élevées ne l'empêchèrent pas d'exercer sa charité envers les pauvres et les étrangers. Dieu lui donna pour ceux-ci le don des langues, dont il se servit avantageusement pour leur expliquer les mystères de notre foi et les maximes de la sainte Ecriture ; et pour les pauvres, il les visitait dans les hôpitaux et leur rendait toutes les assistances spirituelles et temporelles qui lui étaient possibles.

Mais le plus grand bien qu'il ait procuré à l'Eglise, a été de contribuer, avec plusieurs autres serviteurs de Dieu, à la réforme de l'Ordre de Saint-François, en établissant avec eux la Province de Saint-Joseph, dans l'étroite observance de la Règle. Cette réforme a fait, depuis ce temps-là, des progrès si merveilleux, qu'elle s'est étendue, non-seulement dans toute l'Europe, mais aussi jusqu'aux dernières extrémités du Japon et des Indes orientales : de sorte qu'elle a réparé avec avantage les ravages que les hérétiques, contre lesquels il semble que Dieu l'ait voulu opposer, avaient faits dans la France, l'Angleterre et l'Allemagne.

On peut encore mettre au nombre des services que saint Pierre a rendus à la religion chrétienne, son *Traité de l'Oraison*, qu'il composa, à l'instance de dom Rodrigue de Chaves, gentilhomme de haute naissance

et très-pieux. Il ne fut pas plus tôt publié, que les religieux les plus éclairés le prirent pour leur guide ; et c'est sa lecture qui a porté le R. P. Louis de Grenade, ami de notre Saint, à se consacrer à la composition de ces beaux ouvrages spirituels qu'il a mis au jour, et qui ont été la cause du salut de tant d'âmes. Le pape Grégoire XV en a rendu ce témoignage authentique, qu'il renfermait une doctrine très-claire et très-pure pour conduire les âmes au ciel, et que le Saint-Esprit avait gouverné sa plume pour en écrire chaque article. Ce pieux pontife lui donna le nom de docteur, et le fit peindre avec le Saint-Esprit en forme de colombe.

Saint Pierre reçut dès cette vie des faveurs extraordinaires de la bonté de Notre-Seigneur. Un jour qu'il disait la messe, en présence de sainte Thérèse et d'Isabelle d'Ortega, qui se fit depuis carmélite, saint François et saint Antoine de Padoue furent vus par la Sainte lui servir de diacre et de sous-diacre, lorsqu'il vint la communier avec sa compagne. Une autre fois, un célèbre prédicateur de l'Ordre de Saint-Dominique, qui honorait sa vertu, mais ne le croyait pas dans un si haut degré de sainteté, le vit accompagné d'une multitude d'anges qui le suivaient partout et lui rendaient toutes sortes de services. Jésus-Christ l'honora lui-même quelquefois de sa visite, d'après le témoignage de sainte Thérèse. Ce fait eut lieu un jour dans la maison d'un grand seigneur, en présence d'une femme pieuse qui, voyant ce divin Maître, s'écria : « Comment, Seigneur, votre Majesté infinie daigne-t-elle « bien venir ici ? » Mais il lui répondit : Où voulez-

« vous que j'aille, sinon aux lieux où je trouve mes « élus ? »

Notre Saint avait éminemment le don de prophétie et celui des prodiges et des miracles. Les historiens de sa vie rapportent un grand nombre de prédictions qu'il a faites et qui ont été heureusement accomplies. Il connaissait les choses les plus secrètes et les plus éloignées. Il ne ressentait aucun effet des orages et des tempêtes qui s'élevaient dans les lieux où il se trouvait, et il obtenait la même grâce pour ceux de sa compagnie. Souvent la pluie avait tant de respect pour sa personne, que, tombant tout autour de lui, elle n'arrivait pas jusqu'à lui. Ayant été un jour surpris par la neige dans la campagne, les anges lui en formèrent une petite chapelle, où il passa paisiblement la nuit avec ses confrères. Il a traversé le Tage à pied sec, en marchant sur les eaux, en un temps où le marinier ne voulait pas se hasarder à le passer avec son bateau. La même chose lui arriva encore en d'autres occasions. A sa prière, le bâton dont il s'était servi dans son voyage à Rome, et qu'il planta au couvent du Pedroso, fut changé en un figuier : son fruit, ainsi que celui de plusieurs autres, qui en sont des rejetons, est devenu une source de santé pour les malades. On l'appelle le figuier aux miracles. Par la force de son oraison et de ses pénitences il obtenait de Dieu un temps favorable aux fruits de la terre, et, par ce moyen, il a souvent empêché les fléaux de la stérilité et de la famine ; ce qu'il fit surtout une fois en faveur du royaume de Valence. En effet, ses prières étaient si puissantes auprès de Dieu, que sainte Thérèse assure

avoir appris de son Epoux céleste, qu'il ne pouvait rien refuser de ce qui lui était demandé par son entremise ; elle-même l'appelait Saint, et avait souvent recours à son intercession.

Enfin, il plut à Dieu de mettre fin à ses travaux, et de le couronner de la gloire immortelle. Etant donc venu à Villa-Viciosa, il y fut atteint d'une fièvre aiguë qui prit bientôt un caractère alarmant. Hors d'état de procurer au malade un traitement convenable, les religieux songèrent au comte de Oropesa qui le fit aussitôt transporter à son château. Le mal augmentant toujours, Pierre demanda à être transporté au couvent d'Arenas. Là, il demanda le saint Viatique, qu'il reçut en versant des torrents de larmes, les genoux en terre, quoiqu'il fût d'une extrême faiblesse. Peu de temps après, on lui administra l'Extrême-Onction ; et alors il entra dans un grand ravissement, où il eut le bonheur de voir la sainte Vierge, accompagnée de saint Jean l'Evangéliste, et reçut d'elle l'assurance de son salut éternel ; ainsi, après avoir donné des marques admirables de pénitence, d'humilité, de résignation et de pur amour pour Dieu, il rendit son âme chargée d'un trésor infini de mérites, en prononçant ces paroles du Psalmiste : « Je me suis réjoui dans les bonnes nou-« velles que l'on m'a annoncées, savoir, que nous « irons dans la maison du Seigneur ». Ce fut le 18 octobre 1562, dans la soixante-troisième année de son âge ; il en avait passé quarante-sept en religion.

On le représente : 1° marchant sur les eaux avec un de ses religieux ; 2° avec une colombe qui lui parle à l'oreille, pour exprimer les dons merveilleux qui le

distinguèrent dans la prédication, la direction des âmes et ses fréquentes prophéties.

Aussitôt après sa mort, le Saint apparut tout éclatant de gloire à sainte Thérèse et à plusieurs autres personnes. Au moment où il expira, une odeur suave s'exhala de son corps; une lumière surnaturelle éclaira sa cellule, et les anges firent entendre une céleste mélodie. La nouvelle du trépas de l'illustre religieux, promptement répandue dans le royaume, causa en Espagne une douleur qui se propagea au loin et s'étendit jusqu'en Portugal. Le corps, placé sur un lit funèbre, fut visité par un nombre immense de fidèles qui voulaient considérer une dernière fois celui qui avait passé en faisant le bien. Comme le Saint n'avait rien laissé, il fut impossible de satisfaire aux pieux désirs des visiteurs qui demandaient à l'envi quelque chose qui lui eût appartenu. Quelques lambeaux découpés dans sa tunique furent les seules reliques distribuées. Plusieurs guérisons miraculeuses obtenues près du lit funèbre accrurent encore l'émotion publique.

Le Saint fut inhumé dans l'église des Franciscains d'Arenas, à quelques pas de l'autel, mais dans un local particulier, en une terre séparée et distincte de toute autre sépulture. On eut soin d'envelopper la tête d'un voile blanc. Les malades vinrent se recommander à cet ami de Dieu, et de nombreuses guérisons miraculeuses autorisèrent la confiance toujours croissante des fidèles. Des instances très-actives furent faites auprès des Pères, en vue d'obtenir que le corps fût transféré en un lieu plus honorable. Les religieux s'y refusèrent,

ne voulant pas devancer la décision du Siége apostolique. Toutefois, quatre ans après la mort du Saint, le Provincial ouvrit le tombeau et trouva le corps sans corruption, et exhalant un doux parfum. Les cheveux, autrefois blancs, avaient pris une teinte fortement dorée ; les yeux conservaient l'éclat et le feu qu'ils avaient eus après la mort du Saint, et le corps distillait une liqueur odorante. Après avoir vénéré les saints ossements, le Provincial les remit à leur place et les fit couvrir de chaux vive, afin de consumer les chairs. On recouvrit ensuite la fosse de terre ; mais, instruits du miraculeux état de conservation du corps, les fidèles, affluant en plus grand nombre que jamais, emportaient la terre et l'enlevaient en si grande quantité, qu'il fallut plusieurs fois la renouveler.

Pendant plusieurs années, les choses demeurèrent en cet état ; mais les prodiges opérés au tombeau du Saint devinrent si nombreux que les religieux crurent devoir solliciter de dom Pedro Fernandez de Ternino, évêque d'Avila, l'autorisation de placer les reliques sacrées dans un lieu plus décent. Le Prélat ayant accédé à cette demande, le Provincial, assisté d'un grand nombre de religieux, procéda à l'ouverture du sépulcre. Le saint corps, intact en quelques parties, fut trouvé en quelques autres attaqué par l'action de la chaux. Les os étaient comme imprégnés de cette liqueur odorante surnaturelle déjà mentionnée. Les reliques, enveloppées avec beaucoup de précaution dans un tissu blanc, furent recueillies dans une châsse très-belle, et ensuite placées près de l'autel, dans une niche que l'on mura avec des briques. Le Provincial,

avant de fermer la châsse, détacha du corps une très-petite relique qui, plongée dans de l'eau, donnait à celle-ci la vertu d'opérer des guérisons miraculeuses.

Au commencement du XVIIe siècle, quarante ans après la mort du Saint, la vénération qui s'attachait à sa mémoire augmentait toujours. On venait de tous les points du royaume ou remercier le Bienheureux, ou lui demander des grâces. L'invocation de son nom produisait des cures miraculeuses jusque dans les Indes. Des pèlerins passaient les mers pour venir vénérer ses reliques. Le couvent d'Arenas était devenu l'un des sanctuaires les plus fréquentés du royaume.

Quelque temps après on construisit dans l'église des Pères d'Arenas une chapelle spéciale où le corps pût être déposé. Le souverain Pontife en ayant autorisé la translation, l'évêque d'Avila se rendit à Arenas le 15 décembre 1616. Il fit retirer la châsse de la muraille où elle avait été déposée, et après avoir découvert les saints ossements, il présenta à la vénération des fidèles la tête du Saint, qui exhala aussitôt un parfum miraculeux qui se répandit au loin et embauma toute l'église. Les saintes reliques, enveloppées par le Prélat dans un riche tissu de soie, furent renfermées dans une châsse nouvelle, plus somptueuse que la première, puis déposées sur l'autel principal. Le lendemain eut lieu la bénédiction de la chapelle, suivie d'une procession solennelle dans laquelle fut portée la châsse du Saint au milieu de l'allégresse publique. La puissance du Saint sembla se manifester et se développer en proportion des hommages qui lui étaient rendus. De nouveaux miracles, plus éclatants, plus nombreux,

provoquèrent de nouvelles manifestations populaires. Le culte de notre Saint prit un caractère national. Le vœu public appelait sur lui la suprême consécration de la sainteté. Déclaré Bienheureux par le pape Grégoire XV, le 18 avril 1622, il fut inscrit au Catalogue des Saints par le pape Clément IX. La solennité de la canonisation se fit dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, le 4 mai 1669. Le pape Clément IX étant décédé peu après, la bulle de canonisation ne fut publiée que l'année suivante par le pape Clément X, son successeur, le 19 mai 1670. La fête du Saint se célèbre le 19 octobre, sous le rit double.

LE PÈRE MICHEL DE SERRADILLA

1655. — Pape : Innocent X. — Roi de Erance : Louis XIV.

SOMMAIRE : Austérités du Père Michel. — Il a le don de l'extase. — Dieu accomplit des miracles en sa favenr. — Sa mort. — Nouveaux miracles.

Autour de saint Pierre d'Alcantara ont vécu quelques pieux personnages, qui reposent près de lui dans le couvent d'Arenas, et dont le jour de la mort est resté ignoré.

De ce nombre est le Père Michel de Serradilla, l'une des gloires de la province de Saint-Joseph, en Espagne, qu'il a dirigée pendant plusieurs années avec autant de bonheur que de zèle.

On ne sait rien sur son enfance ni sur ses débuts dans l'Ordre Séraphique ; toutefois il est permis de conjecturer qu'il mérita par ses vertus l'estime de ses

confrères en religion, puisqu'ils le choisirent pour leur supérieur. Il semble surtout s'être fait remarquer par ses austérités : c'est ainsi qu'il se rend pieds nus et la tête découverte au chapitre général de Rome. En plein hiver, par la neige ou par la pluie, il se rendait, pieds nus, à une chapelle située à l'extrémité du jardin du couvent ; et là il se donnait la discipline avec violence.

Le Seigneur accorda à ce saint religieux le don de l'extase. Il demeurait absorbé durant des heures entières dans des contemplations sublimes, et ses frères ont affirmé souvent qu'ils l'avaient vu plus d'une fois s'élever en l'air et y rester, suspendu par une force invisible, et enveloppé d'un tourbillon de lumière. On l'attendit un jour à l'église paroissiale d'Arenas où il devait prêcher; l'heure se passait et il n'arrivait pas; on alla au-devant de lui. Sur la route, personne ; mais à quinze ou vingt pieds de terre, en face d'une grande croix de pierre, le bon Père, les bras étendus, les yeux élevés vers le ciel, le visage radieux, semblait jouir d'une indicible félicité. On courut au couvent prier le gardien de désigner pour ce jour-là un autre prédicateur ; il s'y refusa : « Père Michel », s'écria-t-il, « revenez à vous, je « vous l'ordonne », et aussitôt le saint religieux retomba à terre, et se rendit à l'église où il prononça un sermon admirable. D'éclatantes conversions eurent lieu ce jour-là dans Arenas ; on les attribua au Père Michel; mais il s'en défendit : « Ce n'est pas moi », disait-il, « qui ai prêché; c'est le Seigneur Jésus qui m'a dicté « mon sermon devant la Croix du chemin ».

Les chroniques de l'Ordre attribuent encore d'autres

miracles au Père Michel. Contentons-nous de rappeler qu'il parvint, fort honoré de tous ceux qui le connurent, à une vieillesse très-avancée, après avoir, à plusieurs reprises, exercé différentes dignités. Il mourut en 1655, au couvent d'Arenas, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et il fut enseveli dans la chapelle de saint Pierre d'Alcantara. Des miracles s'accomplirent le jour de ses funérailles.

LE FRÈRE DIDACE MANCHADO

1560. — Pape : Pie IV. — Roi de France : François II.

SOMMAIRE : Origine et enfance inconnues. — D'où lui vient son surnom. — Il passe des Observants aux Frères Mineurs Déchaussés. — Sa dévotion extraordinaire à Marie. — Des miracles signalent sa mort.

Ce saint religieux, à qui ses infirmités corporelles valurent le surnom de Manchado, est l'un des plus beaux exemples de pureté et de chasteté dont se glorifie l'Ordre Séraphique.

Il prononça ses vœux dans la province des Frères Observants de l'Andalousie, et étonna d'abord les autres religieux par ses longues veilles, ses jeûnes répétés, ses disciplines et ses autres mortifications. Plein d'ardeur pour les austérités, et trouvant la Règle de l'Observance trop douce à son gré, il demandait à Dieu de lui indiquer un Ordre plus sévère, où il pût s'imposer plus librement les souffrances volontaires dont son âme était altérée. Ses vœux furent exaucés ; le Seigneur, dans une vision, lui ordonna de s'atta-

cher à saint Pierre d'Alcantara, et presque aussitôt il obtint de ses supérieurs la permission de passer dans une province des Frères Mineurs Déchaussés.

Le frère Didace était un homme simple de cœur et de manières, d'une si grande candeur, qu'il ajoutait foi, comme un enfant, à tout ce qu'on lui disait ; incapable de supposer qu'on voulût le tromper, ou même prononcer une parole vaine ou inutile. Ses occupations terminées, il passait tout son temps à prier. On le trouvait souvent à genoux devant des images de la sainte Mère de Dieu, pour laquelle il avait toujours une dévotion particulière. Au couvent ou en ville, sous le cloître solitaire ou dans les rues bruyantes, son rosaire ne quittait pas ses doigts ; un sourire sur les lèvres, il murmurait la douce prière de l'ange : « Je vous salue, « Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous... » Les jours de fêtes de la sainte Vierge, il jeûnait au pain et à l'eau, et ambitionnait comme une précieuse faveur le droit de servir toutes les messes célébrées en son honneur.

Cette dévotion à Marie ne contribua pas peu, sans doute, à développer en lui les vertus dont il était orné. Comme il rapportait tout à la Mère de Dieu, comme il s'offrait à elle tout entier, il ne voulait rien lui présenter qui ne fût parfait. De là cette chasteté d'actions et de pensées que rien ne troubla jamais ; de là la sérénité de cette belle âme, calme et pure comme un lac limpide qu'aucun souffle ne vient rider. Didace trouvait, dans cette dévotion à Marie, des jouissances ineffables ; il y puisait des grâces particulières, et chaque faveur nouvelle redoublait l'ardeur de son amour, qui

se communiquait à tous et se répandait en rayons bienfaisants autour de lui : « Aimez Marie », disait-il souvent, « et servez-la de tout votre cœur ; vous reconnaî- « trez bientôt qu'il n'y a pas sur la terre de plus doux « esclavage ».

Ce saint Frère connut d'avance l'heure de sa mort. Il avait annoncé qu'il monterait au ciel en même temps qu'une pieuse femme de Mombeltran, atteinte depuis plusieurs mois d'une maladie incurable. En effet, quelques instants à peine après qu'elle eut rendu l'âme, frère Didace se coucha, reçut les derniers sacrements et mourut (1560).

Des miracles ajoutèrent à l'éclat de ses funérailles qui furent suivies par une grande foule de peuple.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGTIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX JACQUES RUCHEM

ARCHEVÊQUE D'ALICIE

1411. — Pape : Jean XXIII. — Roi de France : Charles VI.

SOMMAIRE : Origine glorieuse. — Science et vertus excellentes du Père Jacques Ruchem. — Il est nommé archevêque d'Alicie. — Comment il s'occupe des intérêts spirituels et temporels de ses ouailles. — Sa mort. — Translation de ses reliques.

Les chroniques de l'Ordre ne nous apprennent que peu de chose sur ce grand prélat. Il est né en Pologne,

probablement de l'ancienne famille des Strepa ; le Père Wadding le désigne sous les noms de Jacques Ruchem de Vladdona.

Ce qui est certain, c'est que le Père Jacques ajouta à l'éclat de la naissance celui de la science d'abord et bientôt celui de toutes les vertus. C'est surtout à partir du jour où il prit l'habit de Saint-François, que ses grandes qualités se développèrent avec le plus de vigueur. Aussi le roi de Pologne et le pape Boniface IX lui donnèrent-ils le titre et la puissance d'archevêque d'Alicie ; choix que justifia bientôt, d'ailleurs, l'admirable conduite du Père Ruchem.

Le pouvoir archiépiscopal du saint religieux, et par conséquent son heureuse influence, s'étendait sur plusieurs cantons de la Russie, de la Podolie, de la Volhynie et de la Valachie, pays assez éloignés du centre de la chrétienté pour échapper quelquefois à l'action directe de Rome. C'est ainsi qu'à Lemberg, on avait cessé depuis plusieurs années de réciter à certains jours fixés d'avance, des prières en l'honneur de la sainte Vierge.

L'un des premiers soins du nouvel archevêque fut de les rétablir, et de rendre partout au culte tout l'éclat des cérémonies romaines. Cette espèce de restauration s'accomplit sans secousses, grâce sans doute aux vertus éminentes du prélat. Il se faisait obéir en donnant l'exemple. Simple et modeste, austère pour lui-même et tendre aux souffrances d'autrui, il fut le type accompli du bon pasteur toujours prêt à se dévouer pour son troupeau. Non content de s'occuper des choses de la religion, il veilla aux intérêts maté-

riels de ses ouailles, et on le vit plus d'une fois conduire au combat les Polonais catholiques attaqués par les infidèles. C'était un bras vaillant au service d'une sainte cause.

Durant vingt années, ce saint et courageux serviteur de Dieu accomplit sa glorieuse tâche sur la terre, sans jamais se lasser et sans faiblir un seul instant. Il mourut, à bout de forces, mais non d'énergie, l'an 1411. Son nom est resté longtemps en vénération parmi les Polonais.

Il fut enseveli dans l'église de Lemberg, et des miracles s'accomplirent sur son tombeau. La reconnaissance du peuple lui éleva, en 1619, un sépulcre magnifique ; et à l'occasion de la translation de ses précieux restes, retrouvés intacts après plus de deux siècles, eut lieu une imposante cérémonie à laquelle assistèrent toute la noblesse et tout le clergé de la Pologne.

(WADDING.)

LE PÈRE BERNARDIN DE CACÉRÈS

1593. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Famille du Père Bernardin. — Ses études à Salamanque et ses débuts dans l'Ordre. — Ardeur de sa charité. — Ses prédications, et conversions qui les suivent. — Extases du saint religieux. — La calomnie s'abat en vain sur lui. — Sa sainte mort.

Le vénérable serviteur de Dieu, Bernardin de Cacérès, naquit au village de ce nom, en Espagne. Il avait la gloire de compter au nombre de ses ancêtres le pieux

laboureur qui, conduit par l'Esprit-Saint, trouva la miraculeuse statue de la vierge Marie de Guadeloupe.

Bernardin fit ses études de latin et de théologie à l'université de Salamanque ; après quoi, sans se laisser entraîner aux séductions de la jeunesse, il prit l'habit de l'Ordre dans la province de Saint-Gabriel.

Dès l'année de son noviciat, ses supérieurs remarquèrent en lui un grand désir de la perfection, et jugèrent que Dieu lui avait donné la véritable vocation religieuse. On prévit d'abord qu'il serait un jour l'une des gloires de l'Ordre. Dur à lui-même, bourreau volontaire de son corps, où bouillonnait encore le sang impétueux de la jeunesse, il mâta la chair rebelle à force de mortifications et de disciplines, de jeûnes et de veilles, de cilices et de ceintures de fer.

Devenu maître de lui-même, il s'occupa de perfectionner son âme et de la faire croître pour le ciel. L'une des vertus où il excella, c'est la charité. Il n'était rien qui lui coûtât pour assurer le salut de son prochain et arracher des âmes au démon. Ses sermons étaient comme enflammés du feu de l'amour de Dieu ; on ne pouvait l'entendre sans verser des larmes, et on se sentait invinciblement retirer du mal et lancer dans les voies du Seigneur. Heureux ceux qui ont vu et écouté de tels hommes !

Les honneurs ne firent pas défaut au vénérable Père Bernardin. Il fut à plusieurs reprises nommé gardien et définiteur ; provincial une fois, et deux fois commissaire-inspecteur de la province de Saint-Joseph. Ces hautes fonctions relevèrent encore l'éclat de ses vertus, et comme l'exemple qui part d'en haut produit tou-

jours plus de fruits, les années où il fut en charge furent fécondes pour le ciel. Jamais la Règle ne fut pratiquée avec plus d'ardeur, jamais la solitude, le silence et l'austérité n'eurent plus d'attraits pour les religieux de la province.

Dieu récompensa dès cette vie les vertus du bon Père, en lui accordant le don précieux de l'extase. En 1593, il fut envoyé en qualité de custode au Chapitre général de Valladolid. Une nuit, qu'il passa chez un bienfaiteur de l'Ordre, son compagnon de voyage, voulant le réveiller pour les Matines, fut ébloui par une lumière éclatante en entrant dans sa chambre ; il leva les yeux et aperçut au-dessus du lit, suspendu par une force invisible, le vénérable religieux resplendissant comme un soleil.

La vertu d'un aussi saint religieux ne fut pas à l'abri des coups de la calomnie. Des méchants, poussés sans doute par l'esprit du mal, ne craignirent pas d'attaquer sa chasteté. Mais de ces infamies rien ne subsista ; et la confession générale du Père Bernardin, publiée après sa mort par son confesseur, suffit à les réduire à néant.

Ce saint religieux connut d'avance et annonça à plusieurs reprises le jour et le lieu de sa mort. Il le vit venir avec joie, comme l'ouvrier courageux la fin de la journée de travail, attendant avec une impatience légitime la récompense que Dieu réserve à ses élus. Il mourut à Séville, comme il l'avait prédit, après avoir reçu les sacrements, le 22 octobre 1593.

Ce fut un grand deuil dans toute la province, car il

avait été un religieux parfait, un supérieur bienveillant et soucieux des intérêts spirituels de ses frères, un grand prédicateur et un puissant modèle de contemplation et de mortification.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

VINGT ET UNIÈME JOUR D'OCTOBRE

—

LE FRÈRE LUC DE CIRAMO

DU TIERS ORDRE

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Fondation d'une province du Tiers Ordre en Sicile. — Austérités du frère Luc de Ciramo. — Ses autres vertus. — Luttes contre le démon. — — Guérisons et prophéties. — Il fonde un couvent à Messine. — Derniers moments de sa vie. — Miracles qui accompagnent et qui suivent ses funérailles. — Conservation miraculeuse de ses restes.

La Règle du Tiers Ordre de Saint-François a été suivie non-seulement par beaucoup de particuliers dans leurs propres maisons, mais encore par des confréries dans de grands et nombreux couvents, qui s'élevèrent surtout en France, en Espagne et en Italie. Une province florissante se fonda en Sicile, et elle se glorifie d'avoir compté parmi ses membres beaucoup de vénérables et saints personnages : l'un des plus célèbres est le Frère Luc de Ciramo.

Dès sa plus tendre jeunesse, ce serviteur de Dieu étonna ceux qui le connaissaient par l'ardeur de son

zèle. Il entra dans l'Ordre en qualité de Frère lai, et les autres religieux se le proposèrent bientôt pour modèle. Les disciplines sanglantes qu'il s'infligeait jusqu'à quatre fois par nuit, le cilice dont il était couvert, ses jeûnes, ses veilles prolongées, révélaient une âme entièrement délivrée du joug de la chair.

Ses autres vertus, d'ailleurs, étaient à la hauteur de ces mortifications. Humble au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, il supportait sans murmurer et sans se plaindre les railleries, les moqueries et jusqu'aux mauvais traitements que ses frères, pour l'éprouver, lui faisaient quelquefois subir. Il priait le jour ; il priait encore la nuit, se dérobant à lui-même plusieurs heures de sommeil pour les consacrer au Seigneur : sa vie n'était pour ainsi dire qu'un acte d'adoration perpétuel.

Il en fut récompensé dès ce monde par des faveurs spéciales, entre autres par le don d'extase et de contemplation; mais surtout par l'épreuve. Comme une tour inébranlable que la mer bat en vain de ses flots agités, et dont elle ne parvient pas même à ronger la base, on le vit plein d'une vigueur surhumaine en face des attaques du démon, toujours debout, toujours luttant, toujours vainqueur, fort de sa confiance en Dieu, qui ne se démentit pas un jour.

Les miracles qu'il a accomplis sont restés célèbres en Sicile. Comme le Seigneur sur la montagne, il multiplia les pains ; comme les plus grands serviteurs du Christ, il annonça l'avenir. C'est lui qui rassura Jean de Vintimille, prince de Castille, marquis de Hieraci et vice-roi de Sicile, en lui prédisant que les secours

qu'il attendait depuis longtemps allaient enfin lui arriver ; lui encore qui affirma au même seigneur qu'il serait nommé une seconde fois vice-roi.

Le général du Tiers Ordre, qui connaissait la sainteté et la sagesse du bon frère Luc, le chargea de fonder un couvent à Messine : il y fut accueilli avec enthousiasme, et on lui octroya aussitôt, à titre de don gracieux, une vieille église et un espace de terrain suffisant pour y construire un couvent. A partir de cette époque, le frère Luc ne quitta plus Messine ; et comme pour récompenser les habitants de l'empressement avec lequel ils l'avaient secondé dans sa pieuse entreprise, il sanctifia par ses vertus leur ville jusqu'au jour de sa mort.

Sa dernière maladie dura six semaines ; pendant ces jours de souffrance, ses mérites éclatèrent dans toute leur splendeur. Jamais il ne s'était montré aussi humble, aussi pénétré de son néant, aussi pieux, aussi avide de se rapprocher de Dieu par la prière et la méditation. Quand ses forces le lui permettaient, il rassemblait ses frères autour de lui, et avec l'autorité que lui donnait l'approche de la mort, il les exhortait à ne pas oublier leurs vœux et à ne négliger aucun des devoirs de leur condition.

Il mourut, comme il l'avait prédit, le jour de la fête de sainte Ursule, sa patronne, le 21 octobre 1603 : il était âgé de soixante ans. Le bruit de son trépas se répandit dans la ville avec la rapidité de la foudre ; il venait à peine de rendre le dernier soupir, que les enfants parcouraient les rues en gémissant et en criant : « Le saint homme est mort, le bon frère Luc

« vient d'aller à Dieu ». Aussitôt une grande multitude de peuple se porta au couvent, pour contempler et vénérer ses précieux restes ; durant trois jours entiers, l'affluence fut telle, qu'on dut retarder ses funérailles.

Des malades furent guéris pour avoir seulement touché ses vêtements.

Les funérailles du saint religieux se célébrèrent avec pompe : l'archevêque et les chanoines de la cathédrale, le gouverneur, la noblesse et les principaux bourgeois marchaient en avant d'un cortége immense. Pour donner satisfaction à la piété du peuple, on distribua des morceaux des vêtements de Luc ; ces précieuses reliques, conservées avec un soin jaloux, devinrent par la suite des instruments de miracles.

Deux ans plus tard, sire Louis Morelli, gentilhomme sicilien, obtint l'autorisation d'exhumer le corps du saint Frère. On le renferma cette fois dans un cercueil de bois de cyprès, qui fut placé au pied de l'autel. Le corps conservait encore les apparences de la vie ; les joues mêmes, fermes au toucher, présentaient une teinte rosée : un parfum suave s'exhalait du cercueil ouvert et remplissait toute l'église. Le linceul, encore intact, fut remplacé par un autre et donné au sire Louis Morelli. Ce linceul miraculeux guérit, le lendemain, le visiteur général de la Sicile, qui avait déjà reçu les derniers sacrements.

Dans la suite des temps, quand les religieux du Tiers Ordre quittèrent le couvent qu'ils habitaient en dehors de la ville pour venir s'établir dans l'intérieur des murs, ils transportèrent avec eux les restes du frère

Luc. Le corps était encore intact; les pieds seuls manquaient : ils avaient été coupés.

Des images (tableaux ou statues) du frère Luc ornent les différentes églises de la Sicile ; on en trouve en particulier à Messine, à Palerme, à Catane, à San-Philippo, et à Ciramo, sa patrie. Si l'on en croit la tradition, l'une de ces statues, qui se trouvait dans la maison de Louis Morelli, aurait parlé à plusieurs reprises ; ce qui est certain, c'est qu'elle avertit miraculeusement le noble gentilhomme d'un danger qui le menaçait.

LE PÈRE JACQUES DE GUBBIO

Vers 1550. — Pape : Paul III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Eloquence du Père Jacques. — Il accompagne la flotte de Charles-Quint à Alger. — Ses prédications en Sicile et son éloquence.

Le Père Jacques de Gubbio entreprit, en 1538, une réforme de la province de Sicile. Il était entré dans l'Ordre de très-bonne heure et s'y était distingué par ses vertus et son éloquence. Désigné par le général, pour prêcher, il ramena dans les sentiers du Seigneur un grand nombre de brebis égarées : il avait pour ainsi dire le génie de la conversion.

Quand l'empereur Charles-Quint organisa une expédition contre les Barbaresques de la côte d'Afrique, le Père Jacques s'offrit de lui-même pour partager avec les soldats du Christ les dangers de la guerre, dans

l'espoir, sans doute, que Dieu lui permettrait de cueillir la palme du martyre. On le vit à plusieurs reprises, à la tête des bataillons, un crucifix d'une main, un étendard de l'autre, animer les Espagnols à la victoire; autour de lui, les plus vaillants tombaient, lui seul demeura invulnérable; on l'eût pu croire revêtu d'une cuirasse impénétrable. Tant que dura l'expédition, il rendit de grands services; il rentra en Sicile avec les troupes, bien qu'il désirât ardemment demeurer au milieu des infidèles.

De retour au milieu des chrétiens, le Père Jacques recommença à prêcher. Sa voix retentissante « comme « la trompette de l'Evangile », dit le chroniqueur, réveillait les cœurs endormis, excitait des terreurs salutaires, et les pécheurs croyant voir venir le jour du dernier jugement, confessaient leurs fautes et faisaient pénitence. On accourait de plusieurs lieues à la ronde; les habitants de la montagne descendaient de leurs hauteurs pour entendre sa voix. Un jour qu'il prêchait sur la Passion du Sauveur, il parla avec tant d'éloquence, que des sanglots éclatèrent dans tout l'auditoire; et lui-même versait des larmes abondantes et poussait de profonds gémissements, jusqu'à en perdre la respiration. Un médecin qui était présent craignit un instant pour sa vie et le pria de se ménager; mais lui: « Quel plus grand bonheur pourrait m'arriver », répondit-il, « que de mourir en prêchant sur la Passion, le jour même de la mort de Jésus notre Seigneur? » et il continua son sermon.

Le Père Jacques fut honoré dans toute la Sicile; le vice-roi, Jean de la Vega, en particulier, lui témoigna

toujours une grande vénération. Saint Ignace de Loyola, pendant toute la durée de son séjour en Sicile, se fit son compagnon assidu. Enfin, sa science et l'exemple de ses vertus contribuèrent puissamment à jeter de l'éclat sur le Tiers Ordre de Saint-François, et attirèrent dans son sein un grand nombre de pieux serviteurs de Dieu.

LE PÈRE MICHEL DE BURGIO

1615. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Michel se fait le compagnon du Père Jacques de Gubbio. — Sa charité chrétienne. — Son dévouement pendant une peste. — Dignités qu'il exerce. — Sa mort. — Miracles qui la suivent.

Le Père Michel de Burgio naquit à Trapani, en Sicile, d'une famille noble et pieuse. Il n'était âgé que de quatorze ans, quand il reçut des mains du Père Jacques de Gubbio l'habit de l'Ordre. A partir de ce moment, il s'attacha au Père Jacques, devint son compagnon le plus assidu et se le proposa comme un parfait modèle à suivre dans toutes les circonstances de la vie religieuse.

On peut dire qu'il l'égala par sa charité chrétienne et son ardeur de prosélytisme. Son dévouement au prochain ne connaissait pas de bornes : on le vit bien à l'occasion d'une peste qui dévasta les environs de Trapani. Nuit et jour, il parcourait les rues de la ville, prodiguant les secours temporels et spirituels aux malheureux atteints du fléau, administrant les der-

niers sacrements, ensevelissant les morts. Sa conduite excita une telle admiration que les habitants de Trapani, après la disparition du fléau, le prièrent de construire dans leurs murs un couvent du Tiers Ordre.

C'est dans cet asile élevé par ses mains qu'il passa la plus grande partie de sa vie, tantôt comme simple religieux, le plus souvent comme gardien. Ses frères le nommèrent quatre fois provincial, et le chargèrent, à deux reprises différentes, de les représenter au chapitre général de l'Ordre. Ses concitoyens, qui l'honoraient autant que les religieux eux-mêmes, se servirent plusieurs fois de son entremise auprès des princes de l'Italie et des vice-rois de la Sicile; et ils n'eurent jamais à se plaindre d'avoir eu recours à lui.

Ce saint religieux était pour le pays comme une seconde providence, redouté des méchants, aimé des gens de bien, chéri des pauvres et des malheureux. Il recherchait avec soin la misère qui se cache, persuadé, et avec raison, qu'elle a souvent des causes honorables, et il y apportait autant de soulagement qu'il le pouvait. Désireux d'être utile au prochain et de contribuer au salut des âmes, il continua jusque dans un âge très-avancé à entendre des confessions pendant des journées entières, sans souci des fatigues qui en résultaient pour lui, sans même tenir compte d'une maladie d'intestins qui le faisait beaucoup souffrir.

Quelque temps avant sa mort, il écrivit à ses amis des lettres remplies des plus pressantes exhortations à la vertu, et où il leur annonçait que sa fin approchait. En effet, son âme radieuse ne tarda pas à

s'envoler vers Dieu (1615). Il était âgé de quatre-vingt-six ans, et en avait passé soixante-douze dans l'Ordre.

Des morceaux de son manteau, que la piété du peuple se partagea, sa corde, son rosaire et différents objets qu'il avait possédés, ont servi à la guérison miraculeuse d'un grand nombre de malades.

LE PÈRE LOUIS ZICHICHI DE MONTE

1628. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Incertitudes du Père Louis Zichichi. — Dieu l'emporte enfin sur le monde. — Son amour pour la solitude. — Ses mortifications. — Un maître des novices sévère. — Sa dévotion à Marie récompensée par des miracles. — Les chapelles de la Vierge Marie des Bénédictions.

Le Père Louis Zichichi appartient à l'une des plus riches et des plus nobles familles de la Sicile. Il était né à Monte, sa vocation religieuse ne se décida pas d'abord très-franchement. Il prit l'habit une première fois, en 1591, le quitta et rentra dans le monde ; puis sur un avertissement divin qu'il reçut en songe, il abandonna une seconde fois le monde pour retourner au couvent.

Son année de noviciat terminée à la satisfaction générale, ses supérieurs l'engagèrent à continuer ses études théologiques pour se préparer à la prédication ; mais la vie active ne lui convenait pas ; il résista avec douceur aux ordres de ses chefs, et finit par obtenir, à force de prières et de supplications, la permission de

se retirer dans quelque couvent solitaire pour s'y adonner à la contemplation.

Le Père Louis fut un religieux austère : il portait sous ses vêtements, sur son corps nu, un cilice en fil de fer; il vivait de pain et d'eau, compromettait sa santé par des veilles trop prolongées ; et il fallut lui interdire des mortifications plus violentes que de raison. Quand il offrait le saint sacrifice de la messe, l'expression angélique de son visage amaigri pénétrait d'admiration et de piété tous les assistants. La nuit, il dormait peu, afin de rester plus longtemps en relation avec Dieu.

Nommé maître des novices deux fois, il ne leur épargna ni les reproches, ni les punitions sévères ; mais du moins il leur inspira la crainte du Seigneur et l'amour de leurs devoirs. Il leur communiqua aussi sa dévotion pour la Reine des Anges, sa protectrice dans le ciel, celle qu'il avait dès son enfance choisie pour sa patronne et son soutien.

Son heureuse influence s'étendit même en dehors du couvent. C'est ainsi qu'il décida son père à bâtir une église en l'honneur de Marie. Dieu, pour l'en récompenser, permit que la statue de la Vierge qui y fut placée fût un instrument de miracles. Aussitôt le Père Louis fait frapper des médailles, et reproduire par des statuaires la miraculeuse image ; il en envoie à Montréol, à Saint-Philippe de la Montagne, et dans ces églises aussi des prodiges s'accomplirent au nom de la très-sainte Vierge. Plus tard, quinze nouvelles églises de Sicile furent tour à tour dotées de ces images miraculeuses ; les chapelles où elles furent placées por-

tèrent le nom de chapelle de Notre-Dame des Bénédictions : toutes furent miraculeuses.

Vers la fin de sa vie, le Père Louis se retira au couvent de Trapani : il n'y resta pas longtemps ; il mourut peu de temps après, en 1628. La maladie qui l'emporta dura dix-sept jours ; il supporta ses souffrances sans se plaindre, perdu déjà dans la contemplation des choses du ciel, dont il allait jouir pendant l'éternité.

LE PÈRE SÉRAPHIN LAZZARA

Le Père Séraphin Lazzara, seigneur de Marsala et religieux du Tiers Ordre, s'est élevé très-haut dans les sentiers difficiles de la perfection, à force d'humilité, de silence et de mortifications. Sa constance dans l'épreuve, sa vigoureuse résistance aux attaques toujours renouvelées du démon, faisaient l'admiration et l'étonnement de ses frères.

Il annonça sa mort prochaine au Père Michel de Burgio, en lui disant que dans quelques jours il allait faire un voyage dans un pays où il trouverait Dieu et le contemplerait face à face. Si l'on en croit la légende, sa belle âme aurait quitté son corps et se serait envolée au ciel sous la forme d'une traînée lumineuse.

LE FRÈRE ANTOINE DE PETRA-PERSA

Le Frère Antoine de Petra-Persa montra dès sa jeunesse d'admirables vertus. Son père ayant été con-

damné aux galères, il s'offrit à subir le châtiment en son lieu et place ; et en effet il obtint du vice-roi, touché de ce dévouement, la permission de s'imposer ce sacrifice. Tout d'abord on le soumit à une rude épreuve : la schlague chaque matin, un travail forcé pendant le reste du jour ; mais les mauvais traitements n'altérèrent pas un instant la sérénité de son âme, et il ne parut jamais se repentir de s'être ainsi immolé. Le vice-roi, à la fin, admirant une si éclatante vertu, le fit mettre en liberté, et le mit au nombre de ses pages.

Antoine était depuis quelque temps déjà attaché à la cour, quand le Père Jacques de Gubbio vint s'entretenir avec le vice-roi ; l'exemple de ses vertus impressionna tellement le jeune homme qu'il le suivit en qualité de frère lai.

Au couvent, la contemplation et les œuvres pies l'absorbèrent tout entier. Il eut beaucoup à souffrir des attaques du démon ; mais son énergie, aidée de la grâce, en triompha toujours. Il mourut saintement, en soignant les pestiférés d'Agrigente, martyr de la charité chrétienne.

(Le Père Jean-Marie DE VERNON.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE B. LADISLAS DE GIELNIOW

1505. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Jeunesse de Ladislas. — Prédication de saint Jean de Capistran en Pologne. — Ladislas reçoit l'habit de ses mains. — Un novice parfait. — Progrès de Ladislas dans les voies du Seigneur. — Ses vertus religieuses. — Humilité. — Esprit de mortification. — Obéissance. — Pauvreté. — Il est nommé gardien de plusieurs couvents, puis provincial de Pologne à plusieurs reprises. — Son heureuse administration. — Voyage à Milan, puis à Rome. — Il justifie ses frères de Pologne d'accusations mensongères. — Sa part dans l'œuvre de conversion des Lithuaniens.

Le bienheureux Ladislas de Gielniow, que le royaume de Pologne s'est donné pour patron, est né en 1440 à Gielniow, dans la province de Sandomir et l'archevêché de Gnesne : il reçut au baptême le nom de Jean.

Ses parents, pieux et craignant Dieu, l'élevèrent avec une tendresse chrétienne et surent lui inspirer de bonne heure l'amour de la vertu. Enfant, il se plaisait dans les églises et l'on se sentait ému jusqu'aux larmes en voyant avec quelle naïve tendresse il joignait ses petites mains devant les statues de la Mère de Dieu. Plus tard, écolier, il montra pour l'étude de merveilleuses aptitudes, en même temps qu'une docilité sans bornes aux conseils et aux leçons de ses maîtres. On conçut de lui les meilleures espérances,

on voulut en faire un homme de science, et on l'envoya à l'Université de Cracovie, pour y prendre ses grades de licencié et de docteur en théologie.

Le jeune homme ne trompa pas l'attente qu'il avait excitée enfant. Enfermé dans sa petite chambre, toujours au milieu de ses livres, il travaillait sans relâche pendant tout le jour et une bonne partie de la nuit : les mauvaises compagnies ne lui inspiraient que du dégoût ; il fuyait les tavernes et les maisons de jeu comme il eut fui l'enfer même. Sa seule distraction consistait à visiter les églises et à y prier ; sa seule ambition était de servir Dieu dans le silence du cloître.

Sur ces entrefaites, saint Jean de Capistran passa à Cracovie en 1454. Le roi de Pologne, Casimir, la reine-mère Sophie, le cardinal-évêque de Cracovie, les princes et les seigneurs de la cour, les conseillers et la noblesse du royaume, suivis d'une immense foule de peuple, se portèrent au-devant de lui, et le reçurent avec la même vénération que s'il eût été un ange descendu du ciel. Perdu dans la multitude, un jeune étudiant, qui devait être un jour le bienheureux Ladislas, admirait de loin l'élu du Seigneur et jouissait du respect qu'un roi et des princes lui témoignaient. Il n'est pas besoin de dire qu'il assista régulièrement à tous les sermons du saint, et qu'il fut le témoin des miracles qui signalèrent sa prédication. L'éloquence de l'apôtre, et plus encore peut-être l'exemple de la vie austère qu'il mena au couvent de Cracovie, l'amélioration sensible de tous les habitants de la ville agirent puissamment sur l'esprit de Ladislas ; il se promit, si telle était la

volonté du Seigneur, de se consacrer tout entier à lui.

En ce moment, d'ailleurs, qui ne se sentait pas invinciblement attiré vers Dieu? qui eût pu échapper à l'enthousiasme dont tout le monde était animé? Déjà cent trente jeunes gens des plus nobles familles, des licenciés, des docteurs de l'Université de Cracovie, avaient pris l'habit; d'autres venaient tous les jours frapper à la porte du couvent et le demandaient à grands cris; et la duchesse de Masovie suppliait saint Jean d'envoyer quelques-uns de ses frères à Cracovie, pour y fonder un couvent sous l'invocation de sainte Anne, la mère de Marie, sa patronne.

C'est dans ce couvent que Jean de Gielniow reçut l'habit de l'Ordre, le 1er août 1461. Il prit, à partir de cette époque, le nom de Frère Ladislas. Son excessive humilité, l'ardeur avec laquelle il se mortifia, les austérités qu'il s'imposa, la soumission et l'abandon de lui-même, dont il fit preuve d'abord, témoignèrent bientôt hautement qu'il serait un jour l'un des plus grands maîtres à l'école de la perfection chrétienne. Son noviciat fut le noviciat d'un saint.

Aussi l'admit-on avec bonheur à prononcer ses vœux et à prendre rang parmi les Frères Mineurs de Pologne. Chose merveilleuse! miracle de la grâce! il semblait que comme novice il avait atteint les dernières limites de la perfection; profès, il se dépassa lui-même. Nul n'observait mieux que lui la règle du silence; on eût dit que sa langue était fixée à son palais par un lien indissoluble; nul ne recherchait avec plus de soin la solitude; nul n'examinait plus sévèrement les plus fugitives de ses pensées. Soumis à la règle comme un

enfant docile à sa mère, il la pratiquait dans ses prescriptions les plus rigoureuses et donnait l'exemple de la soumission aux nouvelles réformes. Humble de cœur, il se jugeait indigne de vivre au milieu des hommes pieux qui l'entouraient, écoutait leurs conseils avec recueillement et savait profiter de tout ce qu'il voyait et entendait.

On sait que c'est surtout par l'humilité que s'élèvent les grands serviteurs de Dieu ; celle du Frère Ladislas allait bien au-delà de ce qu'on peut imaginer. Plus on lui adressait d'éloges, plus il se faisait de reproches ; plus on lui témoignait de respect et de vénération, plus il se sentait convaincu de son indignité. Il réclamait pour lui, au couvent, la besogne la plus humble ; c'est lui qui lavait la vaisselle, qui nettoyait le linge des frères, qui balayait et lavait le couvent. On le rencontrait aussi à l'infirmerie, empressé autour du lit des malades, qu'il soignait avec une tendresse et un dévouement maternels, et jusqu'à la fin de sa vie, il s'acquitta de cette tâche et réclama l'honneur de la remplir.

Sa pureté virginale enfin se conserva toujours sans souillure, comme un beau lis blanc qu'aucun orage n'a courbé. Ce ne fut pas cependant sans combats : durant longtemps la chair essaya de se révolter ; et jeune encore, le Père Ladislas sentit les révoltes de la nature ; mais sur ce terrain comme sur tous les autres, l'esprit du mal fut battu ; il prit la fuite devant les mortifications, les veilles et les disciplines du saint religieux, qui arriva à une vieillesse calme, comme un vaisseau dans un port tranquille et à l'abri des vents.

Ladislas se complut aussi dans la pauvreté volontaire, que saint François recommandait d'une façon si pressante à ses premiers disciples. Il ne possédait qu'un manteau déchiré et une corde, quelques livres pour ses études et un crucifix. Sa cellule était nue et dépouillée de tout ornement ; mais, selon l'expression du chroniqueur, l'Esprit de Dieu qui y avait élu domicile, la remplissait tout entière.

Tant de vertus si éclatantes dérivaient directement de l'obéissance à la règle ; c'est pour suivre les prescriptions du fondateur de l'Ordre, que le saint religieux s'efforçait d'avancer dans la perfection séraphique. Il disait souvent pour s'humilier, comme s'il n'eût été si admirable que par nécessité : « On prétend que je suis « un modèle de toutes les vertus quand je ne veux et « que je ne puis être autre chose qu'un fils soumis de « saint François ».

Ladislas reçut le sacrement de l'Ordre quelques années après son entrée au couvent. C'est alors que sa sainteté et sa science rayonnèrent autour de lui comme des astres bienfaisants, et répandirent dans les cœurs l'amour de Dieu et le culte de la religion. Il continua ses austérités comme par le passé ; mais il s'adonna plus qu'autrefois au recueillement et à la solitude : il consacrait de longues heures à la méditation. De temps en temps il sortait de son silence habituel pour s'entretenir, avec ses frères, des dogmes de la religion, et alors il jetait sur les questions qui paraissaient les plus obscures une éblouissante lumière.

Les mérites de cet homme éminent ne pouvaient passer inaperçus, et malgré son excessive humilité, ils

attirèrent sur lui l'attention des supérieurs de l'Ordre. C'est ainsi qu'il fut désigné à diverses reprises pour remplir les fonctions de gardien dans les différents couvents que l'Observance possédait en Pologne. Nul n'en était plus digne ; on s'en aperçut bien vite aux résultats de son administration. Partout où il passait, il excitait une émulation infatigable ; comme on se faisait honneur de mériter son approbation, on redoublait d'efforts et de piété ; et les plus vénérables religieux, peu contents d'eux-mêmes et d'une vie consacrée tout entière à la vertu, retrouvaient une vigueur juvénile et une ardeur infatigable pour aller plus avant dans les sentiers du Seigneur.

L'Ordre Séraphique comptait alors en Pologne un grand nombre de saints religieux, très-estimés dans tout le royaume pour leur science et leur pieux zèle, quelques-uns même illustrés par d'éclatants miracles ; aucun n'approchait de Ladislas. « Il brillait au milieu « d'eux », dit son biographe, « comme le soleil au mi- « lieu des étoiles »; et encore : « Ladislas était, en Po- « logne, la citadelle de l'Ordre, contre laquelle devaient « se briser tous les efforts de ses ennemis impuis- « sants ».

En 1487, Ladislas fut élu provincial à Varsovie, malgré sa résistance et ses efforts pour faire tomber le choix des Frères sur d'autres religieux, plus dignes que lui, à son avis, d'exercer cette dignité ; contraint d'accepter un tel honneur, il essaya à plusieurs reprises de s'en démettre ; il voulait rentrer dans sa chère solitude et se livrer à la contemplation. Si on l'en eût cru, il était incapable de se diriger lui-même ; comment

pouvait-il prétendre à diriger les autres ? Mais les supérieurs de l'Ordre, qui le jugeaient avec plus d'impartialité, le contraignirent à conserver ses fonctions, persuadés, et avec raison, que personne ne s'en acquitterait mieux que lui, et que l'Ordre n'aurait qu'à y gagner, comme aussi la vraie religion ; en effet, leur attente ne fut pas trompée.

La province de Pologne comprenait alors non-seulement la Pologne proprement dite, mais encore la Moravie, la Bohême, l'Autriche, la Prusse, la Silésie, la Lithuanie et la Russie, c'est-à-dire une immense étendue de territoire, et vingt-quatre couvents. Ladislas les visita les uns après les autres, à pied, n'emportant avec lui pour provisions de voyage que son crucifix et sa confiance en Dieu, escorté seulement d'un religieux, son compagnon. Il vivait de pain et d'eau qu'il mendiait devant la porte des maisons, au nom du Seigneur, prêchant ainsi d'exemple aux religieux qu'il venait soutenir de ses exhortations et diriger par ses conseils. Dans les couvents où il s'arrêtait, comme au temps où il était novice, il se chargeait des fonctions les plus pénibles, excédant parfois la mesure de ses forces ; il profitait de l'heure de récréation des religieux pour bêcher le jardin, planter ou récolter les légumes, tailler les arbres et la vigne, puiser de l'eau, apporter du bois à la cuisine, et se faire ainsi le plus humble serviteur des serviteurs de Dieu.

Son administration était douce et bienveillante ; comme on tenait à mériter son estime, on évitait, par affection et par respect pour lui, de commettre des fautes graves. Aussi ne fut-il jamais obligé de sévir ;

les reproches qu'il adressa quelquefois à ses subordonnés ne portaient que sur des faits de peu d'importance et étaient toujours empreints d'un caractère de bienveillance et de bonté. Souvent même il fermait les yeux, quand des dignitaires de l'Ordre, moins élevés que lui, se seraient crus forcés de sévir.

En 1498, Ladislas se rendit à pied au chapitre général de Milan, et de là à Rome, où il fut reçu par le Pape. Il eut alors à justifier sa province de nombreuses accusations portées contre elle par la malveillance; car, malgré ses vertus et celles de ses religieux, malgré l'exactitude rigoureuse avec laquelle il faisait pratiquer la règle, la calomnie n'avait pas craint de l'attaquer. On reprochait aux Frères Mineurs Polonais leur légèreté, leur négligence, leur insubordination ; et ces mensonges, qu'on avait d'abord répandus en Pologne, étaient parvenus jusqu'à la cour de Rome et avaient ému le général et le Saint-Père. Il ne fut pas difficile à Ladislas de renverser l'échafaudage de faussetés élevé par les ennemis de l'Ordre et de la religion ; il exposa longuement au pape Alexandre VI les services que les Frères Mineurs avaient rendus en Pologne, leur zèle à servir Dieu et à travailler au bien des âmes, enfin la considération dont ils jouissaient, gage assuré d'une vie sans reproches.

Sur ces entrefaites arrivèrent à Rome des lettres du roi Casimir, des principaux seigneurs de la Pologne et de Vladislas, roi de Bohême et de Hongrie, qui, ayant appris les motifs pour lesquels le saint provincial s'était rendu auprès du souverain Pontife, voulurent tous ensemble donner un témoignage éclatant de la vie

irréprochable des Frères Mineurs. Ils demandèrent au Saint-Père de punir sévèrement les calomniateurs, et s'offrirent eux-mêmes à être les instruments du châtiment. C'est ce qui eut lieu en effet ; tandis que Ladislas recevait les félicitations et les consolations du pape Alexandre, les coupables tombaient sous les coups de l'autorité temporelle et de l'autorité spirituelle.

Après cinq mois de séjour dans la ville éternelle, le bienheureux retourna dans sa province, au milieu de ses frères bien-aimés qui l'attendaient avec une légitime impatience ; et il y continua son œuvre de bénédictions. A plusieurs reprises encore, il eut à repousser des accusations mensongères ; on lui suscita des embarras ; on déploya contre lui tout l'appareil des tracasseries mesquines et des petits moyens honteux ; rien n'y fit. Fort de sa conscience et de l'appui du Seigneur, il marcha droit devant lui sans détourner la tête, sans même paraître entendre les injures grossières de ses ennemis.

Ladislas fut nommé cinq fois Provincial ; il proposa quelques modifications et quelques additions aux constitutions, qui acceptées d'abord par les Frères Mineurs Polonais, furent ensuite imposées à l'Ordre tout entier par le Concile général d'Urbin, en 1498.

C'est encore au bienheureux Ladislas que différentes contrées de la Russie septentrionale, entre autres la Lithuanie, durent d'être instruites des vérités du christianisme. Les habitants de ces contrées adoraient encore des serpents, le feu, les arbres, etc., quand leur grand-duc Vladislas, qui était en même temps roi de Pologne, ému des dangers que leur âme courait

pour l'éternité, eut l'idée de les faire entrer dans le sein de l'Eglise catholique. Mais il montra malheureusement en cette occasion un zèle imprudent; il employa la crainte et la répression où il n'aurait fallu user que de douceur et de charité. Aussi obtint-il peu de résultats, et son neveu le prince Alexandre, frère de Jean-Albert, roi de Pologne, qui reçut par la suite en apanage le duché de Lithuanie, fut, pour ainsi dire, effrayé à son arrivée de l'état misérable où se trouvait encore la religion catholique.

On était revenu au culte des idoles ; ceux d'entre les Lithuaniens qui avaient été baptisés, étaient revenus à leurs anciennes erreurs ; un grand nombre avaient suivi le schisme grec.

Il fallait un remède énergique à cette triste situation ; mais où le chercher? le clergé séculier se montrait peu soucieux de renoncer à des avantages réels pour courir après des fatigues et peut-être des dangers : on eut recours au bienheureux Ladislas. Lui , du moins, n'hésita pas : il envoya immédiatement dans ces contrées lointaines et encore sauvages un grand nombre de pieux religieux de sa province, qui tous partirent d'un pied léger et d'un cœur joyeux, avides de conquérir des âmes au Christ, désireux de répandre leur sang pour la foi. Munis de pleins pouvoirs par le pape Sixte IV, ils parcoururent la contrée en prêchant la vraie foi, et partout sur leur passage, ils renversaient les idoles et élevaient à leur tour la croix du salut : en peu de temps ils eurent le bonheur de provoquer de nombreuses et sincères conversions. Ladislas venait souvent prendre part à leurs travaux,

visiter les couvents qu'ils fondaient et les encourager de sa parole et de ses exemples.

En 1496, la province de Ladislas, devenue trop vaste, fut divisée en deux ; l'une comprit la Moravie, l'Autriche, la Silésie et la Bohême ; l'autre, la Pologne et la Lithuanie : c'est dans cette dernière que le bienheureux continua à exercer sa dignité.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Action bienfaisante de Ladislas sur les laïques eux-mêmes. — Ses prédications. — Conversions qu'il provoque. — Il s'occupe des humbles et des enfants. — Ses sermons. — Hymnes et chants d'église composés par Ladislas. — Leur influence. — Comment il récitait le rosaire. — Dévotion à Marie. — Miracles qui la récompensent. — Dévotion à Jésus crucifié. — Extases du Père Ladislas. — Puissance de son intercession. — Il délivre la Pologne des invasions des Turcs.

L'action bienfaisante du bienheureux Ladislas de Gielniow ne se borna pas aux couvents de l'Ordre ; elle s'étendit au dehors, pour le plus grand bien des âmes et la gloire de la religion catholique.

Dieu lui avait accordé le don de la parole, présent inestimable quand on en fait un bon usage, le plus noble attribut de l'homme, quand il s'en sert pour proclamer les louanges de Dieu et pour inviter les hommes à le servir. Ladislas, provincial ou gardien, visitait les villes de sa province ou les villages voisins de son couvent, et quand du haut de la chaire, de sa voix retentissante, il appelait les pécheurs à la pénitence, ou qu'il racontait la vie et la mort de Jésus fait homme pour sauver l'humanité, il n'était pas un cœur qui ne se sentît ému. On ne comptait pas les brebis égarées qu'il ramenait au bercail, les ennemis qu'il

réconciliait, les esprits chancelants qu'il raffermissait, les dévouements au prochain et les bonnes œuvres dont il était partout l'instigateur.

Comme il prêchait aussi bien dans les humbles églises des villages que dans les cathédrales des villes, ainsi ses sermons s'adressaient-ils, sans distinction de personnes, aux pauvres et aux riches, aux petits et aux puissants. Les uns et les autres étaient égaux devant lui et frères en Jésus-Christ ; et tel coupable, portant un grand nom, n'était pas plus à l'abri de ses admonestations sévères que les derniers de ses vassaux.

Les enfants eurent aussi leur part dans les bienfaits du bienheureux Ladislas. Bien que très-occupé de l'administration de sa province, il trouvait encore le temps de les rassembler autour de lui ; il leur apprenait à faire de petites croix, il leur enseignait le *Pater noster*, *l'Ave Maria* et le *Credo ;* il semait dans leurs jeunes âmes la crainte et l'amour de Dieu à côté de l'amour et du respect filial ; en un mot, il les préparait à devenir un jour de véritables chrétiens.

On a conservé du bienheureux plusieurs volumes de sermons, écrits et prononcés à l'occasion des principales fêtes de l'année ; ils respirent tous une ardente éloquence, et sont empreints du même zèle pour les intérêts des âmes. Il a publié aussi en latin et en polonais, des hymnes, des chants d'église et des prières, des méditations sur les mérites de Jésus crucifié et sur ceux de la Mère des Douleurs. Ces livres, répandus dans les écoles, produisirent sur les âmes des jeunes gens et des jeunes filles les meilleurs résultats ; ils expliquent en partie l'ardente dévotion des

Polonais à la très-sainte Vierge et à son divin Fils. Des chœurs d'enfants chantaient les hymnes, non-seulement dans les églises, mais encore en plein air, dans lès rues ou sur les places des villes ; et la foule, émue par ces naïfs accents, se portait insensiblement aux églises, assistait religieusement aux offices, écoutait le sermon et en rapportait d'utiles enseignements et d'excellentes dispositions à la vertu.

Ladislas, toujours plus humble, rendait grâces au Seigneur de ce redoublement de piété que lui-même avait su susciter : il en faisait aussi honneur à la très-sainte Vierge, en l'intercession de qui il avait la plus grande confiance. Aussi croyait-il s'acquitter d'une dette sacrée, quand il récitait tous les jours un long rosaire, composé de huit *Pater* et de soixante-douze *Ave* ; chaque dizaine était consacrée à la glorification d'un mérite de la Vierge ou d'un sacrifice de Jésus, — la première aux sept plaies de Notre-Seigneur, — la seconde aux sept joies de la très-sainte Vierge — la troisième aux sept conditions des bienheureux dans le ciel — la quatrième à la disparition des sept péchés capitaux — la cinquième à la propagation des sept vertus cardinales — la sixième au sept dons du Saint-Esprit — par la septième enfin, il demandait à Dieu la glorification de la sainte Eglise, l'extension de l'Ordre Séraphique, le salut des princes chrétiens, des bienfaiteurs et des protecteurs de l'Ordre, le soulagement de ceux qui souffrent, la délivrance des âmes du purgatoire.

Dans la suite on imposa à tous les religieux de Pologne l'obligation de réciter un Rosaire à ces

sept intentions ; les malades seuls en étaient dispensés. Chaque jour, après les Vêpres, dans les couvents de l'Ordre, les religieux demeuraient une heure à la chapelle, récitant tour à tour un *Pater* ou un *Ave*, inclinant la tête au nom de Marie et s'agenouillant au nom de Jésus. Un grand nombre de laïques, particulièrement en Lithuanie et en Samogitie, se rendaient dans les églises au même moment, et prenaient part à cet acte de piété.

Des prodiges témoignèrent combien cette façon de réciter le rosaire était agréable à la sainte Vierge. Ils se produisirent en particulier dans l'église d'un nouveau couvent fondé récemment par Ladislas, où chaque fois qu'on invoquait l'intercession de Marie, on entendait des concerts angéliques exécutés par des chœurs invisibles de trônes et de séraphins.

La dévotion du bienheureux à Jésus crucifié fut aussi récompensée dès ce monde par des faveurs spéciales. On le trouva souvent plongé dans l'extase pendant des heures entières, hors de lui, ne possédant plus aucun sentiment des choses extérieures, tout entier à Dieu. Quelquefois même son corps, comme s'il eût voulu suivre l'âme qui montait dans un élan de prière et d'amour jusqu'au trône du Tout-Puissant, s'élevait jusqu'à une grande hauteur dans un tourbillon de lumière, et une immense félicité se reflétait dans ses yeux qui contemplaient la splendeur des cieux ouverts et l'infinie Majesté du Très-Haut. Il obtenait alors de Dieu tout ce qu'il demandait ; il guérissait des malades ; il lisait dans l'avenir.

Mais la plus grande faveur que le Seigneur lui

accorda, c'est sans contredit le salut de la Pologne, menacée d'être engloutie sous les hordes des barbares.

Dans une expédition dirigée contre les Turcs pour venger la mort de son oncle Ladislas, roi de Bohême et de Hongrie, indignement mis à mort par ces infidèles, Jean-Albert, roi de Pologne, fut attiré avec toute son armée dans une embuscade par la trahison du hospodar de Valachie. Sur quatre-vingt mille hommes qui marchaient à sa suite, soixante-treize mille périrent misérablement au milieu des montagnes et des forêts de la Bukowine ; le reste échappa à grand'peine avec le roi lui-même. L'année suivante, en 1499, les Turcs et les Tartares, sous prétexte de représailles, envahirent la Pologne comme une nuée de sauterelles, mirent tout à feu et à sang, et emmenèrent en captivité plus de cent mille personnes. La Thrace, la Macédoine, la Scythie et l'Asie étaient pleines d'esclaves chrétiens. Au couvent de Samborie, deux Frères Mineurs furent mis à mort ; huit autres et le gardien, faits prisonniers, succombèrent peu après à la faim et aux mauvais traitements.

En présence de si épouvantables malheurs, la Pologne tomba anéantie ; sa noblesse si brave et si chevaleresque, oubliant sa vieille réputation de courage, n'osa plus faire face aux barbares, et on n'essaya plus de leur échapper que par la fuite. Un homme de Dieu, un religieux, rappela tout un peuple au sentiment du devoir : « Ce sont nos péchés », s'écriait le bienheureux Ladislas, « qui ont attiré sur nous ces terribles « effets de la colère divine ; purifions nos cœurs, éle-

« vons nos âmes, et le Seigneur nous prendra en pitié ». Et il parcourait les villes et les campagnes, prêchant la pénitence, et demandant des prières publiques.

On ne tarda pas à s'apercevoir que le saint religieux avait raison de placer sa confiance dans le Seigneur. Les Turcs et les Tartares, après avoir pillé et brûlé, selon leur coutume, s'étaient retirés entre le Pruth et le Dniester ; ils se préparaient à y passer l'hiver, quand des pluies violentes firent tout à coup déborder les deux fleuves. Il fallut lever le camp ; mais presque aussitôt la neige tomba avec une telle abondance qu'il fut impossible d'avancer. Un froid extraordinaire gelait les hommes et les chevaux ; de soixante-dix mille barbares, huit mille seulement échappèrent à cette mort affreuse ; encore furent-ils attaqués par les Valaques qui en détruisirent la moitié. Ceux qui restaient, reconnaissant que Dieu protégeait la Pologne, se refusèrent à marcher de nouveau contre elle ; et leur résistance aux ordres de leurs chefs entraîna celle du reste des armées mahométanes. Ladislas avait sauvé son pays.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Ladislas demande à vivre dans la retraite. — Il donne une nouvelle preuve de son humilité. — Il devient gardien du couvent de Varsovie. — Ses dernières prédications. — Le sermon du Vendredi Saint. — Longue extase du Père Ladislas. — Sa dernière maladie et sa mort. — Regrets qu'il laisse. — Ses funérailles. — Miracles sur son tombeau. — Dieu indique par un prodige qu'il faut lui donner une sépulture digne de lui. — Translation de ses précieux restes. — Nouveaux miracles et béatification de Ladislas.

Après avoir exercé cinq fois, avec un zèle au-dessus de tous les éloges et un bonheur inespéré, les fonctions de provincial, fatigué par l'âge et épuisé par des tra-

vaux excessifs, le bienheureux Ladislas se rendit, en 1504, au Chapitre provincial de Cracovie. Là, il exposa longuement les raisons pour lesquelles il croyait avoir droit au repos, et les Pères, à leur grand regret, comprirent qu'il était temps de permettre à ce saint religieux de ne plus s'occuper que de lui. Ils lui laissèrent le choix d'une retraite pour y finir sa vie, et d'un compagnon pour le servir.

Cette faveur exceptionnelle effraya Ladislas : « Quelle « dangereuse licence vous m'octroyez là », dit-il au bienheureux Stanislas de Slapis, qu'il aimait beaucoup et qui avait été le témoin de ses travaux et de ses miracles. « Mes supérieurs veulent-ils donc que je n'aie « plus pour guide que ma seule fantaisie ? Oublient-ils « que je désire ardemment pratiquer jusqu'à mon der- « nier jour l'obéissance, comme j'en ai fait le vœu en « recevant l'habit ? Ou irai-je, si vous ne me tracez ma « route ? Il me faudra rester dans la rue, comme un « aveugle sans guide, ou marcher au hasard, sous la « direction du Seigneur Dieu ».

Emus jusqu'aux larmes, les Pères qui composaient le Chapitre, comprenant qu'ils ne triompheraient pas de cette sainte résistance, le nommèrent gardien du couvent de Varsovie. Ladislas en fut profondément touché : c'est là qu'il avait prononcé ses vœux, et, s'il eût été capable de former un désir, c'est là qu'il aurait demandé à mourir. C'est là enfin que Dieu voulut qu'il fût honoré après sa mort, et que des miracles s'accomplissent sur son tombeau.

Il se rendit immédiatement dans le couvent qu'il était appelé à diriger, et, à la grande joie des habitants

de la ville, il prit pour lui, malgré son âge, les fonctions de prédicateur. Ses sermons, toujours dictés par une âme ardente servie par une éloquence forte et vigoureuse, attiraient une foule innombrable. Un jour de Vendredi Saint, l'église ne pouvait contenir le peuple. Cette fois, Ladislas parla sur la Passion de Notre-Seigneur, et dès qu'il eut commencé, les larmes coulèrent et les sanglots éclatèrent de toutes parts. Il y avait dans une chapelle une statue de Jésus à la colonne; le saint religieux, la désignant aux regards, peignit avec de vives couleurs les souffrances du Sauveur; puis tout à coup, comme s'il eût vu le marbre s'animer et le Christ supporter de nouveau les injures et les mauvais traitements : « Jésus! mon doux Jésus ! » s'écria-t-il, et en même temps il fut ravi en extase; une force surnaturelle le soulevant hors de la chaire le tint longtemps suspendu entre le ciel et la terre; et cependant le peuple chantait avec enthousiasme la gloire du Tout-Puissant.

Ce fut le dernier sermon du bienheureux Ladislas. Quand il revint à lui, il se sentit si épuisé qu'il fallut le transporter à l'infirmerie. Il n'en devait plus sortir que pour monter au ciel. Pendant un mois que dura sa dernière maladie, il resta presque continuellement abîmé dans une profonde extase : les choses de la terre ne le touchaient plus. Il reçut pieusement les derniers sacrements, et mourut en saint, le 4 mai 1505, à l'âge de soixante-six ans. Il faisait, depuis quarante-trois ans, partie de l'Ordre Séraphique.

Les Frères le pleurèrent; les habitants de Varsovie le regrettèrent et crurent perdre en lui une seconde Pro-

vidence. Au nombre des personnes qui vinrent vénérer ses précieux restes se trouvait la duchesse de Mazovie, province polonaise dont Varsovie était la capitale : « Qui me dirigera maintenant ? » disait-elle en pleurant, « qui me conduira comme par la main au milieu « des ténèbres et des précipices de ce monde ? J'ai « perdu mon maître, mon père et mon ange gardien ».

Les funérailles du bienheureux Ladislas furent célébrées avec pompe : on l'ensevelit au milieu du chœur ; une pierre portant pour toute inscription : *Hic jacet frater Ladislas*, indiqua seule l'endroit où reposaient ses restes. Lui-même en avait manifesté le désir ; mais Dieu glorifia celui qui voulait rester obscur, et perpétua par des miracles éclatants la mémoire de celui qui voulait tomber dans l'oubli. Sur cette humble tombe vinrent prier des milliers de pèlerins, et les ex-voto qui y furent déposés attestèrent bientôt combien sa mémoire était restée chère aux Polonais.

Il y avait soixante-sept ans que Ladislas était mort, quand le Seigneur indiqua par un miracle qu'il fallait lui donner une sépulture plus digne de ses mérites. En 1572, Stanislas Karnkovius fut consacré archevêque de Gnesne et primat de Pologne, dans l'église du couvent de Varsovie. Comme il traversait le chœur, escorté de la noblesse et du haut clergé du royaume, une force irrésistible le renversa sur le tombeau de Ladislas. L'archevêque vit là le doigt de Dieu ; il réprimanda les religieux pour avoir laissé si longtemps sans honneur les reliques du bienheureux ; et à partir de ce moment il demanda tous les jours au Très-Haut dans ses prières, qu'il lui plût de lui indi-

quer l'endroit où il convenait d'élever à Ladislas un sépulcre en rapport avec ses vertus. Au bout de quelque temps, le bienheureux lui-même lui apparut et lui dicta les volontés du Seigneur. Les cardinaux Jean-François Commendon et Vincent du Portique se trouvaient alors à Varsovie, en qualité de nonces pontificaux : l'archevêque leur exposa l'affaire ; il fit venir en leur présence les principaux habitants de la ville, et leur témoignage unanime établit d'une manière irréfutable les miracles accomplis par l'intercession de Ladislas : les morts rappelés à la vie, les aveugles à la lumière, les boiteux, les sourds, les muets délivrés de leurs infirmités, la foi de la Pologne entière dans les mérites du saint religieux. Les cardinaux n'hésitèrent pas un instant à autoriser la translation des précieux restes.

Le jour de la cérémonie fut fixé à l'octave de Pâques. Dès le matin du 14 avril, une foule immense remplissait l'église. Le roi Sigismond-Auguste et la princesse Anne, sa sœur, les deux cardinaux romains, tous les archevêques, les évêques, les abbés et les prélats, les princes, chevaliers et barons de Pologne assistaient à cette grande fête religieuse. L'archevêque de Gnesne officia, et, le sacrifice terminé, on ouvrit le tombeau. Les ossements de Ladislas furent enfermés dans une châsse précieuse qui fut placée à droite et dans le mur du grand autel.

Cependant des miracles ne cessaient pas de s'accomplir : le procès de béatification qui fut rédigé au dix-septième siècle en relate un grand nombre. En 1623, c'est un enfant mort, consacré par son père à l'Ordre,

qui revient à la vie pour avoir été apporté près de la châsse de Ladislas ; en 1612, c'est le prince Jean-Albert, fils du roi Sigismond III, qui est délivré subitement d'une maladie incurable ; la même année encore, un autre prince, Vladislas Sigismond, considéré comme mort par les médecins et pleuré par son père, recouvre la santé ; puis Alexandre Leczinski, déjà à l'agonie ; Albert Wolinski, atteint d'une pleurésie mortelle ; Anna Mirkonski, aveugle ; Lugouski, privé de raison ; mille autres encore reviennent à la vie et à la santé pour avoir imploré Dieu par l'intercession du bienheureux.

Tous ces miracles portés à la cour de Rome déterminèrent le pape Urbain VIII à faire procéder à l'enquête nécessaire pour la béatification de Ladislas, et le pape Sixte V, dans deux bulles différentes, le désigna sous le nom de bienheureux. C'est seulement sous le pape Benoit XIV que la consécration de ce titre glorieux fut prononcée, et la fête de Ladislas fixée au vingt-deuxième jour d'octobre.

(VINCENT MOROWSKY.)

LE PÈRE LOUIS DE VARTA

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Nous plaçons ici, ne connaissant pas exactement la date de sa mort, le souvenir du vénérable Père Louis de Varta, qui mourut, en 1482, au couvent de

Varsovie, en laissant une grande réputation de sainteté.

Prédicateur éloquent et très-aimé de la multitude, le Père Louis de Varta passait, pour ainsi dire, sa vie tout entière à prêcher ; on le voyait dans les rues et sur les places publiques, entouré d'auditeurs recueillis et attentifs, toujours prêt à répandre les bienfaits de sa parole et à conquérir des âmes pour le ciel.

A l'intérieur du couvent il était pour ses frères le type idéal de l'humilité religieuse, de l'abnégation et du renoncement à soi-même, de la charité et du dévouement au prochain.

On lui attribue le pouvoir d'accomplir des miracles. Un habitant de Varsovie, dans un moment de désespoir, s'était coupé la gorge ; mais presque aussitôt, sentant la grandeur de son crime, et effrayé du sort qui l'attendait dans l'éternité, il demanda au saint religieux mort depuis quelque temps d'obtenir pour lui la prolongation de sa vie, et la possibilité de se repentir. Quand il se releva, il était guéri ; et pour attester à la fois le prodige et sa reconnaissance, il alla déposer un ex-voto sur le tombeau du Père Louis.

LE FRÈRE NICOLAS PASSER

A peu près à la même époque, mourut dans le couvent de Cracovie un autre saint religieux, le Frère Nicolas Passer, qui conquit la vénération de ses contemporains à force d'humilité et de vertus. Il marchait

toujours nu-pieds, même par les plus grands froids, et son sang teignait souvent la neige durcie par la gelée.

Dieu lui accorda le don des miracles. Quelque temps après sa mort, il apparut à un pauvre prêtre, sujet à des attaques de folie furieuse, et il lui annonça, au nom du Seigneur, qu'il retrouverait la santé en venant prier sur son tombeau.

La piété reconnaissante des Polonais a orné le lieu de sa sépulture de nombreux ex-voto en or et en argent.

(WADDING.)

LE PÈRE JEAN-BAPTISTE BULLAKER

MARTYR

1642. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Origine et enfance du Père Jean-Baptiste. — Il se rend à Saint-Omer et de là en Espagne au collége de Valladolid. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Retour en Angleterre. — On l'arrête à son arrivée. — Mis en liberté, il devient gardien du couvent de Chichester. — Nouvelle fureur de la persécution. — Jean se rend à Londres pour secourir ses frères. — Il est arrêté. — Son interrogatoire. — Ses courageuses réponses. — Sa condamnation. — Son supplice.

Ce glorieux martyr de la foi naquit à Chichester, en Angleterre, de parents nobles et catholiques, qui l'élevèrent dans la crainte du Seigneur. Dès son enfance, sa piété naïve et touchante transfigurait en quelque sorte sa douce figure, et lui donnait l'aspect d'un ange échappé des saintes phalanges, pour apporter sur la terre les bénédictions du ciel.

Parvenu à l'âge de dix-huit ans, Jean-Baptiste abandonna ses parents, ses amis et sa patrie, et alla à Londres demander assistance à l'ambassadeur d'Espagne. Il voulait aller habiter un pays où il pût pratiquer la religion catholique, sans être exposé aux persécutions qui désolaient alors et déshonoraient l'Angleterre. L'ambassadeur d'Espagne lui donna des lettres de recommandation pour les Jésuites de Saint-Omer.

Mais Jean-Baptiste ne séjourna pas longtemps dans cette ville ; on l'envoya avec quelques autres à Valladolid, en Espagne, où un collège tenu par les Pères de la compagnie de Jésus était ouvert aux étudiants anglais. Dès son arrivée, le pieux jeune homme se livra au travail avec ardeur, et ne tarda pas à faire de rapides progrès. Théologien distingué, on l'estimait pour sa science, en même temps qu'on l'aimait pour sa modestie et les qualités de son cœur.

Cependant l'élève des Jésuites se sentait invinciblement attiré vers l'Ordre de Saint-François ; mais au milieu de maîtres qui ne le connaissaient pas, loin de ses parents, il hésitait à prendre une détermination. Il eut recours à la suprême ressource des hommes pieux ; il demanda à Dieu de l'éclairer. On le vit passer des jours entiers et des nuits à prier ; il se donna la discipline ; il se couvrit d'un cilice ; il se coucha sur le plancher tout habillé ; et ces austérités peut-être excessives l'amaigrirent et l'affaiblirent au point qu'on put craindre pour sa vie. Son confesseur, qui l'aimait beaucoup et ne désirait rien tant que de le voir prendre l'habit des Frères Mineurs, lui conseilla de

faire une retraite de dix jours. Suivant son conseil, il se confessa et communia ; peu à peu il sentit la grâce l'envahir tout entier ; il comprit que son dessein était agréable au Seigneur, et à l'âge de dix-neuf ans, avec l'aide des Pères de la compagnie de Jésus, il entra, en qualité de novice, dans un couvent de la province de l'Immaculée-Conception.

C'est à Abroxo, dans une maison austère, qu'il accomplit l'année de son noviciat. Ses vœux prononcés, et ses études de théologie complétement terminées, il demanda à son supérieur d'être envoyé aux Indes-Occidentales avec plusieurs autres Pères de l'Ordre ; mais le provincial, persuadé qu'il rendrait plus de service à la sainte cause de la vraie religion en Angleterre où l'hérésie était encore dans la première ivresse du triomphe, lui conseilla d'aller mettre son zèle au service de ses compatriotes.

Pour se préparer à accomplir saintement ce qu'on attendait de lui, et pour attirer sur sa tête les bénédictions du ciel, Jean-Baptiste s'enferma pendant dix jours dans une retraite absolue, et se consacra tout entier à la prière et aux mortifications. Puis il partit déguisé sous des vêtements laïques, et après avoir couru en mer les plus grands dangers, il aborda enfin au port de Plymouth. Le capitaine du vaisseau sur lequel il avait fait la traversée, le conduisit aussitôt au lord-maire, qui l'interrogea longuement et finit par l'envoyer en prison, sans autre forme de procès. On était alors au milieu de l'hiver, et le malheureux religieux dénué de tout fut précipité dans le fond d'un cachot, où on ne lui laissa pour lit que le pavé froid, et

pour couverture que ses vêtements. Il y a plus encore : pendant huit jours entiers on ne songea pas à lui envoyer de nourriture, et il serait mort de faim et de soif, si ses compagnons de prison, quoique hérétiques, émus de pitié en face de tant de souffrances et de tant de résignation, ne lui eussent fait passer un peu de pain.

Au bout de la semaine, le Père Jean-Baptiste fut tiré des cachots de Plymouth, et conduit sous bonne garde à Oxford, où on l'enferma de nouveau au milieu d'un ramassis de voleurs et d'assassins. Des catholiques lui firent parvenir quelques secours. Amené devant un tribunal d'hérétiques, et pressé de questions insidieuses, il répondit avec assez d'habileté pour ne pas laisser soupçonner qu'il était religieux ou prêtre. Toutefois il ne céla pas un instant sa croyance : « Je « suis prêt », disait-il à ses juges, « à servir fidèle- « ment le roi en tout ce qui n'est pas contraire à la « religion de Jésus-Christ ou à la fidélité que je dois « au Souverain Pontife, son représentant sur la terre ». Et comme on lui demandait à qui il donnerait la préférence dans le cas d'un conflit entre le roi et le Pape : « A celui », répondit-il, « qui aura pour lui la vérité et « le droit ». Il fut mis en liberté.

Ce n'était pas le compte du capitaine qui l'avait livré par excès de zèle et de fanatisme : « Voici », dit-il au conseil, « un livre que j'ai trouvé sur cet homme ; ce « livre prêche la révolte et l'insubordination ». Ce livre était écrit en espagnol, langue que les magistrats qui composaient le conseil ne connaissaient pas ; ils déclarèrent néanmoins que c'était là un livre dangereux.

Heureusement, dans l'assistance se trouvait un honnête homme, qui au premier coup d'œil jeté sur le volume reconnut un tome du répertoire théâtral de l'Espagne; le Père Jean fut mis en liberté à la confusion de son ennemi, à la grande joie des catholiques.

Il se rendit aussitôt à Londres pour entrer en relation avec les Pères de l'Ordre ; mais il tomba très-gravement malade, à la suite des fatigues de la traversée et des privations qu'il avait endurées dans les prisons de Plymouth et d'Oxford, et qui avaient complétement ruiné sa santé. Après quelques jours de soins assidus, il reprit une apparence de vigueur, mais jamais il ne retrouva la force de sa jeunesse, et il resta, pour ainsi parler, convalescent pendant les douze années qu'il passa en Angleterre.

L'ardeur de son zèle le fit choisir comme secrétaire par le provincial, et nommer gardien du couvent de Chichester. Il exerçait cette charge depuis plusieurs mois, quand repris d'un désir ardent pour la vie contemplative, ayant d'ailleurs perdu tout espoir de cueillir les palmes du martyre à une époque où la persécution catholique semblait s'être ralentie, il songea à retourner en Espagne et en demanda l'autorisation à ses directeurs.

Mais tout à coup les hérétiques recommencèrent à sévir avec une nouvelle fureur; plusieurs prêtres séculiers furent traînés au supplice, d'autres jetés en prison et menacés du même sort. Le Père Jean ne pensa plus à quitter l'Angleterre ; au contraire il se rendit à Londres, au centre même de la persécution, pour porter les consolations spirituelles et les secours

matériels aux catholiques poursuivis, visiter les prisonniers, leur administrer les derniers sacrements, leur ouvrir le chemin du ciel.

Cependant, quoiqu'il ne se cachât pas pour accomplir son pieux ministère, bien qu'il célébrât le saint sacrifice dans une maison exposée à tous les regards, par une sorte de miracle il ne fut pas d'abord désigné à la fureur des persécuteurs. Un jour, des hallebardiers virent entrer des prêtres chez lui, et cernèrent la maison : Jean crut que son heure était venue, et, s'avançant tranquillement au-devant des soldats, il leur demanda s'ils venaient l'arrêter ; ceux-ci répondirent négativement et s'en retournèrent. Le lendemain, ils revinrent et trouvèrent sur la table un bréviaire tout grand ouvert ; cependant ils partirent encore sans arrêter le religieux. « Hélas ! » s'écria Jean, « je vois bien que je suis « indigne de la couronne du martyre », et il pria Dieu avec ardeur de lui permettre de la conquérir.

Enfin, en 1642, ce souhait fut exaucé. Un samedi, au moment où il entonnait le *Gloria in excelsis*, les hallebardiers firent tout à coup irruption dans la chambre, mirent la main sur les ornements de l'autel, les objets du culte et les livres saints, et le conduisirent devant le magistrat.

Jean ne chercha pas à éluder les questions qui lui furent posées, ni à se dérober par des faux-fuyants au sort qui l'attendait. « Pourquoi, étant prêtre, êtes-vous « revenu en Angleterre ? » lui demanda-t-on. — « Pour « secourir les catholiques persécutés », répondit-il, « et « pour ramener à la vraie foi ceux de mes compatriotes « qui se sont égarés dans l'hérésie ».

Le lendemain on l'amena en présence d'un tribuna composé de quelques membres du parlement anglais. Sur une table, devant les juges, étaient exposés les ornements sacerdotaux saisis par les soldats : « Re-« connaissez-vous », lui dit-on, « les insignes d'un culte « idolâtre ? » — « De quel culte parlez-vous », reprit-il, « et de quelle idolâtrie? » — « N'est-ce donc pas agir « en idolâtre que d'adorer du pain aux lieu et place du « Seigneur-Dieu ? » Et il répondit : « Ce n'est pas le « pain et le vin que nous adorons pendant le saint « sacrifice ; mais le Fils de Dieu caché sous ces appa-« rences ; et l'Eglise entière en a agi et jugé ainsi « depuis sa divine fondation jusqu'à l'époque de « Luther et Calvin ».

Le lendemain, nouvel interrogatoire. A peine introduit devant ses juges, Jean fit le signe de la croix sur son front, sur sa bouche et sur sa poitrine, en disant à haute voix : « Seigneur, par ce signe de la croix, « délivrez-nous de nos ennemis », et il ajouta : « Je re-« connais et je proclame que je suis un prêtre catho-« lique ». On l'accusa de trahison envers son pays et son roi : « S'il n'y avait dans le royaume que des « traîtres comme moi », répondit-il, « il serait plus « heureux qu'il ne l'est en ce moment. Les prêtres ne « nuisent pas. Rappelez-vous saint Augustin, envoyé « par le pape Grégoire de Rome en Angleterre pour y « apporter la lumière de la foi ; il a tiré nos ancêtres « de la barbarie, et pourtant il n'était comme moi « qu'un simple prêtre ».

On le condamna à la peine de mort. A la lecture de la sentence, le saint religieux se jeta à genoux, leva les

yeux au ciel et entonna un *Te Deum* d'actions de grâces ; puis il se tourna vers ses juges et les remercia du bienfait dont ils venaient de le combler. Les hérétiques le regardaient avec stupéfaction ; ils ne pouvaient comprendre un pareil renoncement aux choses de la terre.

Dans sa prison, Jean se prépara par la prière à bien mourir. Un grand nombre de catholiques vinrent lui faire visite ; il les encouragea à persévérer dans leur croyance, jusqu'à donner leur sang pour Dieu.

Au jour fixé pour le supplice, Jean fut attaché sur une claie et traîné par six chevaux dans les rues de la ville. Sa figure était triomphante : on eût dit un César romain se rendant au Capitole sur son char de victoire. Il considéra d'un œil calme les préparatifs de mort ; une immense chaudière d'eau bouillante sur un grand feu et la potence où déjà tant de martyrs avaient rendu leur âme à Dieu. Il remercia de nouveau les juges de lui avoir fourni l'occasion si souvent et si ardemment souhaitée de mourir pour la religion catholique et romaine ; puis il adressa au peuple quelques paroles bientôt interrompues par les cris de fureur des hérétiques, reçut l'absolution des mains d'un prêtre de l'Ordre, qui était venu l'assister sous des habits laïques, et s'abandonna au bourreau.

Quand il eut rendu l'âme, on lui arracha le cœur et on le montra à la foule en disant : « Ceci est le cœur « d'un traître » ; puis on le jeta au feu. La tête, les mains et les pieds, après avoir été préalablement plongés dans l'eau bouillante, furent exposés aux quatre portes de la ville (22 octobre 1642).

Le glorieux martyr était âgé de trente-huit ans ; il y avait dix-huit ans qu'il avait prononcé ses vœux.

(*Ex Certam. Seraph. Prov. Angliæ.*)

VINGT-TROISIÈME JOUR D'OCTOBRE

SAINT JEAN DE CAPISTRAN

VICAIRE GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS ET LÉGAT DU SAINT-SIÉGE

1456. — Pape : Calixte III. — Roi de France : Charles VII.

Jean naquit à Capistran, petite ville de l'Abruzze, au royaume de Naples, d'un gentilhomme angevin, qui s'était marié en ce pays en allant avec Louis, duc d'Anjou, son seigneur, au secours du roi de Naples. Lorsqu'il eut achevé ses humanités, il vint à Pérouse étudier le droit canon et le droit civil, et il se rendit si habile en l'un et en l'autre, que sa réputation se répandit dans toute l'Italie, et qu'on lui donna, dans Pérouse même, une charge dans la magistrature assez considérable. La sagesse et l'intégrité avec lesquelles il s'en acquitta, fit qu'un des principaux du pays lui offrit sa fille unique en mariage, et Jean accepta cette proposition.

Tout lui souriait dans le monde ; la fortune et les honneurs étaient venus à lui et l'avaient fait, en peu de temps, un des heureux de la terre. Mais Dieu, qui ne l'avait pas doué de belles qualités pour en faire un esclave du monde, permit qu'une amertume salutaire

vînt se mêler à ses joies. En un instant, le cours de sa prospérité fut entravé, et les flatteuses espérances de sa fortune se trouvèrent dissipées.

Les habitants de Pérouse, s'étant ligués contre le roi de Naples, eurent à soutenir une guerre qui ne fut pas à leur avantage. Comme Jean était né sujet du roi de Naples, il fut soupçonné de favoriser le parti de ce prince et d'entretenir des intelligences avec son armée. On l'arrêta : il eut beau se justifier et prouver jusqu'à l'évidence qu'il n'avait voulu que ménager un accommodement entre les deux partis, il n'en fut pas moins jeté en prison, où il attendit longtemps et vainement que le roi de Naples s'intéressât en sa faveur. Cet oubli d'un prince dont il avait servi les intérêts, et l'ingratitude des habitants de Pérouse firent faire au prisonnier de sérieuses réflexions sur l'instabilité et le néant des biens de ce monde. En même temps, sa jeune épouse mourut, et, tous ses liens étant brisés, il résolut de ne plus servir d'autre maître que Dieu.

Par son ordre, ses biens furent vendus, sa rançon fut payée ; et, de sa prison, il passa au monastère du Mont, près de Pérouse, où la règle de Saint-François était observée dans toute sa pureté. Il y fut reçu ; mais le gardien, craignant que cette vocation ne fût l'effet d'un dépit passager plutôt que d'un mouvement de la grâce, voulut l'éprouver par tout ce qu'il put imaginer de plus humiliant et de plus pénible.

Il ordonna au postulant de faire le tour de la ville de Pérouse, monté sur un âne, couvert d'un mauvais habit, et portant sur la tête un écriteau où divers péchés étaient écrits. C'était une étrange épreuve pour un

homme qui avait paru avec éclat dans la ville, et qui s'y était fait une haute réputation de sagesse, de prudence et de discrétion. Mais Jean n'avait pas quitté le monde à demi ; il fut ravi de pouvoir étouffer en lui, dans cette occasion, jusqu'aux derniers restes de l'esprit du monde. Après une telle épreuve, les autres humiliations du noviciat ne lui coûtèrent plus rien. Pourtant elles furent terribles. Comme il avait commencé tard, Dieu voulut le faire avancer rapidement par des actes héroïques ; mesurant la profondeur des fondements à la hauteur future de l'édifice, le Seigneur l'exerça par des humiliations proportionnées au grand dessein qu'il avait sur lui. Par deux fois, Jean fut chassé et du noviciat et du couvent, comme incapable de remplir jamais même les derniers emplois. Il resta jour et nuit à la porte du couvent, souffrant avec joie l'indifférence des religieux, les railleries des passants et les mépris des pauvres eux-mêmes qui venaient demander l'aumône. Une persévérance si héroïque désarma la sévérité des supérieurs, en dissipant toutes leurs craintes ; Jean fut reçu de nouveau et, enfin, admis à la profession.

Avant sa première communion religieuse, il jeûna trois jours, sans prendre aucun aliment, et passa tout ce temps dans des prières et des larmes continuelles. Devenu profès, il commença à mener une vie tout à fait admirable. Il affligeait sa chair par de fréquentes disciplines et des jeûnes presque continuels : il ne mangeait qu'une fois le jour, et, bien que la viande ne fût pas défendue dans son Ordre, il resta trente-six ans sans en manger. Il n'avait point d'autre lit que le plancher, et

son sommeil n'était ordinairement que de deux ou trois heures. Les sept premières années, il ne se servit point de sandales, ni dans le couvent, ni dehors, mais marcha toujours pieds nus sur la terre. Il ne cherchait point à adoucir les incommodités des voyages, et ce ne fut que dans la vieillesse, où les forces lui manquèrent, qu'on put le résoudre à aller autrement qu'à pied. Il aimait tellement la pauvreté, qu'il ne voulait que des habits vils, étroits, usés et couverts de pièces. L'honneur lui était insupportable, et il le fuyait avec plus d'empressement que les ambitieux n'en ont pour se le procurer. Outre l'office divin, qu'il récitait avec une dévotion angélique, il disait tous les jours les Heures de Notre-Dame, l'office des Morts, les sept Psaumes de la pénitence et d'autres Oraisons particulières ; et si ses occupations l'avaient empêché de s'en acquitter, il trouvait le temps en d'autres jours de les répéter deux ou trois fois. Etant ordonné prêtre, ce qui arriva lorsqu'il eut fait ses vœux, il disait chaque jour la messe, les larmes aux yeux, et d'une manière si sainte et si pieuse, qu'il inspirait de la piété à tous les assistants. Il avait aussi ses temps réglés pour l'oraison mentale et la méditation.

Ses principaux emplois furent de secourir les malades dans les hôpitaux et de prêcher de tous côtés la parole de Dieu. Il y réussit si admirablement, qu'il y a peu de prédicateurs dans le cours de tous les siècles ecclésiastiques qui lui pussent être comparés. Le général de son Ordre, voyant ses austérités, ses mortifications, sa dévotion et son zèle pour le salut des âmes, dit de lui, comme par un esprit prophétique, qu'il

serait l'ornement de la religion et le modèle de toutes les vertus régulières. Il se fit le disciple de saint Bernardin de Sienne, tant pour son propre avancement spirituel, que pour se rendre plus capable, sous sa conduite, d'annoncer aux peuples la parole de Dieu ; et il n'est pas possible de dire combien il profita à une si sainte école. Il en donna d'illustres témoignages, soit dans les livres qu'il composa, qui sont pleins de piété et d'érudition ; soit dans les discussions publiques où il parut toujours comme un homme d'un talent extraordinaire ; soit dans les conférences particulières où il répondait sur-le-champ à toutes sortes de questions, quelque épineuses qu'elles fussent ; soit enfin par une infinité de belles actions, qui lui méritèrent l'approbation de toutes les personnes honorables. Il puisa, pour ainsi dire, dans le cœur de ce saint une dévotion sainte et respectueuse envers la sainte Vierge. Lorsqu'il prêchait ses louanges, on lui voyait le visage tout en feu et éclatant de lumière. Sédulius, célèbre écrivain de son Ordre, proteste en avoir été témoin oculaire. Un jour qu'il publiait ses grandeurs, il parut sur sa tête une étoile d'une admirable splendeur, et une autre fois cette Reine des anges lui présenta elle-même un calice plein d'une liqueur céleste, dont la suavité lui remplit le cœur d'une joie inexplicable. Dans sa reconnaissance pour les instructions qu'il avait reçues d'un si excellent maître, il alla à Rome pour le justifier des calomnies qu'on avait semées contre lui, comme s'il eût enseigné des erreurs, sous prétexte d'inspirer la dévotion envers le saint Nom de Jésus. Et il l'en justifia si parfaitement en présence du pape et

des cardinaux, qu'ils reconnurent très-évidemment l'innocence du saint accusé.

Mort à lui-même, Jean ne vivait plus que de Jésus et de Jésus crucifié. Sa vie était une oraison continuelle, que les travaux les plus actifs ne pouvaient interrompre. Lorsqu'il était à genoux, au pied du crucifix ou devant le tabernacle, on l'eût dit ravi en extase; les larmes qui coulaient de ses yeux manifestaient les sentiments d'amour séraphique dont son cœur débordait. A l'amour ardent qu'il avait pour Jésus-Christ, répondait sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge Marie. « La Providence », disait-il, « m'a donné « le nom de Jean, pour que je sois le fidèle disciple de « Jésus, et le fils très-aimant de Marie ».

Prêchant un jour à Aquila, il commentait, en les appliquant à Marie, ces paroles de l'Apocalypse : *Signum magnum apparuit in cœlo :* « Un signe admirable a « paru dans le ciel »; tous les assistants purent voir une brillante étoile qui planait au-dessus de l'auditoire, en projetant ses rayons sur le visage du saint prédicateur.

La Marche d'Ancône, la Pouille, la Calabre et tout le royaume de Naples furent les premiers théâtres où s'exerça le zèle de Jean de Capistran. Mais bientôt il fallut à ce nouveau Paul des horizons plus vastes; il parcourut successivement la Lombardie, l'Etat de Venise, la Bavière, l'Autriche, la Carinthie, la Moravie, la Bohême, la Saxe, la Pologne et la Hongrie, et partout il opéra des conversions éclatantes. A la fin d'un sermon qu'il fit à Aquila sur la vanité et les dangers du monde, les femmes apportèrent leurs vains ornements

et tous les objets qui avaient été si souvent des occasions de péché pour elles et pour les autres, et elles les précipitèrent dans un grand feu allumé près de la chaire. On vit arriver la même chose à Nuremberg, à Leipsick, et en plusieurs autres endroits. A Prague, en Bohême, à la suite de son sermon sur le jugement dernier, plus de cent jeunes hommes embrassèrent la vie religieuse, la plupart dans l'Ordre de Saint-François.

En Moravie, il convertit quatre mille Hussites, et composa un livre pour combattre leurs erreurs. Les Juifs eux-mêmes ressentirent les effets du zèle de cet Apôtre infatigable ; leur endurcissement ne put tenir contre la charité d'un homme si puissant en œuvres et en paroles ; un grand nombre d'entre eux se convertirent à la suite de ses prédications. Enfin, les Turcs, ces ennemis mortels du nom chrétien, s'ils refusèrent d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi que le Saint portait en tout lieu, furent du moins contraints de reculer devant l'activité de son zèle et l'efficacité de ses prières.

Les souverains pontifes Martin V, Eugène IV, Pie II, Nicolas V et Calixte II employèrent souvent Jean de Capistran dans d'importantes affaires. Le Saint fut successivement inquisiteur de la foi en Italie, nonce apostolique en Sicile, puis en France auprès de Philippe, duc de Bourgogne, et de Charles VII, roi de France, commissaire apostolique en Allemagne, et enfin légat et directeur de la Croisade contre les Turcs. Partout ses négociations furent couronnées de succès. Plusieurs Papes voulurent élever le Saint à la dignité épiscopale ;

mais tous leurs efforts et les vœux des populations vinrent échouer contre l'humilité du serviteur de Dieu.

Cependant, en travaillant avec tant de gloire au bien de toute l'Eglise, Jean de Capistran ne négligeait pas le bien particulier de l'Ordre de Saint-François. Partout où il passait, il faisait refleurir la discipline régulière. Par ses soins, les Chapitres généraux sanctionnèrent d'utiles règlements, destinés à faire revivre le premier esprit de l'Ordre. Enfin, il fut d'un puissant secours à saint Bernardin de Sienne dans la fondation de la réforme dite de l'Observance.

Il avait une grâce singulière pour réconcilier les ennemis. Il apaisa une grande sédition dans Rieti, en rendant la vie à un pauvre homme dont la tête avait été fendue en deux. Il réconcilia la ville d'Aquila avec Alphonse, roi d'Aragon ; il réunit les nobles maisons des Oropèses et des Lauxievèses, qui entretenaient entre elles depuis longtemps une fâcheuse inimitié. Il obligea un père de pardonner à celui qui avait assassiné son fils, et qui lui en avait fait manger le foie. Enfin, il était si puissant en œuvres et en paroles, que personne ne pouvait résister à ce qu'il demandait de lui. Il a arrêté la pluie en l'air durant ses sermons ; il a imposé silence à des oiseaux qui l'interrompaient pendant ce temps : un batelier malhonnête lui ayant refusé de le passer au-delà du Pô, il passa cette grande rivière à pied sec sur son manteau.

En 1455, il assista à la diète qui se tenait à Neustadt, et, par ses exhortations pleines de feu, il y anima les peuples à prendre les armes contre les Turcs, ennemis

redoutables du nom chrétien. Cette guerre, néanmoins, fut différée par la mort du pape Nicolas V, qui en était le premier moteur. Sous Calixte III, son successeur, qui fit vœu d'employer toutes ses forces et jusqu'à la dernière goutte de son sang pour reprendre Constantinople, Ladislas, roi de Hongrie ; Jean Huniade, vayvode de Transylvanie ; George, prince de Russie, les palatins et les plus grands du royaume écrivirent au serviteur de Dieu et le conjurèrent de se rendre auprès d'eux pour relever le courage abattu des fidèles. Il y alla, après avoir obtenu la permission du Pape ; il inspira un nouveau courage à l'armée, assemblée à Bude ; enfin, par un ordre exprès de Sa Sainteté, après avoir reçu la croix des mains du cardinal de Saint-Ange, légat du Saint-Siége, il courut au secours de Belgrade, que Mahomet II avait assiégée. Il avait avec lui plus de quarante mille hommes, Français, Italiens, Allemands, Bohémiens, Polonais et Hongrois, qu'il avait ramassés par la ferveur de ses prédications ; mais il valait lui seul une armée tout entière. Il eut en chemin des assurances que les armes chrétiennes seraient victorieuses, par une flèche qu'il vit tomber du ciel, portant ces mots en lettres d'or : « Jean, ne craignez « point, vous triompherez des Turcs par la vertu « de mon nom et de la sainte croix que vous « portez ». Cette vision dissipa la tristesse dont son cœur était enveloppé, et elle donna aussi une vigueur merveilleuse aux soldats qui en furent informés. Il approcha donc de la place ; et malgré les efforts des Turcs, il y entra avec beaucoup de gloire. Ensuite, il soutint généreusement tous les assauts des ennemis,

fit faire des sorties très-avantageuses, les chassa de leurs retranchements, les défit dans leurs lignes ; et, pour comble de ses victoires, il les contraignit de lever le siége et de se retirer honteusement après plusieurs jours de tranchée ouverte. Le grand sultan, qui se faisait appeler « la terreur de l'univers », fut blessé lui-même à ce siége, d'un coup de flèche, et l'on dit que quarante mille Turcs y perdirent la vie ; fort peu de chrétiens y moururent.

Notre Saint, qui était toujours à la tête des troupes lorsqu'elles faisaient une sortie, ne reçut aucune blessure ; mais, comme si Dieu ne l'eût réservé au monde que pour cette grande action, peu de temps après il fut affligé d'une fièvre quotidienne, accompagnée de douleurs très-aiguës, et il eut des assurances que le terme de sa vie était venu. Une nouvelle si heureuse lui fit oublier la rigueur de ses maux, et il ne faisait autre chose, dans la plus grande violence de ses convulsions, que de bénir Dieu et de lui témoigner qu'il ne souffrait pas tant qu'il méritait et souhaitait de souffrir. Désirant mourir entre les bras de ses frères, il demanda d'être transporté dans leur couvent de l'Observance de Villech, près de Sirmich, en Hongrie. Le roi, la reine et tous les grands seigneurs de Hongrie l'y allèrent visiter, et sa chambre était toujours pleine de personnes de qualité, qu'il exhortait à vivre chrétiennement. Il se confessa souvent pendant sa maladie ; il reçut le Viatique, couché sur la terre ; il répondit à tous les suffrages des agonisants. Enfin, il expira saintement, le 23 octobre 1456, à l'âge de soixante et onze ans. On pourrait justement l'appeler

martyr; car les hérétiques lui ont donné deux fois du poison pour le faire mourir, et il n'est mort effectivement que des fatigues immenses qu'il avait subies dans la défense de Belgrade contre les infidèles. Il avait refusé deux évêchés, disant adroitement pour s'excuser que, Notre-Seigneur lui ayant donné toute la terre, il n'était pas raisonnable qu'il se renfermât dans de si petits lieux.

On le représente : 1° passant l'eau sur son manteau; 2° ressuscitant des morts; 3° tenant son étendard orné d'une croix, et dans l'autre main trois clous.

Son corps, après son décès, demeura aussi beau et aussi flexible que s'il eût été encore animé; on l'exposa plusieurs jours à la dévotion du peuple, et il fut ensuite enterré dans le cloître du couvent où il était décédé. Sa fosse fut garnie de chaînes et de serrures de fer, de peur qu'on ne l'enlevât. Lorsque les Turcs se rendirent maîtres de ce lieu, il fut transféré dans une autre ville. Les Luthériens pillèrent depuis sa châsse et jetèrent ses reliques dans le Danube; alors, les catholiques eurent soin de le tirer de l'eau et de le porter à Elloc, près de Vienne, en Autriche, où il reçut les hommages et la vénération des peuples. Le révérend Père Artus du Moustier, dans son martyrologe des Saints de l'Ordre de Saint-François, dit que Dieu a opéré une infinité de miracles par l'attouchement de son cercueil et des autres choses qui l'avaient touché; il fait aussi mention d'un manuscrit de la bibliothèque du roi, qui a pour titre : *Les miracles de frère Jean de Capistran*, où plusieurs sont marqués en détails; entre autres, jusqu'à vingt morts ressuscités, des démonia-

ques délivrés, des aveugles, des sourds, des muets et toutes sortes d'autres malades guéris ; des captifs ont aussi été tirés de leur prison et de leurs chaînes.

Le pape Léon X permit de le révérer comme un Bienheureux dans tout le diocèse de Sulmone, et d'y célébrer sa fête avec une messe et un office solennels. Grégoire XV a étendu cette permission à tous les religieux de son Institut ; enfin, il fut canonisé par le pape Alexandre VIII, le 16 octobre 1690, et Benoît XIII publia la Bulle de sa canonisation en 1724.

Les principaux ouvrages de saint Jean de Capistran sont : 1° un *Traité de l'autorité du Pape contre le concile de Bâle ;* 2° *Le miroir des prêtres ;* 3° un *Pénitentiel ;* 4° le *Traité du jugement dernier* ; 5° le *Traité de l'antechrist et de la guerre spirituelle ;* 6° Quelques traités sur divers points du droit civil et canonique. Ses livres *de la conception de la sainte Vierge*, *et de la Passion de Jésus-Christ* (sur lesquels on peut consulter Benoît XIV, *de Canoniz. Sanct.*), ainsi que ses ouvrages contre Rockysana et les Hussites, n'ont jamais été imprimés.

LE PÈRE JEAN DE CAPISTRAN

1570. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Nous plaçons ici, à la suite de la biographie de saint Jean de Capistran celle d'un autre religieux du même nom, né aussi dans la même ville, et comme lui d'une noble famille. Ses parents le forcèrent à se

marier malgré lui à l'âge de dix-sept ans, et l'enfermèrent avec sa femme dans une chambre de la maison ; mais lui, trompant leur surveillance, prit l'habit de l'Ordre et se fit appeler Jean de Capistran, montrant ainsi quelles étaient ses intentions et de quel noble désir il était animé.

Ce pieux serviteur de Dieu, admirable exemple de chasteté évangélique, sut conserver jusqu'à la fin de sa vie sa pureté virginale : on le citait comme exemple au couvent pour son amour de la retraite et la rigoureuse exactitude avec laquelle il se soumettait à la loi du silence. Il reçut de Dieu le don des larmes et celui de l'extase.

Prédicateur éminent et savant théologien, il prononça des sermons d'une logique irréfutable en même temps que d'une éloquence passionnée. Le jour, il se livrait à ses chères études ; la nuit, il s'abandonnait à la contemplation.

A l'âge de trente-trois ans, ses vertus lui valurent d'être nommé provincial de la province de Saint-Bernardin. Il mourut à l'âge de quarante ans, en 1570. Sa réputation de sainteté, déjà fort grande, s'accrut encore, lorsque, cinq ans après sa mort, on eut trouvé son corps dans un parfait état de conservation.

(Daza.)

VINGT-QUATRIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE PÈRE ÉTIENNE MOLINA

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Décadence des couvents de l'Observance. — L'austérité tend à disparaître. — Quelques saints religieux essaient d'y remédier. — Intervention du général François Lichet. — Apparition du Père Etienne Molina. — Il se retire au couvent de Fonte-Columbo. — Péripéties et combats. — Fondation des Réformés. — Création de nombreux couvents. — Austérités et mortifications de Molina. — Sa dernière maladie. — Sa mort.

En 1518, l'austérité, la pauvreté, toutes les vertus sévères, par lesquelles saint Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran et plusieurs autres pieux personnages avaient essayé d'établir solidement la réforme de l'Observance régulière, avaient perdu leur première splendeur ; on retournait peu à peu à l'ancien état de choses ; on oubliait les saints enseignements et les grands exemples du patriarche d'Assise et de ses glorieux successeurs.

Cependant quelques pieux serviteurs de Dieu, profondément émus de cette situation, s'efforcèrent d'y remédier ; ils protestèrent du moins par leurs actes et demandèrent la permission de se retirer dans des couvents solitaires pour y vivre dans la retraite et dans l'austérité, loin du contact des mondains et des bruits du siècle.

Le Père François Lichet, général de l'Ordre, prit fait et cause pour ces religieux exemplaires; et afin de

leur faciliter l'exercice de leurs pieuses pratiques, il établit dans la province de Saint-Bernardin, royaume de Naples, un certain nombre de prescriptions sévères qui furent sanctionnées par le chapitre général. En même temps, pour assurer une longue durée à cette nouvelle réforme, il s'appuya sur le concours d'un certain nombre de saints personnages dont l'autorité dans l'Ordre s'était assise sur la pratique constante de toutes les vertus.

De ce nombre était le Père Etienne Molina, espagnol d'origine, qui avait prononcé ses vœux dans la province de Rome, théologien éminent et prédicateur de premier ordre. Le Père Molina avait exercé deux fois déjà les fonctions de provincial à Rome, une fois à Naples ; on l'avait nommé définiteur général de l'Ordre, et il s'était acquitté de ces importantes fonctions avec sagesse, fermeté et modération. Saisissant avec empressement l'occasion qui s'offrait de rendre à l'Ordre quelque chose de son ancien éclat, désireux d'y contribuer lui-même par son exemple, il obtint du général la permission de se retirer au couvent de Fonte-Columbo, fondé autrefois par saint François d'Assise lui-même ; et il y conduisit quelques Frères Mineurs animés du même esprit que lui.

C'est de cet humble asile que partit le signal de la réforme qui s'étendit rapidement à la province de Rome, puis à l'Italie tout entière. Malheureusement le général mourut dans un voyage qu'il fit en Hongrie, et son successeur abandonna l'œuvre si bien commencée. Il y eut deux partis dans l'Ordre : l'un fut plus soucieux de son indépendance, l'autre de la perfection : à la

tête de ce dernier se trouvait le Père Matthieu Baschi qui, avec l'autorisation du Pape, fonda l'Ordre sévère des Pères Capucins.

Vers cette époque fut choisi pour général de l'Ordre le Père François Quiniones ou des Anges, religieux austère. Il se rendit aussitôt en Italie, où il trouva l'Ordre fort ému et troublé par la séparation des Capucins d'avec les autres Frères Mineurs, et le premier acte de son administration fut un blâme sévère adressé au commissaire général d'Italie, le Père Hilarion Sacchetti, qui avait refusé l'autorisation et les couvents qu'ils demandaient à des religieux désireux de faire renaître l'austérité des anciens jours, et donné ainsi prétexte à la division de l'Ordre. En même temps, pour arrêter le mal, s'il en était temps encore, il envoya dans les différentes provinces de l'Italie des Pères zélés et prudents à la fois, chargés de réprimer la licence, de rétablir l'autorité de la règle, d'inspirer aux religieux l'amour de leurs devoirs. Il leur assigna aussi un certain nombre de couvents solitaires, où ils pourraient prêcher d'exemple et joindre les actes aux paroles.

Grande fut la joie du Père Etienne Molina ; il vint trouver le général qui le reçut à bras ouverts et lui donna dans la province de Rome, pour lui et les Frères qui voudraient le suivre, les couvents de Fonte-Columbo, de Grecio, de Nazzano et de Rocca-Antica, avec le titre de commissaire particulier de la réforme. Il y joignit des pleins pouvoirs pour conduire cette œuvre importante et la mener à bonne fin.

Hélas ! cette heureuse impulsion imprimée à l'Ordre

par le] Père Quiniones ne fut pas de longue durée. Le général fut envoyé en mission auprès de l'empereur Charles-Quint par le pape Clément VII, pour régler des affaires importantes dont dépendait la paix de l'Europe, et quelque temps après il reçut le chapeau de cardinal.

Son successeur, le Père Paul Pisotti, élu général en 1529, se montra moins favorable aux réformateurs ; la dissidence qui s'était déjà une fois produite recommença, et un grand nombre de Frères Mineurs passèrent dans les rangs des Capucins.

Alors, mais trop tard, l'Ordre tout entier s'émut : on sentit qu'on courait à la ruine, et que ces querelles intestines nuisaient aux intérêts de la religion. Les supérieurs, réunis en assemblée générale, émirent l'avis qu'il fallait demander au Pape l'autorisation d'établir dans chaque province des couvents astreints à une règle plus austère, ouverts seulement à ceux qui se sentiraient attirés vers la vie solitaire et contemplative, et ils choisirent le Père Etienne Molina pour aller présenter leur requête au souverain Pontife.

Le saint religieux s'acquitta de sa mission avec le zèle qu'on pouvait attendre de lui, et il plaida avec passion une cause qui lui était chère. En présence des raisons puissantes qu'il donna, le Pape et les cardinaux se montrèrent favorables à sa demande, et il quitta la cour pontificale en emportant avec lui une bulle qui ordonnait l'établissement, dans toutes les provinces d'Italie, de couvents dits *Réformés*, où pourraient se retirer et s'astreindre à certaines prescriptions, sans toutefois cesser de faire partie de l'Ordre,

ceux des Frères Mineurs que Dieu appellerait à la mortification et à la retraite.

Aussitôt ces pieuses solitudes s'ouvrirent du nord au sud de la péninsule ; elles se peuplèrent bientôt de saints religieux dont les vertus sévères excitèrent d'abord l'admiration et l'étonnement, et bientôt le désir de vivre comme eux et de gagner le ciel au prix du sacrifice.

Entre ces glorieux serviteurs de Dieu, celui qui approcha le plus de la perfection fut assurément le promoteur de la Réforme, le Père Etienne Molina. Toujours en prières, il se livrait journellement, pendant deux heures, à la méditation ; il récitait, outre le Bréviaire romain, les sept psaumes de la pénitence, les litanies de la très-sainte Vierge et les prières des morts. Les aliments cuits ne paraissaient à sa table que le dimanche et le jeudi ; le reste de la semaine, il mangeait des racines ou des fruits avec du pain. Outre les jeûnes prescrits par la règle et par les canons de l'Eglise, il jeûnait encore pendant les quarante jours qui suivent l'Epiphanie, de l'Ascension à la Pentecôte, de l'Octave des apôtres saint Pierre et saint Paul à l'Assomption de la très-sainte Vierge, et du 22 août à la fête de saint Michel, en l'honneur des saints anges. Il couchait le plus souvent sur la terre nue, quelquefois sur des planches ; il portait sous ses vêtements un cilice serré à la taille par une ceinture garnie de pointes de fer ; en un mot, on voyait revivre en lui, comme dans les premiers réformateurs italiens, l'esprit des anciens solitaires de la Thébaïde ou de l'Egypte, et de saint François d'Assise.

C'est par ces vertus que le Père Etienne Molina affermit les pas de ses compagnons dans la voie rude et hérissée d'épines où il marchait à leur tête. Soutenu de l'approbation du souverain Pontife qui lui adressa plusieurs bulles de félicitation et d'encouragement, il ne montra jamais ni hésitation ni défaillance ; et ses conseils comme ses exemples stimulèrent le zèle des autres Réformés.

Dieu, d'ailleurs, ne l'abandonna pas un instant ; il se plut au contraire à le combler de faveurs. C'est ainsi qu'il lui permit de contempler, au sein de la gloire éternelle, le Père Martin Gusman, son fidèle compagnon, et de recevoir de lui l'assurance que son œuvre était bonne et conforme aux éternels desseins du Roi du ciel.

L'estime des hommes ne lui fit pas non plus défaut : plus d'une fois les Papes lui confièrent des affaires importantes, et le chargèrent de l'inspection des couvents de différents Ordres ; les cardinaux et les prélats de la cour romaine lui témoignaient une vénération profonde ; et après sa mort, on trouva dans sa cellule plus de trois cents lettres émanant de personnages haut placés dans l'Eglise ou dans l'Etat. S'il n'eût résisté avec énergie, on l'eût comblé d'honneurs et de dignités ; il ne se résigna à accepter certaines charges que pour ne pas se soustraire à la volonté de Dieu et aux ordres de ses supérieurs.

Ce qu'il aimait avant tout, c'était la retraite : aussi s'opposa-t-il de toutes ses forces à la fondation d'un couvent de Réformés à Rome ; il craignait, non sans raison peut-être, que le contact des pauvres frères

avec les plus hauts dignitaires de la cour pontificale ne leur fît perdre quelque chose de leur humilité. Un grand seigneur espagnol le choisit pour son confesseur et l'emmena avec lui dans les Pays-Bas ; mais le saint religieux, alors âgé de quatre-vingts ans, attristé de ne pouvoir se dérober à la vénération universelle, ne tarda pas à revenir en Italie pour se cacher au fond d'un petit couvent.

Il vint finir ses jours à Nazzano, dans un humble asile fondé par saint Antoine de Padoue, sur les bords du Tibre, au milieu d'un bois. Devenu presque aveugle, épuisé par les fatigues d'une vie austère, il assistait encore à tous les pieux exercices des Frères et leur donnait l'exemple de l'exactitude. On le força à prolonger ses jours, en lui faisant manger malgré lui et à son insu de la viande et des œufs ; puis la nature acheva son œuvre, et le saint religieux, recueillant ce qui lui restait de vigueur pour prononcer le nom de Jésus, expira, le 24 octobre 1579, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Les religieux et les gens du monde le pleurèrent, et l'immense foule de peuple qui assista à ses funérailles, montra l'estime et les regrets qu'il avait inspirés.

(Mazzara.)

LE PÈRE ANTOINE DE SAINT-JOSEPH

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Famille d'Antoine. — Ses premières années. — Un petit prédicateur. — Un jeune solitaire. — Ses études à l'université de Valence. — Il est ordonné prêtre et devient professeur de théologie. — Ses mortifications. — Considération que lui acquièrent ses vertus. — Ses prédications. — Il entre dans l'Ordre de Saint-François. — L'année de noviciat du Père Antoine. — Comment il parlait de sa nouvelle condition. — Il est désigné pour remplir les fonctions de confesseur et de prédicateur. — Merveilleux effets de ses sermons. — Son zèle infatigable. — Transformation de la ville de Valence. — Le saint religieux meurt à la tâche. — Sa dernière maladie. — Sa mort. — Témoignage éclatant rendu à ses vertus.

Le Père Antoine de Saint-Joseph naquit à Valence, en Espagne. La piété et les vertus chrétiennes étaient devenues en quelque sorte l'apanage de sa famille ; né le dernier de sept enfants, il n'eut, pour bien faire, qu'à suivre l'exemple de ses frères et de ses parents. Nous verrons qu'il les devança tous dans les sentiers du Seigneur.

Jeune encore, Antoine se plaisait à rassembler autour de lui ses petits camarades pour prier en commun, devant des autels construits de leurs mains ; il montait sur un banc et leur adressait des exhortations à la vertu : il leur rappelait la vie de saint Vincent Ferrier, leur compatriote, et les invitait à le prendre pour modèle. Ses camarades l'aimaient, ses parents le chérissaient et le voyaient avec bonheur animé de si excellentes dispositions.

Plus tard, Antoine rechercha la solitude ; il ne sortait plus de sa chambre que pour se rendre à l'école ou à l'église ; doux et bienveillant envers tous,

obéissant et soumis à ses parents, il se dérobait au bruit, dès qu'il le pouvait, par se livrer à la lecture de livres de piété. Déjà même il méditait sur les moyens de devenir meilleur, et il consignait par écrit le résultat de ses réflexions. La règle de conduite qu'il se traça alors, et qu'il communiqua par la suite à ses frères en Saint-François, montrait une âme détachée des biens de la terre, avide de s'élever au-dessus des passions et de planer dans les régions sereines de la contemplation et de l'extase.

Du reste il ne négligeait pas pour cela ses études; au contraire, il puisait dans cet examen perpétuel de ses faiblesses une ardeur infatigable et une force toujours nouvelle. Il occupa continuellement le premier rang, acquit une science profonde, et devenu prêtre et docteur en théologie, il exerça pendant vingt années les fonctions de professeur de philosophie et de théologie à l'Université de Valence.

Les travaux que lui imposait son enseignement ne l'empêchaient pas de songer au perfectionnement de son âme. Comme il avait étudié autrefois les biographies des saints personnages des anciens temps et des temps plus récents, afin d'imiter leurs vertus, ainsi il étudiait maintenant le livre sublime de la Passion de Jésus-Christ, afin de se pénétrer de plus en plus de reconnaissance et d'amour. Il eût voulu, lui aussi, s'offrir en sacrifice; il s'imposa du moins des souffrances volontaires. Il se donnait la discipline, couchait sur la terre, jeûnait et se mortifiait; il ne lui manquait que de porter l'habit de l'Ordre et d'avoir prononcé ses vœux pour être un religieux austère.

Prêtre modèle, chrétien parfait, il fuyait avec soin les occasions de pécher ; et considérant le sommeil comme une image de la mort, persuadé que nul d'entre nous ne sait s'il verra le soleil du lendemain, il faisait soigneusement chaque soir son examen de conscience. Une faute, si légère qu'elle fût, lui avait-elle échappé pendant la journée, il n'attendait pas au lendemain pour s'en accuser, et courait aussitôt en demander pardon à Dieu au tribunal de la pénitence, épouvanté du danger qu'il aurait couru, s'il était mort, avant d'avoir eu le temps de recevoir l'absolution.

Cependant sa science et ses vertus attiraient sur lui les regards et la considération des hommes ; on le nomma professeur du collége de Saint-Thomas de Villeneuve, et plus tard recteur du collége de Manforte, et vice-recteur de l'Université. Le vice-roi, marquis d'Altona, le choisit pour diriger l'éducation de ses fils, et le chargea de prêcher au peuple. On a peine à s'expliquer comment le saint religieux suffisait à tant de travaux ; après avoir fait tous les jours un cours de théologie et un de métaphysique, il prononçait les dimanches et les fêtes des sermons en langue du pays, dans les différentes églises de la ville. Une foule de pécheurs lui durent de voir l'énormité de leurs fautes et de rentrer dans les voies du Seigneur.

Pour récompenser un dévouement aussi infatigable, Jean de Ribera, patriarche-archevêque de Valence, lui offrit la direction de son collége du Saint-Sacrement ; mais Antoine refusa : « Dieu », disait-il, « l'ap- « pelait à la vie religieuse, le monde était trop plein

« de dangers et de séductions; on ne pouvait assez « s'occuper de son salut ni rendre au Très-Haut tous « les hommages qui lui sont dus ». Toutefois, avant de prendre cette grande détermination, le saint prêtre prit l'avis du Père Antoine Sobrino, un autre glorieux serviteur de Dieu. Ce dernier lui promit de prier pour lui, et quelques jours après, il lui rapporta les commandements que le Seigneur lui avait transmis pendant le saint sacrifice de la messe : « Antoine ne trou« vera le salut de son âme que dans un couvent ».

Il s'agissait maintenant de choisir l'Ordre où entrerait Antoine ; le Père Sobrino l'engagea à implorer l'intercession de saint Pascal Baylon, le thaumaturge, et il l'accompagna jusqu'à Villaréal où se trouvait le tombeau du Saint. C'est en priant devant ce tombeau qu'Antoine fut enfin éclairé sur ce qu'il devait faire ; Dieu, dans ses conseils éternels, avait décidé qu'il suivrait la réforme de saint Pierre d'Alcantara dans la province de Saint-Jean-Baptiste.

Le pieux serviteur de Dieu se prépara à renoncer au monde par une retraite de quelques semaines au couvent de Valence. On le trouvait jour et nuit mêlé aux exercices de la communauté et se soumettant aux mêmes règles que les novices : le couvent était devenu pour lui un lieu de consolation et de refuge. Puis, le jour de la fête de la Purification, il offrit le saint sacrifice, et après s'être recueilli quelque temps, il monta en chaire et parla longtemps et avec une chaleureuse éloquence sur le détachement des biens de la terre et les vanités du siècle : « Qu'ils sont heureux », s'écria-t-il, « ceux qui ont renoncé aux fausses joies

« du monde, pour se consacrer entièrement à Dieu ». Et il termina en disant : « Quant à moi, mes frères, « je vais chercher cette félicité ; car j'ai fait vœu de « prendre l'habit du saint et humble François d'Assise, « et je me rends, en sortant d'ici, au couvent des « Frères Mineurs alcantarins. Adieu, restez soumis aux « volontés d'en haut ».

Ces paroles excitèrent un deuil universel ; on considéra le prêtre qu'on allait perdre, ses vertus, son éloquence ; les jeunes gens surtout le regrettaient plus qu'on ne saurait dire. Aussi une foule immense l'accompagna-t-elle jusqu'à la porte du couvent. Le soir même, il reçut l'habit. Ce fut une cérémonie imposante à la fois par le caractère et la renommée du récipiendaire et par le nombre des assistants. Tous les chanoines de la cathédrale, les professeurs de l'Université, les étudiants, la noblesse et la magistrature de Valence se pressaient dans la nef. Le vicaire-général de l'archevêché, messire Vincent de la Serna, prononça un sermon éloquent, dont tous les assistants furent touchés jusqu'aux larmes. Puis, quand on vit Antoine, le saint prêtre, le prédicateur zélé, le professeur vénéré, frapper la terre de son front et demander avec humilité à être admis au nombre des Frères Mineurs, les sanglots éclatèrent de toutes parts : on eût dit qu'une immense famille perdait un aïeul longtemps chéri.

La cérémonie ne se termina qu'à la nuit. Antoine vint alors, comme un enfant soumis, se mettre à la disposition du maître des novices, et abandonner entre ses mains son indépendance. Le Père Jean Ximenès,

alors gardien du couvent, exempta le nouveau frère de quelques-unes des mortifications imposées par la règle aux novices ; mais Antoine pratiqua toutes les autres. On le vit plus d'une fois, au réfectoire, nu jusqu'à la ceinture, se frapper à coups de discipline, avec une telle énergie que la corde pénétrait dans sa chair et faisait couler son sang.

Le démon n'eut pas de prise sur lui ; il n'essaya même pas d'ébranler une vertu aussi solide. Aussi la sérénité, reflet d'une âme calme et pure, régnait-elle sur la figure d'Antoine ; on devinait à son sourire bienveillant et doux, le bonheur qu'il goûta dès son entrée au couvent. Les novices plus jeunes l'honoraient comme un père ; ils cédaient facilement à l'autorité de ses conseils, et comprenaient qu'ils avaient en lui un guide sûr et incapable de les égarer. Les mondains eux-mêmes, ne pouvant se passer de lui, venaient le voir au couvent, et sa cellule était continuellement assiégée par des prêtres, des professeurs et des étudiants, dont beaucoup, par la suite, imitèrent son exemple et donnèrent leurs biens aux pauvres, pour vivre sous la règle de Saint-François. Le saint religieux ne pouvait se soustraire à ces témoignages d'estime ; mais il en souffrait parfois : « Hélas », s'écria-t-il un jour qu'il prêchait devant les religieux, « qu'il est difficile à un homme élevé au milieu du « monde de se séparer du monde et de trouver la solitude ! Quoi que je fasse, ses bruits viennent encore « me troubler. Et cependant, soyez béni, divin Jésus, « pour m'avoir appelé dans cet asile, indigne que je « suis de vous servir ».

Son année de noviciat terminée et ses vœux prononcés devant la ville entière accourue encore une fois à ce grand acte de sa vie, Antoine fut immédiatement désigné pour remplir les fonctions de prédicateur et de confesseur. En vain il essaya de s'en défendre ; ses supérieurs le contraignirent à accepter cette mission. Il commença à prêcher, le dimanche qui précède le Carême ; et dès son premier sermon, on remarqua que son éloquence, déjà si vigoureuse autrefois, avait encore acquis une force nouvelle. Cette prédication eut un succès inouï ; elle transforma, pour ainsi dire, la ville de Valence. Les grandes dames renonçaient à la toilette et aux bijoux, se mortifiaient, donnaient leur argent aux pauvres, ou le consacraient à des œuvres pies. Les prêtres ne pouvaient suffire aux confessions, tant était considérable le nombre des pénitents et des pénitentes qui venaient s'agenouiller au saint tribunal.

D'autre part, les couvents s'ouvraient pour recevoir, tous les jours, de nouveaux novices ; des jeunes gens de noble famille, des prêtres même vinrent demander l'habit ; les femmes elles-mêmes prenaient le voile, et l'on vit beaucoup de pécheresses se convertir.

On aura peine à croire que ce saint religieux, qui prêcha pendant tout le Carême, n'en continua pas moins ses austérités ; les jours même où il prononçait deux sermons, il jeûnait et se mortifiait : « L'esprit « se nourrit », disait-il, « quand l'estomac se repose ».

Le Carême terminé, Antoine ne cessa pas pour cela de prêcher ; il attira toujours autour de sa chaire un public immense ; on a conservé de lui des sermons sur la mort, sur l'enfer, sur le ciel, sur l'éternité, sur

les péchés et les vertus, etc., etc. Tous se terminent par cette formule : « Seigneur, envoyez sur mes frères « et mes sœurs ici réunis un éclair, non un éclair fou- « droyant qui donne la mort, mais un éclair lumineux « qui guide nos pas incertains et qui écarte les ténèbres « où nous sommes plongés ».

Antoine n'enseigna pas seulement la parole de Dieu à Valence, mais encore à Villaréal, à Torrente, à Liria, à Carcagente, et partout avec le même bonheur. Après chacun de ses sermons, plus de mille personnes s'approchaient de la Table sainte.

Il avait grande confiance dans l'intercession de saint Joseph, et il recommandait aux pénitents d'avoir recours à lui. Il avait même composé en son honneur la prière suivante : « Je vous salue, Joseph, vous qui « êtes tout plein de la grâce et de l'Esprit-Saint, le « Seigneur est avec vous ; vous êtes béni entre tous « les hommes, comme Marie entre toutes les femmes, « parce que Jésus, le fruit des entrailles de Marie, a « voulu être appelé votre fils. Priez pour nous, époux « de la Vierge et père du Christ, pour que Celui qui, « pendant sa vie mortelle, a voulu vous être soumis, « nous sauve par ses mérites, à l'heure de notre « mort. Ainsi soit-il ». Jean de Ribera, archevêque de Valence, fit publier cette prière et accorda une indulgence de vingt jours à ceux qui la réciteraient. Le même prélat fit aussi publier des litanies et une prière d'Antoine en l'honneur de saint François d'Assise, et il y attacha la même indulgence.

C'est à Villaréal que le saint religieux prononça son dernier sermon. Il y avait mis tout ce qu'il avait de

forces et d'énergie, et en rentrant au couvent, il se sentit pris de violentes douleurs qui se changèrent en quelques jours en une maladie mortelle. On le transporta à Valence, où il garda le lit pendant un mois. Les médecins lui cachaient le danger; mais son directeur crut devoir l'avertir qu'il lui fallait se préparer à la mort. « Merci, mon Père », répondit Antoine; « vous « êtes vraiment mon ami ; les autres me traitent comme « un enfant et n'osent pas me dire que mon heure est « venue ».

Il fit l'aveu général de toutes ses fautes, avec une voix pleine de larmes de repentir. La veille de sa mort, il s'exprimait en ces termes devant un chanoine de ses amis, qui était venu le visiter. « Que serais-je devenu, « hélas ! si la mort m'avait surpris au milieu du « monde ? Je rends grâces à Dieu, qui m'a permis de « revêtir l'habit de saint François ».

Il mourut le 24 octobre 1603, le cœur rempli d'une douce sérénité, les bras en croix sur la poitrine, en prononçant les noms de Jésus et de Marie. Pendant deux jours on laissa son corps exposé dans la chapelle du couvent ; une foule innombrable de prêtres, de gentilshommes et de bourgeois vinrent jeter l'eau sainte sur son corps. Les morceaux de ses vêtements, et les différents objets qu'il avait possédés, furent conservés comme de précieuses reliques.

A ses funérailles, qui eurent lieu le surlendemain de sa mort, se pressèrent tous les Ordres religieux de la ville, avec une grande partie de la population. On l'appelait l'apôtre de Valence, le saint, l'élu de Dieu ; et comme le gardien du couvent demandait à l'arche-

vêque Ribera de prier pour lui : « Mon Père », répondit le prélat, « il nous faut seulement implorer son inter- « cession; car c'est nous qui avons besoin de ses « prières, et non pas lui des nôtres ». Témoignage éclatant des vertus du glorieux Père Antoine.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

SŒUR CLAIRE HORTULANA DE EMBACH

CLARISSE

1689. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

Le nouveau Ménologe, ou abrégé de la vie des saints personnages de l'Ordre Séraphique, place au vingt-quatrième jour d'octobre le souvenir de Claire Hortulana de Embach, qui mourut en 1689, en grande réputation de sainteté, au monastère des Clarisses de Munich (Bavière).

Sœur Claire est restée célèbre par son ardeur à la prière et ses mortifications; mais son plus beau titre de gloire, ce sont ses luttes sans cesse renouvelées et toujours victorieuses contre l'esprit du mal. Elle eût désiré mourir martyre; Dieu ne le lui permit pas; elle obtint du moins une mort douloureuse; à la suite d'une chute, elle perdit tant de sang par plusieurs blessures, qu'on ne put la sauver.

(Ex Menologio.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE B. FRANÇOIS DE CALDEROLA

1507. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux François naquit à Calderola, ville qui faisait partie du diocèse de Camerino, dans la Marche. Il n'entra dans l'Ordre qu'assez tard, lorsqu'il était déjà dans la force de l'âge, et que son corps, accoutumé aux douceurs de la vie mondaine, semblait devoir se plier difficilement aux austérités du couvent. Cependant ses progrès dans la perfection furent rapides, et il acquit en peu de temps la réputation d'un saint religieux et d'un savant théologien.

Revêtu de la dignité sacerdotale, il se consacra à la prédication afin de communiquer à son prochain l'amour divin qui le consumait. Ses sermons produisirent de grands fruits; il les préparait la nuit dans le silence de la cellule, interrompant quelquefois son travail pour méditer ou pour chanter les louanges de Dieu.

Il avait sculpté de ses mains une statue de la Vierge qui devint miraculeuse, et que, dans la suite, le pape Pie VII couronna lui-même et plaça à Tolentino dans l'église de Saint-Nicolas.

Sa vertu par excellence fut l'humilité. Il mourut en 1507 au couvent de Colfano.

Les miracles qui s'accomplirent sur son tombeau y attirèrent une foule de pèlerins ; les ex-voto y affluèrent.

La statuaire et la peinture reproduisirent ses traits et, dans beaucoup d'églises d'Italie, il y eut une chapelle placée sous son invocation. Bientôt on célébra sa mémoire chaque année ; on organisa des pèlerinages à son tombeau, et l'évêque de Camerino se vit presque contraint d'autoriser la translation de ses reliques. Enfin le sacré Collége, après une longue enquête sur ses mérites, le déclara digne d'être placé au rang des bienheureux, et le pape Grégoire XVI, après avoir prononcé la béatification, ordonna que sa fête serait célébrée solennellement chaque année, le 25 octobre, dans tous les couvents de l'Ordre des Observants et des Réformés, et dans l'évèché de Camerino.

(Bréviaire séraphique.)

FRÈRE MICHEL DE LA PARRA

1685. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Le frère Michel dans la vie mondaine. — Comment il pratique les commandements de Dieu et de l'Eglise. — Ses labeurs. — Ses privations. — Il entre dans l'Ordre séraphique. — Son ardeur de mortifications. — Sa vie religieuse. — Sa mort.

Ce saint religieux, qui naquit à la Parra, en Espagne, de parents honorables, fut, même au sein du monde, un modèle de vertus pour les jeunes gens comme pour les vieillards, et un chrétien attentif avant tout au perfectionnement de son âme.

Forcé de travailler pour vivre, il n'en pratiquait pas moins fort rigoureusement les jeûnes prescrits par l'Eglise la veille des grandes fêtes, le vendredi

et le samedi de chaque semaine. Chrétien en actes et non-seulement en actions, il assistait chaque jour au saint sacrifice de la messe ; et pour que son travail n'en souffrît pas, il ne prenait pour ainsi dire aucun repos pendant le reste de la journée. Ses dimanches étaient tout entiers consacrés à des œuvres pies ; il en passait la première moitié à l'église; il occupait l'après-midi chez lui à des lectures pieuses.

C'est sans doute cette piété extraordinaire qui permit au saint religieux de conserver exempte de toute souillure la splendeur immaculée de sa chasteté primitive ; ce qui l'y aida aussi, ce furent les mortifications et les austérités dont sa vie fut une longue suite. Il s'en allait à ses travaux des champs pieds nus, et souvent les ronces le déchiraient, et son sang rougissait le sol : « Vous nuirez à votre santé », lui disait-on. « Eh quoi ! » reprenait-il, « qu'ai-je à m'occuper de ce corps, inu« tile fardeau de la terre ? C'est mon âme dont le salut « importe ; il faut qu'elle arrive au ciel, son but, par un « chemin rude et épineux ; et je l'y conduirai, dussé-je « laisser aux ronces du chemin des lambeaux de ma « chair ».

Quand, le soir venu, Michel rentrait chez lui, épuisé par les fatigues de la journée, il prenait un léger repas, composé le plus souvent de légumes et de racines ; puis il s'étendait, pour dormir, sur le plancher, une pierre sous la tête, en guise d'oreiller. Quelquefois il veillait fort avant dans la nuit, priait et méditait en se donnant la discipline.

Sa charité pour le prochain n'était pas moindre que son amour pour les mortifications ; il venait au secours

des malheureux toutes les fois qu'il le pouvait ; et il leur donnait son pain, quand il lui était impossible de leur donner autre chose ; ou bien encore, il travaillait pour eux, plantait leurs légumes, ensemençait leurs champs et prenait pour lui leurs corvées.

Cependant l'ardente dévotion de ce saint religieux allait s'accroissant de jour en jour ; il sentit naître en lui le désir de se consacrer à Dieu dans un couvent. Comme on connaissait ses vertus, on lui ouvrit toutes grandes les portes du couvent de Lapa, dans la province de Saint-Gabriel, en 1665.

Le maître des novices, épouvanté pour ainsi dire de l'extrême maigreur de son corps, épuisé par les mortifications, se vit obligé de mettre un frein à ses austérités. Après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé au couvent de Badajoz ; on l'y cita longtemps comme un modèle d'obéissance passive. Les habitants des pays voisins, avec qui il avait des relations continuelles de charité et d'œuvres pies, le considéraient comme un saint : et messire Pierre Lépé, alors chanoine et plus tard évêque du diocèse de Calahorra, répétait souvent : « La robe de bure de frère « Michel est plus vénérée à Badajoz que le manteau de « l'évêque ».

Ce respect universel dont il était l'objet lui inspira le désir d'aller habiter un pays où il serait inconnu. Il en fit la demande à plusieurs reprises, et ses supérieurs consentirent enfin à l'envoyer au couvent d'Arroyo en Cacérès, en qualité d'infirmier.

C'est là que Dieu lui révéla sa mort prochaine ; il la

vit venir sans crainte et s'y prépara par une confession générale de ses fautes. Quand il eut reçu les derniers sacrements, il demanda pardon à ses frères du scandale qu'il avait pu causer ; puis il récita avec eux les prières des agonisants et s'endormit paisiblement dans le sein de Dieu, le 25 octobre 1685. Il laissait derrière lui une grande réputation de sainteté ; les religieux et les laïques qui le connaissaient implorèrent souvent son intercession.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

VINGT-SIXIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE PÈRE FRANÇOIS DE SAINTE-MARIE

MARTYR

1587. — Pape : Sixte V. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Débuts du Père François dans l'Ordre. — Ses vertus. — Il est envoyé en mission aux îles Philippines. — Dieu le tire de la solitude où il s'était réfugié. — Son arrivée dans l'île de Mohala. — Il tente de convertir le roi. — Son martyre. — Conversion des îles Philippines.

Le Père François de Sainte-Marie prit l'habit de l'Ordre en Castille, dans la province de Saint-Joseph, qui avait été fondée par saint Pierre d'Alcantara, et dont la règle austère et dure convenait à son caractère et satisfaisait sa soif de mortifications.

Religieux modèle, aussi impitoyable pour lui-même que compatissant aux souffrances du prochain, il reçut de Dieu, en récompense de ses vertus, le précieux don

de l'extase et de la contemplation. La prière méditative et abstraite était son occupation perpétuelle ; il y consacrait ses jours et ses nuits.

Quelques années après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé aux îles Philippines, pour y travailler à la conversion des hérétiques ; il ne devait pas tarder à y cueillir la palme du martyre. Il commença par apprendre la langue du pays ; mais à peine en connaissait-il les premiers éléments, qu'il fut repris de son amour pour la solitude : on le vit fuir, sur les montagnes, le contact des humains, et vivre en face de Dieu, comme les anciens solitaires de la Thébaïde.

Cependant, telle n'était pas la volonté du Seigneur, qui l'avait réservé, dans sa bonté infinie, à de plus glorieuses destinées, et qui le rappela à la vie active par l'intermédiaire d'un de ses serviteurs. Le supérieur de la nouvelle custodie de Saint-Grégoire, récemment fondée aux îles Philippines, ayant entendu parler de la perfection religieuse du Père François, le choisit entre ses subordonnés pour aller en Espagne appeler de nouveaux missionnaires.

Le Père François se mit aussitôt en route ; il s'embarqua pour la presqu'île de Malaca, et il aborda, au mois d'octobre 1587, dans le port de la petite île Mohala, à deux lieues de Bornéo, gouvernée alors par un roi Maure qui avait conclu un traité de paix et d'alliance avec les Espagnols des îles Philippines. Le saint missionnaire et son compagnon furent reçus avec honneur à la cour ; mais quand ils parlèrent de continuer leur route, le roi les en dissuada, sous le prétexte que des Portugais, alors en guerre avec l'Espagne, occu-

paient la presqu'île et pourraient leur faire un mauvais parti ; il continua, d'ailleurs, à leur offrir la plus large hospitalité.

Le Père François, profondément touché de l'affection qu'on lui témoignait, ému en même temps du danger que courait pour l'éternité le roi de Mohala, voulut lui témoigner sa reconnaissance en le tirant des ténèbres de l'idolâtrie, et en l'éclairant à la lumière du christianisme. Il éleva, dans la cour de sa maison, une petite chapelle et un autel ; tous les jours lui-même et son compagnon y célébrèrent le saint sacrifice et y chantèrent les louanges du Très-Haut. Bientôt quelques Indiens vinrent les visiter, par curiosité d'abord, et pour voir des hommes au visage pâle, puis par affection. Le Père François leur enseignait dans leur langue les vérités de la religion, sans parvenir toujours à se faire comprendre. C'était là son occupation de la journée ; la nuit, il priait, se donnait la discipline et demandait à Dieu, avec des torrents de larmes, de déchirer le voile qui cachait à ces peuples barbares sa divine lumière et de jeter sur eux un regard de miséricorde.

Quelques jours après, il se rendit à la cour et essaya de convertir le roi ; mais le prince barbare, détournant la conversation, lui parla de la situation actuelle des îles Philippines, de la puissance de l'Espagne, et ne lui laissa pas le temps de placer un seul mot sur la religion. Le Père François, attristé, non désespéré, se remit à prier et à se mortifier avec plus d'ardeur ; puis il revint à la charge, et, enflammé d'un saint zèle, il s'exprima avec énergie et menaça au nom

du Seigneur le barbare des peines éternelles, s'il ne renonçait à ses erreurs. Le roi entra dans une violente fureur, et il aurait tué de sa main le missionnaire, s'il n'eût redouté les Espagnols des îles Philippines.

Le Père François se retira, résolu à tenter encore de nouveaux efforts ; mais le lendemain, au moment où il allait célébrer le saint sacrifice, des Maures armés envahirent tout à coup sa maison, et se jetèrent sur lui comme des lions furieux. Le pieux martyr tomba, en remerciant Dieu de la précieuse faveur qu'il lui plaisait de lui envoyer (octobre 1587). Les barbares lui coupèrent la tête, déchirèrent ses vêtements et traînèrent son cadavre à la rivière. Le compagnon du saint religieux et les autres catholiques qui se trouvaient là furent épargnés.

Cependant le but du voyage du Père François en Espagne ne fut pas manqué ; quelques mois plus tard, quarante-deux Frères Mineurs Déchaussés arrivèrent à Manille sur un navire de guerre ; ils étaient envoyés par le roi Philippe II. Grâce à ce renfort, la religion chrétienne se répandit rapidement dans les îles Philippines ; l'Evangile fut prêché partout, et la province de Saint-Grégoire compta trente-huit grandes églises et plus de vingt chapelles, où quatre-vingt mille Indiens reçurent le baptême. Aussi est-il permis de dire que les religieux de la province de Saint-Joseph ont converti les habitants des îles Philippines.

(Chron. de la prov. de Saint-Joseph.)

VINGT-SEPTIÈME JOUR D'OCTOBRE

TRANSLATION DES RELIQUES

DE SAINT YVES, PRÊTRE

DU TIERS ORDRE

1348. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Miracles sur le tombeau de saint Yves. — Dévotion des Français et des Bretons. — La bulle de Clément VI. — Cérémonie de la translation. — Dévotion des avocats d'Anvers à saint Yves. — Comment ils possèdent une partie de ses reliques.

Après que saint Yves, curé de Lohanec, en Bretagne, eut rendu son âme à Dieu, le 19 mai 1303, son corps était à peine descendu dans l'église épiscopale de Tréguier, que des miracles, tous les jours renouvelés, faisaient éclater ses mérites et attiraient sur son tombeau une foule considérable de pèlerins.

Des lépreux, des paralytiques, des aveugles furent guéris ; on accourut de tous les coins de la Bretagne invoquer l'intercession du saint ; la France elle-même envoya son contingent de fidèles, et c'est sur la demande du roi de France, Philippe VI, que le pape Clément VI lança d'Avignon une bulle par laquelle il canonisait le saint prêtre, et ordonnait à l'évêque de Tréguier de procéder à la translation de ses reliques (1347). La cérémonie devait avoir lieu l'année suivante.

En effet, le 27, ou, selon d'autres, le 29 octobre 1348,

une foule immense de fidèles envahit la cathédrale de Tréguier ; l'évêque officiait pendant que les précieux restes étaient exposés à la piété des assistants. De nouveaux miracles s'accomplirent ce jour-là, et la vénération des Bretons et des Français pour saint Yves s'en accrut davantage. Déjà des églises se plaçaient sous son patronage dans la Bretagne tout entière et même à Paris ; on transformait en chapelle la maison où il était né, à Kermartin, faubourg de Tréguier.

Jean V, duc de Bretagne, pour témoigner au saint combien il lui avait de reconnaissance pour les bienfaits dont il comblait son pays, éleva une chapelle magnifique dans l'église épiscopale de Tréguier. C'est là que reposèrent les reliques, dans un tombeau de marbre blanc. Sur un autel également en marbre, un prêtre, par les soins du duc, offrait tous les jours le saint sacrifice en l'honneur du glorieux saint Yves.

Les reliques du saint prêtre, partout sollicitées avec ardeur, sont l'objet de la vénération du peuple. Certaines églises des Pays-Bas se font gloire d'en posséder une partie. François I[er], roi de France, ayant obtenu trois ossements de la bienveillance de Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, cardinal et légat pontifical en France, les envoya à Emmanuel, roi de Portugal, avec quelques reliques d'autres saints. Plus tard, le prince Antoine, qui prenait le titre de roi de Portugal, chassé de son pays par les Espagnols, emporta avec lui la châsse qui contenait les reliques de saint Yves et les conserva pieusement jusqu'à sa mort. Son fils Emmanuel en fit présent à l'abbé de Saint-Sauveur, à Anvers, avec des lettres autographes de prélats et

d'évêques, attestant leur authenticité. On célébra une grande fête à cette occasion, et on promena solennellement les saints ossements dans la ville. (1672.)

En 1677, la confrérie des avocats de Gand, qui avait choisi saint Yves pour son patron, obtint une partie des richesses apportées par Emmanuel ; la châsse précieuse qui les renferma fut installée dans l'église de Saint-Michel. Plus tard, les avocats de Mechelen et ceux de Louvain obtinrent encore quelques saints fragments.

La fête de la translation des reliques de saint Yves, prêtre du Tiers Ordre, se célèbre dans l'Ordre de Saint-François le 27 octobre ; ainsi l'a voulu le Chapitre général tenu à Lyon en 1351, qui fixa également le jour de la fête de la translation des reliques de saint Antoine de Padoue.

(WADDING.)

FRANÇOIS MARTINEZ

DU TIERS ORDRE

1640. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Caractère et vertus de François. — Il s'unit d'amitié avec François Lopez et le Père Antoine Sobrino. — Son entrée dans le Tiers Ordre. — Un bailli modèle. — Sa charité et son désintéressement. — Sa confiance en Dieu. — Soins aux malades. — La famille de François. — Ses vertus extraordinaires. — Il reçoit le don de l'extase. — La calomnie essaie de l'attaquer. — Respect que lui témoignent de grands personnages. — Ses dernières années et sa mort.

Ce saint homme, miroir de la perfection religieuse dans l'état de mariage, naquit au village de Sieteaguas, dans le royaume de Valence, en Espagne. Il était d'un

naturel silencieux et calme, modeste, humble, soumis à ses parents, ardent au travail en même temps que chrétien pratiquant; il eût voulu se consacrer au Seigneur dans un couvent, mais pour obéir à ses parents, il se maria. Quelquefois, seul au milieu des montagnes, il s'écriait : « Seigneur, vous savez que je « désirais me donner tout à vous; mais il vous a plu « de me faire rester au sein du monde ».

Comme il allait souvent à Requena, il s'unit de grande amitié avec un habitant de cette ville, François Lopez, homme de vertus si extraordinaires qu'on l'appelait le saint de Requena. C'est grâce à ses conseils que Martinez fit les premiers pas dans les sentiers de la perfection; plus tard, il profita davantage encore à l'école des Frères Mineurs Déchaussés de Valence, où le Père Antoine Sobrino le prit sous sa direction.

Martinez passait quelquefois plusieurs jours de suite au couvent; il le considérait comme sa demeure; on le voyait, mêlé aux frères, suivre tous leurs exercices religieux, s'accoutumer à mépriser comme eux les biens de la terre, vivre de leur vie d'austérités et de privations. Il ne tarda pas à prendre l'habit du Tiers Ordre, qu'il porta toujours en public, serré aux reins par une corde, même lorsqu'il devint par la suite bailli ou prévôt du comté de Macastre et de Bunnol, charge qui lui donnait le droit de paraître aux côtés du roi. Disons en passant qu'il s'acquitta de cette fonction avec justice et modération, et que jamais personne n'eut à se plaindre de lui.

Martinez se montra humble, doux et compatissant,

et conquit ainsi l'affection de ses administrés, en particulier des paysans et des fermiers qui avaient des rentes à lui payer, et dont il allégeait les charges autant que faire se pouvait. Telle était sa réputation d'équité et d'honnêteté, que jamais le comte ne voulut voir ses registres ; il était persuadé que son bailli ne pouvait pas se tromper.

S'il se trompait, en effet, ce n'était jamais qu'à son détriment ; c'est qu'il lui arrivait de compléter avec ses propres deniers la somme d'argent qu'un fermier n'avait pu compléter ; c'est qu'il prodiguait aux pauvres habitants des montagnes tout ce qui lui restait de fortune ; c'est qu'il ouvrait à tous sa cave et son grenier, sans s'inquiéter de savoir s'il ne serait pas lui-même forcé d'avoir recours à la charité d'autrui. Il visitait les malades, les soignait, les entourait d'autant d'affection et de sollicitude que s'il se fût agi de ses propres enfants. Sa maison s'était transformée en une sorte d'Hôtel-Dieu où les religieux, les prêtres et les frères du Tiers Ordre trouvaient un abri, de la nourriture et des aumônes pour continuer leur route.

Autour de lui on ne s'expliquait pas comment sa fortune pouvait suffire à tant de bonnes œuvres : « Vous « ruinerez vos enfants », lui disait sa femme ; « il faudra « qu'à leur tour ils soient assistés » ; mais lui, confiant dans la divine Providence, la réconfortait par de bonnes paroles : « Dieu y pourvoira », répondait-il, et en effet Dieu y pourvut et ne les abandonna jamais.

L'action bienfaisante de François Martinez s'étendait non-seulement aux besoins matériels, mais encore aux besoins spirituels de ceux qui l'entouraient. Il avait un

talent merveilleux pour entretenir les bonnes relations d'amitié, pour mettre fin aux querelles et aux procès, pour réconcilier les ennemis. Puis, s'élevant au-dessus des misères humaines, il invitait ses concitoyens à s'occuper moins des choses de la terre et à penser au salut éternel : « Là est notre but », répétait-il souvent, « regardez-le sans cesse, et vous ne vous écarterez « jamais de la bonne voie ».

Sa famille pouvait servir d'exemple à toutes les autres. Il y régnait une admirable union, et jamais le plus petit orage n'en vint troubler le calme et la sérénité. Ses quatre fils, héritiers des vertus paternelles, se marièrent comme lui et vécurent de même dans la crainte du Seigneur et dans la pratique de ses commandements ; sa fille entra en religion. L'emploi de la journée était réglé sévèrement ; mais il donnait l'exemple, et personne n'eût songé à se plaindre de l'austérité d'une maison dont le chef était dur et impitoyable pour lui-même.

En effet, à partir du jour où François prit l'habit du Tiers Ordre, il pratiqua les jeûnes édictés par la Règle ; il ne but plus que de l'eau et ne mangea que des légumes, même lorsque les fatigues de sa charge et ses voyages dans tout le royaume de Valence semblaient réclamer une nourriture plus substantielle. Tous les jours il passait plusieurs heures en prières et s'approchait de la sainte Table ; quelquefois il recherchait la solitude des forêts et des montagnes pour se trouver plus près de Dieu, et, loin des hommes et des bruits du siècle, il méditait longuement sur le néant de la créature et sur la grandeur infinie du Créateur.

Le Seigneur lui accorda le précieux don de l'extase. Souvent, sur les routes, il s'arrêtait subitement, et les mains croisées, les yeux au ciel, il semblait perdu dans la contemplation des éternelles splendeurs. Le Père Vincent Dixar et le Père Didace Mazon, du couvent de Valence, l'ont à diverses reprises trouvé dans cet état de béatitude.

A Valence, où on l'honorait pour ses vertus, l'estime publique s'accrut encore quand on apprit de quelles faveurs spéciales il était l'objet; mais en même temps la médisance ne l'épargna pas; elle s'attaqua à lui sous toutes les formes; elle prit même la voix et l'autorité du vicaire général de l'archevêché : «Eh quoi !» lui disait un jour ce prêtre, résumant ainsi tous les griefs accumulés contre le saint homme, « vous êtes le « prévôt de Macastre, et vous perdez votre temps en « vaines contemplations? Vous avez une femme et des « enfants à aimer, et dans le désir insensé d'être considéré comme un saint, vous ne songez qu'à vous repaître de visions chimériques. Les extases conviennent à ceux qui vivent dans la retraite, non à ceux « que des liens de chair et de sang rattachent au « monde, et qui sont contraints de demeurer parmi le « siècle ».

Le saint homme écouta, sans murmurer, ces paroles injustes; puis, quand le prêtre eut fini, se levant au milieu du silence du saint lieu (car ceci se passait en pleine église), il répondit : « Je suis chrétien par la « grâce de Dieu, et je ne cherche rien que le salut de « mon âme ; je n'agis pas comme je le fais, d'après ma « propre volonté, mais d'après les conseils de mon

« confesseur ; je suis les leçons et les exemples du « Père Antoine Sobrino et du Père Jean Ximenès, tous « deux connus et honorés dans ce royaume. Je m'efforce « de vivre selon les commandements de Dieu et de « l'Eglise et les préceptes de la règle du Tiers Ordre de « Saint-François ; j'aimerais mieux mourir que d'en-« courir la colère de Dieu et la haine de mon prochain. « Le Seigneur m'a imposé une lourde croix, mon ma-« riage ; je la porte sans murmure ; il m'a aussi comblé « de bienfaits sans nombre, quoique je sois un pécheur, « je l'en remercie humblement ; il m'a permis quel-« quefois de le contempler dans sa splendeur ; est-ce « ma faute si je ne puis alors me dérober aux regards. « Avec le secours d'en haut et les conseils de mon « confesseur, j'espère bien, d'ailleurs, perfectionner « mon âme et me faire pardonner mes fautes ».

En présence d'une telle humilité, personne ne put retenir ses larmes ; le vicaire-général lui-même se sentit profondément ému ; et changeant tout à coup d'opinion, il se chargea sur l'heure de la justification de celui qu'il venait d'attaquer avec tant de violence : « Mon bien-aimé frère François », lui dit-il, « suivez « la voie que le Seigneur vous a tracée ; vous êtes « vraiment un juste et un saint. C'est pourquoi je vous « supplie de prier pour moi tant que vous vivrez, et « d'avoir pour moi l'affection d'un frère. Quant à moi, « je suis tout à vous en toute occasion ». En effet, il ne manqua jamais de témoigner l'estime et la vénération qu'il avait conçues pour le saint homme.

Les membres de la Sainte-Inquisition, l'archevêque de Valence, Isidore Aliaga, Didace Merkader, grand

seigneur du royaume, la comtesse de Sinarque, etc., se firent gloire d'honorer le vénérable prévôt, et de le recevoir dans leurs palais. Pour lui, toujours plus humble, il s'avançait dans la vie sans ostentation comme sans fausse modestie, couronné de ses vertus comme une auréole lumineuse, parfait miroir du vrai serviteur du Christ.

Cependant la fin de son pèlerinage terrestre approchait ; la vieillesse était venue, et avec la vieillesse de douloureuses infirmités. Il s'en réjouit doublement, et parce qu'il entrevoyait déjà l'éternité bienheureuse, et parce qu'il se préparait à y entrer par l'épreuve. « J'ai souvent demandé à Dieu la grâce de souffrir « pour lui ; et tant qu'il ne me l'a pas accordée, j'ai cru « que je n'avais pas assez fait pour m'en rendre digne ».

François reçut les derniers sacrements avec une piété touchante ; puis il donna sa bénédiction suprême à ses enfants réunis autour de lui, et il leur adressa de si ardentes exhortations que les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Enfin, après avoir demandé pardon à Dieu et aux hommes, il s'endormit dans le Seigneur le 27 octobre 1640, à l'âge de soixante-cinq ans.

Sa mort causa un deuil universel ; les pauvres surtout, dont il était la Providence et le refuge, le pleurèrent amèrement. On l'ensevelit à une place d'honneur, et sur son tombeau les habitants de Macastre vinrent souvent implorer son intercession. Des malades furent guéris miraculeusement au contact de ses reliques, preuve irrécusable de la faveur divine dont le saint homme jouit dans l'éternité.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

VINGT-HUITIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE PÈRE GINESIO DE QUESEDA

ET LE PÈRE JEAN TORRELLA

MARTYRS AU JAPON

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Persécutions au Japon contre les chrétiens. — Le Père Jean Torrella et le Père Ginesio de Queseda. — Leur départ pour les îles Philippines. — Leur soif du martyre. — Ils s'embarquent pour le Japon. — Leur arrivée à Nangasaki et à Osaka. — Comment ils s'acquittent de leur mission. — Ils sont dénoncés et arrêtés. — Leur mort glorieuse. — Suite de la persécution.

Les persécutions de toutes sortes que l'Eglise, à ses débuts, eut à endurer dans le monde païen, avant de s'y établir définitivement, se sont renouvelées au dix-septième siècle aux extrémités de l'Orient. Les empereurs du Japon ne le cèdent en rien aux Césars romains ; c'est la même haine contre tous les disciples du Christ, le même acharnement, la même fureur. Confesseurs et pénitents, apôtres et catéchumènes, religieux et laïques tombent également sous leurs coups.

Toutefois l'Ordre de Saint-François peut à bon droit réclamer pour lui la meilleure part de souffrances et de gloire ; ce sont les Frères Mineurs qui les premiers ont versé leur sang pour la foi au Japon, en 1597 ; ce sont eux qui enverront le plus de missionnaires pour la propagation de la vérité et l'exaltation du Seigneur.

Le Père Jean Torrella, né de parents pieux et craignant Dieu, à Alcudia, village du royaume espagnol de Valence, prit l'habit dans la province de Saint-Jean-Baptiste, lorsqu'il était à peine âgé de quinze ans, et prononça ses vœux en 1610. C'était un religieux austère, dur à lui-même, toujours plongé dans la méditation ou agenouillé pour la prière, jaloux avant toutes choses de conserver la pureté et la candeur de son âme. Il prêcha pendant quelques années avec autant de bonheur que d'éloquence, et partit en 1628 pour les îles Philippines, où sa vie exemplaire excita une universelle admiration.

Le Père Ginesio de Queseda, aussi d'origine espagnole, avait commencé par être prédicateur et professeur de théologie dans la province de Carthagène. Comme le Père Torrella, il fut ensuite envoyé en mission aux Philippines, et se montra encore plus zélé et plus infatigable que lui. Il écrivit le 13 juin 1632, de Manille, au Père François d'Apocada, commissaire-général de la Nouvelle-Espagne, une lettre qui fut publiée à Mexico d'abord, et plus tard à Milan. Dans cette lettre, le Père Ginesio parlait avec une joie ardente de son prochain départ pour le Japon ; il donnait aussi quelques nouvelles de la mission franciscaine dans cet empire, et racontait la mort glorieuse du Frère Gabriel de Sainte-Madeleine.

Vers la même époque, le Père Didace de Saint-François, commissaire des Frères Mineurs qui se trouvaient encore au Japon, demanda au provincial de Saint-Grégoire, aux Philippines, de lui envoyer quelques religieux pour travailler à la propagation de la

foi dans cette contrée arrosée déjà du sang de tant de martyrs, et pour donner les consolations et les secours de la religion aux chrétiens en butte à tant de haines et de persécutions. Le provincial de Saint-Grégoire comprit bien que se rendre au Japon, c'était courir à une mort certaine, et il chercha à savoir combien d'entre ses religieux étaient prêts à donner leur sang pour le Christ. Deux d'entre eux, le Père Ginesio et le Père Jean Torrella se montrèrent pleins d'une noble ardeur ; ils reçurent du provincial leurs lettres d'obédience pour se rendre au Japon.

Grande fut la joie des deux saints religieux ; ils se préparèrent en toute hâte à s'embarquer ; des marchands japonais se trouvaient alors à Manille ; l'un d'eux, converti au christianisme, consentit à prendre à son bord les deux missionnaires, bien qu'il n'ignorait pas quelles peines sévères étaient réservées à ceux qui facilitaient à des religieux l'accès du Japon.

C'est en 1633, année où la persécution sévit avec fureur, que le Père Jean Torrella et son compagnon, cachés sous des vêtements asiatiques, débarquèrent à Nangasaki. Là, ils trouvèrent un ordre du commissaire de l'Ordre qui les mandait à Osaka, où les chrétiens étaient aux abois : ils s'y rendirent en toute hâte. A peine arrivés, ils visitent leurs frères persécutés, les réconfortent, entendent leurs confessions et leur administrent le très-saint sacrement de l'Eucharistie. Malheureusement, au milieu des brebis se trouvait un loup dévorant, un traître parmi les fidèles. Ce nouveau Judas alla trouver le gouverneur d'Osaka, et lui donna connaissance de l'arrivée des religieux.

Aussitôt les deux Pères sont saisis, amenés devant les magistrats et sévèrement interrogés. Le procès ne fut pas long ; aux questions qui leur furent posées, ils répondirent catégoriquement qu'ils étaient chrétiens, prêtres et religieux de l'Ordre de Saint-François, venus au Japon pour affermir les chrétiens du pays dans leur foi ; et sur-le-champ ils s'entendirent condamner à mort.

L'empereur Tobie Xogunzama régnait alors, prince plus barbare encore que son père, et qui avait inventé un nouveau genre de supplice. On liait pieds et poings aux confesseurs de la foi, et on les pendait la tête en bas dans un puits profond, jusqu'à ce que la mort s'ensuivît. Tel fut le supplice du Père Ginesio et du Père Torrella ; le premier souffrit pendant cinq jours, le second pendant toute une semaine, sans proférer une seule plainte, puis tous deux allèrent recevoir au ciel la palme glorieuse des martyrs.

Quand l'empereur apprit de quelle manière les Pères s'étaient introduits au Japon, il entra dans une violente fureur, et édicta les peines les plus sévères contre les marchands qui auraient des rapports de commerce avec les Espagnols des îles Philippines : il aimait mieux supprimer tout négoce que de fournir aux prêtres chrétiens des moyens de pénétrer dans son empire. Aussi est-ce seulement en 1640 que l'on apprit aux Philippines le sort de Ginesio et de Torrella ; à cette époque, le Frère Antoine de Sainte-Marie rencontra dans un port de la Chine quelques Japonais chrétiens, chassés par la persécution, qui lui racontèrent le glorieux martyre des deux Frères Mineurs. Le procès-

verbal de leur mort, signé par des témoins authentiques, fut aussitôt envoyé en Espagne, puis à Rome. Par la suite, d'autres enquêtes furent faites pour la béatification des deux martyrs.

C'est aussi le 28 octobre que deux chrétiens japonais, Pierre Xendaï et Thomas Sacuzuro, tertiaires franciscains, furent pendus pour leur foi.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph* et CARDOSE.)

LE PÈRE ANTOINE DE SULMONE

1530. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

Le Père Antoine de Sulmone appartenait à l'illustre famille des Rossi ; il naquit à Sulmone, dans le royaume de Naples. Jeune encore, il renonça à une grande fortune et à une haute position pour prendre rang parmi les Frères Mineurs. L'élévation et la rectitude de son esprit, en même temps que ses vertus extraordinaires, le firent désigner pour remplir les fonctions de maître des novices : il s'acquitta de cette charge difficile avec une touchante sollicitude, et prépara de dignes disciples de saint François.

Très-adonné à la prière et à la méditation, le Père Antoine de Sulmone eut le bonheur d'être visité plusieurs fois dans sa cellule par le vénérable fondateur de l'Ordre.

Sa mort fut un acte de foi comme sa vie entière. Au

milieu des souffrances de l'agonie, il chantait les louanges du Très-Haut et appelait de ses vœux le moment qui allait commencer pour lui l'éternité bienheureuse.

Quelque temps après sa mort, on exhuma ses précieux restes et on les plaça dans la chapelle de Saint-François, enfermés dans une châsse vitrée. De chaque côté de la châsse sont deux anges qui tiennent à la main une inscription avec ces paroles : « Le bien« heureux Père Antoine Rubée de Sulmone, de l'Ordre « des Frères Mineurs Observants ».

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau, et ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée.

(MAZZARA.)

LE FRÈRE JEAN DE CORDOUE

1566. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Les compagnons de saint François et de saint Pierre d'Alcantara. — Le frère Jean de Cordoue. — Un parfait chrétien et un époux modèle. — Comment Jean accueille les Frères Mineurs. — Devenu veuf, il entre en religion. — Tentations du démon repoussées. — Un moine austère et pauvre. — Ardeur au travail de frère Jean. — Il est nommé gardien de plusieurs couvents. — Comment il s'acquitte de ses fonctions. — Ses contemplations. — Il désire être envoyé en Afrique. La mort prévient ses projets.

Saint François avait choisi, pour être comme la pierre angulaire et le fondement de son Ordre, quelques pauvres Frères, simples et sans lettres, nés dans une humble condition et n'ayant aucune expérience du monde, et bientôt le monument s'était élevé large et haut, et de l'étroit asile d'Assise les religieux de

l'Ordre séraphique s'étaient répandus dans le monde entier. Ainsi fit saint Pierre d'Alcantara quand il institua sa réforme ; il se donna pour auxiliaires les plus modestes de ses Frères, et avec eux il renouvela en peu d'années la face de l'Ordre.

Du nombre de ces austères combattants du devoir était Frère Jean, né à Cordoue, dans l'Estramadure, riche bourgeois, mais dont la vertu surpassait la fortune. Marié à une femme pieuse, il accomplit de concert avec elle, jusqu'à sa mort, les devoirs d'époux et de chrétien ; il avait pris dès lors l'habitude de la prière, et quelquefois il était si profondément plongé dans l'extase, qu'il restait sourd à tous les appels. Charitable et bon, il secourait les pauvres gens des alentours ; sa maison était toujours ouverte aux pèlerins, aux prêtres, aux Frères Mineurs surtout, pour qui il témoignait une grande vénération, et qu'il tenait à honneur de servir à table.

Ce fut pour lui une vive affliction quand il perdit son épouse, la compagne fidèle et dévouée de ses bonnes œuvres ; il s'en consola cependant en songeant qu'il la retrouverait un jour dans une vie meilleure. Puis il mit ordre à ses affaires, aliéna une partie de ses biens, et en consacra le produit au soulagement des malheureux, maria sa fille et lui donna sa propre maison, en lui recommandant d'y recevoir toujours les Frères Mineurs, comme il avait fait lui-même, et enfin, libre de tout devoir et de tout souci, il alla frapper à la porte du couvent des Frères Mineurs Déchaussés de Loriana, à deux lieues de Cordoue.

Sa réputation l'y avait précédé ; aussi l'accueillit-on

à bras ouverts, avec son fils unique, âgé de sept ans seulement. Alors commença pour Frère Jean une vie d'humilité, de mépris de soi-même et du monde, d'obéissance passive, de mortifications et de prières, dont les hommes d'aujourd'hui, enfants d'un siècle impie et débauché, peuvent à peine se faire une idée. Tout d'abord il eut beaucoup à souffrir des attaques du démon, qui pressentant en lui un ennemi redoutable, essaya de l'ébranler avant qu'il ne fût solidement assis dans sa vertu et sa foi. Les tentations se prolongèrent durant toute l'année du noviciat; Jean en sortit à son honneur, avec l'aide de Dieu, et il fut admis à prononcer ses vœux.

Son premier soin fut de débarrasser son âme de tout souvenir mondain, et de chercher l'oubli dans la prière et la méditation. Il y puisa en même temps des forces pour supporter la vie austère qu'il s'imposa. Fidèle observateur de la Règle et de la sainte pauvreté, il n'avait pour tout vêtement qu'une mauvaise tunique, et marchait toujours nu-pieds. Il dormait peu, le plus souvent sur la terre nue, quelquefois sur une planche; il ne buvait que de l'eau, et sa nourriture consistait en un morceau de pain sec avec quelques racines ou quelques légumes oubliés sur la table par les Frères: « Pourvu que l'animal puisse marcher », disait-il en parlant de son propre corps, « qu'importe le reste ? »

Infatigable au travail, jusqu'à vouloir faire au couvent de Rosario le travail d'un âne que le gardien avait jugé indispensable, il allait chercher seul dans les forêts de la montagne le bois nécessaire au couvent; c'était lui qui quêtait dans les villages voisins,

bêchait et cultivait le jardin, et faisait la cuisine, toujours priant au milieu de ses occupations, se retirant dans la solitude pour méditer lorsqu'il avait quelques instants de repos.

On le nomma plusieurs fois gardien de divers couvents dans la province de Saint-Joseph et de Saint-Jean-Baptiste, où se trouvaient cependant des Pères aussi savants que vertueux. Son humilité se refusait à un tel honneur, mais on le lui imposa au nom de la sainte obéissance; forcé de s'acquitter de cette fonction, il y déploya une grande activité et une sollicitude toute paternelle à l'égard de ses subordonnés. Il fut fort attentif à faire respecter la Règle; mais comme il donnait le premier l'exemple de la soumission, comme il était plus humble que le dernier des novices, la vertu paraissait facile à ceux qu'il dirigeait. On le voyait se réserver les travaux les plus pénibles, et il tenait à honneur de recueillir les aumônes et de partager les travaux des Frères.

A table, il servait les autres religieux; puis il allait remplacer le portier au moment de la distribution du pain et de la soupe aux pauvres; il lavait la vaisselle, balayait le réfectoire et jusqu'aux cellules des religieux, toujours le sourire sur les lèvres et la joie au cœur.

Pénétré du désir d'imiter l'exemple de saint François, il observait les jeûnes que s'était autrefois imposés le glorieux patriarche d'Assise; on ne le vit jamais manger de viande, pas même lorsqu'il fut parvenu à un âge très-avancé; il passa souvent jusqu'à deux et trois jours sans prendre aucune nourriture.

A ce régime sévère, son corps s'affaiblit; son âme au

contraire devint plus forte. C'est ainsi sans doute qu'il put résister aux attaques de l'esprit malin, sans cesse renouvelées sous mille formes diverses ; c'est par là aussi qu'il mérita le précieux don de l'extase. Un mot entendu, une image du Sauveur contemplée le ravissait dans les espaces infinis et lui ouvrait les splendeurs du ciel. On le trouvait à la chapelle les yeux remplis de larmes, la figure rayonnante d'une béatitude céleste ; il y passait presque toutes ses nuits, comme s'il n'eût pas senti le besoin du sommeil.

Dans ces longues contemplations, le pieux serviteur de Dieu puisa une connaissance merveilleuse des choses de la religion, un sentiment profond des mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le désir de souffrir lui-même à l'exemple du Sauveur. De là son dessein arrêté d'aller consoler et soulager les chrétiens esclaves chez les Maures d'Afrique, et de s'offrir lui-même pour le rachat d'un prisonnier.

Il s'adressa d'abord au provincial, qui essaya vainement de le détourner de ce projet : « C'est la volonté de « Dieu », disait le saint religieux, « je le sais ; elle s'ac-« complira. Si vous me refusez la permission de partir, « je l'obtiendrai du commissaire général. N'y eût-il « qu'un chrétien à sauver, qu'un Maure à convertir, « vous ne pouvez pas me retenir ». Il se mit à apprendre l'arabe avec ardeur, et il y fit des progrès vraiment merveilleux ; mais quand il vint demander au commissaire général la permission dont il avait besoin, il n'obtint qu'une sévère réprimande en présence d'un grand nombre de Pères assemblés. Frère Jean se jeta à genoux et se mit en prières, en attendant que la pre-

mière colère du commissaire fût passée ; puis, sur son ordre, il retourna à son couvent. Le lendemain, il revint, trouva son supérieur seul dans sa cellule, et finit par le convaincre et avoir cause gagnée.

En attendant le moment de son départ, il se rendit à Séville, où il fut établi par le gardien dans la charge de frère portier et de frère quêteur. Il put ainsi rassembler des vêtements et toutes sortes de menus objets destinés aux esclaves chrétiens ; plusieurs riches personnages lui promirent même de lui fournir l'argent nécessaire au rachat d'un ou de plusieurs prisonniers.

De Séville, Frère Jean passa à Cadix, puis à Gibraltar, se rapprochant ainsi de plus en plus de cette Afrique tant désirée et qu'il ne devait pas voir. En effet, il tomba gravement malade dans cette dernière ville, et comprenant que sa dernière heure approchait, il se fit transporter à l'infirmerie du couvent. La mort ne l'effrayait pas, mais le sentiment exagéré de son indignité. « Faut-il que je sois coupable », s'écriait-il, « pour que Dieu ne m'ait pas permis de conquérir la « palme du martyre ! » Il reçut avec une tendre piété les derniers sacrements, et après avoir remis au gardien tout ce qu'il avait recueilli pour ses chers esclaves, il s'endormit dans le Seigneur le 28 octobre 1566.

FRÈRE FRANÇOIS DE CORDOUE

Frère François de Cordoue, fils du Frère Jean de Cordoue, reçut l'habit de l'Ordre à l'âge de sept ans, et se montra le fidèle imitateur des vertus de son père.

Quand il eut prononcé ses vœux, il se livra à l'étude de la philosophie et de la théologie, et ses progrès rapides promettaient un grand docteur, si Dieu n'avait abrégé sa vie. Il mourut en effet à l'âge de vingt et un ans, riche de mérites et fort regretté de ses frères qui avaient pour lui une vive affection.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

SŒUR LOUISE DE L'ASSOMPTION

CLARISSE

1636. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Le monastère de Carrion, en Castille. — Sœur Louise de l'Assomption. — Son enfance est inconnue. — Respect où la tiennent les grands de la terre. — Son humilité. — Différentes prophéties. — Sœur Louise et son ange gardien. — Merveilleux effets des croix et des médailles de Louise. — La calomnie s'attaque à elle. — Sa retraite à Valladolid. — Dieu justifie sa servante. — Enquête sur sa vie.

Quelques compagnes de la sainte Mère Claire d'Assise avaient fondé, non loin de Carrion, en Castille, dans le diocèse de Plaisance, près d'une église consacrée à la très-sainte Vierge, un monastère solitaire où les bruits du monde ne pénétraient pas. Dans les siècles qui suivirent, ce pieux asile, toujours de plus en plus peuplé, fut transféré dans l'intérieur de la ville. C'est là qu'au dix-septième siècle de l'ère chrétienne se distingua par ses vertus l'abbesse Louise de l'Assomption, sous la direction de qui les Clarisses firent de nouveaux et sensibles progrès dans les voies du Seigneur.

Les chroniques de l'Ordre ne nous donnent aucun

renseignement sur l'origine et les premières années de cette sainte fille ; elle ne nous apparaît que lorsque ses mérites éclatants et les miracles qu'elle accomplissait au nom du Seigneur l'avaient déjà rendue célèbre, non-seulement en Castille, mais dans l'Espagne entière, et pour ainsi dire dans toute la chrétienté, en l'an 1619.

A cette époque, nous la voyons fonder une église en l'honneur de sainte Claire, avec le produit des dons de Philippe III, roi d'Espagne, et d'une foule de princes et de seigneurs venus de tout le pays voisin pour lui faire honneur et pour s'entretenir avec elle sur les choses du ciel. Les généraux de l'Ordre, le Père Antoine de Trégo et le Père Bernardin de Sienne, les membres de la Sainte-Inquisition espagnole eurent souvent recours à ses lumières, et ont proclamé plusieurs fois qu'ils la regardaient comme éclairée de l'Esprit-Saint.

Au milieu des honneurs qu'on lui rendait, elle resta toujours humble et pénétrée de mépris pour elle-même. Aucune autre ne se montra plus soumise à la Règle, aucune plus adonnée à la mortification, plus désireuse de souffrances volontaires et d'épreuves. S'il faut en croire le naïf chroniqueur, elle resta trente ans sans prendre aucune nourriture ; elle vivait du pain des anges qu'elle recevait tous les jours à la sainte Table.

Dieu l'éclaira de l'esprit des prophètes et lui révéla l'avenir et les choses restées inconnues au vulgaire ; c'est ainsi qu'elle put proclamer au monde étonné la gloire du Père François d'Aribas, lecteur et conseiller de la Sainte-Inquisition, confesseur d'Anne d'Autriche, reine de France et femme de Louis XIII, plus tard

évêque d'un diocèse d'Espagne, dont le corps fut retrouvé, longtemps après sa mort, dans un parfait état de conservation.

C'est elle encore qui promit au nom du Seigneur une postérité à la même reine, dont l'union était restée infructueuse, et qui se désolait de ne pouvoir donner d'héritiers à la couronne.

Lorsque les Frères Mineurs Déchaussés obtinrent de la bienveillance du pape Grégoire XV un vicaire-général qui devait avoir sous sa direction tous les couvents réformés en Espagne et aux Indes, et les régir en dehors de l'autorité du général de l'Ordre, tous les supérieurs s'élevèrent contre la création de cette nouvelle dignité, et essayèrent d'agir sur le Souverain Pontife pour le faire revenir sur sa décision. On vit alors combien sœur Louise de l'Assomption avait à cœur les intérêts de l'Ordre et de la religion. Elle écrivit aux Pères Franciscains les plus influents, au roi d'Espagne et aux grands seigneurs castillans de nombreuses lettres, où elle laissait entendre que la dignité nouvellement créée ne devait pas durer longtemps. « Comme rien ne « serait plus triste que la désunion dans l'Ordre », disait-elle, « soyez convaincus que les Frères Mineurs « Déchaussés ne tarderont pas à reconnaître la supré- « matie du général franciscain » ; et elle suppliait Philippe III d'intercéder dans ce sens auprès du Pape. Quelques années plus tard, l'événement lui donnait raison.

Sœur Louise était en relations fréquentes et mystiques avec son ange gardien ; elle en obtenait des renseignements précieux sur l'état de l'âme de différentes personnes, sur la manière dont il fallait prier Dieu

pour les prisonniers, pour les malades, pour les possédés ; il lui servait d'intermédiaire avec le Seigneur-Dieu. Sur son conseil, elle fabriquait de petites croix de bois, sur lesquelles étaient gravés ces mots en espagnol : « Loués soient à jamais le très-saint Sacrement et « la sainte Vierge Marie ! » Ces petites croix chassaient les démons, et, en les imposant sur un malade, on le délivrait de ses souffrances. Enfin, à force de prières, elle obtint du Sauveur lui-même qu'il daignât bénir des crucifix, des chapelets, des médailles et des images, qui se répandirent dans toute la chrétienté et attirèrent sur ceux qui les possédaient les bénédictions du ciel. Le Père François Fernandez en distribua un grand nombre en France ; le Père André de Soto, confesseur de la princesse des Pays-Bas, Isabelle-Claire-Eugénie, en distribua autant en Hollande.

Ainsi, par les mérites d'une seule femme, la rosée de la miséricorde divine tombait sur le monde entier. S'étonnera-t-on après cela que le nom de Louise de l'Assomption ait été vénéré en Espagne, en Italie, en France, et qu'il ait pénétré jusque dans le royaume du Mexique, à Xumana, à Xabatoa, à Quivira, etc., etc. Quand les Pères Jean de Salas et Didace Lopez, qui baptisaient au nom du Christ dans ces contrées lointaines, guérissaient les malades, rendaient l'ouïe aux sourds et la vue aux aveugles avec les petites croix de sœur Louise, les actions de grâces du peuple montaient sans doute d'abord au Tout-Puissant ; mais quelque chose de la reconnaissance universelle se détournait sur la sainte religieuse, à la prière de qui le Seigneur dispensait ainsi ses bienfaits.

Mais ce que nous avons peine aujourd'hui à concevoir, c'est que la malignité se soit attaquée à cette glorieuse servante du Seigneur. Ceux-là mêmes qui se disaient ses amis ne craignirent pas de dire qu'elle tenait sa puissance de l'esprit malin, et qu'elle se perdait dans l'éternité pour s'entendre glorifier dans ce monde. La calomnie trouva des partisans ; l'autorité ecclésiastique elle-même s'émut, et l'on vit cette sainte femme arrachée à son monastère, et traînée à quatorze milles de là, dans un couvent des Augustines Réformées, à Valladolid, où on la jeta en prison.

Sœur Louise souffrit sans se plaindre, et Dieu lui-même se chargea de la justifier. Jamais elle n'accomplit plus de miracles que durant cette période d'épreuves, et il fallut bien, à la fin, que ses ennemis éblouis et vaincus confessassent leurs erreurs et leurs mensonges.

Elle vécut quatre ans dans le monastère de Valladolid, et bien qu'elle fût parvenue à un âge très-avancé, elle y redevint fraîche et belle, dit la chronique, comme une vierge de vingt ans. Lorsqu'on lui administra les derniers sacrements, le Seigneur Jésus lui-même apparut au-dessus de son lit, dans tout l'éclat de sa gloire ; et de sa main divine, il lui plaça sur la tête une couronne radieuse. Quelques instants après, sœur Louise prenait congé des religieuses Augustines, les remerciait de leur hospitalité, et sa belle âme montait au ciel dans un dernier élan d'amour, le 28 octobre 1636.

Une enquête sévère fut faite après sa mort par l'évêque de Valladolid : elle tourna naturellement à la

glorification de Louise. Les religieuses Augustines n'hésitèrent pas à déclarer qu'elles considéraient la pieuse Clarisse comme une sainte et une élue de Dieu ; et qu'elles n'avaient jamais contemplé ailleurs qu'en elle un si merveilleux assemblage de toutes les vertus. En conséquence, l'évêque fit placer ses restes au milieu même du chœur, dans un petit caveau ; sur la pierre qui le recouvrait se lisaient ces mots tirés des saintes Ecritures : « *Dominus illuminabit abscondita te-* « *nebrarum* », c'est-à-dire : Dieu mettra un jour en pleine lumière ce qui est encore maintenant plongé dans de profondes ténèbres.

Les miracles qui s'accomplirent dans la suite des temps, par l'intercession de sœur Louise, achevèrent de confondre ses ennemis ; on lui en attribue jusqu'à cinq cents, tous attestés par des témoins dignes de foi. L'enquête faite à ce sujet par les membres de l'Inquisition de Valladolid, a été condensée en un petit volume, d'où sont tirés les détails que nous avons reproduits. On est en instances auprès de la Cour de Rome pour la béatification de sœur Louise.

(*Ménologe franciscain.*)

VINGT-NEUVIÈME JOUR D'OCTOBRE

LA B. PAULE MONTALDI OU DE MANTOUE

CLARISSE

1518. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Les deux couvents de Mantoue. — Origine et enfance de la bienheureuse Paule. — Son entrée en religion. — Ses vertus. — Elle est nommée abbesse. — Sa mort. — Vénération dont elle est l'objet. — Sa béatification.

Le couvent de Clarisses qui fut fondé en 1238, en dehors des portes de Mantoue, et dont la bienheureuse Agnès, sœur de sainte Claire, fut la première abbesse, acquit bientôt une telle réputation de sainteté, qu'un grand nombre de jeunes filles de Mantoue y prirent le voile. Bientôt même il devint insuffisant à contenir ses pieuses habitantes, et en 1380, il fallut fonder un nouveau couvent dans l'intérieur de la ville, pour environ cent Clarisses Urbanistes. C'est dans cet asile, placé sous l'invocation de sainte Lucie, que vécut, en grande réputation de sainteté, la bienheureuse Paule Montaldi.

Paule naquit à Montaldi, près de Mantoue, de l'illustre famille des Montaldi. Dès son enfance, elle manifesta de vives dispositions à la piété ; on l'appelait la petite sainte ; tout le monde l'admirait et l'aimait : à mesure qu'elle avançait en âge, elle se sentait un dégoût de plus en plus prononcé pour les vanités du

monde ; et à quinze ans elle quitta la maison paternelle pour prendre le voile au monastère des Clarisses Urbanistes de Mantoue (1458).

Son noviciat terminé, elle prononça ses vœux à la satisfaction unanime des religieuses. Dès lors elle consacra toutes ses forces au perfectionnement de son âme ; sans cesse occupée des choses du ciel ou plongée dans de profondes extases, elle puisa dans la contemplation un ardent amour pour son Dieu, en même temps qu'un désir immense de le communiquer à d'autres. A l'exemple de la bienheureuse Osanne de Mantoue, du Tiers Ordre de Saint-Dominique, avec laquelle elle était liée d'une étroite amitié, elle passait quelquefois des semaines entières à méditer, n'interrompant sa prière intérieure que pour se donner la discipline et s'imposer les plus rudes mortifications. Toute frêle qu'elle était, elle dormait sur la terre nue, avec une pierre pour oreiller ; elle prenait à peine assez de nourriture pour soutenir ses forces.

Ses sœurs la nommèrent abbesse par trois fois, bien qu'elle s'en défendît avec énergie et se déclarât la moins digne d'un tel honneur. La suite prouva bien qu'elle avait tort ; jamais le monastère ne compta un plus grand nombre de religieuses aussi avancées dans la perfection.

Cependant la renommée de sa sainteté attirait de toutes parts auprès d'elle une foule de visiteurs, dont les uns venaient lui demander des conseils, les autres des prières, d'autres la guérison de leurs maladies. Elle mourut le 14 août 1518, dans un âge très-avancé.

Son corps, enfermé dans un cercueil précieux, fut

placé au milieu même du chœur ; les ex-voto déposés sur son tombeau attestent les miracles qu'elle a accomplis et la reconnaissance des fidèles. Le 18 août 1603, ses restes exhumés furent trouvés dans un parfait état de conservation. Enfin, le 18 août 1866, le pape Pie IX l'a déclarée bienheureuse ; sa fête se célèbre le 29 octobre.

(*Bréviaire séraphique.*)

LE FRÈRE SÉRAPHIN DE FRANCOFONTE

1616. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : La grâce agit quelquefois puissamment sur les pécheurs. — Premières années de frère Séraphin. — Sa famille. — Devenu orphelin, il oublie les bons enseignements qu'il avait reçus. — Premiers remords. — Séraphin se retire sur la solitude du Rosimanno. — Sa vie avec les ermites. — Il devient Frère Mineur. — Ses vertus et ses austérités. — Ardeur de sa dévotion. — Il repousse victorieusement le démon. — Faveurs précieuses qu'il reçoit du Sauveur. — Il guérit les malades et prédit l'avenir. — Sa dévotion à Marie. — Son départ pour Messine. — Sa dernière maladie. — Sa tranquillité en présence de la mort. — Ses funérailles. — Nouveaux miracles. — Vénération dont il est l'objet.

S'il est vrai que la plupart des saints et des bienheureux, éclairés de l'Esprit de Dieu dès leur enfance, et comblés de ses bénédictions, ont montré dès leurs plus jeunes années une âme radieuse et pure, il est arrivé aussi quelquefois que ceux dont la jeunesse avait été orageuse et qui s'étaient fait remarquer par leurs attaques violentes contre la religion, par leurs vices et même par leurs crimes, sont devenus par la suite des chrétiens modèles et des serviteurs de Dieu exemplaires. C'est à ceux-ci que s'appliquent les

paroles de l'apôtre saint Paul : « Où le mal avait été « fort, la grâce a été plus forte ».

Au nombre de ces convertis se place le Frère Séraphin de Francofonte, qui de pécheur endurci se transforma en saint par un miracle de la grâce. Il était né en 1542 à Francofonte, village du royaume de Sicile, d'une famille de cultivateurs, et avait reçu au baptême le nom de François. A peine âgé de quatre ans, il perdit son père et se trouva ainsi sous la direction exclusive de sa mère, pieuse femme qui l'éleva dans la crainte du Seigneur et lui inspira l'amour de la vertu ; malheureusement elle le quitta pour retourner à Dieu lorsqu'il n'avait encore que douze ans.

Toutefois, pendant quelques années, les bons enseignements qu'elle lui avait donnés portèrent leurs fruits ; François, recueilli par ses plus proches parents, se montrait soumis, docile et pieux ; il recherchait le silence et la solitude ; il consacrait de longues heures à prier Dieu. Mais tout à coup sa vie se transforme : il fréquente les mauvaises compagnies ; devenu fort et vigoureux, il passe son temps dans les salles d'armes et dans les tavernes ; toujours armé de pied en cap, il cherche querelle à tout le monde ; il n'a plus qu'un seul désir, celui de faire le mal ; on le redoute comme une bête fauve ; sa seule présence inspire la terreur.

Cependant le Seigneur ne le laissa pas longtemps plongé dans ces ténèbres d'impiété ; il l'avertit au contraire par mille moyens différents de renoncer à cette vie de débauches qui ne pouvait le conduire qu'à l'éternelle damnation. Des religieux qui s'intéressaient à lui le supplièrent à diverses reprises de songer au

salut de son âme, et de quitter le monde pour faire pénitence. Lui-même se sentait souvent au cœur un vague désir d'entrer en religion, puis tout à coup il se prenait à frémir en songeant aux austérités de la vie monacale, à l'humilité des Frères, à leur pauvreté, à leur misère même, et il se replongeait avec une sorte de frénésie dans son inconduite et son impiété.

Un jour, il vit un de ses amis d'enfance, à qui il demandait un léger service, s'éloigner de lui avec épouvante ; cet événement lui ouvrit les yeux, et comprenant enfin qu'il n'avait plus rien à attendre ni des hommes ni du ciel, s'il ne changeait bientôt de conduite, effrayé de l'abîme qu'il sentit ouvert sous ses pieds, il versa des torrents de larmes, et durant plusieurs jours et plusieurs nuits, il supplia Dieu d'avoir pitié de lui.

Le Père des miséricordes entendit les cris du pécheur, et ne l'abandonna pas dans l'état misérable où il gémissait ; oubliant ses iniquités passées, le Seigneur de toute bonté lui fournit le moyen de les racheter avant l'heure de sa mort. C'est ainsi qu'il lui inspira le désir d'imiter la vie austère des pieux ermites, qui pratiquaient la règle du Tiers Ordre de Saint-François dans l'évêché de Catane, sur les montagnes escarpées de Scarpello, de Rosimanno et de Giudica. A la suite du bienheureux Philippe Doucet et des saints frères Jean Bentivenga, prêtre, et Matthieu Rotolo, se signalaient par leurs vertus et leurs miracles, Natalis Ferranti, Santorus d'Arrigo, André Guasto, Caloger Rincudello, Natalis Stancanello, Vitalis de Castrogiovanni, maure d'origine, et beaucoup d'autres.

François se rendit de nuit et en secret à Francofonte, son pays natal, y déposa ses armes et tout son attirail de spadassin, donna tous ses biens à son frère, et alla prier Dieu sur le mont Rosimanno. Le démon essaya de l'arrêter en route ; mais il triompha de la tentation avec l'aide du Seigneur et parvint heureusement à son but. Il fit connaître ses intentions aux pieux ermites, qui le reçurent avec joie. Toutefois, afin de voir si sa conversion venait bien de la grâce d'en haut et n'était pas un piége de l'esprit malin, ils le soumirent à une longue épreuve de cinq mois avant de lui donner l'habit ; puis satisfaits de sa patience et de son humilité, ils le reçurent au nombre des fils de Saint-François sous le nom d'Onuphre, et le placèrent sous la direction du plus austère d'entre eux.

Le nouveau Frère remercia le Seigneur de ses bienfaits, et se mit à travailler avec ardeur au rachat de ses fautes passées. Tout d'abord il prit pour cellule la plus étroite et la moins habitable de toutes celles de la montagne ; il se couvrit d'une bure épaisse et chaussa des sandales, insuffisantes à protéger ses pieds nus contre les cailloux pointus et les ronces. Pour toute nourriture, il ne mangea que du pain avec des légumes, des fruits ou des racines ; il ne se permettait la viande qu'à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Son âme, s'épurant chaque jour, montait déjà plus sereine vers Dieu dans de puissants élans de prière et d'amour. Le souvenir de ses fautes lui devenait plus léger, parce qu'il se sentait la force de les effacer ; quelquefois même il se réjouissait d'avoir été un grand pécheur, parce qu'il y trouvait une raison de se mortifier plus

durement que ses compagnons de solitude. Il dormait trois heures à peine par nuit, sur la terre nue ou sur des broussailles ; quand il s'éveillait, il se donnait la discipline avec une rude sévérité.

La prière avait maintenant pour lui beaucoup de charmes ; chaque jour, il arrivait des premiers pour les Matines à la chapelle commune qui s'élevait au milieu de la montagne, bien qu'elle fût très-éloignée de sa cellule. Ni la pluie, ni la neige, ni les dangers d'une route à peine frayée sur le bord des précipices ne l'arrêtaient. Après Matines, il demeurait en prières jusqu'à la messe de l'aurore ; puis il se rendait à son travail, et sa besogne terminée, il méditait pendant tout le reste de la journée.

Les mortifications, les jeûnes et les veilles ne tardèrent pas à affaiblir ses forces physiques, jusqu'à le réduire à n'être plus que l'ombre de lui-même. Ses os, dit la chronique, semblaient percer sa peau ; et ses compagnons crurent devoir lui conseiller de modérer son ardeur d'austérités. Dieu lui rendit miraculeusement sa vigueur : une nuit qu'il priait devant le Saint-Sacrement de l'autel, son teint reprit tout à coup sa fraîcheur d'autrefois, et son corps l'embonpoint et la santé qu'il avait perdus.

Ainsi assuré de ne jamais faiblir, frère Onuphre continua ses macérations et ses œuvres pies. Son amour pour Jésus crucifié devenait tous les jours plus vif ; rien n'était si touchant que de le voir, aux dimanches et aux fêtes, s'approcher de la sainte Table et recevoir le pain des Anges en versant des torrents de larmes. Afin de ne pas détourner ses pensées de Dieu, il obser-

vait strictement la loi du silence, et ne parlait que par nécessité ou par esprit d'obéissance. En un mot, l'impie s'était miraculeusement métamorphosé en saint.

On comprend que le démon n'abandonna pas facilement cette proie qu'il avait longtemps regardée comme sienne. Plus d'une fois, au milieu de ses extases, le pieux Frère fut troublé par l'esprit malin, qui empruntait pour le tenter l'apparence même de l'Enfant Jésus, ou de la Vierge Marie, et qui le poursuivait partout, dans sa cellule, sur les chemins de la montagne, et jusque dans la chapelle des solitaires. Cette obsession perpétuelle épouvanta d'abord le pénitent ; il craignit d'être vaincu et de retomber dans le mal ; mais bientôt, se familiarisant avec le danger, et puisant des forces dans la prière, il se sentit robuste et inébranlable comme les chênes du Rosimanno, dont les plus violents orages parvenaient à peine à courber la cime.

Cependant le nombre des solitaires, depuis cinquante et quelques années qu'ils étaient venus s'établir sur les trois montagnes, était allé croissant rapidement : on en comptait plus de cent cinquante, tous vêtus uniformément d'une robe de bure grise, serrée à la ceinture par une corde, un capuchon sur le dos, un scapulaire sur la poitrine, aux pieds des sandales. Le provincial de l'Ordre séraphique, à qui ils obéissaient, venait les voir une fois l'an ; il les avait même autorisés à élire un supérieur, qui recevrait les nouveaux ermites et leur donnerait l'habit. Mais ayant appris par la suite que beaucoup de solitaires, après avoir habité pendant un certain temps les cellules de

la montagne, retournaient au sein du monde et s'y mariaient, le provincial leur déclara que s'ils ne consentaient pas à se consacrer pour toujours à Dieu et à prononcer des vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, l'Ordre séraphique cesserait de les regarder comme ses membres. Quelques-uns d'entre eux seulement s'y décidèrent ; les autres, libres de tout rapport avec les Frères Mineurs, se placèrent sous la direction de l'évêque et portèrent dorénavant des vêtements noirs.

Frère Onuphre fut du nombre de ceux pour qui la vie religieuse et toute à Dieu présenta plus d'attraits. Il choisit les plus austères des fils de Saint-François pour en faire ses frères en Dieu et prit, en 1588, l'habit des Frères Mineurs Récollets ou Réformés, sous le nom de frère Séraphin.

Le nouveau religieux passa son année de noviciat au couvent de Sainte-Marie de Jésus, près de Palerme, et il fut assez heureux pour se trouver sous la direction du Père Ange de Calatagirone. Préparé à la vie ascétique par trois années de retraite sur la montagne, Séraphin avança rapidement dans les voies du Seigneur. Il ne savait comment remercier Dieu de la félicité parfaite qu'il éprouvait à vivre au milieu de tant de vénérables religieux. Bientôt les sympathies et l'admiration de tous lui furent acquises ; le bienheureux Père Ange de Calatagirone lui-même reconnaissait en lui un élu de Dieu et le proposait comme modèle.

Les austérités ne l'effrayaient pas ; il en avait depuis longtemps pris l'habitude. Sa nourriture accoutumée

était du pain avec quelques fruits ; sa boisson, de l'eau ; il pratiquait rigoureusement les sept carêmes de Saint-François ; et lorsqu'il fut parvenu à un âge très-avancé, il fallut un ordre de ses supérieurs pour le décider à manger de la viande. En dehors du couvent, comme il ne voulait pas attirer sur lui l'attention, il suivait en tout l'exemple de son compagnon, même lorsque ce dernier acceptait de la charité publique de la viande et du vin.

La prière du soir récitée en commun, frère Séraphin allait prendre quelque repos ; et après un court sommeil, il passait en prières tout le reste de la nuit. Il dormait sur des planches, ses sandales aux pieds, pour ne pas perdre son temps à les mettre et à les ôter ; à peine éveillé il se donnait la discipline jusqu'au sang, et se ceignait, par esprit de mortification, d'une lourde chaîne de fer. Pendant longtemps il a porté un cilice.

Son amour de l'obéissance surprend et étonne l'imagination. Non-seulement il n'accomplissait aucun acte de la vie de chaque jour avant d'en avoir demandé la permission, non-seulement il accomplissait sur l'heure et sans récrimination tout ce qu'on lui ordonnait, mais encore, alors même qu'il agissait au nom du Seigneur, quand il guérissait des malades ou qu'il délivrait des possédés, il se croyait obligé à obtenir d'abord l'autorisation de ses supérieurs.

Frère Séraphin était l'ennemi acharné de la paresse. Quand son directeur ne lui imposait aucun travail, il allait aider ses compagnons de retraite ; les dimanches et les jours de fête, il restait enfermé dans sa cellule, à

prier ou à lire des ouvrages de piété. Il ne prononçait jamais un mot inutile ; tous ses entretiens roulaient sur les choses du ciel ou sur les prescriptions de la règle. Un jour qu'il se rendait à Palerme avec son compagnon, il parla longuement de l'utilité d'observer la règle : « Saint François », disait-il, « bénit ceux d'entre « nous qui y restent fidèles ». Comme ils revenaient au couvent, les religieux virent avec étonnement, entre Séraphin et son compagnon, un moine vêtu d'une étoffe plus sombre ; et, à la suite du récit du saint frère, personne ne douta que ce ne fût saint François, guide invisible, qui les avait accompagnés.

La dévotion de Séraphin aux souffrances de Jésus crucifié est demeurée célèbre en Sicile. C'est en mémoire de la Passion qu'il veillait jusqu'au jour devant le tabernacle, qu'il entendait et servait tous les matins plusieurs messes, qu'il versait des torrents de larmes pendant des heures entières. La très-sainte Vierge était aussi continuellement présente à sa pensée ; il récitait chaque jour plusieurs chapelets en son honneur.

Le Seigneur l'en récompensa par des miracles. Un soir qu'il priait au pied de l'autel, — ses occupations du jour ne lui avaient pas laissé le temps d'assister aux offices, — il se sentit si faible que ses genoux ne purent le porter et qu'il tomba la face contre terre. Epouvanté à l'idée qu'il serait incapable de réciter les prières prescrites, et qu'il lui faudrait manquer à la sainte obéissance, il se tourna vers un grand Christ de pierre, qui se dressait près de l'autel, la couronne d'épines sur la tête, une corde au cou, un roseau dans la main : « Seigneur », s'écria-t-il, « vous savez que

« c'est pour obéir à mes supérieurs que je n'ai pas pu « vous prier et vous louer comme de coutume, et « maintenant voici que le sommeil m'accable ; venez à « l'aide de votre serviteur qui ne désire autre chose « que vous bénir ». Alors, Jésus, faisant entendre sa voix, lui dit : « Mon frère, pourquoi pleures-tu et pour- « quoi gémis-tu ? Ne vois-tu pas combien j'ai souffert « par amour pour toi ? » On ne saurait dire dans quelle confusion cette voix divine jeta le frère Séraphin ; il demanda pardon de ses plaintes au Seigneur, et se sentant subitement réconforté et consolé, il resta en prières tout le reste de la nuit. Cet *Ecce-Homo*, qui adressa aussi la parole à un autre pieux serviteur de Dieu, le frère Innocent de Cluse, est encore vénéré dans une chapelle de Palerme ; tous les vendredis, une grande foule de pèlerins viennent s'agenouiller à ses pieds et invoquer les bénédictions du Sauveur.

Frère Séraphin reçut aussi de Dieu le don des miracles : il chassait les démons, prédisait l'avenir, lisait dans les cœurs et guérissait les malades.

Un novice voulait retourner au monde, parce que, disait-il, il ne pouvait trouver au couvent une nourriture suffisante ; il vint prendre congé du frère Séraphin : « Malheureux », s'écria le saint religieux, « ne vois-tu « pas que Satan s'acharne sur toi ? Va prier, et Dieu « t'éclairera ». Le novice pria, et il se sentit aussitôt délivré de la tentation.

Un jour qu'il se rendait à Marineo avec le frère Innocent de Cluse et un autre Père franciscain, il vit venir à lui une femme qui le supplia de prier pour son fils, paralysé depuis six mois et souffrant d'atroces

douleurs. Il prononça ces paroles de David : « La droite « du Seigneur m'a rendu mes forces ; la droite du Sei- « gneur m'a relevé ; je ne mourrai pas, je vivrai et je « chanterai les œuvres du Seigneur » ; et aussitôt le jeune homme se leva et se mit à marcher.

Un médecin de Bivona, qui gémissait à Palerme d'une paralysie prolongée pendant cinq mois, se fit porter au couvent pour implorer le secours du frère Innocent de Cluse. En l'absence de ce saint religieux, le gardien lui conseilla de s'adresser au frère Séraphin ; il le fit, mais presque malgré lui ; car il ne le connaissait que fort peu : « Bien que vous n'ayez pas la foi », lui dit le saint religieux, « il suffit que je l'aie pour « vous guérir », et en effet, il le délivra sur-le-champ de ses douleurs, en prononçant les paroles du saint apôtre Pierre aux boiteux de Jérusalem : « Au nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi et marche ».

Trop longue serait la liste des guérisons miraculeuses dues à l'intercession de Séraphin ; son action bienfaisante se manifesta dans toute la Sicile, à Palerme, à Messine, à Giuliana, à Piazza, à Bifera. Béatrix Salviata, Pierre Paliaro, Cassandre Camastra, baronne de Bifera, des paralytiques, des boiteux, des muets et autres eurent recours à lui et s'en retournèrent guéris et louant le Seigneur.

Pour lui, plus humble à mesure qu'on lui témoignait plus de respect, il reportait à la très-sainte Vierge tout l'honneur des miracles qu'il accomplissait. C'est ainsi que, lorsqu'il habitait au couvent de Sainte-Marie de Jésus, en dehors de Palerme, il envoya les malades qui venaient le visiter, implorer l'intercession de Marie,

dans l'église, devant la statue de Notre-Dame ; puis il les frottait avec l'huile de la lampe du sanctuaire, et les renvoyait guéris dans leur maison.

En 1614, le bienheureux frère Séraphin fut envoyé avec quelques religieux pour organiser le nouveau couvent de Messine. C'est là qu'il devait mourir ; ses austérités, toujours aussi rudes qu'aux premiers temps, avaient fait germer en lui toutes sortes de maladies qui se développèrent presque toutes à la fois. Puis, comme si ce n'était pas assez des souffrances physiques, le démon recommença contre ce vieil athlète de la foi ses attaques furieuses et si souvent renouvelées. Séraphin ne se laissa pas abattre : « J'ai « souvent demandé à Dieu », disait-il, « une mort dou« loureuse et qui rachetât un peu les fautes de ma vie ; « il me l'accorde : que son saint nom soit béni ! »

Et au milieu des souffrances, il gardait une admirable sérénité d'âme, consolant les uns, exhortant les autres. Quand le danger s'accrut, il rassembla autour de lui tous les religieux, et à genoux, la corde au cou, les yeux pleins de larmes, il leur demanda pardon du mauvais exemple qu'il leur avait donné : « J'ai été un « grand pécheur », répétait-il souvent, « et ce n'est pas « à moi qu'il faut attribuer les miracles que j'ai pu « accomplir, mais aux fortes paroles des Saintes Ecri« tures, que je prononçais en invoquant le nom du « Seigneur. Soyez fidèles à la règle, pratiquez-la dans « toutes ses prescriptions ; c'est le seul moyen d'être « agréables à Dieu et d'attirer sur vous ses bénédic« tions ».

Un peu après, toujours à genoux sur la terre, il

reçut les derniers sacrements et attendit la mort le sourire sur les lèvres. L'archevêque de Messine et d'autres grands personnages, qui étaient présents, s'étonnaient de sa tranquillité, et faisaient remarquer que des saints mêmes avaient montré quelque terreur au moment de passer dans l'éternité : « Je n'ai pas « servi Dieu par désir du ciel, ni par crainte de l'en- « fer », répondit le pieux Frère, « mais seulement par « amour ; et bien que je connaisse mes fautes, je n'ai « aucune raison de craindre le courroux du Seigneur ».

Il adressa encore quelques exhortations aux religieux, leur annonça la fin prochaine de leur réforme, et mourut le 29 octobre 1616. Il était âgé de soixante-quatorze ans ; il avait vécu dix ans dans les solitudes du Rosimanno, et portait l'habit de l'Ordre depuis vingt-huit ans. Une grande foule de peuple vint honorer ses restes, baiser ses pieds et ses mains, couper des morceaux de ses vêtements. Son corps conserva la couleur et l'apparence de la vie, jusqu'au moment où on l'ensevelit.

En 1661, on l'exhuma pour lui donner une place d'honneur dans la chapelle. Son cercueil fut scellé dans le mur, et sur la plaque de marbre qui le couvrait, une inscription rappela sa vie et ses vertus.

Des miracles éclatèrent encore après sa mort ; son manteau, sa corde, les objets qu'il avait possédés, guérirent les malades qui les touchèrent ; il est encore vénéré aujourd'hui dans toute la Sicile.

(*Chron. de la prov. réformée de Sicile.*)

Le premier couvent que l'Ordre Séraphique a pos-

sédé à Messine a été illustré par un grand nombre de pieux personnages, célèbres par les miracles qu'ils ont accomplis pendant leur vie et après leur mort. Il faut citer entre autres le bienheureux Simon Aymoni, dont la tête est conservée dans une châsse au couvent de Piazza, et le bienheureux Eloi, qui mérita de contempler, au moment de sa mort, Jésus, le Sauveur des hommes, dans sa splendeur éternelle.

(WADDING.)

TRENTIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE BIENHEUREUX LIBÉRAT DE LAURE

1260. — Pape : Alexandre IV. — Roi de France : Saint Louis.

SOMMAIRE : Origine du bienheureux Libérat. — Sa pieuse enfance. — Il prend l'habit de l'Ordre. — Ses vertus extraordinaires. — Il a le don de l'extase. — Sa mort.

Libérat de Laure appartenait à la noble famille des comtes de Brufort ou Brunfort ; il naquit dans le pays des Marches, au commencement du treizième siècle.

Jeune encore, il se montra disposé à suivre les inspirations de l'Esprit-Saint ; le monde n'avait pour lui que peu d'attraits ; il en eût volontiers sacrifié tous les trésors pour plaire au Seigneur. Il songea de bonne heure à entrer dans un couvent de Frères Mineurs, dont la vie austère et la grande réputation de sainteté exerçaient sur lui une attraction invincible. C'est dans

un petit couvent perdu au milieu des bois et fondé par un compagnon de saint François, nommé Suffiano, non loin du château de Brufort, qu'il prit l'habit.

Ses vertus le firent bientôt élever à la dignité sacerdotale, en même temps qu'elles lui valurent l'affection de ses frères ; comme il était le plus élevé par la naissance, il se montra le plus humble et le plus soumis, le plus ami du silence et de la solitude. Il se retirait souvent dans les bois pour y méditer plus à l'aise ; il n'ouvrait la bouche que pour parler de Dieu et des choses du ciel. « Il ne vivait pas en homme », dit son biographe, « mais en ange : la terre n'occupait jamais « sa pensée ». On le trouvait souvent perdu dans de sublimes extases ; et quand il revenait à lui, il demeurait quelquefois, pendant plusieurs heures, comme transfiguré par le merveilleux spectacle qu'il venait de contempler.

Sa vie fut courte ; mais on peut dire qu'en peu d'années il a rempli une longue carrière ; il passait ses nuits à prier. Le feu de l'amour divin le consuma ; les austérités auxquelles il se livrait abrégèrent ses jours, et déterminèrent une grave maladie qui le conduisit au tombeau. Il parlait encore, avec ses frères, de l'éternité bienheureuse promise par Dieu à ses serviteurs, quand il s'endormit dans le sein du Seigneur, vers l'an 1260.

Son corps fut transporté à Brufort, qui prit quelque temps après le nom de *San-Liberato*. C'est là aussi que reposent les restes des bienheureux Humble et Pacifique, tous deux également de l'Ordre de Saint-François. Le bienheureux Libérat y est en grande vénéra-

tion à cause des miracles qu'il a accomplis pendant sa vie et après sa mort.

(*Bréviaire séraphique de Rome.*)

LE PÈRE JEAN CALERO, MARTYR

1541. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Le couvent d'Izatlan. — Le Père Jean Calero. — Révolte des Indiens. — Le Père Jean essaie de les ramener à Dieu. — Comment il est accueilli. — Son martyre et celui de ses compagnons.

Le couvent d'Izatlan, fondé au commencement des missions des Indes Occidentales, et placé sous l'invocation de l'Immaculée-Conception, dans le royaume de Xalisco, où se forma plus tard la province séraphique de Saint-Pierre et Saint-Paul, a, en peu de temps, fourni une abondante moisson de martyrs.

Le plus ancien d'entre eux est le Père Jean Calero, espagnol d'origine, qui fit partie d'une des premières missions, et travailla, pour une large part, à la conversion des infidèles. On sait peu de choses sur les différentes péripéties de sa vie apostolique ; mais ce qu'on en connaît, et le courage avec lequel il est mort, permettent de suppléer à ce qui manque.

Les Indiens, après avoir été convertis par nos religieux et s'être soumis aux Espagnols, avaient tout à coup secoué le double joug du catholicisme et de la domination étrangère, et s'étaient retirés sur les hautes montagnes de Techila, où ils élevaient de nouveaux temples à leurs anciennes idoles. A cette nouvelle, le Père Jean fut douloureusement ému ; il son-

gea avec terreur à l'éternité malheureuse qui attendait ces chrétiens apostats, et n'eut plus qu'une seule pensée : les arracher au péril. Il alla s'agenouiller au pied des autels, supplia le Seigneur de favoriser son entreprise, et la Vierge Marie d'intercéder pour lui ; puis il demanda au gardien l'autorisation de se mettre à l'œuvre et sa bénédiction, et, fortifié par le pain des anges, il partit pour la montagne.

Il y arriva sans encombre et y fut reçu presque à bras ouverts, et comme un visiteur longtemps attendu. Quand il vit tous les Indiens réunis autour de lui, il commença à leur parler en termes énergiques de la honte de leur rébellion et de leur apostasie ; il leur reprocha leur ingratitude à l'égard de Dieu fait homme pour les sauver ; il les menaça du courroux du Seigneur et des flammes éternelles de l'enfer. Mais leurs cœurs étaient déjà endurcis dans le mal, et le sermon du Père Jean ne servit qu'à exciter leur fureur ; ils poussèrent des cris et des vociférations contre lui, et lui donnèrent à comprendre, que s'il ne s'éloignait pas au plus vite, il lui arriverait malheur.

Le Père Jean prononça encore quelques paroles qui se perdirent dans le tumulte ; puis voyant que les Indiens fermaient les oreilles à la vérité, il partit en gémissant sur leur aveuglement. A peine avait-il fait quelques pas, qu'une femme, ou plutôt une furie, excita la tribu contre lui, comme autrefois Jézabel anima la colère d'Achab contre Naboth, et Hérodiade celle d'Hérode contre saint Jean-Baptiste. Elle leur reprocha d'oublier le souvenir de leurs ancêtres, et de rester sourds à la voix du sang : « Entendez-vous ? »

s'écriait-elle, « entendez-vous? nos pères crient vers « nous; ils nous demandent de leur offrir cet impur en « sacrifice ! » Aussitôt les Indiens bondissent, ils ont bientôt entouré le saint confesseur, qui, comprenant que sa fin était venue, se mit à genoux pour recevoir la mort. Les barbares lui coupèrent la tête et mutilèrent son cadavre (1541).

Le glorieux martyr avait emmené avec lui quatre jeunes Indiens qui servaient la messe tour à tour. Le plus âgé, nommé François, voyant les sauvages se précipiter sur eux, prit la fuite et courut prévenir les Frères Mineurs de ce qui se passait; les trois autres ne voulurent pas quitter le bon religieux qui les avait baptisés et instruits des vérités de la foi; ils furent frappés en même temps que lui et recueillirent comme lui la couronne des martyrs.

Les barbares dépouillèrent le Père Jean de ses vêtements et le laissèrent nu sur la route. Sept jours plus tard, les Espagnols trouvèrent son corps parfaitement conservé et aussi sain qu'au moment de sa mort, mais sans une seule goutte de sang; les trois autres cadavres avaient été mangés par les bêtes. Le glorieux martyr, revêtu des ornements sacerdotaux, fut transporté à Izatlan, et enseveli avec pompe dans l'église de l'Ordre.

Quelques mois après, le Père François Laurent put reprendre aux Indiens la tunique du martyr et la rapporter au couvent d'Izatlan.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE ANTOINE DE CUELLAR

MARTYR

Le Père Antoine de Cuellar, qui naquit aussi en Espagne et prononça ses vœux dans la province de Saint-Jacques, était gardien du couvent d'Izatlan lorsque le Père Jean Calero tomba sous les coups des Indiens. C'était un religieux de grande vertu, un ardent propagateur de la foi, en même temps qu'un chrétien dévoué au salut du prochain. Dieu lui avait accordé le don de l'éloquence et de la persuasion.

Il parcourut dans sa longue vie d'immenses étendues de pays, convertit les Indiens par milliers, et remplaça partout les temples des faux dieux par des églises, et les idoles par des crucifix. Il venait d'entreprendre la conversion des Chichimèques d'Améca, lorsqu'arriva la mort du Père Jean Calero. Il se mit en route néanmoins, et rencontrant sur son chemin l'un des caciques de la tribu des Calcaniens, il lui reprocha amèrement l'horreur de sa conduite. Le chef sauvage, irrité, ordonna à ses Indiens de le mettre à mort. Aussitôt le saint religieux, saisi et enchaîné, est traîné jusque dans la vallée d'Izatlan, et percé de coups, presque sous les yeux des sentinelles espagnoles. Le lendemain, on recueillit son cadavre et on l'ensevelit pieusement dans l'église d'Izatlan.

(Daze.)

SŒUR ÉLISABETH VEREYK

CLARISSE, EN HOLLANDE

1568. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Vertus éclatantes de sœur Elisabeth. — Son affection pour ses compagnes. — Comment elle en est récompensée. — Elle est nommée abbesse. — Elle entoure ses sœurs de soins maternels. — Bénédictions du Seigneur sur son monastère. — Sa mort. — Vision d'une religieuse. — Regrets laissés par Elisabeth.

Elisabeth Vereyk prit le voile des Clarisses, à Anvers, en 1492. Son premier directeur, le bienheureux Père Théodore de Munster, fut son guide et lui facilita, par ses doctes leçons, le chemin de la perfection. Sa vie fut une pratique non interrompue de toutes les vertus, et une union mystique presque continuelle avec le céleste Fiancé des Vierges.

En dehors de la prière et des méditations, sœur Elisabeth se faisait la servante des anciennes religieuses, pour qui elle montrait des attentions toutes filiales. Elle en fut récompensée à plusieurs reprises ; un jour entre autres, l'âme d'une Clarisse, récemment morte dans un âge très-avancé, et qui avait été entourée des soins d'Elisabeth, lui apparut, la remercia au nom du Seigneur et l'assura que sa conduite était très-agréable à Dieu.

En effet, qu'est-ce qui peut plaire au Dieu de miséricorde sinon la charité ? et la sainte fille était tout charité. « J'aime tout le monde », disait-elle quelquefois ; « je prie pour mes ennemis comme pour moi ; car

« autrement quel mérite aurais-je à n'aimer que ceux « qui m'aiment? »

L'affection de ses sœurs ne fit pas défaut à cette bonne âme; elle fut élue abbesse à l'unanimité, en 1530. Tous les trésors de charité que renfermait son cœur se répandirent alors au dehors; elle vivait pour ainsi dire de la vie de chacune des religieuses, prenant part à leurs joies comme à leurs peines, pleurant lorsqu'elles gémissaient, et se refusant tout repos avant d'avoir consolé celles qui étaient dans l'affliction. Elle était pour elles comme une Providence terrestre, dispensatrice des grâces que la Providence divine répandait largement sur cette sainte maison.

Sous sa direction, l'harmonie la plus parfaite régnait dans le monastère; comme chacune avait confiance dans l'abbesse, nulle n'intriguait pour la remplacer. Comment se plaindre, d'ailleurs, d'une mère qui guérissait ses filles malades ou souffrantes, en faisant sur elles un signe de croix? qui lisait dans les cœurs, qui prédisait l'avenir? Pendant trente-huit ans qu'elle exerça ses fonctions, elle n'eut presque jamais de punitions à infliger, presque pas de réprimandes à adresser, même aux plus jeunes religieuses.

Aussi ce fut un deuil universel quand elle tomba malade d'une pleurésie qui devait l'emporter au tombeau. Quelques jours avant sa mort, une Clarisse vit en songe un arbre magnifique, sur lequel voltigeaient des oiseaux au blanc plumage, s'élever majestueusement vers le ciel. L'arbre, c'était le monastère; les oiseaux blancs, l'abbesse, la coadjutrice et plusieurs vénérables sœurs qui allaient retourner à Dieu. L'abbesse

mourut la première, dans un âge très-avancé, le 30 octobre 1568 ; il y avait soixante-seize ans qu'elle portait le voilé. On l'ensevelit dans le chapitre, au milieu des larmes de toutes les religieuses. Sœur Aurélie Steylaert, qui lui succéda dans les fonctions d'abbesse, eut le bonheur de la contempler, quelques jours plus tard, au sein de la gloire éternelle.

SŒUR ANNE VOLKAERS, CLARISSE

1549. — Pape : Paul III. — Roi de France : Henri II.

Sœur Anne Volkaers est l'une des religieuses qui eurent le bonheur de vivre sous la direction d'Elisabeth : elle remplissait au monastère les fonctions d'infirmière.

Pendant vingt-six ans, cette pieuse fille soigna les malades avec un dévouement à toute épreuve, et une douceur telle qu'on ne l'entendit jamais pousser une plainte ni une récrimination. Toujours occupée des autres, elle ne songeait pas à attirer sur elle les bénédictions du ciel ; toutes ses prières avaient pour objet ses chères malades.

Quand elle fut sur le point de mourir, elle demanda à l'abbesse qui était présente de faire enlever les oreillers qui soutenaient sa tête : « Jésus, mon Sau« veur », disait-elle, « n'en avait point sur sa croix ». Quelques instants après, on l'entendit murmurer : « Sors de ta prison, mon âme, sors de ta prison, et « vole vers l'éternel objet de ton amour. Mon père, je

« remets mon âme entre vos mains! » et elle expira le 19 février 1549.

SŒUR CATHERINE SOLAÈS, CLARISSE

Voici venir encore une autre fille en Dieu d'Elisabeth, sœur Catherine Solaès, qui reçut le voile de ses mains, et fit des progrès rapides dans les voies du Seigneur, grâce à ses leçons salutaires et à ses exemples.

Sœur Catherine ne passa que quelques années au monastère ; mais dans ce court espace de temps, elle approcha presque de la perfection religieuse. C'est surtout par sa dévotion aux souffrances du Sauveur qu'elle mérita les bénédictions de Dieu. Jésus crucifié lui apparut plusieurs fois, notamment à l'heure de sa mort ; la sainte fille lui remit son âme entre les mains, et s'endormit paisiblement dans l'éternité.

SŒUR REINE INHOF, CLARISSE

Sœur Reine Inhof fut la coadjutrice de l'abbesse Elisabeth, et elle la suivit de près au tombeau, car elle mourut le lendemain même de sa mort, le 31 octobre 1568, à l'âge de soixante-seize ans.

Pendant les cinquante-six années qu'elle passa au monastère, elle se montra une religieuse fidèle à ses devoirs, puis une supérieure dévouée aux intérêts de son couvent. Sous le rapport du caractère, c'était une

seconde Elisabeth : même douceur, même humilité, même patience. Comme elle, Reine donnait l'exemple de la charité chrétienne et de la constance dans l'épreuve. Presque toujours en prières, elle fut souvent ravie en extase, loin des bruits de la terre, dans les espaces éthérés. Le Sauveur lui-même vint recueillir son dernier souffle à son lit de mort.

SŒURS ÉLISABETH ET ANTONIA DALUM

Ces deux sœurs selon la nature, qui devinrent également des sœurs en Dieu, entrées au monastère le même jour, moururent aussi presque en même temps. Modèle vivant d'austérités et de pauvreté religieuse, la plus jeune, pendant les quarante-cinq années qu'elle passa au monastère, ne mit jamais une robe neuve ; elle s'habillait avec les vêtements abandonnés par ses compagnes. On la voyait dormir sur le pavé, marcher nu-pieds, se donner la discipline. Elle réclamait pour elle-même les travaux les plus pénibles et se montrait toujours prête à soulager ses sœurs moins robustes. Elle prédit à son aînée qu'elles reposeraient toutes deux ensemble dans le Seigneur ; en effet, un mois après sa mort, sa sœur la suivit au tombeau.

SŒUR JUDOCA VAN DER WEERDEN

1530. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

Sœur Judoca van der Weerden exerça les fonctions d'abbesse au monastère d'Anvers, vers le commencement du seizième siècle, quelques années après l'institution de la réforme.

Son action sur les religieuses fut efficace, grâce aux bons conseils qu'elle reçut du Père Théodoric de Munster, un saint homme qui, à sa prière, vint souvent prêcher dans la chapelle des Clarisses. Marguerite d'Autriche, fille unique de l'empereur Maximilien Ier, et régente des Pays-Bas au nom de son neveu Charles-Quint, lui témoigna beaucoup d'affection et, par amour pour elle, combla son monastère de bienfaits. Aussi les religieuses y affluèrent-elles de toutes parts ; on vit jusqu'à cinq ou six jeunes filles nobles y prendre le voile le même jour.

Sœur Judoca mourut saintement vers l'an 1530 : elle avait exercé vingt-quatre ans la dignité d'abbesse.

SŒUR CATHERINE VAN PULLE

Le monastère des Clarisses de Louvain a, comme celui d'Anvers, abrité dans ses murs un grand nombre de saintes filles. L'une des plus connues est la sœur Catherine van Pulle, qui naquit d'une noble famille à

Louvain, au commencement du seizième siècle. C'était une religieuse humble et simple de cœur, prenant plaisir aux travaux les moins agréables ; elle remplit longtemps l'office de cuisinière : « Ma cuisine », disait-elle, « c'est mon petit paradis ».

Quand elle le quitta pour le paradis des élus, un prodige s'accomplit en sa faveur. Trois jours avant sa mort, on vit voltiger au-dessus de son lit une colombe blanche qui ne disparut que lorsque l'âme de la sainte fille eut pris son essor vers le ciel.

SŒUR ANNE BOGAERTS

Sœur Anne Bogaerts naquit à Turnhout ; elle est célèbre par ses longues extases et son amour insatiable pour le fiancé des vierges. Un seul mot entendu la transportait hors du monde et hors d'elle-même dans les espaces célestes ; elle ne voyait plus rien de ce qui se passait autour d'elle, mais sa figure resplendissait d'une joie sans mélange ; elle contemple maintenant dans le ciel le Seigneur qu'elle a tant de fois vu face à face en ce monde.

SŒURS JACOBA, ÉGIDIE, SOPHIE
ET THÉODORA

1619. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Quatre sœurs pieuses. — Elles demandent le voile en même temps. — Théodora n'est acceptée au couvent qu'un an après ses sœurs. — Ses vertus et ses extases. — Sa mort.

Vers la fin du seizième siècle, Dieu appela miraculeusement dans l'Ordre de Sainte-Claire quatre sœurs, filles du chancelier de la Frise, Jacoba, Egidie, Sophie et Théodora. Elevées très-chrétiennement par leurs parents, elles conçurent de bonne heure un dégoût profond pour les vanités du monde et firent vœu de se consacrer au Seigneur.

Ce fut un beau spectacle, lorsque, le même jour, elles vinrent toutes les quatre ensemble, frapper à la porte du monastère des Clarisses et demander le voile. L'abbesse vit dans cet accord un effet de la grâce, et bien qu'elle comprît que les parents des pieuses filles montreraient du mécontentement, elle n'hésita pas à les garder auprès d'elle. Les princes des Pays-Bas, Albert et Isabelle, les aidèrent dans leur sainte entreprise et emportèrent d'assaut le consentement du chancelier. Théodora seule, qui était un peu sourde, ne fut pas reçue parmi les Clarisses en même temps que ses sœurs.

Rentrée dans le monde malgré elle, elle repoussa les prétendants qui, séduits par sa beauté, vinrent lui de-

mander sa main ; elle passa ses jours et ses nuits à supplier Dieu de lui permettre de rejoindre ses sœurs. Enfin elle entendit une voix lui dire : « Retourne encore « au monastère, et tu obtiendras ce que tu désires ». Elle obéit et reçut le voile le jour même où ses sœurs prononçaient leurs vœux.

Devenue professe, Théodora les devança bientôt dans les voies de Dieu. C'était une religieuse aveuglément soumise à ses supérieures, qui pour elle étaient les représentantes du Seigneur lui-même. Silencieuse et amie de la solitude, elle se retirait dans sa cellule pour méditer et pour se plonger dans de sublimes extases. Elle demeurait des nuits entières à s'entretenir avec les puissances célestes visibles à ses yeux seuls, et qui lui révélaient l'avenir. C'est ainsi qu'elle put annoncer les malheurs inouïs dont la Hollande allait être la victime, les guerres civiles et les invasions étrangères.

Elle mourut saintement, le 5 mars 1619 ; il y avait dix-sept ans qu'elle portait le voile. Sa vie a été écrite en latin, à la demande du prince Albert et de la princesse Isabelle.

SŒUR CLAIRE DE HAARLEM

Avant le triomphe de l'hérésie protestante en Hollande , l'Ordre de Sainte-Claire avait déjà compté nombre de saintes religieuses dont il nous faut faire ici mention.

Sœur Claire, qui naquit à Haarlem, distribua aux malheureux des richesses considérables, pour vivre

dans la pauvreté, à l'exemple du Sauveur. Entrée en religion, elle fut pour ses compagnes un exemple d'humilité : elle observait strictement ses vœux, portait les robes abandonnées par ses sœurs, pratiquait les jeûnes et les veilles, soignait les malades. On l'éleva à la dignité d'abbesse ; son caractère n'en fut pas changé, ou plutôt, elle y acquit encore plus de perfection.

Dieu accomplit en sa faveur un miracle, qui est le plus sûr garant de ses mérites. Durant une famine, le pain manquait au monastère ; et l'on n'avait pas d'argent pour en acheter. Les sœurs commençaient à se lamenter ; mais l'abbesse Claire eut recours à Dieu ; elle vint se mettre à genoux devant l'autel, et supplia le Seigneur de ne pas abandonner ses filles. Sa prière était à peine terminée, qu'on apportait de la ville voisine un sac de pain vraiment inépuisable ; car il dura aussi longtemps que la famine elle-même.

Sœur Claire mourut saintement ; après sa mort, elle apparut à une religieuse pour lui demander des prières. Elle lui apprit qu'elle serait entrée immédiatement dans la gloire éternelle, sans passer par le purgatoire, si elle n'avait pas accepté les fonctions d'abbesse ; il fallait que la communauté s'approchât deux fois de la sainte table pour l'en délivrer : « Ma fille », ajouta-t-elle en terminant, « combats vigoureusement et sans « relâche ; si l'on pouvait savoir sur la terre de quelle « immense félicité on jouira éternellement pour « quelques minutes de souffrances, il ne serait personne « qui ne consentît à mourir, s'il le fallait, sept fois dans « un jour ».

SŒUR MECHTILDE, CLARISSE

On ne connaît ni le nom de famille, ni le pays de sœur Mechtilde ; elle était toutefois d'origine noble. Quoiqu'elle vît s'ouvrir devant elle un splendide avenir, elle renonça de bonne heure au monde, pour prendre le voile des Fiancées du Christ.

Ce qui faisait remarquer cette pieuse fille entre toutes les autres, c'était sa tristesse. Le regard toujours fixé à terre, la figure mélancolique et la tête penchée, elle semblait porter la peine de toutes les fautes et de tous les péchés des hommes. Jamais on ne la vit sourire. Ses prières avaient spécialement pour objet la conversion des pécheresses ; elle fut assez heureuse pour être quelquefois exaucée. Elle s'est endormie dans le Seigneur après une vie courte, mais remplie de bonnes œuvres.

SŒUR MARIE, CLARISSE

Sœur Marie, née en Hollande, prit le voile des filles de Sainte-Claire dans un monastère dont le nom est demeuré inconnu. Les premières années de sa vie religieuse furent sujettes à de terribles tentations, qui la faisaient souffrir au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Les sœurs, s'imaginant voir en elle une réprouvée, la fuyaient et l'évitaient avec soin, malgré sa douceur et l'affection qu'elle leur témoignait.

Mais Dieu manifesta enfin ses mérites. Un religieux qui demandait depuis longtemps au Seigneur de lui révéler les moyens de s'approcher de la perfection, reçut l'Ordre d'aller consulter les Clarisses du monastère où habitait sœur Marie. Toutes, depuis l'abbesse jusqu'à la dernière novice, déclarèrent n'avoir reçu aucune communication céleste ayant rapport au religieux ; seule, sœur Marie, interrogée la dernière, répondit sans hésitation et annonça les volontés du Seigneur. Le Père s'y soumit et avança rapidement dans les voies de Dieu ; il proclama souvent que s'il faisait son salut, il le devrait aux vertus trop longtemps ignorées de sœur Marie.

Cette sainte servante du Christ, éclairée de l'esprit de prophétie, annonça l'invasion des Gueux et les souffrances de l'Eglise catholique en Hollande. Elle en fut l'une des premières victimes ; car elle dut fuir devant la persécution, et, depuis lors, elle vécut misérablement, jusqu'au jour où il plut à Dieu de la rappeler à lui.

VISION D'UNE CLARISSE D'AMSTERDAM

Dieu a voulu révéler à une Clarisse, au couvent d'Amsterdam, la gloire éclatante réservée à celles d'entre elles qui avaient souffert de la persécution des Gueux. Malade et forcée de rester au monastère, pendant que ses sœurs fuyaient de tous côtés, avec quelques autres religieuses infirmes, une Clarisse de Ter-Gauw ou Gonda, gémissait en pensant qu'elle ne reverrait

plus ni sa ville natale, ni ses parents, ni ses compagnes. Tout à coup elle fut ravie en extase et emportée par les anges ; puis une belle vierge la prit par la main, et la conduisant par des chemins inconnus aux mortels, elle lui montra de loin les peines endurées par les âmes du purgatoire. De là, elle franchit les portes du paradis ; elle contempla les chœurs des bienheureux, celui des Clarisses, dont les visages transfigurés resplendissaient d'un éclat plus ou moins pur, selon qu'elles s'étaient plus ou moins approchées de la perfection ; plus haut encore et plus près du trône de Dieu, d'autres Clarisses, celles qui avaient souffert, pour la foi, l'exil, les privations, les mauvais traitements, la mort même.

Durant douze heures entières, la malade contempla ce merveilleux spectacle ; elle restait si étrangère à ce qui se passait autour d'elle, qu'on la crut mourante et qu'on lui administra les saintes huiles. Quand elle reprit l'usage de ses sens, elle courut à ses compagnes d'exil : « Mes sœurs, mes sœurs », leur cria-t-elle, « réjouissons-nous de souffrir pour l'amour de Dieu », et elle leur raconta sa vision.

Ceci arriva vers 1575, dans le temps où les Clarisses de Ter-Gauw s'étaient réfugiées à Amsterdam. Elles l'écrivirent aussitôt aux Clarisses d'Anvers, où se trouvaient à la même époque beaucoup de fugitives, pour les fortifier au milieu de leurs épreuves.

(*Archives du monastère des Clarisses d'Anvers.*)

LE BIENHEUREUX ANGE D'ACRI

MINEUR CAPUCIN

1739. — Pape : Clément XII. — Roi de France : Louis XV.

Ce saint religieux dut le jour à des parents qui ne possédaient pas les biens de la terre, mais qui étaient riches en vertus. Il vint au monde le 19 octobre 1669, à Acri, lieu populeux de la Calabre Citérieure, dans le royaume de Naples. Son père s'appelait François Falcone, sa mère Diane Enrico, et lui reçut au baptême les noms de Luc-Antoine. Admis à la confirmation dès l'âge de cinq ans, il donna dès lors des indices de la sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Obéissant au moindre signe de la volonté de ses parents, il n'avait pas d'autre volonté que la leur. Etranger aux divertissements de l'enfance, il trouvait son plaisir à s'agenouiller devant une image de la sainte Vierge. Tout le temps qu'il n'employait pas à l'étude, il le passait à la maison, soit à dresser des autels qu'il ornait de fleurs, soit à entendre des discours de piété qu'il écoutait avec un saint empressement. Il eut, dans sa première jeunesse, le bonheur d'avoir pour maître un pieux prédicateur capucin, nommé le Père Antoine d'Olivadi, qui annonçait la parole de Dieu à Acri, et qui lui apprit, entre autres pratiques de dévotion, la manière de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ, et d'approcher dignement, soit du tribunal de la pénitence, soit de la table sainte. Fidèle à suivre les conseils de

son guide spirituel, le vertueux jeune homme passait jusque deux et trois heures de suite dans la contemplation des souffrances du Sauveur; il communiait tous les jours de fêtes, et pour se préparer à célébrer plus dignement celles de la sainte Vierge, il jeûnait la veille au pain et à l'eau, préludant ainsi la vie austère qu'il devait mener dans la suite.

Lorsque Luc-Antoine eut atteint sa dix-huitième année, il songea sérieusement à quitter le monde et à embrasser l'état religieux. L'Ordre qu'il choisit fut celui des Capucins. Avant d'exécuter son dessein, il prit l'habitude de passer une partie de la journée dans l'église du couvent des Capucins d'Acri, et lorsqu'il ne pouvait y aller pendant le jour, il se rendait de nuit à la porte de la même église. Ayant employé quelque temps à connaître les observances de l'institut qu'il avait dessein d'embrasser, il se présenta aux supérieurs, qui l'admirent en qualité de postulant, et il commença son noviciat; mais bientôt, cédant aux suggestions du démon, il retourna dans le siècle, où son cœur ne put trouver la paix. Il rentre donc au noviciat, et, au bout de quelque temps, il en sort de nouveau. Il fut recueilli par un de ses oncles, qui était prêtre, et qui voulut l'engager dans le mariage. Luc-Antoine ne put se résoudre à répondre aux vues de son oncle, et lui montra toute la répugnance qu'il éprouvait pour cet état de vie. Son inconstance dans la religion le mortifiait beaucoup et lui faisait sentir vivement sa faiblesse. Il comprit enfin qu'il devait demander à Dieu et attendre de lui une force qu'il ne possédait pas lui-même. Rempli de ces pieuses pen-

sées, il se présente encore au noviciat des Capucins, et y est reçu pour la troisième fois ; mais ses tentations recommencent aussitôt, et le démon fait de nouveaux efforts pour le dégoûter de la vie religieuse, en lui représentant qu'il pouvait aisément se sauver au milieu du monde. Les austérités furent le moyen que frère Ange (c'était le nom qu'on lui donna à sa prise d'habit) employa pour vaincre le tentateur ; il y joignit l'exercice de l'oraison mentale. Ses combats lui méritèrent la victoire, et il persévéra jusqu'au moment où il prononça ses vœux. A cet instant il semble que Dieu le revêtit d'un nouveau courage pour accomplir avec une fidélité parfaite toutes les obligations de l'état religieux pendant le cours de sa longue carrière. Depuis sa profession les vertus religieuses prirent en lui un nouvel accroissement. Sa pureté devint angélique, et il la conserva dans tout son éclat, comme un lis au milieu des épines ; sa pauvreté fut extrême, puisqu'il ne posséda jamais la moindre chose en propre. Son obéissance fut entière, et le reste de ses jours il ne fit rien que par le motif de cette vertu.

Frère Ange, après l'émission de ses vœux, fut appliqué par ses supérieurs à l'étude de la philosophie : il s'y distingua et obtint des succès ; mais ce n'était pas là son soin le plus important : il ambitionnait surtout d'acquérir la science des Saints ; aussi ne négligeait-il aucun moyen pour avancer dans le chemin de la perfection. Tout le temps qu'il n'était pas obligé de donner à l'étude, il le consacrait à la contemplation des choses divines. Persuadé qu'il est presque impossible de soumettre le corps à l'esprit sans le secours de la

mortification, il l'affligeait par de sanglantes disciplines, et maîtrisait ses sens par un grand nombre d'autres pénitences secrètes. Le Père Antoine, qui l'avait instruit dans sa jeunesse, était alors provincial : il vint à Acri, fut informé de la vertu du jeune religieux, et voulut s'assurer par lui-même si sa vertu était aussi solide qu'elle paraissait l'être ; il le traita donc d'abord durement, le mit plusieurs fois à l'épreuve, et se convainquit tellement que frère Ange était un Saint, que rempli d'admiration pour lui, il le proposa dès lors aux autres religieux comme un modèle de perfection.

A cette époque, le serviteur de Dieu, appelé au sacerdoce, se disposa, par un redoublement de ferveur, à l'honneur insigne qu'il allait recevoir. Sa première messe fut remarquable par l'abondance de larmes qu'il y répandit et par la profonde extase dans laquelle il tomba après la consécration. Ce respect pour les saints mystères ne fut pas chez lui un sentiment passager, et il ne lui fallait pas moins d'une heure pour offrir le saint sacrifice, tant il y éprouvait fréquemment des extases. Le reste de sa conduite était digne de la tendre piété qu'il faisait paraître à l'autel. La retraite, le silence, l'oraison et la pénitence faisaient ses délices ; le chœur et sa cellule étaient les seuls lieux qu'il fréquentait ; il s'interdisait même l'entrée du jardin du couvent. Plein d'humilité, et ne se croyant bon à rien, il désirait vivement passer ses jours dans les exercices d'une vie cachée et tout intérieure ; mais Dieu avait d'autres desseins sur lui, et il ne tarda pas à les manifester.

Dès que le frère Ange eut terminé ses études, ses supérieurs le destinèrent à l'emploi de prédicateur. Parfaitement soumis à leurs volontés, il s'appliqua à composer une série de sermons pour le Carême, et lorsqu'il l'eut achevée, il reçut l'ordre d'aller annoncer la parole de Dieu dans un lieu peu éloigné d'Acri. Il commença sa station avec ferveur; mais, quoiqu'il ne manquât pas de mémoire, il s'aperçut bientôt qu'un obstacle invincible l'empêchait de réciter ses sermons comme il les avait écrits. Il ne pouvait comprendre cette conduite de la Providence à son égard. A la fin du Carême, il retourna à son couvent et se mit à prier avec ferveur, suppliant Dieu de lui faire connaître sa sainte volonté touchant la prédication.

Il continuait ainsi de prier avec humilité, lorsqu'un jour, pendant sa prière, il entendit près de lui une voix qui lui dit de ne rien craindre. « Je te donnerai », ajouta-t-elle, « le don de la prédication, et désormais « toutes tes fatigues seront bénies ». Etonné d'entendre ces paroles, le serviteur de Dieu demande : « Qui êtes-« vous ? » — « Je suis Celui qui suis », répond la voix avec un bruit assez fort pour ébranler la cellule. « Tu « prêcheras à l'avenir dans un style familier, afin que « tous puissent comprendre tes discours ». Saisi d'une sainte frayeur, le frère Ange tombe par terre, presque évanoui. Ensuite, revenu à lui, il écrivit ces paroles, et toutes les fois qu'il les lisait ou qu'il les entendait lire, il éprouvait un tremblement de tout le corps. Cette révélation l'éclaira et lui fit connaître la cause du peu de succès qu'il avait obtenu en prêchant le Carême. Aussitôt il abandonne ses écrits et tous les

livres, pour se borner à l'étude de l'Ecriture sainte et du grand livre du Crucifix. Telles furent les sources dans lesquelles il puisa désormais pendant le long cours de ses prédications. Telle fut la doctrine qu'il proposa constamment aux peuples qu'il évangélisait. Il expliquait avec tant de sagesse et de profondeur les passages de la sainte Ecriture, que les hommes les plus doctes en étaient ravis d'admiration, et disaient que Dieu lui-même lui avait enseigné le moyen de pénétrer les secrets de sa divine parole. C'était surtout dans la méditation de la passion de Jésus-Christ, que le saint religieux apprenait les vérités sublimes qu'il annonçait, et il ne faisait que communiquer aux autres les sentiments dont il avait été lui-même pénétré. C'est ainsi que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, récompensa par des succès consolants l'humilité profonde de son serviteur.

Il est aisé de comprendre, par ce que l'on vient de dire, que le Seigneur voulait faire du saint religieux un nouvel apôtre, sinon du monde entier, au moins de la Calabre. Il parcourut ce pays pendant trente-huit ans, et, par l'exercice du ministère apostolique, il y arracha au démon un grand nombre de victimes et y réconcilia beaucoup de pécheurs avec Dieu. L'enfer fit mille efforts pour arrêter ses conquêtes, soit en lui occasionnant des accidents corporels, soit en l'obsédant par les tentations les plus délicates et les plus pénibles pour un homme vertueux; mais ces accidents ne purent arrêter les effets de son zèle ; et par la rigueur de sa pénitence, il triompha si bien de ces tentations qu'il en fut délivré pour le reste de ses jours.

La préparation que le serviteur de Dieu apportait à la prédication était une sainte et fervente oraison, soit qu'il prêchât le Carême, soit qu'il donnât une mission. Sa coutume était de commencer le cours de ses prédications dès le mois de novembre, et de les continuer jusqu'au mois de juin. A cette époque, il revenait à son couvent, il y prêchait dans l'église les jours de fête, et ses sermons produisaient beaucoup de fruits. En quelque lieu qu'il annonçât la parole de Dieu, que ce fût à la ville ou à la campagne, il parlait toujours d'un ton familier et d'une manière assez intelligible pour que les plus ignorants pussent le comprendre ; il éclairait l'esprit de ses auditeurs par la lumière de la doctrine évangélique. Son habitude n'était pas de crier et de faire des exclamations ; au contraire, il parlait au peuple avec douceur et d'un ton pathétique. Après avoir convaincu son auditoire, il lui présentait, en forme de méditation, un point de la passion de Jésus-Christ. Bientôt son zèle et sa ferveur maîtrisaient tellement les esprits, que les pécheurs les plus obstinés ne pouvaient lui résister. L'ébranlement était général : tous pleuraient, et, se frappant la poitrine, ils détestaient leurs péchés et demandaient à Dieu miséricorde. Ces effets merveilleux arrivaient dans tous les lieux qu'il évangélisait ; aussi était-il très-rare qu'il trouvât des endurcis qui ne fussent pas touchés et résolus à changer de vie. C'est ainsi qu'en prêchant des stations de Carême et en faisant des missions, le serviteur de Dieu parcourut les deux Calabres. Il se fit entendre dans toutes les villes et dans tous les villages un peu populeux, parlant toujours le même langage, et pro-

duisant partout des fruits abondants, ainsi que Dieu le lui avait promis. C'était une chose assez ordinaire de voir, après le sermon, des blasphémateurs baiser le pavé de l'église, des joueurs brûler leurs cartes ou du moins les déchirer, les débauchés aller, la corde au cou, demander pardon de leurs scandales, les injustes faire restitution pour leurs injustices, et les femmes détester publiquement leur vanité. En un mot, il réformait partout les mœurs, et ce qu'il y a de plus remarquable, le changement n'était pas passager, comme il n'arrive que trop souvent ; les impressions qu'il produisait étaient si profondes qu'elles ne s'effaçaient point.

C'est la coutume des missionnaires d'inspirer aux peuples qu'ils évangélisent quelques dévotions particulières. Le Père Ange mettait un soin spécial à établir, dans tous les lieux où il prêchait, la dévotion envers Jésus-Christ au très-saint Sacrement. Il l'imprimait si fortement dans l'esprit de ses auditeurs que rien ne pouvait l'effacer. A son dernier sermon dans chaque église, il faisait orner l'autel avec toute la magnificence possible, afin d'y exposer le saint Sacrement. Alors, en présence de son divin Maître, que sa foi lui faisait découvrir, il adressait au peuple un discours animé, qui affermissait la croyance envers cet auguste mystère, fortifiait l'espérance et enflammait la charité de ceux qui avaient le bonheur de l'entendre. Le prédicateur était lui-même tellement pénétré du sujet qu'il traitait, que plusieurs fois on l'a vu tomber alors en extase.

Un jour que l'on faisait les préparatifs pour une sem-

blable cérémonie, il arriva un incident qui surprit beaucoup ceux des habitants du lieu où il se passa qui en furent témoins. Le serviteur de Dieu, voyant préparer les cierges qui devaient être placés sur l'autel, dit : « Parmi ces cierges, il y en a un que Notre-« Seigneur ne veut pas ». Lorsqu'on se mit en devoir de les allumer, il y en eut un qu'il ne fut pas possible de faire brûler, quoique les autres s'allumassent très-bien. « Ne vous avais-je pas bien dit », ajouta alors le Bienheureux, « que Notre-Seigneur ne le voulait pas ? « Otez-le, et jetez-le ». Ses intentions furent remplies. En examinant ensuite la chose, on reconnut que le cierge avait été donné par un personnage qui n'était allé qu'une fois au sermon, et encore pour se moquer du missionnaire, et qui mourut peu de temps après, d'une manière qui ne put guère rassurer sur son salut. On admira la connaissance que le saint religieux avait du secret des cœurs, et l'on comprit que Dieu punit tôt ou tard ceux qui méprisent ses ministres.

Après la dévotion au saint Sacrement, celle que le Père Ange recommandait le plus était le souvenir de la Passion de Jésus-Christ et des douleurs de la sainte Vierge. Il parlait sur ces matières avec tant de force, qu'il les imprimait profondément dans l'esprit de ses auditeurs. Dieu seul sait quels fruits il produisit dans les âmes. Partout où il prêchait, il plantait un calvaire, afin de rappeler plus vivement aux peuples les vérités qu'il leur avait annoncées ; et depuis, ces calvaires ont été en grande vénération. La dévotion à la Mère de douleur s'est tellement établie dans les Calabres qu'au-

jourd'hui encore beaucoup de personnes en récitent chaque jour l'office.

Tels furent les prodiges de zèle et de charité qu'opéra le saint prédicateur pendant le cours de son long ministère. Il apprenait aux pécheurs les moyens de raffermir leur conversion, et aux justes à persévérer dans le bien. Par ses discours simples et familiers, il faisait comprendre à tous les fidèles les devoirs qu'ils avaient à remplir. Mais ce n'était pas seulement par ses sermons, que le Père Ange annonçait aux peuples les vérités du salut ; son exemple seul était une prédication aussi éloquente que ses paroles. Tous voyaient bien que c'était le zèle de leur salut qui portait le saint homme à souffrir de très-grandes incommodités, à marcher dans des chemins fangeux ou couverts de neige, à travers des torrents et des rivières débordées, et, après tant de fatigues, à se livrer au travail de la chaire et du confessionnal avec une ardeur qui lui permettait à peine de prendre un peu de repos. Tous savaient que pour prix de tant de peines, il n'acceptait pas la moindre chose, pas même le plus léger présent, et qu'il ne demandait d'autre récompense que de voir les chrétiens quitter le péché et se réconcilier avec Dieu. Une conduite si désintéressée le faisait partout regarder comme un saint.

Il l'était effectivement, non-seulement par son mépris des choses de la terre, mais par toutes les autres vertus qu'il pratiquait d'une manière parfaite. Son humilité était profonde. Il avait la coutume de dire qu'il offrait à Dieu toutes ses fatigues et ses peines pour l'expiation des grands péchés qu'il avait commis,

quoiqu'il ne paraisse pas qu'il se soit jamais souillé d'une seule faute mortelle. Les bas sentiments qu'il avait de lui-même le rendaient extrêmement patient à supporter les injures et les insultes qu'il recevait dans le cours de ses missions ; il n'en témoignait ni émotion ni ressentiment. Dans une ville où il prêchait, un jeune homme l'apostropha pendant qu'il était en chaire, et le traita de la manière la plus insolente ; non content de ce premier outrage, il le suivit au confessionnal, où il lui fit un semblable affront. Le saint religieux se mit à genoux devant cet insensé, et confessa qu'il méritait ces mauvais traitements parce qu'il avait offensé Dieu. Il faut avoir bien étudié les maximes et les exemples de Jésus-Christ, pour être capable d'un acte de vertu aussi héroïque.

Sa charité pour le prochain était en quelque sorte sans bornes ; il ne vivait que pour lui faire du bien. C'était surtout lorsqu'il recevait les pécheurs au tribunal de la pénitence, qu'il montrait toute la tendresse dont son cœur était rempli pour ses frères. L'air de bonté avec lequel il les accueillait, encourageait les plus criminels à tout espérer de la miséricorde divine. Il oubliait ses besoins corporels les plus impérieux lorsqu'il s'agissait de les ramener à Dieu. Ses compagnons l'engageant un jour à se ménager un peu, de crainte qu'il ne succombât sous tant de fatigues : « Que dites-vous, mes frères ? » leur répondit-il ; « non, « non. Oh ! qu'une âme a coûté à Jésus-Christ. Toutes « ces fatigues du monde seraient bien employées pour « obtenir la conversion d'une seule âme ! »

On conçoit aisément que cette admirable charité

pour le prochain était l'effet de son ardent amour pour Dieu. Le Père Ange en était tout embrasé. « Oh ! « qu'il est beau d'aimer Dieu ! » s'écriait-il souvent. « Oh ! qu'il est beau de servir Dieu ! O amour qui n'êtes « point aimé ! » L'amour divin le pénétrait tellement pendant la célébration des saints mystères, que son visage en paraissait tout enflammé. L'accomplissement de la volonté de Dieu faisait tout son bonheur ; aussi les peines les plus sensibles ne pouvaient ni le troubler ni le porter au murmure. Un jour qu'il s'était causé en tombant une fracture considérable, il n'en montra aucun déplaisir ; au contraire, il dit à ses compagnons : « Réjouissons-nous, mes frères, frère Ane (il « s'appelait ainsi par humilité) s'est cassé la jambe ».

Nous ne parlerons point ici des dons surnaturels dont le saint religieux fut favorisé ; mais nous ne pouvons omettre un fait qui prouve évidemment que Dieu lui révélait les choses cachées. Lorsque Belgrade fut reprise sur les Turcs par les troupes chrétiennes sous les ordres du prince Eugène, il sortit de sa cellule en criant : « Grande joie, grande joie ! La sainte foi a « triomphé : en ce moment les nôtres ont pris Bel- « grade ».

La réputation dont jouissait le Père Ange, fit désirer au cardinal Pignatelli, archevêque de Naples, qu'il prêchât dans cette capitale. Ses supérieurs le lui ayant ordonné, il se soumit à leur volonté et vint annoncer la parole de Dieu. Son premier sermon, loin de plaire, mécontenta tous ses auditeurs ; un d'entre eux surtout se servit de ce prétexte pour tourner ce saint religieux en ridicule ; mais Dieu frappa ce railleur d'une mort

subite, qui parut si bien un châtiment du ciel, que toute la population changea de sentiments à l'égard du prédicateur et le suivit avec empressement. Quelques miracles qu'il opéra, accrurent tellement la haute idée qu'on avait conçue de sa sainteté, qu'il fallut, pour qu'il allât à l'église et qu'il revînt à son couvent, l'entourer de soldats et le faire garder par des hommes robustes, afin qu'il ne fût pas étouffé par la multitude qui se pressait sans cesse autour de lui.

Dieu avait fait connaître à son serviteur, qu'il continuerait jusqu'à l'âge de soixante-dix ans dans l'exercice du saint ministère. Lorsqu'il fut parvenu à cette époque de sa vie, il eut une révélation du jour et de l'heure de sa mort ; il en informa son compagnon en lui recommandant de n'en rien dire. A mesure que ce moment approchait, le saint religieux croissait en ferveur et en amour de Dieu ; aussi ses extases devenaient-elles plus fréquentes. Six mois avant son trépas, il retourna au couvent des Capucins, et il perdit la vue ; mais, chose admirable ! il la recouvrait pour réciter l'office et célébrer la messe, puis il en était privé de nouveau. Quelques jours avant qu'il passât de la terre au ciel, il se sentit brûlé d'un chaleur interne sans aucun symptôme de fièvre, ce qui fit croire aux médecins que ce n'était pas une maladie naturelle qu'il éprouvait, mais plutôt un redoublement d'amour de Dieu. Malgré son état d'abattement, il ne laissait pas d'assister au chœur le jour et la nuit. Bientôt la maladie faisant des progrès, il se rendit à l'église pour y recevoir le saint Viatique. Pendant le peu de temps qu'il vécut ensuite, il ne s'occupa que de son divin

Maître. « Oh ! qu'il est beau d'aimer Dieu ! » s'écriait-il. Enfin, au jour qu'il avait prédit et à l'heure qu'il avait indiquée, il rendit tranquillement son esprit à son Créateur, le 30 octobre 1739.

A peine le serviteur de Dieu eut-il expiré, que le peuple d'Acri se porta en foule pour vénérer son saint corps. On le laissa trois jours exposé, pour satisfaire la dévotion des fidèles, et dès lors on sentit les effets salutaires de son pouvoir auprès de Dieu. Le temps qui s'écoula depuis sa mort ne diminua pas la confiance qu'on avait en son intercession, et plusieurs miracles ont prouvé combien elle était fondée. Le pape Léon XII le béatifia en 1825, et la cérémonie s'en fit avec solennité le 18 décembre de la même année.

TRENTE ET UNIÈME JOUR D'OCTOBRE

LE B. THOMAS BELLACIO DE FLORENCE

FRÈRE MINEUR

1447. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

Thomas Bellacio naquit à Linaris, près de Florence. Ses parents, qui étaient dans une position aisée, n'épargnèrent rien pour son éducation, et comme il était doué d'une grande facilité, il acheva ses études promptement et avec honneur. Malheureusement, il montra pour les divertissements et les plaisirs du monde une ardeur au moins égale à celle qu'il avait pour les sciences ; bientôt il abandonna les saintes

pratiques de la religion, et se laissa aller où l'entraînaient ses passions. Mais la miséricordieuse bonté de Dieu sut le poursuivre au milieu de ses excès. S'étant trouvé compromis dans une affaire criminelle dont les suites eussent pu lui être funestes, il fut saisi d'horreur à la vue de l'abîme dans lequel il allait être précipité, et se jeta avec douleur aux pieds de son Père céleste, le conjurant de le retirer du bourbier où il était plongé.

Rentré en grâce avec son Dieu, il entra comme Frère lai dans l'Ordre des Franciscains, et s'appliqua à suivre, en toutes choses, l'exemple de son séraphique Père. Il fut désormais un modèle d'austérités et de ferveur. Autant il avait recherché jusque-là les compagnies nombreuses et bruyantes, autant il aimait maintenant la retraite et la solitude. Il trouvait dans la prière et dans les entretiens continuels avec son Sauveur des délices que n'avaient pu lui procurer les amitiés de la terre, et il parvint en peu de temps à une très-sublime contemplation. Comme son père saint François, il aimait d'une singulière prédilection la sainte pauvreté, lui qui jadis s'était tant complu dans les parures et les richesses. Par l'exercice de la mortification il expiait les excès qu'il avait commis dans le boire et dans le manger. Il faisait sept Carêmes chaque année, et ne se permettait jamais d'autre nourriture que du pain et des herbes crues. Il ne buvait que de l'eau pure qu'il mêlait même très-souvent d'absinthe, pour la rendre amère. Il avait, du reste, pour le former à toutes les vertus qui font le parfait religieux, un maître distingué, saint Jean de Capistran. Thomas ap-

précia la sainteté de son directeur, et lui obéit en toutes choses avec une exactitude qui allait parfois jusqu'à l'héroïsme.

Les vertus de Thomas furent bientôt connues au dehors de son monastère; car ses supérieurs l'ayant chargé d'accompagner à Naples le bienheureux Jean de Stronconio, qui avait reçu pour mission la réforme des Frères Mineurs de cette province, il prêta à ce saint religieux un concours si efficace, qu'on lui attribua à bon droit une grande partie du succès de l'entreprise. L'hérésie des Fraticelles désolait alors l'Italie. Le pape Martin V, ayant appris avec quel succès Thomas avait travaillé à la réforme des couvents de son Ordre dans le royaume de Naples, lui donna la mission de convertir les Fraticelles, et d'expulser des couvents où ils s'étaient introduits tous ceux qui ne voulaient pas revenir à la vraie foi. Il réussit parfaitement dans cette nouvelle charge.

Le pape Eugène IV, voyant avec quelle délicatesse Thomas avait mené à bonne fin une œuvre si difficile, lui enjoignit d'aller, avec d'autres Frères, inviter les rois et les princes orientaux à envoyer au concile de Florence les évêques de leurs Etats. Thomas était en route pour l'Ethiopie, lorsqu'il fut pris, avec plusieurs de ses compagnons, par les Maures, et jeté dans une vieille citerne, où on les laissa pendant vingt jours, sans leur donner à boire ni à manger. Eugène IV ayant appris la triste situation de son ambassadeur, envoya une somme d'argent pour sa rançon et celle de ses compagnons. Thomas fut donc mis en liberté. Loin toutefois de s'en réjouir, il en était inconsolable; il

avait espéré la grâce du martyre, et rien ne pouvait le décider à rester tranquillement dans sa patrie. Il résolut de demander au souverain Pontife la permission de retourner de nouveau en Orient, espérant que, cette fois, la palme ne lui échapperait pas. Il se mit donc en route pour Rome, mais il ne devait pas y arriver, et le martyre de désir était le seul auquel il devait parvenir. En effet, il fut saisi d'une fièvre à Rieti, et y mourut le 31 octobre 1447. De nombreux miracles ayant eu lieu à son tombeau, le pape Clément XIV, sur la demande des Frères Mineurs, rendit le décret de sa béatification, le 24 août 1771.

LE B. FRÈRE CLÉMENT CAPONI

1478. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Au nombre des saints religieux qui ont été les disciples du bienheureux Thomas Bellacio de Florence, se trouve le bienheureux Clément Caponi, noble seigneur Florentin, qui embrassa l'humble état de Frère lai, et se fit ainsi le serviteur des autres. Il s'acquitta de ses modestes fonctions avec tant de zèle, qu'il mérita d'entrer en rapports directs dès cette vie avec les puissances célestes, et qu'il fut souvent visité dans sa cellule par Jésus-Christ lui-même, par la Vierge Marie et par les saints anges.

Un jour que les besoins de son service l'avaient retenu plus longtemps que d'ordinaire, et l'avaient empêché de se rendre à la chapelle avec les religieux, pour

l'office de midi, il vint prier seul, pendant que les Frères faisaient leur repas. A peine s'était-il agenouillé, que la Vierge Marie lui apparut : « Mon fils », lui dit-elle, « allez au réfectoire ; vous prierez quand vous « aurez mangé ; votre bonne volonté me suffit, et vos « œuvres d'humilité prient pour vous ».

Il mourut saintement, au couvent de Fiesoles, en 1478.

FRÈRE GEORGES D'ERBALIO

Ce saint frère, qui fut aussi un compagnon du bienheureux Thomas est célèbre par ses austérités. Il soumit son corps aux jeûnes prolongés, aux veilles, aux disciplines, aux mortifications de toutes sortes, et reçut en récompense le précieux don de l'extase. Il ne pouvait songer à la Passion du Christ, ou contempler une image de Jésus crucifié sans tomber aussitôt en extase. Il priait les bras étendus, en mémoire de la croix.

La vieillesse ne l'empêcha pas de continuer le cours de ses austérités ; il trouvait dans sa foi, pour les supporter, la vigueur d'un homme de trente ans. Il fut l'un des plus ardents propagateurs de la réforme de l'Observance, jusqu'au jour où il mourut au couvent de Castillon, à l'âge de cent ans (1499).

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX CHRISTOPHE

COMPAGNON DE SAINT FRANÇOIS

1272. — Pape : Saint Grégoire X. — Roi de France : Philippe III.

SOMMAIRE : Christophe déjà prêtre se fait religieux. — Sa mission en France. — Il y fonde des couvents. — Ses vertus. — Efficacité de son exemple. — Miracles qu'il accomplit. — Sa mort.

Ce saint religieux, né dans la province d'Emilie ou de Romagne, en Italie, était prêtre et pasteur d'une paroisse, au moment où saint François entreprit de jeter les fondements de son Ordre. Il n'hésita pas à quitter une position honorable pour accompagner le glorieux patriarche, son vénérable maître en pauvreté et en humilité.

En 1216, saint François l'envoya en France avec quelques autres pieux personnages. Il en revint, en 1219, pour assister au grand chapitre d'Assise, où se trouvaient rassemblés plus de cinq mille religieux. Renvoyé à sa mission, il fonda les couvent de Cahors et de Mirepoix, etc., et, le premier, il exerça en France la charge de provincial.

Le bienheureux Christophe était un religieux d'une admirable humilité et plein de tendresse pour le prochain. En dehors de ses occupations au couvent, il passait son temps à soigner les lépreux, à laver leurs pieds et à panser leurs plaies. En revanche, il était sévère pour lui-même, portait un cilice sur la chair, ne mangeait qu'une fois par jour ; et il suivit ce ré-

gime même lorsqu'il eut dépassé l'âge de cent ans. Ne pouvant plus travailler, il s'adonna entièrement à la prière ; on le trouvait presque continuellement, dans sa cellule, occupé à des lectures pieuses ou abîmé dans l'extase.

Tous les jours il offrait, avec un pieux recueillement, le sacrifice de la Messe ; souvent les assistants contemplèrent, avec étonnement, une lumière divine qui éclairait toute la chapelle ; parfois même, la tête du saint religieux était entourée d'une éclatante auréole.

Nul doute qu'il n'exerça autour de lui une excellente influence ; non pas par ses sermons, car il n'avait pas reçu le don de l'éloquence, mais par l'exemple de sa vie admirable, que Dieu lui conserva si longtemps pour l'édification des hommes.

Il assistait au chapitre provincial d'Arles, où prêcha saint Antoine de Padoue, et où saint François, qui se trouvait alors en Italie, apparut dans un tourbillon de lumière et bénit ses fils bien-aimés. Quand saint François mourut, deux ans après, le bienheureux Christophe fut ravi en extase au couvent de Martel, dans le Quercy ; et vit venir à lui le saint patriarche, qui lui dit : « Mon fils, parcours ta province et va dire à nos « frères que j'ai cessé de combattre le combat de la vie, « et que j'ai quitté ce monde pour la patrie céleste ».

Le bienheureux Christophe guérit les malades et annonça l'avenir ; mais le plus grand miracle qu'il a accompli, c'est d'avoir peuplé le midi de la France, en quelques années, de couvents de Frères Mineurs. Quand il sentit venir la mort, il rassembla autour de lui les religieux de son couvent, leur parla longtemps

du royaume céleste, et les exhorta à pratiquer fidèlement la Règle. Puis, après leur avoir donné une dernière bénédiction, il s'endormit dans le Seigneur, le 31 octobre 1272. Il était âgé de plus de cent ans ; il portait l'habit de l'Ordre depuis cinquante-six ans.

A peine était-il enseveli, que Dieu fit éclater, par des miracles, la gloire de son serviteur à Cahors et dans tout le pays voisin. Des enfants, des femmes, des soldats, furent guéris subitement en invoquant son intercession ; et son tombeau s'orna d'une multitude d'ex-voto en or et en argent, témoignages de la piété reconnaissante des fidèles.

Un autre compagnon de saint François, nommé frère Bonencontre, fonda le couvent de Châteauroux, dans le Berry ; il est célèbre par ses miracles. Il en est de même des bienheureux Richard et Guillaume, qui vécurent en Guyenne, au premier siècle de l'Ordre.

(Wadding.)

FRÈRE JÉROME D'ESPAGNE

1615. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jérôme quitte le service militaire pour devenir Frère Mineur. — Il apporte au couvent le respect de la discipline. — Ses vertus. — Sa douceur. — Il a le don de miracles. — Sa mort.

Avant d'entrer en religion, frère Jérôme était soldat. Un jour qu'il combattait en Hollande, il courut un

grand danger, et fit vœu, s'il y échappait, de prendre l'habit de Frère Mineur. Il fut sauvé et il tint parole.

Quoique né en Espagne, c'est en Italie, au couvent de Milan, qu'il se présenta, en 1584 ; il en sortit bientôt pour embrasser la réforme des Récollets. Comme il s'était montré dans les combats intrépide et soumis à la discipline, il se montra au couvent humble et fidèle à la Règle. On ne surprit jamais en lui le moindre mouvement d'impatience, encore moins l'entendit-on se servir de ces expressions grossières, trop souvent usitées dans les camps. Même lorsqu'il fut parvenu à un âge très-avancé, on ne put pas le décider à manger de la viande ; il jeûnait, pour ainsi dire, tous les jours, malgré les travaux fatigants du jardinage auxquels il se livrait; il dormait peu, ne retournait pas au lit après les Matines, mais passait la nuit à genoux et les bras étendus devant le saint Sacrement de l'autel.

On le trouva souvent dans l'extase ; le Fils de Dieu lui apparut à plusieurs reprises, notamment au couvent de Monte-Barro et à celui de Milan. Il reçut aussi le don de guérison et de prophétie : une dame de Côme, le comte Balthazar Biglia, Jean-Pierre Carcano et beaucoup d'autres furent arrachés à la mort par son intercession.

Frère Jérôme mourut en 1615, à Milan, au couvent de Giardino. Des miracles s'accomplirent encore après sa mort, au seul attouchement de ses vêtements.

(*Archives du couvent de Giardino, à Milan.*)

FIN DU TOME DIXIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

OCTOBRE

Ier JOUR.

Pages.
La bienheureuse Louise de Savoie, veuve, du Tiers Ordre........... 1
Jean, roi d'Arménie, Frère Mineur.................................. 3
Henri, roi de Chypre, Frère Mineur................................. 6

IIe JOUR.

Le Père Bonaventure de Palazzuolo................................. 10

IIIe JOUR.

Translation des reliques de sainte Claire.......................... 30

IVe JOUR.

Saint François d'Assise, confesseur, fondateur de l'Ordre séraphique.. 31
Le Père Jean Mahieu et autres, martyrs en Flandre................ 105

Ve JOUR.

Le bienheureux Jean de Penna...................................... 108
Le bienheureux Jean d'Aragon...................................... 111
Les Frères Mineurs en Bosnie...................................... 113

VIe JOUR.

Sainte Marie-Françoise des Cinq Plaies de Notre-Seigneur........... 116
Le vénérable François-Xavier-Marie Bianchi......................... 119

VIIe JOUR.

Le bienheureux Anastase de Milan................................... 120

VIIIe JOUR.

Le bienheureux Martin, ermite, du Tiers Ordre...................... 122

IXe JOUR.

Le bienheureux Jean de Prusse...................................... 125
Le Père Antoine Lopez.. 129

Xe JOUR.

Pages.
Le bienheureux Robert Malatesta, prince de Rimini, du Tiers Ordre... 132
Le bienheureux Jean Baroncius 138

XIe JOUR.

Le bienheureux Pierre Villacret 138
Le Père Didace de Barrahona et le Père Pierre de Gamarra 144
Les religieux du couvent d'Aquilera 147
Le Père Loup de Salazar 148
Le Père Thaddée O'Boyl, martyr en Irlande 150
Le Père Fergall Wardée, martyr, et autres 152
Le bienheureux Jean de Waterford 155

XIIe JOUR.

Saint Séraphin de Monte-Granaro, frère lai de l'Ordre des Capucins... 156

XIIIe JOUR.

Saints Daniel, Samuel, Donule, Léon, Hugolin, Nicolas et Ange, Frères Mineurs, martyrs à Ceuta, en Mauritanie 159

XIVe JOUR.

Le bienheureux Père Léon Valvasseur, archevêque de Milan 166
Le bienheureux Jean Navarette 168
Le Père Antoine de Chagos 172

XVe JOUR.

Le Père Thomas Salviat, évêque d'Arezzo 172
Le Frère Ange de Juliana 174
Sœur Marie de la Passion, Pénitente Récollette 184
Sœur Archangéline de la Sainte-Trinité, Pénitente Récollette 205

XVIe JOUR.

Les premiers Frères Mineurs aux Indes Orientales, martyrs 215

XVIIe JOUR.

Françoise Farnèse, clarisse 225
Sœur Marie-Humble de la Passion 260
Marie-Madeleine des Anges 261
Sœur Marie-Evangéline, clarisse 261
Marie-Catherine des Cinq Plaies 262
Marie-Séraphine de Jésus 262

XVIIIe JOUR.

Anne le Tellier, veuve, du Tiers Ordre 263

XIXe JOUR.

Saint Pierre d'Alcantara, confesseur 271
Le Père Michel de Serradilla 287
Le Frère Didace Manchado 289

XXe JOUR.

Pages.
Le bienheureux Jacques Ruchem, archevêque d'Alicie............... 291
Le Père Bernardin de Cacérès..................................... 293

XXIe JOUR.

Le Frère Luc de Ciramo, du Tiers Ordre.......................... 296
Le Père Jacques de Gubbio.. 300
Le Père Michel de Burgio... 302
Le Père Louis Zichichi de Monte.................................. 304
Le Père Séraphin Lazzara... 306
Le Frère Antoine de Petra-Persa.................................. 306

XXIIe JOUR.

Le bienheureux Ladislas de Gielniow.............................. 308
Le Père Louis de Varta... 328
Le Frère Nicolas Passer.. 329
Le Père Jean-Baptiste Bullaker, martyr........................... 330

XXIIIe JOUR.

Saint Jean de Capistran, vicaire général de l'Ordre des Frères Mineurs et légat du Saint-Siége.. 338
Le Père Jean de Capistran.. 349

XXIVe JOUR.

Le Père Etienne Molina... 351
Le Père Antoine de Saint-Joseph.................................. 358
Sœur Claire Hortulana de Embach, clarisse........................ 367

XXVe JOUR.

Le bienheureux François de Calderola.............................. 368
Frère Michel de la Parra... 369

XXVIe JOUR.

Le Père François de Sainte-Marie, martyr......................... 372

XXVIIe JOUR.

Translation des reliques de saint Yves, prêtre, du Tiers Ordre....... 376
François Martinez, du Tiers Ordre................................ 378

XXVIIIe JOUR.

Le Père Ginesio de Queseda et le Père Jean Torrella, martyrs au Japon. 385
Le Père Antoine de Sulmone....................................... 389
Le Frère Jean de Cordoue... 390
Frère François de Cordoue.. 395
Sœur Louise de l'Assomption, clarisse............................ 396

XXIXe JOUR.

La bienheureuse Paule Montaldi ou de Mantoue, clarisse............ 402
Le Frère Séraphin de Francofonte................................. 404

XXXe JOUR.

Pages.
Le bienheureux Libérat de Laure 417
Le Père Jean Calero, martyr 419
Le Père Antoine de Cuellar, martyr 422
Sœur Elisabeth Vereyk, clarisse, en Hollande 423
Sœur Anne Volkaers, clarisse 425
Sœur Catherine Solaès, clarisse 426
Sœur Reine Inhof, clarisse 426
Sœurs Elisabeth et Antonia Dalum 427
Sœur Judoca van der Weerden 428
Sœur Catherine van Pulle 428
Sœur Anne Bogaerts 429
Sœurs Jacoba, Egidie, Sophie et Théodora 430
Sœur Claire de Haarlem 431
Sœur Mechtilde, clarisse 433
Sœur Marie, clarisse 433
Vision d'une clarisse d'Amsterdam 434
Le bienheureux Ange d'Acri, Mineur Capucin 436

XXXIe JOUR.

Le bienheureux Thomas Bellacio de Florence, Frère Mineur 449
Le bienheureux Frère Clément Caponi 452
Frère Georges d'Erbalio 45
Le bienheureux Christophe, compagnon de saint François 454
Frère Jérôme d'Espagne 456

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

Anastase de Milan .... 7 octobre 120
Ange, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie....... 13 — 159
Ange d'Acri, Mineur Capucin........................... 30 — 436
Ange de Juliana .... 15 — 174
Anne Bogaerts... 30 429
Anne le Tetlier, veuve, du Tiers Ordre................. 18 — 263
Anne Volkaers, clarisse................................ 30 — 425
Antoine de Chagos...................................... 14 — 172
Antoine de Cuellar..................................... 30 — 422
Antoine Lopez.. 9 — 129
Antoine de Petra-Persa................................. 21 — 306
Antoine de Saint-Joseph................................ 24 — 358
Antoine de Sulmone .... 28 — 389
Antonia Dalum.. 30 — 427
Archangeline de la Sainte-Trinité, Pénitente Récollette.... 15 — 205

B

Bernardin de Cacérès................................... 20 — 293
Bonaventure de Palazzuolo.............................. 2 — 10

C

Catherine van Pulle.................................... 30 — 428
Catherine Solaès, clarisse............................. 30 — 426
Christophe, compagnon de saint François................ 31 — 454
Claire de Haarlem .... 30 — 431
Claire Hortulana de Embach, clarisse................... 24 — 367
Clément Caponi .... 31 — 452

D

Daniel, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie...... 13 — 159
Didace de Barrahona.................................... 11 — 144
Didace Manchado.. 19 — 289
Donule, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie..... 13 — 159

E

			Pages.
Egidie	30	octobre	430
Elisabeth	30	—	427
Elisabeth Vereyk, clarisse, en Hollande	30	—	423
Etienne Molina	24	—	351

F

Fergall Wardée, martyr	11	—	152
François d'Assise, confesseur, fondateur de l'Ordre séraphique	4	—	31
François de Calderola	25	—	368
François de Cordoue	28	—	395
François Martinez, du Tiers Ordre	27	—	378
François de Sainte-Marie, martyr	26	—	372
François-Xavier-Marie Bianchi	6	—	119
Françoise Farnèse, clarisse	17	—	225
Frères Mineurs en Bosnie	5	—	113
Frères Mineurs aux Indes Orientales, martyrs	16	—	215

G

Georges d'Erbalio	31	—	453
Ginesio de Queseda, martyr au Japon	28	—	385

H

Henri, roi de Chypre, Frère Mineur	1	—	6
Hugolin, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie	13	—	159

J

Jacoba	30	—	430
Jacques de Gubbio	21	—	300
Jacques Ruchem, archevêque d'Alicie	20	—	291
Jean, roi d'Arménie, Frère Mineur	1	—	3
Jean d'Aragon	5	—	111
Jean-Baptiste Bullaker, martyr	22	—	330
Jean Baroncius	10	—	138
Jean Calero, martyr	30	—	419
Jean de Capistran, vicaire général de l'Ordre des Frères Mineurs	23	—	338
Jean de Capistran	23	—	349
Jean de Cordoue	28	—	390
Jean Mahieu et autres, martyrs en Flandre	4	—	105
Jean Navarette	14	—	168
Jean de Penna	5	—	108
Jean de Prusse	9	—	125
Jean Torrella, martyr au Japon	28	—	383

			Pages.
Jean de Waterford	11	octobre	155
Jérôme d'Espagne	31	—	456
Judoca van der Weerden	30	—	428

L

Ladislas de Gielniow	22	—	308
Léon, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie	13	—	159
Léon Valvasseur, archevêque de Milan	14	—	166
Libérat de Laure	30	—	417
Louis de Varta	22	—	328
Louis Zichichi de Monte	21	—	304
Louise de l'Assomption, clarisse	28	—	396
Louise de Savoie	1	—	1
Loup de Salazar	11	—	148
Luc de Ciramo, du Tiers Ordre	21	—	296

M

Marie, clarisse	30	—	433
Marie-Catherine des Cinq Plaies	17	—	262
Marie-Evangéline, clarisse	17	—	261
Marie-Françoise des Cinq Plaies de Notre-Seigneur	6	—	116
Marie-Humble de la Passion	17	—	260
Marie-Madeleine des Anges	17	—	261
Marie de la Passion, Pénitente Récollette	15	—	184
Marie-Séraphine de Jésus	17	—	262
Martin, ermite, du Tiers Ordre	8	—	122
Mechtilde, clarisse	30	—	433
Michel de Burgio	21	—	302
Michel de la Parra	25	—	369
Michel de Serradilla	19	—	287

N

Nicolas, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie	13	—	159
Nicolas Passer	22	—	329

P

Paule Montaldi ou de Mantoue, clarisse	29	—	402
Pierre d'Alcantara, confesseur	19	—	271
Pierre de Gamarra	11	—	144
Pierre Villacret	11	—	138

R

Reine Inhof, clarisse	30	—	426
Religieux du couvent d'Aquilera	11	—	147
Robert Malatesta, prince de Rimini, du Tiers Ordre	10	—	132

S

			Pages.
Samuel, Frère Mineur, martyr à Ceuta, en Mauritanie.....	13	octobre	159
Séraphin de Francofonte..............................	29	—	404
Séraphin Lazzara.....................................	21	—	306
Séraphin de Monte-Granaro, Frère lai..................	12	—	156
Sophie...	30	—	430

T

Thaddée O'Boyl, martyr en Irlande.....................	11	—	150
Théodora...	30	—	430
Thomas Bellacio de Florence, Frère Mineur..............	31	—	449
Thomas Salviat, évêque d'Arezzo.......................	15	—	172
Translation des reliques de sainte Claire................	3	—	30
Translation des reliques de saint Yves, prêtre, du Tiers Ordre..	27	—	376

V

Vision d'une clarisse d'Amsterdam......................	30	—	434

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typ. des Célestins. — Bertrand

